



©Editions Liber 2019





©Editions Liber 2019





©Editions Liber 2019

La raison et la vie



Du même auteur

Le 100000^e exemplaire, essai sur la magie du nombre, Montréal, Jour, 1974

La reproduction humaine industrialisée, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986

Le procès du droit, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987

Le courage et la lucidité. Essai sur la constitution du Québec souverain, Québec, Septentrion, 1990

La démocratie athénienne, miroir de la nôtre, Ayer'Cliff, L'Agora, 1994

Après l'homme le cyborg? Québec, Multimondes, 1999

Thomas More, Montréal, Fides, 2002



©Editions Liber 2019

Jacques Dufresne

La raison et la vie

Cinquante ans d'action intellectuelle

Préface de Giovanni Calabrese



Liber





©Editions Liber 2019

Les éditions Liber remercient le Conseil des arts du Canada ainsi que la SODEC (programme d'aide à l'édition) pour leur soutien. Les éditions Liber participent au programme de crédit d'impôt-Gestion SODEC pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture: Bernard Lebleu, *Le siège social de L'Agora*, 2019.



Dépôt légal: 4^e trimestre 2019
Bibliothèque et archives nationales du Québec

© Liber, Montréal, 2019
ISBN 978-2-89578-704-4
e-ISBN 978-89578-705-1



Préface

Je voudrais saluer ici un important animateur de la vie intellectuelle du Québec, qu'il a nourrie de son dynamisme au cours des cinquante dernières années, qui s'est dépensé pour la faire vivre à bonne hauteur, par ses thèmes aussi bien que par le registre où il voulait qu'on les aborde¹. J'ai connu Jacques Dufresne au début de mes études au collège Ahuntsic où il occupait un poste dans l'administration. Je ne suis pas sûr qu'il enseignait, à cette époque, mais il avait enseigné la philosophie. Pourtant, cette année-là, il avait dû remplacer au pied levé, je crois, le professeur d'un cours de poésie. Il nous avait donc entretenus de littérature. Non pas enseigné la poésie mais parlé d'elle ou, encore mieux, il l'avait laissée nous atteindre. Car c'est de cela que je me souviens, sa façon à la fois personnelle et profonde de parler des œuvres, et surtout de ceci qu'il récitait les textes par cœur. Étonnamment, ce n'est que récemment que j'ai lu son «Éloge du par cœur» où il dit entre autres que, «compris dans une perspective organique et non dans une perspective mécanique», il nous rapproche du réel, ce qui est pour lui la fin de toute entreprise de connaissance du monde et, à vrai dire, de toute vie digne de ce nom. Je dirais pour ma part que le par cœur, notamment lorsqu'il s'agit de poésie (mais cela vaut aussi pour les chansons et la musique), nous permet de disposer d'un vocabulaire (parfois un mot, sinon un vers, et parfois tout un poème) grâce auquel on arrive à nommer

1. Ce texte reprend, légèrement retouché, un article publié dans la revue *Philo & Cie* en 2012, « Jacques Dufresne, homme d'action et esprit libre ».

des expériences, des événements, des émotions qui autrement resteraient passivement éprouvés sinon étrangers. Mais peu importe. Cette introduction à la poésie avait été pour moi une pièce importante de ma formation.

Je sais bien sûr que Jacques Dufresne n'a pas que des amis. Certains l'ont taxé d'antiprogressisme et d'eurocéocentrisme. Il aurait été surprenant que sa nature de bâtisseur, sa personnalité vive et les multiples lieux où il est intervenu n'aient pas donné prise à des erreurs, à des malentendus, à des déclarations malvenues et à des frictions. Mais sa présence constante et fidèle sur le terrain, au carrefour de l'activité spéculative proprement dite, des institutions du savoir et des entreprises culturelles en font un représentant privilégié de la vie intellectuelle québécoise et un spécimen rare d'engagement philosophique. Ses réalisations en tout cas attestent d'un sens têtue de la continuité pour lequel on doit commencer par avoir du respect. Des observateurs plus compétents que moi pourront ensuite inscrire son action et sa réflexion dans l'histoire pour en apprécier la contribution. Je voudrais en évoquer quelques aspects.

Il y a quelques années, à plus de soixante-dix ans (il est né en 1941), Jacques Dufresne a donc lancé un nouveau projet. Car s'il est philosophe, homme de plume et de parole, il est aussi homme d'action, d'organisation, qui n'a jamais oublié que l'élaboration, le commerce et la confrontation des idées doivent pouvoir compter sur des conditions concrètes de diffusion, tels des colloques (plus d'une trentaine au fil des ans), qu'il n'a donc pas hésité à mettre en place. Et il aurait sans doute souhaité que les autres en fassent autant. À en juger par le nombre de suggestions, de conseils, de plans, d'hypothèses à vérifier, de choses à faire — fussent-ils simplement pratico-pratiques ou généraux et théoriques — qu'il a disséminés dans ses conférences, ses causeries, ses publications et ses interventions devant diverses instances publiques il n'a manifestement jamais souffert ni de manque d'imagination ni d'asthénie, au point peut-être d'épuiser ses interlocuteurs et de se désespérer de ne pouvoir mener soi-même à bien tout le programme qu'il entrevoyait. Il émane en tout cas de lui et de ses textes une sorte d'énergie inépuisable, qu'il ne réussit, semble-t-il, à contenir, quand il s'adresse aux autres du moins, que par maîtrise intellectuelle et sens de la civilité. Mais il en est lui-même constamment animé et irrésistiblement porté à passer aux actes. Il a, dit-il, une horreur absolue de l'ennui.

Le projet s'est appelé cette fois Homo Vivens — « une association pour la défense de l'humain en tant qu'être vivant, incarné, mortel,

imparfait, limité», que notre civilisation a tendance à vouloir remplacer « par un nouvel être, fabriqué par la technoscience, qu'on appelle cyborg ou posthumain, selon que l'on veut souligner le fait qu'il est un homme augmenté (de prothèses, de molécules) ou qu'il constitue une nouvelle espèce supérieure à l'ancienne. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'un hybride, dont le pôle de chair et d'âme perd de l'importance au profit du pôle mécanique. Ce dernier occupe toute la place dans l'androïde, automate d'apparence humaine, et dans le robot, automate qui remplit des fonctions jadis réservées aux humains, mais sans toujours leur ressembler. » Tels sont les mots du document qui annonce la nouvelle association dont l'objectif, de concert avec « l'Encyclopédie de l'Agora et la Lettre de l'Agora », est de former « un haut lieu de la pensée et de l'action sur le sort de l'humain parmi les avatars qui prétendent à sa succession ».

À vrai dire Homo Vivens n'est que le prolongement, sous forme de legs, de cet autre projet, réalisé depuis longtemps, qui est justement celui de l'Agora auquel le nom de Jacques Dufresne est associé (mais celui de sa femme aussi, Hélène Laberge, qui, certes discrète, n'en est pas moins une moitié du tandem). Cette association, en effet, sera le « nom de l'ensemble constitué de l'Encyclopédie de l'Agora, des diverses encyclopédies spécialisées dont l'Encyclopédie sur la mort qui s'y sont ajoutées au fil des ans et de la Lettre de l'Agora sur internet, lancée en 2006. Nous voulons en faire un haut lieu de la pensée et de l'action sur le sort de l'humain, étroitement associé à celui de la nature. » Sans trahir la mission de l'entreprise, il s'agit donc maintenant « de la transmettre à un organisme ayant une espérance de vie plus longue que celle des deux fondateurs ».

Entre-temps, rappelons que l'Agora est une créature complexe dont les membres sont nés à différentes époques, d'abord boîte de recherches et de communications, ensuite périodique, puis encyclopédie virtuelle — « sans doute la première encyclopédie virtuelle et participative de langue française, lancée en 1998, bien avant Wikipedia, née en 2001 » (Libération, 25 mai 2007). Dans « Le Québec et les inforoutes », un texte au ton énergique, conquérant, qui annonçait en 1997 la mise sur pied de cette « encyclopédie nationale multimédia et interactive », Jacques Dufresne décrivait cette « aventure mobilisatrice, enthousiasmante » comme une chance unique pour le Québec de s'inscrire dans le monde au travers de son activité intellectuelle et de dépasser le repli sur soi. « Sur internet, on est de calibre et d'intérêt internationaux ou on n'est pas », disait-il.

Malheureusement, plus de dix ans plus tard, l'Encyclopédie de l'Agora s'est « retrouvé[e] écrasé[e] par de jeunes mastodontes sans vergogne » (Libération), « déclassée », dira le journaliste Stéphane Baillargeon, par Wikipedia, dont Dufresne ne cesse de dénoncer les limites et les méfaits. Ce n'est pas par ressentiment, dit-il. « J'apprécie beaucoup de choses dans Wikipedia et j'ai rêvé d'en faire un bon nombre moi-même. Seulement, il y a un enjeu philosophique capital dans ce combat qui mène au triomphe du savoir éclaté. Chacun peut y collaborer, avec parfois d'excellents résultats. Mais au total, on se retrouve avec une vision du monde incohérente » (Le Devoir, 7 février 2009).

L'homme machine, morcelé, chosifié, tout autant que la connaissance éclatée, dispersée, non intégrée, sont, pour Jacques Dufresne, deux versions de la même erreur, celle de perdre de vue l'unité de sens et l'unité de vie qui peuvent seules assurer notre bonheur. Il n'y a pratiquement aucun texte de lui, peu importe l'échelle à laquelle il se situe, qui ne revienne sur la nécessité de tenir compte dans nos pratiques quotidiennes comme dans notre attitude intellectuelle de l'ensemble de ce que nous sommes et de ce qu'est la réalité. Bien entendu ce sont les Grecs qui, au travers notamment de la notion de cosmos, sont à cet égard ses maîtres, mais aussi les grandes figures humanistes, celles de la Renaissance comme d'autres plus récentes, à commencer par Simone Weil, sur qui il a fait sa thèse de troisième cycle, à Dijon, au milieu des années 1960.

C'est également le souci d'intégration des connaissances qui était au principe de ce qui est sans doute le premier projet connu et concrétisé de Jacques Dufresne. Je parle de la revue Critère naturellement, qui, de 1970 à 1983 (il la dirigera jusqu'en 1980), a été le lieu d'une activité intellectuelle soutenue à laquelle ont contribué des intellectuels réputés, nationaux aussi bien qu'étrangers, que son animateur réussissait à attirer au Québec. Revue « interdisciplinaire » née justement par opposition aux périodiques spécialisés, elle réunissait, dans des textes encore lisibles, choisis par un comité d'esprits autorisés, des éclairages différents sur un thème donné de manière à en faire apparaître l'économie d'ensemble. La revue a d'ailleurs traité avant beaucoup d'autres des questions qui occuperont l'actualité des décennies à venir, la santé, l'environnement, la technique, etc. Elle avait en outre cette caractéristique de se prolonger souvent en rencontres réelles lors de colloques qui en poursuivaient la réflexion. « Chaque numéro, explique Jacques Dufresne, devint l'occasion d'une grande aventure où chacun pouvait s'initier simultanément

à tous les aspects d'une question. L'aventure durait assez longtemps et prenait des formes assez diverses pour nous donner la conviction que nous avons trouvé la meilleure façon de parfaire notre culture. Nous avons pu dès les débuts publier deux numéros de deux cent cinquante pages chacun sur un sujet, la santé par exemple, servant de fer de lance à un grand colloque, également interdisciplinaire, auquel participaient les conférenciers les plus réputés. Suivait un troisième numéro contenant les actes du colloque. L'ensemble de l'opération durait un an. »

L'Encyclopédie de l'Agora était en somme déjà dans Critère, non seulement par son orientation justement « encyclopédique », mais également par sa stratégie de conquête de l'espace socio-intellectuel. Car occuper la scène pendant un an, c'est y être... tout le temps, et en être, en quelque sorte, le meneur de jeu. De même, dans « Le Québec et les info-routes », on peut lire que, pour réussir le projet d'encyclopédie nationale virtuelle, il faut procéder à la « conquête intellectuelle du monde ». Bien sûr, Jacques Dufresne entend par là : connaître le monde, le conquérir par l'intelligence qu'on en a, se l'approprier. Du moins dans un premier temps, car il est clair que la conquête serait normalement ensuite bien réelle, par la consommation, à l'étranger, de cette intelligence exportée.

On mesure ainsi la détermination de l'homme, démesurée peut-être mais tout à fait compréhensible et admirable, requise de toute façon par la nature même du faire. On aurait tort, cela dit, d'en faire une ambition personnelle. Son effort a en effet toujours été commandé par le désir de comprendre la réalité et de célébrer la vie, de faire se rencontrer « l'action et le rêve », comme disait Baudelaire, de faire connaître ce qui est le plus à même de nourrir l'esprit. Désir, également, qu'il a mis au service de son pays — ce qu'il ne faudrait pas oublier. A-t-il réussi dans cette entreprise? Quelle est la contribution de son travail et de son dynamisme à la vie intellectuelle du Québec? Que restera-t-il dans vingt ans de sa propre fécondité? Difficile de répondre à ces questions. Je sais au moins qu'il a semé un peu en quelques-uns d'entre nous.

J'ai insisté dans ce qui précède sur le dynamisme de Jacques Dufresne, sur les œuvres de sa vie active. Pourtant c'est bien en passant par la poésie, double de la philosophie, ai-je senti à l'époque, qu'il m'a touché. La poésie est une méditation sur le monde. Méditation silencieuse, secrète, accueillante, participant du grand mouvement souterrain de la vie. On ne s'étonnera donc pas que, derrière une existence qui semble toute tournée vers l'action, il ait toujours pris un soin jaloux de protéger sa



©Editions Liber 2019

12

LA RAISON ET LA VIE

*fréquentation contemplative de la nature du bruit institutionnel et social.
Si on oublie cet ancrage dans la sagesse du réel premier, qu'il retrouve
dans la proximité avec la terre autant que chez ses maîtres en philosophie,
on ne comprendra ni ce qui l'anime ni à quoi il aspire.*

Giovanni Calabrese
fondateur des éditions Liber





Avant-propos

Vient un moment où le fil conducteur de notre vie apparaît avec une précision étonnante. Suit le désir de dérouler ce fil par écrit à l'intention des êtres qui y ont été mêlés, y ont contribué, et de tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre qui en a résulté, à son passé, mais aussi à son avenir — car en choisissant internet comme support, il y a un quart de siècle, pour l'*Encyclopédie de l'Agora*, la dernière-née de nos entreprises, nous agissions par réalisme certes mais aussi avec le rêve d'une relève. Le dernier livre est à jamais le dernier tandis qu'un site participatif pourrait avoir le destin d'une agora durable.

Qui sont donc ces inclassables, écrivains et bâtisseurs, ne séparant jamais la pensée de l'action, organisant, dans des lieux inspirants, des colloques à la fois savants et vivants? Jusqu'à quelle jeunesse faut-il remonter pour repérer l'origine de leur œuvre, à l'occasion de quelles rencontres et de quels événements le fil conducteur s'est-il tressé?

Dans le premier livre des *Pensées pour moi-même*, Marc Aurèle, l'empereur philosophe, dit sa reconnaissance aux personnes qui ont nourri tantôt sa pensée, tantôt son âme. « De mon grand-père Verus : sa bonté et son humeur toujours égale. [...] De Fronton : d'avoir observé à quel degré d'envie, de duplicité, de dissimulation en viennent les tyrans. » À la fin du livre, il remercie même les dieux : d'avoir eu de bons aïeux, un bon père et une bonne mère, une bonne sœur, de bons maîtres...

Voilà donc que cet homme qui avait toutes les raisons de placer son moi à l'avant-plan se présente comme un simple intermédiaire,





donnant ainsi un magnifique exemple à tout auteur qui souhaiterait, à son propre rang, rendre un hommage à ceux qui l'ont formé et qui, en le formant, l'ont aidé à former sa propre pensée. Ce livre est donc à son tour consacré aux personnes, aux événements et aux lieux qui m'ont fait. À l'hommage à des personnes, j'ajouterai les leçons tirées de lieux qui m'ont marqué et d'événements formateurs qui ont ponctué mon parcours.

Hélène Laberge partage mes travaux et mes jours depuis bien plus longtemps que l'*Encyclopédie de l'Agora*. Trop discrètement? Vu de l'extérieur, on peut le penser. À tort. C'est qu'elle n'a jamais pris goût à une quelconque reconnaissance publique. L'amitié lui suffit. Son sens de l'hospitalité est partie intégrante de l'aventure intellectuelle qui a été la nôtre. Et elle a toujours apporté sa contribution à l'œuvre commune, depuis la revue *Critère* en passant par *Les routes du savoir* (cahiers sur la musique, la nourriture, notamment), sans parler de ses nombreux comptes rendus de lecture dans l'*Encyclopédie*.

Pourquoi cette encyclopédie? L'avènement de chaque nouvelle technologie de l'information, le cinéma, la radio, la télévision, avait inspiré dans un certain Canada anglais des prophètes qui se sont chaque fois empressés d'annoncer la réalisation d'un vieux rêve orangiste: la fin du fait français au Québec et dans le reste du Canada. L'histoire démontrera que les nouveaux médias auront au contraire servi la cause des francophones du Canada, et qu'ils auront précipité le glissement des Canadiens anglais dans l'orbite culturelle américaine.

Que faire pour éviter ce sort aux francophones dans le cas d'internet? Une première réponse allait de soi: créer en langue française des sites d'une richesse telle qu'ils puissent permettre aux francophones de s'ouvrir sur le monde dans leur propre langue sans perdre leurs racines. C'est l'une des raisons pour lesquelles, en 1998, nous avons créé l'*Encyclopédie de l'Agora*. Le temps pressait. Nous savions qu'être les premiers à occuper le terrain nous donnerait un avantage durable.

Dans le cadre de notre recherche, la question du fait français au Québec passa pourtant vite au second plan. Des enjeux plus fondamentaux surgirent, dont l'absorption du réel par le virtuel, le recul de la vie devant la machine et la surabondance chaotique et accélérée de l'information. Vingt ans plus tard, les effets pervers de la vie sous écran que nous avions dénoncés suscitent une inquiétude croissante sur la place publique internationale.



Il ne suffisait donc pas d'ajouter du contenu *made in Quebec* à ce chaos universel ; il fallait aussi créer des oasis de sens permettant d'intégrer les éléments de connaissance à une vision, cohérente, cela va de soi, mais aussi assez vaste pour mériter d'être appelée « vision du monde ». D'où ce principe directeur emprunté à la philosophe Simone Weil : « Il faut accueillir toutes les opinions et les loger verticalement à des niveaux convenables. »

Le mot « encyclopédie » nous a semblé convenir pour désigner ce projet, grand certes mais aussi limité, limité à ce qui pourrait être un exemple d'une culture générale contemporaine, à l'échelle d'un maître d'œuvre et d'un groupe d'amis. On répète depuis plus d'un siècle que la culture générale est désormais impossible à cause de la spécialisation sans cesse accrue des savoirs. Or, cette spécialisation a pour conséquence une diversité, elle aussi croissante, qui renforce et ravive le besoin d'unité, de sorte qu'une culture générale, de plus en plus difficile à acquérir, devient d'autant plus nécessaire pour cette raison même. En 1998, internet offrait déjà un savoir éclaté risquant fort d'entraîner un nivellement par le bas et des querelles d'opinion d'autant plus dissolvantes qu'il deviendrait plus difficile de s'inspirer de critères élevés.

Conformément à l'esprit de notre temps, une œuvre de ce genre se fait à partir d'un programme intellectuel minutieux doublé d'un plan d'affaires qui ne l'est pas moins. Nous avons joué ce jeu dans la limite de nos aptitudes à y exceller, mais l'essentiel s'est passé dans la convivialité.

Une convivialité autour d'une table champêtre où, au fil des ans, ont pris place des invités d'ici et d'ailleurs ayant en commun une amitié pour les hôtes et leurs projets encyclopédiques auxquels ils participaient, et participent encore, par leurs conférences et leurs écrits.

Il y a un an, à un moment où je doutais de la pertinence de ce livre, je recevais d'un ami, Daniel Laguitton, une lettre qui m'a convaincu de persévérer : « Je me prends souvent à imaginer et à souhaiter, disait-il, que tu te consacres à une distillation de ton savoir encyclopédique pour en faire ressortir une huile essentielle (la vertu de ta plante) qui serait ton legs à la postérité. Je suis toujours impressionné par l'étendue des savoirs accessibles via l'*Encyclopédie de l'Agora*, mais je pense que même s'il appartient à chacun de faire ses propres explorations et distillations, la distillation du maître d'œuvre donnerait un bien meilleur nectar. »

J'espère que ce qui en résulte satisfera son goût comme celui de tout lecteur.



©Editions Liber 2019





©Editions Liber 2019

PREMIÈRE PARTIE

Les années d'apprentissage





©Editions Liber 2019





1

Du village local au village global

Je suis né le 1^{er} août 1941, dans le village de Sainte-Élisabeth, à quelques kilomètres de Joliette dans la région de Lanaudière. Mes parents étaient gérants d'une coopérative laitière. Nous habitons à l'étage, la beurrerie était au rez-de-chaussée. Enfant, j'y étais admis. Pendant la belle saison, les cultivateurs apportaient leur crème et celle de leurs voisins à tour de rôle. Je les connaissais tous, ils me connaissaient tous. Je connaissais aussi leur femme et leurs enfants parce que je faisais souvent la livraison du pain avec le boulanger dans la campagne environnant le village. Le dimanche à l'église, je revoyais tous ces visages familiers. Toute ma vie, j'aborderai les autres avec une confiance parfois naïve, mais rarement déçue.

Les autres, quels qu'ils soient. Il m'arrivait, enfant, de faire office de vendeur à la beurrerie. Un client s'est un jour intéressé d'un peu trop près à ma personne. Rien de grave. Je me suis tout de même empressé de raconter l'histoire à mes parents. Quand ils ont su qui était l'original personnage, ils ont ri, comme s'ils avaient eu la certitude qu'il ne pouvait pas aller au-delà d'une tentative avortée! L'affaire était classée. Je n'ai aucun souvenir d'une quelconque dureté de cœur à l'égard des voisins *différents*. Nos parents étaient discrets en cette matière, mais ils savaient être à la fois tolérants à l'endroit de tous les autres membres de la communauté et protecteurs pour leurs enfants. Si tel comportement était, au confessionnal, un péché, cette faute était





pardonnée par la société, y compris par les autorités religieuses. Dans mon village.

Un procès pour mauvaises mœurs n'était imaginable que dans des cas extrêmes. La pression sociale était en revanche très forte et le charivari autorisé. Tel vieil homme avait, entre autres mauvaises réputations, celle d'être voleur. Chaque automne, un soir, les enfants du village se rassemblaient autour de sa maison pour un cérémonial qu'on aurait pu appeler le jeu du châtiment. À une épingle fixée au bord d'une fenêtre, nous attachions un fil que nous déroulions jusqu'au fossé le plus proche. Et là, bien à l'abri, nous frottions un morceau d'arcanson contre le fil. Il en résultait un bruit infernal dans la maison. Suite à quoi, le vieil homme sortait sur son balcon et, utilisant sa canne en guise de fusil, faisait mine de tirer sur nous. Ce qui nous effrayait et amusait les adultes qui assistaient à cette pièce de théâtre.

Dans cette campagne, j'aurai été témoin de la transition du temps rythmique au temps linéaire. En 1950, j'ai neuf ans. Les travaux et les jours autour de moi suivent ce rythme immémorial, mais tout va changer bientôt car la reproduction industrialisée dans les fermes aura pour conséquence que les vaches vèleront à la date la plus rentable et non toutes en même temps au printemps. L'ancien régime laitier avait permis à mes parents de ne travailler à plein temps que six mois par année, à l'instar des cultivateurs qui hibernaient avec les animaux de leur ferme.

De novembre à avril, toute la campagne vivait sous le signe de la lenteur. Mes parents mettaient les *livres à jour* (ainsi était désignée la comptabilité) sans le moindre stress. La visite du comptable était elle-même une fête. Il arrivait le lundi matin par le train et passait la semaine à la maison. Inutile de préciser que les soirées étaient consacrées à jouer aux cartes plutôt qu'à du temps supplémentaire pour accroître la productivité. Je n'ai jamais entendu ce mot, même si j'étais admis aux réunions du conseil. Il allait de soi qu'on fasse bien les choses ne fût-ce que pour résister à la concurrence, mais le temps linéaire n'avait pas encore introduit ses asymptotes et sa démesure dans les mentalités. Personne ne songeait à inscrire un exploit dans le livre des records.

Cette transition du temps cyclique au temps linéaire était nécessaire. Sans elle, le Québec serait resté pauvre, mais force est de constater





aujourd'hui que le prix payé pour ce décollage, sous forme d'épuisement au travail et de suicides dans les fermes, est très élevé et que l'ensemble de ce processus, épuisant pour la planète autant que pour les humains, n'est pas soutenable.

Mon père m'a donné l'exemple du bonheur que peut procurer le travail quand il met à contribution toutes les facultés d'un être humain.

Il était à la fois chef d'une petite entreprise avec une responsabilité limitée, partagée avec les coopérateurs que nous appelions les « patrons » ; chimiste dans son laboratoire quand il fallait mesurer la teneur en gras de la crème, homme fort au moment de décharger les bidons, artiste quand venait le temps de fabriquer le beurre destiné aux expositions. Pour ce grand événement, il rassemblait les bidons de crème dont les odeurs s'harmonisaient pour former un bouquet. C'était un nez, dirait-on maintenant de lui ! S'il avait un sens aigu de son devoir, son temps était poreux, ce qui lui permettait de converser avec les cultivateurs qui, dans un contexte plus compétitif, auraient pu s'en plaindre puisqu'ils étaient les copropriétaires de l'entreprise. Tout le monde y trouvait son compte humain.

Voilà sans doute pourquoi Charles Péguy a été l'un des premiers auteurs auxquels je me suis identifié. Le bâton de chaise qu'il célèbre dans « L'argent », c'était pour mon père sa livre de beurre.

Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre d'un honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans son être même. Une tradition, venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute partie, dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. C'est le principe même des cathédrales¹.

1. Charles Péguy, « L'argent », dans *Œuvres en prose 1909-1914*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 1050.





Dans un tel monde, l'honnêteté va presque de soi. Mon père la poussait jusqu'au scrupule. Quand, pour les besoins de la famille, nous allions, enfants, puiser un demi-litre de crème dans un bassin qui en contenait des milliers, il nous fallait le marquer et le payer. C'est cette vertu qui tenait lieu pour mon père de sécurité d'emploi. Elle était son contrat moral à long terme avec la population, son contrat légal étant renouvelé chaque année. Il eut un jour maille à partir avec un président du conseil qui avait été *acheté* par un vendeur de barattes en acier inoxydable. Double scandale : on ne se laisse pas acheter par un vendeur et on ne s'abaisse pas jusqu'à fabriquer du beurre dans une baratte en acier, quand on connaît les vertus de la baratte en bois. Mon père protesta. Il mit son poste en jeu et c'est la population qui lui donna raison à l'occasion d'une assemblée générale spéciale.

Péguy avait été témoin d'un tel contrat social. Il ne cessait de rappeler que la morale du travail bien fait était si profondément enracinée dans la mentalité française qu'elle était enseignée avec la même conviction par les instituteurs laïques et les instituteurs catholiques qui, sur le plan métaphysique, se querellaient constamment.

Tous doctement, tous paternellement, tous avec beaucoup de cœur, ils enseignaient, ils croyaient, ils *constataient* cette morale stupide [...] : qu'un homme qui travaille tant qu'il peut, et qui n'a aucun grand vice, qui n'est ni joueur, ni ivrogne, est toujours sûr de ne jamais manquer de rien et, comme disait ma mère, qu'il aura toujours du pain pour ses vieux jours. [...] Tout cet ancien monde était essentiellement le monde de *gagner sa vie*².

Ma mère avait une dévotion particulière pour saint François, lequel était pour elle une réelle présence. Tous les dimanches, elle rendait visite aux personnes âgées retirées à l'hospice du village. Elle le faisait pour son plaisir et non par devoir. Les faits et gestes de la vie des gens l'intéressaient. Elle connaissait l'histoire de bon nombre des familles de la région, curiosité qu'elle partageait avec un vieillard du voisinage qui était son mentor sur ce plan. Si ce type de savoir avait eu quelque poids dans la balance de la culture, cet homme aurait obtenu le prix Mnémosyne.

Elle semblait toujours suivre un élan naturel même dans ses actes les plus charitables comme ce jour où elle s'installa dans la maison

2. *Ibid.*, p. 1072.





d'une jeune voisine dont le mari venait de mourir d'un accident de travail, juste après la naissance de son énième enfant. Ma mère dormait avec elle. Elle se rendait avec le même allant au chevet des mourants qui souhaitaient sa présence.

Elle n'était pas une femme à la maison, elle tenait la maison... et l'entreprise. Secrétaire trésorière de la coopérative, elle y était à égalité avec mon père. Elle a devancé dans les faits les théories féministes dont elle ignorait tout, son principal souci en cette délicate matière étant de ne pas faire ombre à son homme. Elle eut le même respect pour ma liberté en formation. Elle a sans doute désiré avoir un fils prêtre, comme tant de mères québécoises de cette époque, mais elle n'a jamais exercé de pressions sur moi à cette fin, elle m'a plutôt défendu contre des dignitaires du clergé qui me poussaient un peu trop énergiquement dans cette voie.

Entré comme pensionnaire dans un collège catholique à l'âge de douze ans, j'ai pu être l'objet d'excès d'autorité mais ils ne pesèrent pas lourd dans mon jugement, par rapport à la chaleureuse et bienveillante attention que m'ont accordée mes professeurs et mes surveillants, tous des clercs. Rétrospectivement, j'ai même éprouvé de la reconnaissance pour les auteurs de ces excès. Ils m'ont donné l'occasion de faire mes griffes, de me découvrir moi-même en tant qu'être libre. Les jeunes vivant dans une société anomique, où les fautes sont excusées avant d'avoir même été commises, sont-ils plus favorisés? Grâce au milieu structuré où je vivais, à quinze ans, j'étais déjà un vétéran de la liberté.

Nous sommes en 1953. Peu après, dans l'histoire du Québec, les églises commenceront à se vider pour de multiples raisons, allant de l'entrée dans la modernité au sort fait aux femmes et aux comportements sexuels de certains clercs. Parmi ces raisons, il en est une qu'il ne faut pas négliger : la perte du sens de l'institution religieuse, perte qui devait toucher bien d'autres institutions dont le gouvernement, les écoles et les services publics en général. Le désabusement actuel des citoyens à l'endroit de la politique est l'une des conséquences de cette perte. N'étant pas soutenus par une institution qui inspire le respect et impose des règles, les professeurs, par exemple, ont une responsabilité trop lourde.

Notre village avait aussi ses mentors. Dans mon cas, le forgeron et le cordonnier se réjouissaient de ma présence dans leur boutique. Le premier prenait plaisir à m'*étriver*, à mettre mon caractère à l'épreuve.





Par exemple, il m'incitait à faire, moyennant finance, des choses dégoûtantes, tentation à laquelle les plus vieux autour de moi n'avaient pas succombé. Rassemblant tout mon courage, je lui ai un jour répondu : « Pas plus fou que les autres ! » Cette réplique a fait son bonheur. Longtemps après, elle était encore le surnom qu'il me donnait : « Salut pas plus fou que les autres ! »

La boutique du cordonnier, c'était l'agora du village. Des rentiers s'y rassemblaient pour parler politique et m'acceptaient dans leur cercle, au grand plaisir du maître des lieux, qui m'accueillait toujours avec un sourire amical. Autre exemple d'un temps de travail poreux, compatible avec les rapports humains. Exemple aussi de solidarité. Notre cordonnier était un homme handicapé qui ne pouvait travailler qu'assis. Son métier lui convenait parfaitement et les gens le préféraient à son concurrent, qui exerçait en même temps le métier de coiffeur.

L'intérêt de ces anecdotes c'est qu'elles démontrent l'importance pour un enfant de la familiarité avec des adultes autres que ses parents. Qui donc a dit qu'il faut tout un village pour élever un enfant ?

Quand mon institutrice m'a enseigné en première année de l'école primaire, elle en était à sa troisième génération d'élèves. Elle s'appelait Juliette Tellier. Elle était une institution. Elle me consacrait du temps après la classe pour me permettre de sauter une année. Un jour, j'ai plagié pour pouvoir aller jouer plus tôt avec mes camarades. La sanction n'a pas tardé : « C'est comme ça que tu me remercies de te consacrer du temps, eh bien tu feras ta deuxième année comme tous les autres. » Elle inspirait un tel respect à tout le village qu'il ne m'est pas venu à l'esprit de demander à mes parents de protester. Ils ne l'auraient pas fait. Par la suite, j'ai eu de la vénération pour cette femme. Elle était juste. Voilà un aspect plutôt lumineux de cette période de notre histoire appelée grande noirceur : les maîtres étaient des maîtres. Ils n'avaient pas à obtenir l'autorisation d'une bureaucratie pour assumer leurs responsabilités. Chacun sait que les châtiments sont d'autant plus efficaces qu'ils sont plus spontanés et plus immédiats.

Je fus admis au cours classique du séminaire de Joliette après ma sixième année à l'école du village. Le cursus scolaire de cette institution était bien enraciné dans la vieille Europe et ne manquait pas de sagesse dans l'ordonnancement des études. Au début, des sujets périphériques aussi éloignés que possible du moi des enfants de douze ans : latin,



grammaire française, mathématiques, histoire de l'antiquité, littérature ancienne. À mesure que la personnalité des élèves se formait, les sujets proposés se rapprochaient d'eux. C'est seulement à la fin du cours, dans les classes de philosophie, qu'on étudiait la littérature contemporaine. Dans un tel contexte, il eût été unimaginable qu'on invitât des jeunes de quinze ans à disserter sur le suicide.

Dans ces institutions, tout le monde était élitiste³ et personne ne songeait à s'en excuser, mais on l'était par réalisme plus que par volonté de domination : un tel cours ne pouvant, à l'époque, être offert à tous, le bon sens le plus élémentaire exigeait qu'on l'offrît d'abord à ceux qui avaient le plus de chances d'y réussir. La réussite pouvait toutefois prendre les formes les plus variées. Dès le début du cours, tel élève, Yves Beauchemin, par exemple, était réputé pour ses dons d'écrivain, tel autre pour ses aptitudes en musique ou dans les sports. L'émulation qui était l'âme de cette pédagogie ne se dégradait que rarement en compétition. Tout nous incitait à admirer l'excellence plutôt qu'à l'envier, ce qui aurait été le prélude à la compétition. Au collège de Joliette, la musique était l'objet d'un véritable culte. Malheur à ceux qui n'étaient pas forts en solfège. C'était mon cas. J'admirais néanmoins sans réserve ceux qui m'apparaissaient comme des génies de la musique. Si bien que je suis entré dans un groupe dont la mission était de soutenir un de nos camarades, Marcel Rousseau, qui était virtuose mais manquait de discipline. Nous utilisions une douce contrainte pour l'inciter à travailler régulièrement. Nul ne s'attendait à ce que ce Mozart soit un premier de classe, mais dans la subtile hiérarchie de la maison, il était l'égal des premiers de classe.

Éducation et émulation devaient par la suite être à jamais indissociables à mes yeux et l'idéal d'égalité prendrait pour moi la forme de l'excellence pour tous, selon les intérêts et les aptitudes de chacun : seule philosophie de l'éducation qui n'enferme aucun mensonge à l'endroit des enfants, ni aucun ressentiment conduisant au nivellement par le bas. Cela suppose des écoles ressemblant à une famille saine, où les parents, désirant le bonheur de leurs enfants, font en sorte qu'ils puissent s'accomplir selon leur nature et non en conformité avec le

3. L'idée reçue selon laquelle seuls les enfants de familles riches avaient accès à ces maisons appelle certaines réserves. Voir Claude Galarneau, *Les collègues classiques au Canada français*, Montréal, Fides, 1978.



modèle de la réussite au classement général. Dans des écoles ressemblant plus à des usines qu'à des maisons familiales, ce modèle prend souvent trop d'importance, ce qui est l'une des causes de ce décrochage scolaire que l'on considère toujours comme un mal, alors qu'il peut très bien être un sain refus de s'adapter à une situation inhumaine.

Rien en éducation ne me paraît plus pernicieux que de mettre les réussites exceptionnelles sous le boisseau dans le but de ne pas donner de complexes aux plus faibles. Où que l'on soit dans l'échelle de la perfection, et quelle que soit la discipline en cause, l'admiration seule permet de gravir quelques échelons. Celle que j'éprouvais pour notre Mozart m'a aidé à gravir quelques échelons de mon échelle personnelle. J'ai pu vérifier la vérité de cette loi pendant les quelques années où j'ai enseigné la philosophie dans un établissement collégial. Dans l'une de mes classes, j'ai eu une étudiante si brillante et si modeste à la fois que j'ai consacré un cours complet à commenter l'un de ses travaux. Résultat : tous ses condisciples en conçurent une admiration affectueuse pour elle, ce qui a contribué à les élever. Le plus funeste des doutes est celui qui porte sur la capacité d'admirer des enfants. On frustre les jeunes sur ce plan en ce moment et peut-être est-ce l'une des raisons pour lesquelles leur admiration se porte sur des vedettes fabriquées commercialement.

Autre confrère admiré : Bernard Landry, futur premier ministre du Québec. Il m'a devancé d'une année en classe. Jeune encore, il avait des qualités de chef jointes à une éloquence exceptionnelle. Je l'ai admiré, longtemps secrètement et à distance, rêvant de maîtriser un jour la langue française aussi bien que lui. Le séminaire de Joliette, conçu sur le modèle romantique de celui de La Pocatière, était doté d'une cour de récréation qui faisait notre joie et notre santé. Un chemin de terre bien entretenu bordé d'une allée de peupliers longeait la rivière l'Assomption sur au moins cinq cents mètres. J'y ai fait là avec Bernard Landry je ne sais combien de promenades philosophiques, littéraires et un brin politiques déjà. Quelques années plus tard, à l'occasion de la marche annuelle des étudiants vers Saint-Benoît, je l'ai présenté à Hélène en ces termes : voici un futur premier ministre du Québec. Je devais conserver des rapports amicaux avec lui toute ma vie.

Mon premier professeur de philosophie s'appelait Norbert Fournier. Il m'a donné le goût d'apprendre par cœur, dans leurs grandes lignes,





les grands traités renvoyant à Aristote et saint Thomas : cosmologie, logique, psychologie, métaphysique. J'avais transcrit le tout schématiquement sur du grand papier que je déroulais dans les corridors pour aider mes camarades à préparer leur examen en jouant à la marelle : suivre à clochepied un parcours ordonné, dessiné sur le sol, progressant de « terre » à « ciel ». Je concède que ce n'est pas la seule initiation possible à la philosophie, même si le clochepied en révèle une dimension essentielle...

Nous vivions alors, au Québec, les dernières heures de l'argument d'autorité. J'entends encore mon premier professeur de latin, quoique très jeune, répétant sans cesse en levant les mains au ciel : *experientia patet*. Il s'agissait bien entendu de l'expérience de la vie, laquelle allait être bientôt remplacée par celle du laboratoire. Peut-être aurions-nous pu éviter les catastrophes écologiques si nous n'avions jamais dissocié les deux expériences. Quant au *par cœur*, il équilibre admirablement le *par tête*, le seul réel selon le courant dominant des neurosciences : l'analogie de l'être, la puissance et l'acte, la matière et la forme ont toujours contribué à structurer mon regard sur le monde.

Mon deuxième professeur de philosophie, Yvon Desrosiers, m'a fait passer du Moyen Âge à la postmodernité : il parlait mieux l'anglais que le latin. Il revenait de Louvain et était muni d'un solide doctorat, ce qui lui donnait droit à des libertés qui auraient été interdites à un simple bachelier — encore l'autorité, mais cette fois elle allait jouer contre elle-même. Je m'étais déjà initié à Freud et à bien d'autres auteurs à l'index, mais quinze ans après le débarquement de mes cousins en Normandie, c'est l'Europe entière qui débarquait dans notre collège, dans les bagages de ce professeur de retour de Belgique. Outre la philosophie, il nous enseignait la littérature contemporaine et le cinéma dont il était grand amateur. Nous étions en 1959, année du film *Hiroshima, mon amour* et de *Les quatre cents coups*. De trappeurs au pas lent que nous avons longtemps été, nous devenions de forcenés *rattrapeurs*. La liste des livres qu'il fallait avoir lus n'aurait pas de fin : d'abord *Les frères Karamazov*, puis *La peste* de Camus et *Les conquérants* de Malraux ; en philosophie, Heidegger, puis Jaspers et Scheler et, du côté occidental du Rhin, Sartre, Gabriel Marcel, Merleau-Ponty, Teilhard de Chardin. L'Occident étant devenu trop petit pour nos esprits si largement et si fiévreusement ouverts, Lanza del Vasto allait nous initier à l'hindouisme, et Han Suyin nous ouvrir les portes





de la Chine. Ouvert aussi sur nous-mêmes, Desrosiers, comme nous l'appelions, avait en effet attiré notre attention sur le philosophe québécois Jacques Lavigne, lequel venait de publier en France, chez Aubier, *L'inquiétude humaine*.

Tout cela pêle-mêle. L'heure n'était pas à la cohérence, mais au chaos initial. Enfanterait-il des étoiles? Nous étions ivres de liberté intellectuelle, comme l'ensemble des Québécois allaient bientôt l'être de toutes les libertés. Nous ne songions guère à appliquer à nous-mêmes les désillusions sur la liberté provenant de ces sciences, physiques et humaines, qui déferlaient sur nous au même moment.

Le behaviorisme était à son apogée en 1959. *Par-delà la liberté et la dignité* de B. F. Skinner paraîtrait en 1971. La contradiction entre les sciences qui nient la liberté et un climat social, politique et économique qui la porte aux nues s'inscrivait au fond de notre génération pour y rester jusqu'à maintenant à l'abri de l'esprit critique. Quel sera le prix à payer pour cette contradiction existentielle?

Faisons-nous l'histoire ou étions-nous emportés par elle? Le rattrapage auquel nous participions avec enthousiasme n'était-il pas la reproduction en accéléré d'une page de l'histoire universelle?

Je dois à la faculté des lettres de l'université Laval d'avoir toujours préféré la fusion des études et de la vie à leur séparation. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'on y était détendu. Le saut à la perche entre universités n'avait pas commencé, du moins pas dans les locaux vétustes du Vieux Québec où s'entassait notre communauté. J'y étudiais les langues modernes, allemand, espagnol et portugais, dans le but de lire dans le texte les grands, philosophes ou poètes, ayant écrit dans ces langues: Goethe, Nietzsche, Rilke, Unamuno, Ortega y Gasset, Luis de Camoens. La philosophie demeurait mon intérêt principal, mais après le grand rattrapage que je venais de vivre, il n'était pas question que j'aie m'enfermer dans ces réserves de l'autorité qu'étaient demeurées à mes yeux nos facultés de philosophie.

Et voilà qu'à peine deux mois après le début des cours, je vois affiché un appel à des candidatures pour représenter les étudiants canadiens à un congrès international d'étudiants qui aurait lieu à Concepción au Chili et se tiendrait en mars 1961 en alternance avec des journées de travail manuel en vue de la reconstruction de la partie de la ville qui venait d'être détruite par un tremblement de terre.





Un tremblement de terre, il y en avait eu un autre l'année précédente, à Cuba, et l'on pouvait présumer que le « congrès / camp de travail », qui avait des allures marxistes par son titre même, serait le prélude à une révolution latino-américaine, sinon mondiale. L'invasion américaine de Cuba à la baie des Cochons aurait lieu en avril 1961.

La Fédération des étudiants canadiens offrait cette participation à deux délégués, un francophone et un anglophone. Conditions : parler espagnol et courir le risque de perdre une année universitaire. Comment, à dix-neuf ans, laisser passer l'occasion d'une telle aventure ? Malgré mon initiation récente à la langue espagnole, je m'inscrivis en redoutant cependant que le comité de sélection ne m'écarte. Ce ne fut pas le cas. Le premier ambassadeur de la jeunesse canadienne avait déjà été choisi et c'était un unilingue anglais. Il allait être néanmoins le chef de notre petite délégation.

Non seulement la faculté ne s'opposa pas à mon projet, mais encore mes professeurs me facilitèrent tout pour que je puisse vivre pleinement mon aventure. Ils avaient compris qu'on étudie d'autant mieux que l'étude s'intègre à la vie. Ils confirmaient ainsi une intuition aux contours déjà précis en moi : j'étudierais jusqu'à la fin de mes jours mais dans et par la vie. Entre deux projets enthousiasmants, il y aurait toujours des plages de tranquillité qui me permettraient d'approfondir les connaissances qui se bousculeraient en surface.

Ce qui m'amène aujourd'hui à déplorer le fait qu'on ait institutionnalisé, notamment par la scolarité obligatoire, la division de la vie en deux temps : celui des études et celui de travail. Les études devenaient ainsi une punition et la carrière, trop souvent un esclavage, une récompense. Cela renversait l'ordre des choses humaines, le but de ces choses étant les joies de la contemplation et la réflexion, par rapport auxquelles la carrière n'est qu'un moyen. Vivre c'est apprendre, en vue de devenir meilleur. Quand la carrière se substitue à la vie et fait converger vers elle toutes les ressources intellectuelles disponibles dans un être, elle réduit cet être à chercher des distractions plutôt que de la nourriture et de la lumière. Et elle le transforme en consommateur, alors qu'il était destiné à être un adorateur.

Cela dit, le travail est nécessaire et il peut avoir un sens. Dans ce congrès/camp de travail au Chili, combien étions-nous ? Trois cents ? La plupart des pays du monde étaient représentés. C'est la combinaison camp de travail et séances de palabres qui m'avait séduit





dans cet événement. L'année précédente j'avais élaboré un projet de journal ayant comme mission le rapprochement des ouvriers et des étudiants. Toute ma vie je conserverais le sentiment qu'il manque quelque chose d'essentiel à celui qui ne s'est pas mesuré au réel par le moyen du travail manuel.

En principe, nous étions en congrès le matin et au travail l'après-midi. Présument, avec raison, que la plupart des participants seraient des militants marxistes, je craignais de ne pouvoir être à la hauteur des débats n'ayant lu de Marx, et avec un enthousiasme tempéré, que le *Manifeste du parti communiste*. Ce dont j'ai été témoin était surréaliste. À mon entrée sur le chantier de construction, j'ai eu une première déception qui en présageait bien d'autres dans l'amphithéâtre des *palabras*. Le travail manuel n'était qu'une *micro solución* rejetée par la quasi-totalité des délégués. Ne se sont présentés au chantier qu'une poignée de *réactionnaires*, Allemands de l'Ouest, Américains, Canadiens... ignorant ou feignant d'ignorer qu'en usant du marteau et de la faucille ils jouaient le jeu réformiste du Système et nuisaient ainsi aux chances de la Révolution. Comment pourrais-je supporter les palabres après une telle entrée en *matière*? Le verbiage abstrait, mensonger, manipulateur dont je fus submergé allait priver ma jeunesse de son moment d'euphorie idéologique. À mon retour, j'étais devenu un jeune vieux sceptique!

Dans cet abîme que j'observais entre la pensée et l'action, je croyais voir la cause de la stagnation de toute l'Amérique latine. Si heureux que j'aie été dans ce contexte d'être un Latino du Nord, je me sentais sur ce plan comme un de ces Yankees abhorrés. *Cuba Si, Yankees No*, c'était le slogan si souvent repris en chœur et avec tant de ferveur que l'embrasement de tout un continent paraissait imminent, à commencer par celui du pays hôte.

Ce sommet étudiant mondial était un événement majeur dans la région de Concepción au sud du Chili. Des représentants des délégués, un par continent, étaient souvent invités à s'adresser à des foules. Le Latino que j'étais fut toujours choisi comme représentant de l'Amérique du Nord. Ce qui m'a valu des honneurs inflationnistes, comme celui de traduire en espagnol devant des milliers de personnes l'anglais approximatif du représentant du Ghana. Il y avait toujours une place pour un délégué de Cuba parmi les choisis, toujours le même. Nous avions des rapports amicaux. Il avait au moins trente-cinq ans.





De toute évidence il n'était pas un étudiant, mais un proche de Fidel, doué d'un talent exceptionnel de communicateur. Il mentait avec un aplomb attendrissant tant la chose lui paraissait naturelle. À l'en croire, la croissance économique dans les pays de l'Est était de 10 %, contre 1 % dans les pays de l'Ouest. Quand je mettais en doute certaines de ses affirmations, il mettait fin à la discussion en ces termes : *A mi me lo dijo Fidel!* Mais ses ultimes sourires demeuraient vrais. Je lui ai dit un jour en public : « Tu mens, tu sais que tu mens, tu sais que je sais que tu mens, ne pouvons-nous pas nous mettre d'accord au moins sur ce point ? » Il m'a répondu par un sourire fin qui m'a pleinement satisfait. Il n'avait pas tout entier basculé dans la haine froide de la propagande, contrairement aux délégués argentins, qui se durcissaient dans leurs mensonges quand je les soumettais à la même épreuve. C'est moi qui devenais froid de colère, quand je les voyais semer la haine dans l'âme d'écoliers aux yeux perdus dans l'infini de la faim. Si pleine que la Révolution puisse être de lendemains qui chantent, je n'admettrais jamais que, pour la faire, on trempe dans le formol de la stratégie politique des cœurs d'enfants au bord des larmes. De la part des observateurs étrangers que nous étions, la situation exigeait un silence bienveillant. Peu après cette visite, j'ai entendu, dans une autre région, une pléthore de discours enflammés et emphatiques sur la Révolution dans le système scolaire. Une vraie réforme était pourtant en cours sur le terrain, œuvre de missionnaires étrangers, mais ce n'était aussi qu'une *micro solución*.

En acceptant d'être délégué au Chili, j'avais pris l'engagement d'écrire un rapport. Il se limita à une ligne : « Le Chili sera le cimetière du communisme en Amérique latine. »

La maison dont je conserve le souvenir le plus ému et le plus vivant, je l'ai découverte en 1961 dans l'un des *barrios pobres* de Santiago au Chili, dont les habitations étaient faites de contreplaqués de six mètres coupés en deux sur les côtés. En guise de toit, des tôles rouillées de même dimension. Trois frères de Charles de Foucauld, dont un ancien architecte, vivaient dignement dans l'un de ces abris. Leur charité consistait à l'embellir au point de le rendre poétique. La cour était si minuscule qu'on y garait la bicyclette à la verticale pour permettre à un petit oranger d'y survivre. À la place du mur de gauche, des briques ajourées créaient le climat sacré d'une chapelle pouvant accueillir trois ou quatre fidèles. Quelques fleurs ici, quelques beaux





objets là, des lits superposés, des fruits sur la table complétaient le tableau, celui de l'inégalité la plus juste, celle qui est créée par un goût dont tous peuvent s'inspirer gratuitement. Par contraste, le clinquant, la fausse originalité de bien des maisons de riches, n'ont pour effet que de susciter du ressentiment chez les plus pauvres. Bien des nano-maisons actuellement à la mode me rappellent ce monastère minuscule.





2

Maîtres européens

Parmi les livres que j'ai apportés en Amérique latine, il y avait les deux volumes du *Mystère de l'être* de Gabriel Marcel. Je découvre aujourd'hui que cette lecture de jeunesse m'a marqué plus profondément que je ne l'ai longtemps cru. Je ne me résignais pas à penser que la vérité ne pouvait exister que dans l'orbite des sciences, lesquelles rendaient tout possible... et tout insignifiant parce qu'elles restaient muettes sur les grandes questions. Quant aux vérités dites philosophiques obtenues par la seule raison, elles m'apparaissaient comme des vérités scientifiques amputées de leurs preuves vérifiables. Gabriel Marcel m'a aidé à comprendre qu'à certaines conditions, dans l'ordre des grandes questions, l'expérience personnelle pouvait remplacer l'expérience scientifique, et que, par suite, la vérité pouvait exister dans l'invérifiable propre au mystère, lequel, s'il ne peut être interprété que subjectivement peut être partagé avec autrui dans le cadre d'une rencontre. À ce propos, Gabriel Marcel parle d'intersubjectivité. La rencontre est l'un des thèmes importants de son œuvre.

J'aurai par la suite plusieurs occasions de le fréquenter, notamment lors des vendredis qu'il organisait dans son appartement de la rue de Tournon à Paris. Entre deux conversations, il improvisait au piano. Il m'a parfois semblé plus attaché à son théâtre qu'à sa philosophie, sans toutefois les dissocier. C'est une réplique dans une de ses œuvres théâtrales qui m'a immunisé contre un sophisme fréquent et virulent





que j'appellerai plus tard le *dating*, dans mon premier livre, *Le 100 000^e exemplaire, essai sur la magie du nombre*.

« Comment peut-on penser ainsi en 1955? », dit un personnage que l'on entend encore tous les jours dans les médias comme dans la rue. La réplique aurait réjoui Socrate :

La vérité est la vérité. 1955, c'est seulement un numéro ; cela ne signifie rien du tout, pas plus que le numéro sur un ticket de wagon-restaurant. 1955 ! Vous dites cela comme si c'était une altitude, comme si vous étiez sur le Monte Rosa et que vous regardiez au fond de la vallée les pauvres personnes qui existaient il y a des siècles. Mais ce n'est pas vrai, vous n'êtes pas sur le Monte Rosa. 1955 n'est pas une altitude. Les hommes et les femmes en 1955 en général ils sont sur un poggio de rien du tout — et San Francesco, San Bonaventura et tous les autres, ils étaient dans la stratosphère malgré le numéro¹.

Pour un philosophe existentialiste, le théâtre est un mode d'expression heureux parce qu'il permet de rendre concret un langage philosophique plus abstrait. Or, pour Gabriel Marcel, l'abstraction, plus précisément l'esprit d'abstraction, est à l'origine aussi bien de la propagande, des techniques d'avilissement, de la machine que de la guerre elle-même et de la dégradation de l'idée de service. Sur toutes ces questions, traitées dans *Les hommes contre l'humain*², paru en 1951, Gabriel Marcel fait figure de pionnier par rapport à Jacques Ellul et Ivan Illich, deux auteurs que nous croiserons en chemin. Je serai à jamais marqué, et de plus en plus avec le temps, par les coups de sonde de ce pionnier.

Qu'appelle-t-il techniques d'avilissement ?

Au sens restreint, j'entends par techniques d'avilissement l'ensemble des procédés délibérément mis en œuvre pour attaquer et détruire chez des individus appartenant à une catégorie déterminée le respect qu'ils peuvent avoir d'eux-mêmes, et pour les transformer peu à peu en un déchet qui s'appréhende lui-même comme tel, et ne peut en fin de compte que désespérer, non pas simplement intellectuellement, mais vitalement, de lui-même. [...] Témoignage d'une

1. Gabriel Marcel, *Mon temps n'est pas le vôtre*, Paris, Plon, 1955, p. 81.

2. Gabriel Marcel, *Les hommes contre l'humain*, Paris, La Colombe, 1951, p. 36.





survivante d'Auschwitz: On nous avait condamnés à périr dans notre propre saleté, à nous noyer dans la boue, dans nos excréments; on avait voulu abaisser, humilier en nous la dignité humaine, effacer en nous toute trace d'humanité, nous ramener au niveau d'une bête fauve, nous inspirer l'horreur et le mépris de nous-mêmes et de notre entourage. Tel était le but, telle était l'idée³!

Quand je lirai ensuite, à propos de la publicité, *La persuasion clandestine* de Vance Packard, je comprendrai que bien des pratiques commerciales légales, et même considérées comme innocentes, sont sur la pente des techniques d'avilissement ce qui, par exemple, a incité bon nombre de nos contemporains à attacher plus d'importance à l'essence extra qu'ils versent dans leur voiture qu'à la nourriture destinée à leur corps. Quant à l'usage délibéré qu'on fait de la psychologie dans la publicité des jeux vidéo pour tenir les enfants captifs de leurs écrans, ne s'agit-il pas de techniques d'avilissement enrobées de sucre?

Gabriel Marcel met également en évidence un lien entre guerre et esprit d'abstraction. Les concepts, c'est-à-dire les idées abstraites de la réalité (l'abstraction), sont au cœur de la pensée. Ce n'est pas l'abstraction comme telle que le philosophe met en cause mais ce qu'il appelle l'*esprit d'abstraction*: « à partir du moment où on [on, ce peut être l'État ou un parti, ou une faction ou une secte religieuse, etc.] prétend obtenir de moi que je m'engage dans une action de guerre contre d'autres êtres que je dois par conséquent être prêt à anéantir, il est de toute nécessité que je perde conscience de la réalité individuelle de l'être que je puis être amené à supprimer. Pour le transformer en tête de Turc, il est indispensable de le convertir en abstraction⁴. »

Les questions que suscite cette réflexion sont cruciales. Est-ce que, par exemple, une éducation trop centrée sur l'abstraction, une éducation où l'on ne fait pas constamment le va-et-vient entre le concept et le réel n'est pas porteuse de violence? À quelles conditions, les images, et le virtuel en général, peuvent-ils limiter les effets de l'abstraction plutôt que de les renforcer? Quand Gustave Thibon présente le génie comme le rédempteur de l'abstraction, il dialogue avec Gabriel Marcel. « Le génie, écrit Thibon, consiste à donner à

3. *Ibid.*, p. 117.

4. *Ibid.*, p. 114.





l'universel la vie, la plénitude, le frisson intime et irréductible du particulier. Chaque homme de génie qui paraît sur la terre est comme un nouveau rédempteur de l'abstraction⁵. »

Ce génie, Gabriel Marcel nous invite à le déployer dans la vie quotidienne. « Chacun de nous est tenu de multiplier le plus possible autour de lui les rapports d'être à être, et de lutter par là même aussi activement que possible contre l'espèce d'anonymat dévorant qui prolifère autour de nous à la façon d'un tissu cancéreux⁶. »

Si j'ai contribué au lancement du projet Philia, dont il sera question plus loin, si j'ai écrit, en 1998, *Après l'homme le cyborg*, je le dois en partie à Gabriel Marcel.

Tout se ramène chez lui à la distinction du mystère et du problème. La dégradation du mystère en problème est un premier pas vers l'esprit d'abstraction. Quand on n'est plus qu'un cas pour l'autre et qu'on s'y résigne, on a déjà perdu une partie de sa dignité. On voit par là que ces intuitions fondamentales sont peut-être plus pertinentes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient en 1951. Les techniques de communication étant de nos jours plus puissantes et plus abstraites qu'alors, le risque d'en faire un outil d'avilissement est encore plus grand. Quand on apprend que les médias sociaux ont été délibérément programmés pour capter l'attention, on se sent déjà bien près de l'abîme. On frôle le même abîme quand on aborde à la légère la question de l'aide médicale à mourir. La distinction entre le mystère et le problème permet de sortir d'une ornière dangereuse.

« Le problème, écrit Gabriel Marcel, est quelque chose qu'on rencontre, qui barre la route. Il est tout entier devant moi. Au contraire, le mystère est quelque chose où je me trouve engagé. » Cette distinction m'a inspiré la réflexion suivante sur la fin de vie: le problème est du côté de l'avoir, du vérifiable, le mystère est du côté de l'être, de l'invérifiable. Le problème est étalé à la portée de tous les regards, même les moins respectueux. Le propre du mystère est qu'il est voilé et que j'en fais partie.

Tant qu'on reste dans la sphère du mystère, même un geste qui, vu de l'extérieur, apparaîtrait comme de l'euthanasie active, peut être

5. Gustave Thibon, *L'échelle de Jacob*, Paris, Fayard, 1942 (Montréal, Boréal, 1984, p. 165).

6. Gabriel Marcel, *Les hommes contre l'humain*, op. cit., p. 154.





justifié. On peut sentir alors qu'un être a accompli son destin et avoir la certitude qu'on ne le privera de rien en prenant le risque de hâter sa fin pour soulager davantage sa souffrance. L'essentiel en effet n'est pas la durée en tant que succession de minutes, c'est la durée en tant que lieu d'un accomplissement.

Car si on descend au niveau du problème, on peut penser que le mal est fait quoi qu'il advienne par la suite. Le grand malade alors n'est plus perçu que comme un cas, une chose. Il se sent exclu du festin de la vie, il se voit comme un fardeau pour son entourage. Son désir le plus profond est d'échapper à cette condition. S'il dit qu'il veut vivre c'est parce qu'il espère encore être enchanté, illuminé par la présence irradiante et compatissante de la vie à ses côtés. On le trompera si l'on se contente de reporter l'échéance par des prouesses techniques. S'il dit qu'il veut mourir, on le trompera encore si on interprète sa demande littéralement et si on se contente d'y répondre par une aide technique au suicide. Il est des questions dont les réponses se trouvent dans un climat et non dans des problématiques qui satisfont la raison et le droit. Les questions ultimes entourant la mort sont de celles-là.

Si le climat de mystère est respecté ou recréé, il y a toutes les chances que la volonté authentique du malade soit respectée, car c'est justement ce climat, et lui seul, qui permet à ladite volonté de se manifester dans toute sa vérité. L'essentiel, c'est la compassion qui est alors possible. Il faut tout mettre en œuvre pour en favoriser l'éclosion. En d'autres termes, le but ultime doit toujours être de ramener la situation de l'état de problème à l'état de mystère.

Hélène avait fait la connaissance de Gustave Thibon dans le cadre des conférences que l'Alliance française organisait dans les principales villes du Québec. À Sherbrooke, ses parents faisaient partie du comité de cet organisme et recevaient les écrivains à l'issue de leur conférence. Des liens d'amitié se créèrent entre Thibon et mes beaux-parents et Hélène fut invitée par la suite dans sa famille lors d'un voyage en France. Elle apportait dans ses bagages des textes de moi auxquels il accorda une extrême attention.

J'ai rencontré Thibon à la fin de l'une de ses tournées de conférences au Québec. Il devait rentrer en France quelques jours avant que ne s'achève mon séjour en Amérique du Sud. Hélène m'a avisé de la





chose par un télégramme et, par un incroyable hasard, j'ai pu changer mes billets d'avion et revenir à temps pour le rencontrer. Je me suis timidement présenté à lui à l'issue de sa dernière conférence. Il m'a accueilli avec une attention dont j'ai senti la réalité dans sa chaleureuse accolade, comme s'il me connaissait depuis toujours. La mot rencontre a alors pris pour moi un sens qui aurait réjoui Gabriel Marcel. « J'ai tenté naguère, écrit-il au début de sa préface à *Diagnostics*, d'attirer l'attention des philosophes sur ce mystère de la rencontre, dont la pensée des spécialistes tend à se détourner comme de tout ce qui est contingent, et, ajouterai-je, de tout ce qui nourrit l'âme. »

Ce fut le début d'une amitié indéfectible à l'égard du jeune couple (nous étions fiancés) qui projetait de poursuivre ses études en France. J'avais obtenu une bourse du Conseil des arts du Canada et, en 1963, quelques mois après notre mariage, nous nous envolions vers l'Europe. L'accueil de Thibon et de sa famille fut tel que nous furent évités les aléas de l'émigration dans un nouveau pays. À sa suggestion, je m'inscrivis au doctorat en philosophie à l'université de Dijon, sous la direction de Jeanne Parain-Vial, dont la famille était liée à celle de Thibon, ce qui nous valut de sa part une constante et généreuse hospitalité. Elle recevait Gabriel Marcel dont elle était une disciple et nous le présenta.

« J'admirai, dira Gabriel Marcel à propos de Thibon, toujours dans la préface de *Diagnostics*, l'extraordinaire vitalité de la pensée — une pensée réaliste au sens le plus plein du terme —, mais aussi le bonheur des formules. Il en est de fulgurantes : “ Dans tous les domaines, celui qui gaspille le plus donne le moins... L'homme économe nourrit l'avenir, le gaspilleur le vampirise. ” »

« Au sens le plus fort du mot, ajoute Gabriel Marcel, Thibon est un autodidacte. Il n'a pas d'autres diplômes, à ma connaissance, que le certificat d'études primaires. » Je préciserais qu'il a été un autodidacte bien entouré et bien nourri. Son père était un de ces paysans de la vieille France qui connaissaient le latin. Il aimait aussi la poésie, celle des parnassiens en particulier ; on lui doit même quelques vers, comme ceux-ci, qui évoquent bien l'été méridional : « Et le tressaillement des choses invisibles / Répandait sur les champs un voile de rumeurs. »

Son père récitait souvent des vers à sa mère quand elle était enceinte de lui. Servi par une mémoire prodigieuse, il allait vivre quotidiennement de poésie et en faire vivre ses proches. Sans tirer une théorie de ces faits, on peut au moins y voir un lien entre la vitalité et la connaissance





et comprendre pourquoi, dans la langue française le mot nourriture a précédé le mot culture pour désigner les choses de l'esprit.

« Il vint un moment, écrit encore Gabriel Marcel, où la passion du savoir s'abattit sur ce petit cultivateur. » On ne saurait mieux dire. « Sans jamais délaissier son travail, il trouva le moyen d'apprendre tout seul le latin à fond, le grec, l'allemand et les mathématiques, de lire les philosophes et les poètes. Il sait des milliers de vers par cœur. » « J'ai mangé quand j'ai eu soif », dira Thibon pour enlever tout faux mystère autour de son intelligence exceptionnelle. Ce qui, à la lumière de ce qu'il a lui-même écrit dans *Diagnostics*, sur la vie urbaine et le surmenage affectif, apporte un éclairage singulier sur le monde actuel :

L'homme est de plus en plus débordé d'excitations et de plus en plus séparé des sources cosmiques et spirituelles de la richesse intérieure. Il n'a plus d'âme à prêter aux réactions innombrables que l'ambiance lui arrache : tirillé, sollicité en tous sens, il se réfugie sur le seul plan où ses capacités de réaction soient presque indéfinies : celui de l'automatisme et du rêve. Là, il est inépuisable en réactions vides et frelatées comme la planche à billets est inépuisable en fausse monnaie ! L'automatisme résorbe son travail, et ses affections, ses joies, ses passions prennent la pâleur, la mobilité, la légèreté du songe. À ce degré, on peut se disperser presque sans limite, vibrer à tous les souffles, servir d'écho à tous les bruits. L'activité extérieure et les sentiments ne comportent plus cet engagement profond, ce don épuisant de tout l'être, propres à l'action authentique, à l'action humaine.

J'étais déjà convaincu que les études doivent être intégrées à la vie. Je le serai davantage après avoir lu, relu, médité ce diagnostic. On en retrouvera ensuite l'équivalent chez de nombreux auteurs, de Guy Debord à Daniel Boorstin, à Neil Postman, et d'une manière plus technique chez les experts qui étudient l'impact des médias sociaux et des jeux vidéo. Il nous rappelle que la faim authentique de connaissances peut difficilement se faire sentir sous le bombardement d'informations plus ou moins frelatées. On s'éloigne de plus en plus « de cet engagement profond, ce don épuisant de tout l'être, propres à l'action authentique, à l'action humaine ». On est hyperactif en surface et passif en profondeur, tandis qu'un accomplissement comme celui de Gustave Thibon suppose l'action en profondeur et la tranquillité en surface. On devine quelle pouvait être la tranquillité dans



cette campagne ardéchoise qui n'avait guère changé depuis l'époque romaine. Mais tous les petits paysans de France n'ont pas hors de l'école suivi Gustave Thibon vers les sommets. Encore fallait-il que ses parents lui donnent un avant-goût de cette poésie qui sera un jour l'objet de sa faim.

Il n'empêche qu'il y a là une leçon à tirer pour ces enfants d'aujourd'hui rivés à leurs écrans et présumés atteints du TDAH (trouble de déficit d'attention avec ou sans hyperactivité). Avant de s'adresser à ses semblables, le Zarathoustra de Nietzsche passa dix ans dans une montagne où « il put jouir de son esprit et de solitude ». D'où cette idée de jeûne médiatique qui deviendra l'une des propositions que je formulerai en souriant au terme de la grande recherche sur les *Inforoutes et l'avenir du Québec* que l'Agora mènera de 1995 à 1998. Les événements me donneront raison. Le jeûne médiatique paraît en effet de plus en plus souhaitable pour tous ces enfants que d'habiles psychologues, au service d'entreprises milliardaires, enchaînent à des images défilant de plus en plus rapidement sous leurs yeux⁷.

Son réalisme, Thibon ne le perdra jamais, mais avec le temps cet élémentaire s'alliera de plus en plus au transcendant pour former un être humain harmonieux. C'est de réalisme ailé que l'on devrait parler à son sujet. « Quand le scepticisme s'allie au désir, alors naît le mysticisme. » Cette pensée de Nietzsche est l'une de celles qu'il a le plus souvent citées.

Avant d'adhérer au catholicisme, Thibon s'était vivement intéressé à Hegel et à d'autres philosophes allemands. Nietzsche était de ce nombre. Cette affinité entre les deux auteurs d'aphorismes n'a pas échappé à Gabriel Marcel : « De son aveu même, l'écrivain qui a exercé sur lui, peut-être avec Pascal, la plus profonde influence est probablement Nietzsche ; c'est trop peu dire, je suis enclin à penser que c'est Nietzsche qui l'a révélé à lui-même ; beaucoup d'aphorismes de Thibon sont nietzschéens et par la forme et par l'élan, par le *nisus* intérieur. »

« Que votre amour soit de la pitié pour des dieux souffrants et voilés ? » Qui est l'auteur de cette pensée ?

Gardons-nous d'exagérer la dette de Thibon à l'égard de Nietzsche comme à l'égard des autres auteurs, y compris Victor Hugo,

7. Voir Andrée Mathieu, « L'asservissement numérique des enfants », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.

Ludwig Klages et Simone Weil, qui l'ont marqué profondément. Il ne cachait ni à lui-même ni à ses lecteurs ses désaccords, profonds dans le cas de Klages et Hugo, superficiels dans le cas de Simone Weil ; mais il le faisait humblement, sans jamais donner le sentiment de s'élever au-dessus d'eux pour les juger au nom d'une vérité supérieure à laquelle il aurait eu un accès privilégié. Il ne prononçait pas d'anathème, et pour les mêmes raisons profondes, il n'y a jamais d'idolâtrie dans ses plus hautes admirations.

Nietzsche était l'héritier de Pascal et avec lui des grands moralistes français, de La Rochefoucauld à Chamfort. Tous ils ont guidé Thibon vers la psychologie des hauteurs, cette aptitude à démasquer le mensonge à soi-même, à nettoyer, à rendre transparent le verre à travers lequel nous regardons le soleil invisible ; elle procède de la même lucidité que la psychologie des profondeurs, mais s'en distingue par l'ascension qu'elle propose après la descente dans les oubliettes de l'inconscient.

Nietzsche : l'homme reporte sur les choses d'en haut des appétits terrestres non satisfaits. « Voyez avec quel air d'envie la chienne sensualité mendie un morceau d'esprit quand on lui refuse un morceau de chair... » Ce diagnostic qu'il fait sien, Thibon éprouve le besoin de l'inverser : l'homme trahit le vrai Dieu par une déification de l'objet de ses appétits terrestres : progrès, bonheur, puissance, records, richesse. Il fait sien la lucidité réductrice de Nietzsche, mais il la complète par une lucidité affirmative. Il entrevoit l'essentiel au-delà de ce qu'il voit, tandis que Nietzsche voit tout en deçà de ce qu'il voit. Pour lui la foi n'est jamais assez terrestre. Thibon ne voit pas la nécessité de priver l'aigle de ses ailes pour le rapprocher de la terre. L'homme, dira l'auteur de *Par-delà le bien et le mal*, divinise ses lacunes. « Notre idéal c'est notre lacune. » Vrai, répond l'auteur de *L'ignorance étoilée*, mais il est tout aussi vrai que l'absence d'idéal magnifie les lacunes plutôt que de les supprimer. Dans le livre qu'il lui a consacré, il reprochera à Nietzsche de ne pas avoir eu de regard pour la lumière qui lui permet d'apercevoir les caricatures des idéaux : « Nietzsche joue sur deux tableaux : il se sert d'abord de l'idéal le plus pur pour juger des falsifications concrètes de cet idéal ; ensuite, il prétexte de ces mêmes falsifications pour éliminer l'idéal qui vient de lui servir d'étalon⁸. »

8. Gustave Thibon, *Nietzsche ou le déclin de l'esprit*, Lyon, Lardanchet, 1948, p. 43.



On a pu voir en Nietzsche un précurseur de Freud et de la psychologie des profondeurs. Si Thibon s'est inspiré de Nietzsche et a tourné le dos à Freud, c'est parce qu'il a aperçu dans le premier un élan, des signes de vie ascendants, des ailes brisées certes, mais bien réelles, toutes choses absentes de la conception mécaniste de Freud. D'où cette page, dans *Le voile et le masque* :

Max Scheler : « La philosophie moderne, inspirée par le ressentiment, renverse l'ordre des choses. Elle joue à la baisse comme toute pensée qu'inspire une dépression vitale et interprète le vivant par analogie avec la mort, comme s'il n'était qu'un accident dans la mécanique du monde. » Ce qui s'applique admirablement à la métaphysique issue de la psychanalyse. Klages avait souligné sa parenté avec l'atomisme psychologique de Herbart. Les « pulsions », les « affects », les « traumatismes », y sont traités comme des éléments quasi mécaniques. Ignorance des synthèses et des hiérarchies qui sont le signe de la vie. Doctrine parfaitement organisée de l'inorganique. Les raisons de sa naissance et de son succès se répondent. Freud a été accueilli par son époque dans la mesure où il traduisait son époque. La part de vérité contenue dans son système tient à cette coïncidence. À mesure que l'homme se désintègre, la mécanique l'emporte de plus en plus en lui sur le vivant (c'est le cas par excellence pour la névrose avec ses blocages et ses refoulements), et il se reconnaît dans une doctrine qui rend compte de cette désagrégation intérieure. Car c'est l'âme qui fait l'harmonie et l'unité — et moins il y a d'âme, c'est-à-dire plus le psychisme tend à se décomposer en ses éléments, plus aussi l'analyse coïncide avec la vérité. Vérité d'en bas, mais vérité à ce niveau. Autrement dit, la lumière projetée par Freud sur un certain type d'humanité n'est que le reflet de ce même type dans l'observation et dans la pensée de Freud. Chaque époque a les « penseurs » qu'elle mérite : le texte dicte la traduction⁹...

Voilà le cœur de la psychologie de Thibon. Il est nietzschéen en ce sens que Nietzsche et ses principaux interprètes allemands sur ce point, Scheler et Klages, ont placé la perte de la vitalité, sous le choc de la vision mécaniste du monde, au centre de leurs préoccupations.

Moralistes français, psychologues allemands ; Thibon a donc adhéré au catholicisme alors qu'il était imprégné de tous les anticorps qui pouvaient le protéger contre ses virus. C'est pourquoi il m'a inspiré

9. Gustave Thibon, *Le voile et le masque*, Paris, Fayard, 1985, p. 105.





une telle confiance à un moment, le début de la révolution tranquille, où comme tant de mes compatriotes, j'étais tenté de réduire le catholicisme à l'étroitesse à laquelle il n'avait pas échappé au Québec.

Tout bénir, ne rien diviniser, pas même « Dieu, cet être qu'on trahit rien qu'en le nommant ». Ce sont ces paroles de Thibon qui me viennent spontanément à l'esprit quand je pense au rapport à Dieu. Il m'a révélé à moi-même cette soif d'absolu que j'éprouvais dans le clair-obscur. Elle était le lieu de notre foi commune, universelle, sans cesser d'être d'abord chrétienne. Adolescent, j'adhérais à la preuve ontologique de l'existence de Dieu : si l'idée de perfection habite l'être imparfait que je suis, c'est qu'un Dieu l'a déposée en moi. La soif d'absolu est la preuve ontologique vécue, incarnée. « Deux choses, écrit Thibon, me restent et me relient à la source à travers mes épaisseurs sans fond de bassesse et de mensonge : l'admiration et la tendresse, le frisson du regard devant la beauté du monde, le brisement du cœur devant la misère de l'homme. C'est par là que j'existe : tout le reste n'est qu'illusion et péché¹⁰. »

C'est par son identification à cette parcelle de divinité au fond de lui que Thibon se rattache à l'universel, à ce qu'il appelle les invariants, en donnant comme exemples Marc Aurèle ou le Tao. « Le Tao, les grands textes de Platon, Marc Aurèle, saint Jean de la Croix n'ont pas vieilli et ne vieilliront jamais. La Cité des âmes est invulnérable au temps. » Mais c'est aussi par là qu'il se sépare de ceux, très nombreux parmi ses contemporains, pour qui cette étincelle de divinité est une illusion et qui, plutôt que d'un retour à la source éternelle, rêvent d'un perfectionnement continu de l'homme par l'homme dans le temps.

Plusieurs voient là un triomphe de la raison sur les mécanismes de compensation ; Thibon y voit un appauvrissement de la substance humaine qui l'amène à se demander « s'il reste dans l'homme assez de substance pour qu'un dieu, quel qu'il soit, puisse y germer ». Germer. Cette métaphore dit l'essentiel : substance ici est synonyme de vie, d'une vie menacée dans l'homme et hors de l'homme par la machine et ses artifices. Dieu est la Vie, en plus d'être la Voie et la Vérité. Point d'avenir pour la vie si elle reste coupée de sa Source.

Thibon mettait ainsi ses contemporains devant la douloureuse hypothèse d'une « double minéralisation », celle du paysage intérieur et celle du paysage extérieur. Il les invitait par là même « à choisir entre

10. Gustave Thibon, *L'ignorance étoilée*, Montréal, Boréal, 1984, p. 109.





une éternité sans avenir et un avenir sans éternité». Personne après lui ne poussera plus loin la critique du progrès¹¹.

Le même homme avait déjà accompli pour son propre compte et sans révolte ce nettoyage philosophique du catholicisme qu'il appelait de ses vœux de concert avec Simone Weil. « Tout ce qui n'est pas de l'éternité retrouvée est du temps perdu », écrira un jour Thibon. Passéiste ? C'est un reproche qu'on lui a adressé. Voici sa réponse à cette question :

Moi, le nostalgique du passé, je ne voudrais pour rien au monde vivre dans le meilleur des siècles précédents. De toute mon âme, je préfère vivre dans ce présent dont je ne cesse de dénoncer les misères. Pourquoi ? — Parce que ce siècle des « masses » est aussi le siècle des vraies élites, des aristocrates de l'âme (j'entends ici : ceux qui sont gouvernés par le meilleur d'eux-mêmes) à qui la lumière se propose sans s'imposer.

L'homme du passé — je pense par exemple au Moyen Âge — recevait plus de lumière que nous, mais cette lumière tombait sur lui par les voies de la pesanteur sociale : conditionnement par l'éducation, les mœurs, les coutumes... Derrière l'Apôtre, porte-voix de Dieu, se cachaient le César, porte-glaive du même Dieu, et l'Inquisiteur, gardien de l'intégrité d'une foi garantie par la violence. Aujourd'hui, la disjonction s'est opérée entre la lumière divine et la pesanteur sociale. Le social est devenu l'idole absolue, sans alliage divin : le César et l'Inquisiteur sont uniquement au service du « gros animal ». Alors, ceux qui choisissent Dieu choisissent vraiment Dieu, dans sa transparence et sa vertigineuse faiblesse...

Mais demain, combien seront encore capables de ce choix ? Ceux-là seuls qui auront tout de même reçu des traditions du passé assez de lumière pour résister aux pesanteurs du présent¹²...

Voici un autre exemple du style de Thibon, je le trouve en ouvrant un de ses livres au hasard : « À la mort, le masque tombera du visage de l'homme et le voile du visage de Dieu¹³. » L'aphorisme et le sens de la formule, les deux sont indissociables, transforment son message en une flèche acérée qui pénètre en profondeur cette cire longtemps

11. Gustave Thibon, *L'homme et sa réalisation*, entretiens recueillis par Éric Édelman, Paris, Beauchesne, 1980, p. 38.

12. Gustave Thibon, *Parodies et mirages*, Monaco, Rocher, 2011, p. 93.

13. Gustave Thibon, *Le voile et le masque*, op. cit., p. XIII.



assimilée à la mémoire. De tels auteurs, Nietzsche en est un autre, donnent à leurs lecteurs cette mémoire qu'ils possèdent eux-mêmes en surabondance.

Dans le cas de Thibon, pour ce qui est de la poésie, cette mémoire paraissait sans limites. Gabriel Marcel aurait pu être plus précis : Thibon savait des milliers de vers en provençal, de Mistral notamment, autant en italien de Dante et encore plus en français de Victor Hugo, poète avec lequel il avait de telles affinités qu'il semblait lui suffire de le lire une fois pour s'en souvenir à jamais. Je l'ai souvent entendu dire des poèmes de saint Jean de la Croix et de Garcia Lorca en espagnol, de Novalis en allemand.

Mais la quantité ici ne doit pas nous détourner de l'essentiel. On dit de Von Neumann, le célèbre ingénieur allemand, qu'il pouvait apprendre par cœur rapidement une page complète de l'annuaire téléphonique de New York. Thibon n'aurait peut-être pas été capable d'une telle prouesse à supposer qu'elle l'eût intéressé. En poésie, il ne retenait que ce qu'il aimait et son goût était parfaitement sûr. Il apportait une preuve expérimentale à la thèse de Rivarol selon laquelle « la mémoire est toujours aux ordres du cœur ». Aux ordres du cœur dans deux sens bien distincts : conserver au centre de soi ce qu'on a aimé et le faire descendre de la tête vers le cœur, le transformant ainsi en nourriture.

Si après tant d'autres commentateurs, j'évoque ainsi la mémoire de Thibon, c'est pour souligner le fait que ce Méditerranéen, comme Homère et comme les auteurs de la Bible et de la légende de Gilgamesh, m'est apparu comme l'un des derniers représentants de la culture orale. Ce qui m'a aidé à comprendre les effets du transfert de la mémoire du corps humain vers des supports extérieurs, l'écriture d'abord, les diverses techniques d'enregistrement et maintenant les ordinateurs, dont le GPS.

Que savons-nous de ce que la culture orale a apporté à l'humanité ? Si l'on présume que la mémoire est naturellement sélective, ne serait-ce qu'en raison des efforts qu'elle exige, on peut aussi affirmer que la culture orale, du moins chez certains peuples choyés, filtre admirablement ce qui montait à la conscience des individus, ne laissant passer que ce qui pouvait les nourrir et les élever. C'est du moins l'effet que la mémoire poétique de Thibon a eu sur moi. Les bribes que j'en ai retenues sont mon bien le plus précieux. Elles font partie de mon humus intérieur.



La mémoire existe toujours, elle ne semble pas quitter les humains au fur et à mesure qu'elle est délocalisée vers l'écriture et les machines. Certains adolescents accros des écrans savent sans doute par cœur autant de chansons que Thibon savait de poèmes à leur âge. Il faut seulement se demander si le filtre dans leur cas remplit aussi bien sa fonction que dans le cas de la culture orale.

Le folklore dont les aînés d'aujourd'hui conservent le souvenir pouvait être vaste, mais il demeurait bien circonscrit par rapport à la déferlante musicale d'aujourd'hui. Quant aux chansons typiques offertes de toutes parts à la mémoire, ont-elles la même valeur que celles qui avaient passé le filtre du folklore? La sélection se fait-elle toujours? Comment?

Dans un tel contexte, nous avons intérêt à relire et à méditer le passage du *Phèdre* où Platon explicite les craintes que lui inspire l'invention de l'écriture. Theuth vient de présenter son invention, l'écriture, au roi de Thèbes en Égypte. À quoi le roi répondit :

Industrieux Theuth, tel homme est capable d'enfanter les arts, tel autre d'apprécier les avantages ou les désavantages qui peuvent résulter de leur emploi; [275a] et toi, père de l'écriture, par une bienveillance naturelle pour ton ouvrage, tu l'as vu tout autre qu'il n'est : il ne produira que l'oubli dans l'esprit de ceux qui apprennent, en leur faisant négliger la mémoire. En effet, ils laisseront à ces caractères étrangers le soin de leur rappeler ce qu'ils auront confié à l'écriture, et n'en garderont eux-mêmes aucun souvenir. Tu n'as donc point trouvé un moyen pour la mémoire, mais pour la simple réminiscence, et tu n'offres à tes disciples que le nom de la science sans la réalité; car, lorsqu'ils auront lu beaucoup de choses [275b] sans maîtres, ils se croiront de nombreuses connaissances, tout ignorants qu'ils seront pour la plupart, et la fausse opinion qu'ils auront de, leur science les rendra insupportables dans le commerce de la vie ¹⁴.

Quelle était l'orientation politique de Thibon? Avant d'utiliser les catégories de gauche et de droite à son sujet, il faut évoquer la façon dont son village natal l'a marqué, sinon formé. Dans une telle commune viticole, quand la grêle détruisait les récoltes, tout le monde était frappé, le grand propriétaire, comme le petit, le boulanger comme le

14. Platon, *Phèdre*, 274b-275b, trad. Victor Cousin, en ligne Remacle.org.



curé, sauf le postier, un salarié de l'État dont le revenu restait stable. Chacun ensuite devait contribuer à proportion de ses moyens au retour à l'équilibre, y compris le postier puisqu'il faisait partie de la population. Ses patrons de Paris, payés en partie par la même population, n'étaient nullement touchés par la catastrophe.

C'est la participation de tous à tous les événements importants que Thibon appellera communauté de destin. Mais laissez grossir l'État ou le capital démesurément et vous atteignez vite un point où la participation de chacun au destin de tous n'est plus possible, le citoyen, dans un tel contexte songeant plutôt à défendre ses droits et privilèges qu'à remplir ses obligations envers les autres. Ces autres alors ne sont plus des semblables, des proches mais des étrangers, gravitant non pas autour du bien commun local, mais autour de l'argent (capitalisme !) et de la sécurité associée au pouvoir central (socialisme). Ces deux tendances, en apparence opposées, inspiraient les mêmes craintes à Thibon. C'est là une position très proche de celle de Christopher Lasch dans *La révolte des élites et la trahison de la démocratie*, où l'on voit une élite mondialisée, regroupée autour des grandes places boursières, se désolidariser des travailleurs dont elle ferme les usines.

Quand Thibon parle de « hiérarchie naturelle », il a en vue la châtelaine de son village, plus pauvre en argent que bien des commerçants, mais qui n'hésitait pas à faire sa large part en cas de catastrophe. Et quand il emploie le mot élite, au sens positif de ce terme, c'est pour désigner de tels êtres, choyés par une vie naturellement inégalitaire, mais pleinement engagés dans une communauté. Conscient du fait qu'une telle élite, en voie de disparition à ses yeux, ne se recrée pas par décret, il évitera toujours de transformer son idéal de communauté de destin en utopie.

Sa contribution au débat politique, de plus en plus discrète avec le temps, consistera plus à freiner des tendances dangereuses qu'à proposer des objectifs à atteindre par une démarche rationnelle. S'il n'a jamais adhéré pleinement à la démocratie telle qu'elle se présentait à lui, c'est d'abord parce qu'elle lui paraissait fondée sur la « loi du nombre, et sur les jeux de la politique et de l'argent ». Sur ce point, il se rapproche d'Ortega y Gasset de *La révolte des masses*. Il aurait sans doute préféré une démocratie directe à une démocratie statistique à condition qu'elle ait pour cadre une communauté de destin authentique. Sa conception du nationalisme se situe dans la même perspective :



Nationalisme *intégral* ne signifie absolument pas nationalisme *exclusif*. Ce serait bien mal aimer la France que de n'aimer que la France: une nation, comme une personne, est avant tout un foyer d'échanges avec le reste de l'univers, et elle ne gagne rien à être séparée de l'ensemble dont elle dépend. Et si ses frontières doivent être sauvées à tout prix, c'est comme gardiennes, non de notre isolement, mais de notre unité — c'est-à-dire comme traits d'union plus que comme barrières. Car, pour partager, il faut d'abord exister¹⁵.

Cette communauté de destin n'est-elle pas cette troisième voie dont rêvent aujourd'hui bien des écologistes, Edgar Morin, par exemple? Quelle a été, sur la question écologique, la position de Thibon? Je l'ai souvent vu hostile aux écolos radicaux présents dans son paysage. Cela m'étonnait. Comme beaucoup de paysans, il leur reprochait de ne s'être pas frottés à cette nature qu'ils voulaient protéger. Quand il rencontrera des écologistes cohérents à ses yeux, il leur accordera son amitié, comme il le fit pour Bernard Charbonneau, ou son soutien, comme il le fit pour Pierre Rahbi.

Il eût été bien étonnant qu'ayant étudié attentivement l'œuvre de Ludwig Klages, l'un des fondateurs de l'écologie profonde, il se limite à ses réserves sur les faux amoureux de la nature. Voici ce qu'il écrit dans sa préface à un livre intitulé *La terre et les hommes*.

La rupture entre l'homme et la terre, c'est aussi la rupture entre l'homme et lui-même. Et, corrélativement, la rupture entre l'homme et sa source divine. À l'image de la plante qui se nourrit à la fois de l'humus par ses racines et de la lumière par la fonction chlorophyllienne. La tige qui s'élanche vers le ciel a pour alliée « la substance chevelue » (Paul Valéry) qui s'enfonce dans le sol: seules les fleurs artificielles peuvent se passer de racines¹⁶.

Et voici comment il entrevoyait l'avenir en 1960:

On croira toujours que c'est trop tôt pour arrêter, tant qu'on ne verra pas que c'est trop tard... Le monde moderne risque de ressembler à un train dont les sonnettes d'alarme ne fonctionneraient qu'après le déraillement.

15. Gustave Thibon, *Parodies et mirages*, op. cit., p. 117-118.

16. Pierre Savinel, *La terre et les hommes dans les lettres gréco-latines*, Paris, Sang de la terre, 1988.





Ce qui est menacé, c'est la vie sous toutes ses formes. La technique moderne est le fruit d'un étrange accouplement entre le génie de l'homme et la puissance inépuisable de la matière inanimée. La vie est éliminée peu à peu : le monde tend à devenir minéral, car seul le minéral ne craint rien ; sous une forme ou sous une autre, il se retrouve toujours.

Il ne serait pas excessif de dire que plus l'homme en général parvient à la maîtrise de la nature, plus l'homme en particulier est en fait esclave de cette conquête elle-même¹⁷.

Paul et Irène Chauvin furent les premiers amis que Thibon nous présenta. Et leur fille Françoise entra alors dans notre vie. Cette jeune philosophe avait choisi de vivre à la campagne bien avant la mode du retour autarcique à la terre, avec son compagnon Edmond. Tous deux redonnèrent son lustre à une ancienne et immense maison de maître, dont les caves voûtées se perdaient dans la nuit des temps, et en firent au long des années une demeure où les amis jouissaient d'un logement parfaitement aménagé et d'une hospitalité sans cesse renouvelée. Nous avons fait des séjours de plusieurs jours ou semaines dans cette demeure située à quelques kilomètres du mas des Thibon, qui nous recevaient également à des repas de famille. Lorsque ce dernier céda son domaine, le mas de Libian, à son fils vigneron, sa femme et leurs trois filles, il s'entendit avec Françoise et son compagnon pour occuper un logement qu'ils aménagèrent pour lui à l'intérieur de leur vaste maison.

Françoise recevait à sa table les personnes qu'il souhait inviter. Ces repas étaient un enchantement. J'en garde le souvenir d'un lieu de haute civilisation où les deux sens anciens du mot nourriture, aliment pour l'âme, aliment pour le corps, étaient réunis, où l'alternance entre l'élémentaire et le transcendant allégeait la conversation sans lui faire perdre sa profondeur. Si bien qu'aujourd'hui, à distance, j'associe les aphorismes de Thibon (et ses mots d'esprit qui déclenchaient de tels éclats de rire) au génie de cette table et de cette maison. Et il me semble que cette œuvre est destinée à se perpétuer dans les mêmes conditions, à enrichir toute conversation où l'on passera de

17. Gustave Thibon, *Les hommes de l'éternel*, Paris, Mame, 2012, respectivement, p. 217, 215 et 46.





l'élémentaire au transcendant dans un lieu qui unit ces deux pôles de l'existence humaine.

C'est dans cette demeure que Thibon mourut, entouré de ses enfants, qui confièrent à Françoise tous les manuscrits de leur père. Elle s'est consacrée à la publication de nombreux textes inédits : *Ils sculptent en nous le silence, rencontres* (2003), *Aux ailes de la lettre, pensées inédites* (2006), *Parodies et mirages ou La décadence d'un monde chrétien* (2011), *Les hommes de l'éternel* (2012).

Parmi les amis rencontrés dans le sillage de Gustave Thibon à notre arrivée en France, il y eut Guy et Catherine Reinaud, un couple de notre âge, qui devinrent des amis. Guy, ingénieur de Centrale, sera l'un des rares hommes d'affaires dans notre premier cercle, d'où l'importance de ses conseils et de ses lumières. Il participera à nos travaux de bien des manières, en s'inscrivant à nos colloques, en organisant des rencontres pour nous à Paris, avec Edgar Morin, par exemple, ou avec le rédacteur en chef de *Science et Vie*.

Après avoir atteint la haute direction d'une multinationale de la chimie, ICI, une entreprise qui ne satisfaisait pas ses préoccupations d'écologiste, Guy, jeune retraité, se consacra à Pro Natura, un organisme à but non lucratif qui fera la promotion du « charbon vert ou biochar » notamment par le biais de l'*Encyclopédie de l'Agora*. Le charbon vert est produit à partir de tout déchet végétal et est destiné à remplacer le bois dans les pays du tiers monde qui en sont dépourvus¹⁸.

Cathy devint pour Hélène une chère amie. Nous créchions chez les Reinaud dans leur hospitalière maison de la vallée de Chevreuse. Et nous avons vu naître leurs trois enfants devenus eux-mêmes parents de neuf enfants. Il s'en est ensuivi de constants échanges entre la vallée de Chevreuse et notre vallée estrienne. Cathy qui est de formation à la fois juridique et littéraire a signé le premier article sur l'art de vivre dans la revue *Critère*. En voici des extraits, une préfiguration de l'art que Cathy pratiquait, on pourrait dire, par atavisme familial ! Qui ne se souvient des croissants dominicaux de sa mère, la chaleureuse Manette qui vivait avec les Reinaud ?

La première image qui monte aux yeux devant l'expression « art de vivre », ce n'est pas d'abord le merveilleux raffinement de l'esprit,

18. « Charbon vert », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.



des fêtes, de la politesse, des costumes, des nourritures qui en sont comme le rameau précieux et profondément futile, mais la vision des gestes simples et beaux qui donnent forme au quotidien dans ce qu'il a de plus humble, et, somme toute, l'évocation d'un ordre calme issu de rites qui prolongent à chaque heure du jour dans la chair, dans l'esprit et dans les choses, l'ordre, la beauté, l'harmonie et les rites cosmiques. « À chaque instant une vie neuve nous est offerte, aujourd'hui, maintenant, tout de suite, c'est notre seule prise » (Alain).

Peut-être est-ce précisément cela qui nous émeut lorsque nous nous perdons dans certaines peintures flamandes. Ces intérieurs où le temps s'arrête, la simplicité parfaite de quelques natures mortes, ce geste suspendu de la laitière de Vermeer, ce que Claudel appelait « la contemplation de l'évidence »...

L'art de vivre s'alimente en profondeur dans le sentiment cosmique ; savoir vivre, c'est faire sienne la nécessité qui pèse indifféremment sur les astres et les hommes, et, par une véritable transmutation, faire de nécessité beauté, à l'image de l'ordre cosmique. Il n'est pas d'art de vivre sans le sentiment du chaos toujours menaçant et, corrélativement, de la forme à conquérir inlassablement pour ordonner le chaos : l'art de vivre est le chaos suspendu, l'espace d'un geste¹⁹.

Ilonka Schmidt-Mackey fut mon professeur de langue et de littérature allemandes à l'université Laval. Parmi ses étudiants, quelques-uns seulement, dont j'étais, aspiraient à lire dans le texte original, à comprendre de l'intérieur de grands auteurs qu'ils connaissaient déjà, dans mon cas Goethe, Nietzsche, Rilke et Freud. Nous faisons le bonheur de cette femme qui venait de publier un livre intitulé *Lou Andreas-Salomé, inspiratrice de Nietzsche, Rilke et Freud*. À peine possédions-nous les premiers rudiments de la langue de ces génies qu'elle nous invitait à la rejoindre sur les sommets qui étaient sa vraie demeure. Dans certains cours, elle était si exigeante à l'endroit du commun de ses étudiants qu'à la fin du trimestre il ne restait plus que deux ou trois grimpeurs, parfois un seul, à la suivre à Sils Maria pour y rejoindre ce marcheur philosophe appelé Nietzsche. Il y avait entre elle et nous cet *Eros der Ferne* (du lointain) que j'appellerais volontiers l'éros pédagogique.

Chaque fois que je me suis initié à la poésie dans une nouvelle langue, ancienne ou moderne, j'ai eu le sentiment non pas seulement de redécouvrir la poésie, mais d'en découvrir une nouvelle qui ajoutait

19. Catherine Reinaud dans *Critère*, n° 12, mai 1975, p. 17.



je ne sais quelle consonance à tous les vers que je connaissais déjà. Ce sentiment, je l'ai éprouvé avec une intensité particulière dans le cas de la poésie allemande. M^{me} Schmidt-Mackey y fut pour quelque chose. Enseigner, pour elle, c'était communiquer un enthousiasme. Elle avait une vie intellectuelle. Ses techniques d'enseignement, d'ailleurs excellentes, n'en étaient que les compléments. Comment résister au désir d'apprendre par cœur un poème qu'on avait soi-même traduit et dont on avait peaufiné la traduction avec elle pendant des heures.

J'ai ainsi créé ma petite anthologie Schmidt-Mackey, dans des traductions meilleures que les miennes :

Accoudé au pont,
J'étais là, dans la nuit brune,
À l'écoute d'un chant lointain :
Goutte d'or tombée
De la surface tremblante.
Gondoles, lumières, musique —
Tout disparut dans l'ivresse du crépuscule...

Mon âme, chant de la guitare
Effleurée d'une main invisible,
Ajoutait au lied
Une félicité immense et frémissante.
— Quelqu'un l'a-t-il écoutée²⁰ ? ...

Voilà Nietzsche plus vrai que nature, quelqu'un a-t-il jamais écouté sa félicité immense arrachée aux pires souffrances dans l'air pur des Alpes ou dans la beauté de Venise ? M^{me} Schmidt-Mackey ne nous présentait pas Nietzsche sous l'angle de son discours sur la volonté de puissance, mais sous celui de son être fragile, poétique. Quelle est la femme supérieure qui n'a pas rêvé d'avoir été celle qui aurait su faire le bonheur de Nietzsche, qui aurait réussi là où Lou Andreas-Salomé elle-même avait échoué ? D'où la compassion qu'on éprouvait pour Nietzsche, à jamais, quand on le découvrait dans le sillage de cette admiratrice qui aurait pu être son inspiratrice.

Grâce à cette femme, j'ai obtenu du Goethe Institute une bourse qui m'a permis d'étudier pendant deux étés à Heidelberg. Le chemin des philosophes, sur les traces de Nicolas de Cues, de Comenius, de

20. F. Nietzsche, trad. Catherine Réault-Crosnier, en ligne crosnier.fr.





Karl Jaspers! Un rêve! Un rêve dont j'allais plus tard reconnaître l'ambiguïté. L'Allemagne de la première moitié du vingtième siècle, on a bien des raisons de le penser, était le pays le plus cultivé du monde pour en devenir le plus barbare, ce qui devait jeter une ombre funeste sur l'idée même de culture. À quoi sert le génie mathématique de Heisenberg, s'il permet à des fous, dans un camp ou dans l'autre, d'établir la formule de la bombe atomique? À quoi sert le génie philosophique de Heidegger s'il sert la cause du parti nazi?

« Pour la première fois, écrit George Steiner, la foi souveraine dans le progrès chancelle. Ce que j'ai à l'esprit dépasse de loin les préoccupations courantes du monde scientifique quant à l'environnement, l'argent, l'emploi irréflecti des substances chimiques dans l'organisme. Le vrai problème est de savoir s'il faut persister dans certaines recherches, si la société et l'esprit humains, à leur stade actuel d'évolution, pourront supporter les vérités à venir. [...] Jacques Monod a formulé publiquement la question que tant d'autres posaient en privé: faut-il persévérer si la génétique doit divulguer, sur la différenciation des races, des secrets dont la portée morale, politique et psychologique nous déborde²¹? »

Comment expliquer dans ces conditions l'engouement de la jeunesse occidentale pour la philosophie allemande du début du vingtième siècle, surtout quand on sait que les étudiants en philosophie de l'université de Berlin ont été parmi les premiers à adhérer au parti nazi. Faut-il faire l'hypothèse que la jeunesse occidentale était inconsciemment si fascinée par la puissance technologique qu'elle se tournait même après son échec vers le pays qui l'avait le mieux maîtrisée? Je retiens une autre hypothèse. La pensée allemande du début du vingtième siècle, marquée à des degrés divers par le romantisme, avait pris le parti d'une vie que l'on sentait de plus en plus menacée par une rationalité mécaniste; malheureusement une image réductrice, tronquée, caricaturale de cette *Lebensphilosophie* s'allia à une véritable idolâtrie de la technique pour produire le monstre nazi. À la tragédie du génocide des juifs, s'en ajouta ainsi une autre qu'on tardera à reconnaître: le discrédit d'une vision du monde respectueuse de la vie. En même temps que l'image tronquée qu'en avaient tirée les nazis,

21. George Steiner, *Dans le château de Barbe-Bleue*, Paris, Seuil, « Folio essais », p. 152.





on a rejeté les fondements authentiques de cette vision. Si bien qu'il est devenu de plus en plus difficile de penser la vie autrement qu'à travers le modèle mécaniste de rigueur dans les manuels de biologie.

C'est cette conviction qui, plus ou moins explicitement, m'a guidé dans les choix que je devais faire à l'intérieur de l'archipel philosophique allemand : Goethe, Nietzsche, Carus, Klages, Scheler, Jaspers, plutôt que la filière plus *académique* Nietzsche (car tout passe par lui), Husserl, Heidegger, l'école de Francfort. J'ajouterai qu'à l'exception de courts textes comme la *Lettre sur l'humanisme*, je n'ai jamais pu m'engager dans la lecture de Heidegger sans appeler Nietzsche à mon secours : « Ils [les poètes] troublent leurs eaux pour les faire paraître profondes. » S'il m'est arrivé d'être touché par des coups de sonde savants de Heidegger, j'ai retrouvé des intuitions aussi pénétrantes dans *Lettres à un jeune poète* de Rilke.

Amie de Gabriel Marcel et de Gustave Thibon, Jeanne Parain-Vial allait diriger mes travaux en vue d'une thèse de doctorat sur Simone Weil, un choix qui, après ma rencontre avec Gustave Thibon, allait presque de soi ; c'est lui en effet qui avait présenté Simone Weil au monde par sa préface à *La pesanteur et la grâce*. Une amitié profonde l'avait uni à elle.

J'ai toujours soupçonné M^{me} Parain-Vial de préférer la transmission conviviale des connaissances à l'enseignement universitaire formel, ce dont je lui serai toujours reconnaissant. Elle était rattachée à l'université de Dijon, mais elle habitait Saint-Étienne. Depuis Lyon où nous avons loué un appartement, je la rejoignais régulièrement dans le train à destination de Dijon. Nos conversations sans objectifs précis étaient une joie dont j'attendais le retour avec impatience. Loin de nous limiter au sujet de ma thèse, *Simone Weil et la tradition dualiste*, nous parlions le plus spontanément du monde de tout ce qui nous intéressait l'un et l'autre, de la musique en particulier, dont elle avait une connaissance intime, sur le plan théorique comme sur le plan pratique, une connaissance comparable à celle de Gabriel Marcel.

Sur ce sujet j'avais moi-même tout à apprendre. Séduit par le mot de Leibniz, « la musique est une mathématique de l'âme qui compte sans savoir qu'elle compte », et par les rapports numériques simples établis par Pythagore entre la longueur des cordes et la consonance, j'aurais facilement succombé à la tentation de réduire la qualité à la quantité, comme si, disait M^{me} Parain-Vial, l'oreille humaine avait



attendu la science de Pythagore pour goûter la musique et habiliter les luthiers à fabriquer de bons instruments. Et le lendemain je lirais ces lignes dans son livre intitulé *De l'être musical*: « [Les calculs] purement hypothétiques ne justifient point notre plaisir, car une œuvre laide est composée d'intervalles tout aussi simples que ceux qu'on isole dans une œuvre belle²². » Je comprendrais plus tard que la réduction de la qualité à la quantité, transposée dans les autres domaines, est l'un des symptômes de l'effondrement d'une civilisation. Il faut éviter de confondre la cause et la condition.

Le dollar canadien valait cher entre 1963 et 1965. Cela nous a permis d'acheter une voiture et de la mettre au service de nos amis français qui, pour la plupart, n'aimaient pas conduire. C'est ainsi que j'ai servi de chauffeur à M^{me} Parain-Vial pendant une grève de la SNCF ; c'est ainsi aussi que nous avons pu faire un voyage en Bretagne avec elle et Gabriel Marcel.

M^{me} Parain-Vial possédait une petite ferme à Sorbiers, dans les collines de Saint-Chamond. C'était sa maison de campagne dans le plein sens du terme. Elle nous y invitait régulièrement pour le repas du dimanche midi en compagnie de son mari qui était un littéraire d'une vaste culture et un fin gourmet. C'est à l'un de ces repas que nous avons connu Gilbert Romeyer-Dherbey et sa femme Paule qui sont restés de bons amis. Elle recevait à l'occasion Thibon ou Gabriel Marcel et s'effaçait devant eux pour nous donner l'occasion de profiter davantage de leur présence et de leur culture.

Mais la conversation ne portait pas exclusivement sur des sujets sublimes comme l'interprétation de Platon par Simone Weil. Il y était souvent question de la qualité du vin ou de souvenirs de voyage. Gabriel Marcel avait une telle mémoire des lieux visités et aimés que nous calquions nos itinéraires de voyage en France sur ses souvenirs. J'ai eu un jour le malheur et la maladresse de déplorer qu'entre de si grands esprits la conversation porte également sur des choses superficielles. La réponse cinglante que j'ai reçue m'en a appris plus que les dialogues socratiques sur l'art de la conversation, laquelle est une mélodie jouée sur tous les claviers de l'être.

Il y aura un jour *Le festin de Babette*. Mais les repas de Jeanne en étaient une préfiguration... Au terme de ce festin dominical, nous

22. Jeanne Vial, *De l'être musical*, Neuchâtel, La Baconnière, 1952, p. 43.



n'avions qu'un réflexe: la sieste, mais notre hôtesse nous entraînait plutôt dans une de ces longues promenades qui laisseront en moi des traces ineffaçables. *Kalos kai agatos*, ces mots de Platon auraient désormais un sens pour tous mes sens. Tous les grands colloques que nous organiserions dans l'avenir seraient des fêtes tenues dans des lieux inspirants, jamais dans des locaux universitaires. Dans ces fêtes, il y aurait toujours du temps et des lieux pour la marche. Gustave Thibon et Gabriel Marcel étaient aussi de grands marcheurs. La philosophie ne me paraîtra jamais aussi proche de son essence que lorsque sur un fond tacite de lucidité sans illusions, elle consistera en un banquet suivi d'une promenade. Superficielle par profondeur, dira un Nietzsche, qui aura toujours eu la nostalgie de la finesse française et la consolation des promenades.

C'est Jeanne Parain-Vial, directrice et amphitryon de mon doctorat, qui m'a immunisé contre le matérialisme déjà triomphant en attirant mon attention, avec insistance, sur ce passage du *Phédon* (97 b) où Socrate distingue la cause de la condition. Les esprits réductionnistes de l'époque soutenaient devant lui, juste avant qu'il ne boive la cigüe, que ce sont les muscles et les os qui sont la cause des mouvements humains.

Car, par le Chien, je vous promets qu'il y a beau temps que ces muscles et ces os se trouveraient du côté de Mégare ou de la Béotie, là où les aurait transportés une certaine opinion sur le meilleur, si je n'avais pas jugé plus juste et plus beau de préférer, à la fuite et à la désertion, la soumission à la Cité, quelle que soit la peine fixée par elle. Non, je vous assure, donner à de pareilles choses le nom de causes est vraiment trop absurde.

Notre choix de la promenade, de préférence au réflexe de la sieste, participait de façon moins héroïque, mais tout aussi réelle, à cette idée de l'intelligence comme cause.

C'est d'abord à elle que je dois la conception de l'homme à laquelle je reviendrai constamment. Elle est caractérisée par la division tripartite de l'âme. Cette idée existe sous plusieurs variantes dans la tradition occidentale, depuis les trois âmes d'Aristote, végétative, animale, intellectuelle, jusqu'au ça, au moi et au surmoi de Freud. L'un des ouvrages marquants de la fin du second millénaire, *Le dernier homme ou la fin de l'histoire*, de Francis Fukuyama, est tout entier construit autour





de la division tripartite de l'âme telle que décrite par Platon dans l'Antiquité et Hegel au dix-neuvième siècle.

C'est à Platon, plus précisément à son grand ouvrage intitulé *République*, que l'on remonte de préférence pour trouver le modèle de la division tripartite de l'âme. « Mais ce qui est difficile, écrit-il, c'est de décider si tous nos actes sont produits par le même principe ou s'il y a trois principes chargés chacun de leur fonction respective, c'est-à-dire si l'un de ces principes qui est en nous fait que nous apprenons (Noos), un autre que nous nous mettons en colère (Thumos), un troisième que nous recherchons le plaisir de manger, d'engendrer... (Epithumia). » Voici donc la tête, le cœur et le ventre, la tête étant le lieu de la raison, de la pensée, le ventre celui du désir. Il ne faudrait toutefois pas limiter le cœur à la colère au sens que nous donnons à ce mot. Le Thumos est en réalité le siège du courage, du sentiment de dignité, de fierté.

Avec une rigueur étonnante, Platon démontre que nos actes ne peuvent s'expliquer que si nous postulons l'existence de ces trois principes. Il fait correspondre ensuite chacune des trois parties de l'âme aux trois classes de sa cité idéale : la tête est associée aux gouvernants, le cœur aux guerriers, le ventre au peuple. C'est l'âme individuelle qui doit retenir notre attention. La formation consistera à faire régner l'harmonie entre les trois parties. Cette harmonie est aussi appelée justice. L'âme juste est celle où chacune des trois parties occupe sa vraie place dans un ensemble harmonieux :

L'homme juste ne permet pas que les trois principes de son âme empiètent sur leurs fonctions respectives ; il établit au contraire un ordre véritable dans son intérieur, il se commande lui-même, il harmonise les trois parties de son âme absolument comme les trois termes de l'échelle musicale, le plus élevé, le plus bas, le moyen, et tous les tons intermédiaires qui peuvent exister ; il lie ensemble tous ces éléments et devient un, de multiple qu'il était ; il est tempérant et plein d'harmonie, et dès lors, dans tout ce qu'il entreprend, soit qu'il travaille à s'enrichir, soit qu'il soigne son corps, soit qu'il s'occupe de politique, soit qu'il travaille avec des particuliers, il juge toujours et nomme juste et belle l'action qui maintient et contribue à réaliser cet état d'âme, et il tient pour sagesse la science qui inspire cette action ; au contraire, il appelle injuste l'action qui détruit cet état, et ignorance l'opinion qui inspire cette action²³.

23. Platon, *République*, trad. Émile Chambry, Paris, Belles Lettres, 1961, 443 d.





Il faut veiller à ce que dans l'homme comme dans l'univers l'intelligence règne par la persuasion plutôt que par la force.

Quelques années plus tard M^{me} Parain-Vial publiera dans *Critère* un article, intitulé « Conditionnement et liberté », qui contribuera au rayonnement international de cette revue. Elle travaillait alors à un livre sur la notion de fait dans les sciences humaines. Voici un extrait de l'article :

Les résultats des sciences, et surtout ceux des sciences humaines, ont souvent servi de prétexte pour mettre en doute l'existence de la liberté et refuser la responsabilité. Et cela d'autant plus qu'en biologie, en psychologie, en psychologie sociale, en sociologie, en économie politique, en géographie même, on trouve certains spécialistes pour tenter d'expliquer les conduites humaines par les lois qu'ils ont découvertes. Or, les prétentions totalitaires de chacun d'eux se heurtent à celles des autres, et ils ne se rendent pas compte que, s'ils avaient raison, les actes des hommes seraient non seulement déterminés, mais surdéterminés. Une telle contradiction doit nous inciter à nous interroger sur ce que les sciences humaines sont capables de nous apprendre, ce qui revient à poser deux questions : qu'est-ce que les sciences nous révèlent en fait de conduites humaines ? c'est-à-dire, quels aspects peuvent-elles en atteindre et en expliquer par leurs méthodes propres ? et qu'est-ce qui reste inaccessible à leurs méthodes ? C'est dire qu'il faut nous interroger non seulement sur les limites de fait des connaissances scientifiques (celles qui portent sur le contenu et que le progrès peut sans cesse reculer), mais aussi sur leurs limites de droit, c'est-à-dire sur celles qui résultent des modalités mêmes du connaître, des méthodes utilisées, et qui, par conséquent, ne seront jamais repoussées quels que soient les progrès futurs²⁴.

À Lyon, où nous habitons, nous avons été souvent invités à la table de Nicole et Michel Delsol. Ils habitaient près de la place Bellecour, plus près encore d'une église romane que nous admirions, la basilique Saint-Martin d'Ainay. Ils avaient plusieurs enfants, dont l'aînée, Chantal, aujourd'hui membre de l'Institut, aura une carrière remarquable dans les lettres et la philosophie. Michel était titulaire d'une chaire de biologie à l'Institut catholique de Lyon. Spécialiste des batraciens,

24. Jeanne Parain-Vial, « Conditionnement et liberté », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne (*Critère*, n° 4, juin 1971, p. 17).



disciple de Pierre-Paul Grassé, il m'accorda une attention telle que s'ébaucha alors entre nous un dialogue qui durera, par étapes espacées, une cinquantaine d'années. Notre principal sujet de conversation était l'évolution. J'ai été témoin du développement de sa pensée sur cette question, en direction du néodarwinisme, jusqu'à son dernier livre, que j'ai eu la joie de commenter²⁵. Il eut pour moi une sollicitude paternelle qui me valut de l'accompagner au domicile de son illustre collègue Jean Rostand, autre grand savant et grand sage, oublié hélas !

Nous avions au Québec un ami commun, Thomas de Koninck, qui allait devenir doyen de la faculté de philosophie de l'université Laval et qui, à ce titre, accueillit souvent Michel comme professeur invité. Ces voyages allaient fournir à Michel et à Nicole, qui l'accompagnait souvent, autant d'occasions de passer quelques jours avec nous.

À propos de l'évolution, j'ai pour ma part encore des doutes sur l'explication par le hasard. L'évolution est un fait incontestable. Les explications darwiniennes et néodarwiniennes du phénomène, lesquelles ont suscité l'assentiment général, le sont-elles également ? Les expériences de laboratoire le plus souvent citées à l'appui de cette théorie sont convaincantes. Voici celle à laquelle on a le plus fréquemment recours. On introduit un antibiotique, la streptomycine par exemple, dans une culture de bactéries. La plupart de ces bactéries mourront, mais l'une d'elles, devenue résistante à la suite d'une mutation due au hasard, se reproduira d'une façon telle qu'il y aura bientôt autant de bactéries qu'au début de l'expérience.

Explication trop convaincante pour être vraie ? Suspecte en tout cas par sa simplicité, dans un contexte où l'on a de plus en plus de raisons de tenir compte de la complexité, comme l'a rappelé James Lovelock à propos de Gaia :

Nous sommes contraints de modifier notre interprétation de la grande vision de Darwin. Gaia attire notre attention sur le fait qu'aucune infaillibilité n'est rattachée au concept d'adaptation. Il ne suffit plus désormais de dire que des organismes mieux adaptés auront vraisemblablement plus de descendants. Il faut ajouter que la croissance d'un organisme affecte son environnement physique et chimique ; par suite, l'évolution des espèces et

25. Michel Delsol, *Darwin, le hasard et Dieu*, Paris, Vrin, 2007. Jacques Dufresne, « Beaucoup de science... », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.



l'évolution des roches sont étroitement associées ; elles constituent un processus indivisible²⁶.

De son côté, le biologiste Brian Goodwin oppose les théories de la morphogénèse et de l'émergence au réductionisme de Darwin :

Le darwinisme et le néodarwinisme affirment que de nouvelles formes résultent du changement aléatoire des gènes. C'est peut-être le cas, mais il nous reste alors à nous demander comment les modèles et les formes d'organismes observés sont générés à partir de propriétés connues. Qu'est-ce qui les rend possibles ? La théorie de la complexité aborde cette question des origines, fournissant une explication en décrivant un modèle d'interactions dans un système complexe à partir duquel la forme peut survenir²⁷.

Pour Karl Popper, le principal problème de la théorie darwinienne est son caractère tautologique, irréfutable. Elle veut expliquer des phénomènes tels que l'adaptation ou la biodiversité, mais elle ne peut jamais le faire qu'a posteriori, une fois qu'ils existent déjà. Elle ne formule aucune prédiction concrète, si ce n'est celle de « l'occurrence de petits changements, chacun dû à une mutation ». En d'autres termes, on peut donc la qualifier d'infalsifiable — elle ne peut pas être testée —, une caractéristique commune à toutes les pseudo-sciences.

Et quand deux gènes et plus sont en cause dans l'évolution d'un organe, que devient l'explication par le hasard ? « Connait-on, se demande le biologiste Pierre-Paul Grassé, un exemple de deux ou de N mutations simultanées se tenant en étroite corrélation les unes avec les autres et intervenant dans la genèse d'un nouveau dispositif anatomique ou d'un processus chimique lié à une nouvelle fonction ? À notre connaissance, répond-il, rien de semblable ou d'approchant n'a été vu se produisant sur un être vivant actuel. »

Grassé en est ainsi venu à considérer le darwinisme comme « une doctrine aussi figée et aussi ridicule dans ses prétentions et son pouvoir que pouvait l'être la science de l'Église à l'époque de Galilée. Le

26. Cité dans « Gaia et l'éco-évolution », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.

27. Brian Goodwin, *Nature's Due: Healing Our Fragmented Culture*, Édimbourg, Floris Books, 2007, p. 39.



darwinisme a pris un caractère dogmatique, que ses troupes acceptent avec enthousiasme. Il s'impose à la recherche biologique et l'inspire dans ses interprétations. Nul n'a le droit de le mettre en doute.» Darwin a postulé, il n'a rien démontré.

Mais revenons à Michel Delsol et à sa fille Chantal, que nous avons vue à l'œuvre dans le cadre du cercle Charles Péguy qu'un groupe de jeunes Lyonnais avaient fondé au milieu des années 1960. Le futur mari de Chantal, Charles Millon faisait partie de cercle. Il sera ministre de la Défense de 1995 à 1997.

Il y a quelques années, Chantal nous a fait la joie de passer quelques jours avec nous dans notre campagne lointaine. Inoubliables conversations dont nous allions retrouver le ton et l'esprit dans un livre intitulé *La haine du monde*²⁸.

Je relisais récemment, pour mon plaisir, son livre sur le populisme²⁹. Dans ma bibliothèque, j'ai placé ce livre entre ceux de Tocqueville et de Christopher Lasch sur les mêmes sujets.

Parmi les plus beaux textes que nous avons publiés dans notre encyclopédie, il y a cette conférence de Chantal Delsol, « La banalité du mal selon S. Weil et H. Arendt », dont voici la conclusion :

Les pires des crimes proviennent de l'illusion de pouvoir obtenir le Bien absolu, ici-bas et aussitôt. Simone Weil et Hannah Arendt peuvent nous aider à comprendre la vérité douloureuse que Soljenitsyne énonçait ainsi : « sur la paille pourrie de la prison, j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États ni les classes ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité ».

J'ai d'abord connu Simone Weil à travers une critique négative lue dans un ouvrage à la mode au Québec, à la fin de la décennie 1950 : *Littérature du XX^e siècle et christianisme*³⁰, dont l'auteur, le théologien belge Charles Moeller, rangeait Simone Weil, avec Aldous Huxley

28. Chantal Delsol, *La haine du monde*, Paris, Cerf, 2016. Voir aussi « Le jardinier et le demiurge ou le retour des souverainetés », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.

29. Chantal Delsol, *Populisme. Les demeurés de l'histoire*, Monaco, Rocher, 2015.

30. Charles Moeller, *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, t. I, *Silence de Dieu : Camus, Gide, Huxley, Simone Weil, Graham Greene, Julien Green, Bernanos*, Tournai, Casterman, 1953.



notamment, parmi les « aéronautes sans cargaison ». Il lui reprochait d'être manichéenne et d'une manière générale d'attacher plus d'importance à l'intelligence qu'à l'amour, à la mortification qu'à la célébration de la vie. « Au lieu d'éclairer la Grèce par le Christ... elle éclaire le Christ par la Grèce. Réduisant le Christ à ses prétendus ancêtres grecs, Weil le sépare violemment de ses origines juives. Par conséquent elle n'a jamais compris le "scandale" de Dieu dans l'histoire. Elle est désorientée sur le vrai sens du message judaïque et de l'Évangile. »

Et sa prévisible conclusion : « Son message contient de grandes vérités, utiles aux chrétiens, mais son inspiration fondamentale est si contraire à la foi chrétienne que les parties positives y perdent le meilleur de leur vérité. »

Si le jugement de cet homme avait éclipsé celui de Gustave Thibon et d'Albert Camus, Simone Weil aurait peut-être sombré dans l'oubli. Ayant grandi dans un Québec où la résignation à la souffrance n'était pas toujours dénuée de morbidité, j'aurais normalement dû rester à jamais distant par rapport à elle. Au contraire, je l'ai aimée et je me suis senti aimé d'elle dès les premières lignes signées de sa main et de son sang qu'il m'a été donné de lire.

« La contradiction, disait-elle, est le criterium du réel. » La contradiction est aussi le signe distinctif de son génie. Ancienne par ses affinités avec Platon, elle est moderne par son adhésion au principe de causalité. Pacifiste à vingt-cinq ans, elle voudra mourir à la guerre à trente-deux ans. Elle était révolutionnaire, se portait à la défense des ouvriers, mais elle était attachée à la tradition, l'enracinement était au centre de ce qu'elle appelait les « besoins fondamentaux de l'être humain » ; elle était mystique et par là proche du catholicisme, qu'elle critiquait sévèrement d'autre part. Elle aimait la science, mais elle en soulignait les lacunes. On s'inspire aujourd'hui de son esprit critique à l'endroit du progrès. On admire Simone Weil pour toute sorte de raisons qui plaisent, les unes à la gauche, les autres à la droite, le plus souvent sans faire l'effort d'accéder au principe transcendant de l'unité de son œuvre.

C'est sa cohérence supérieure, mystérieusement compatible avec les contradictions du réel, qui m'a rapproché d'elle. Avec le temps j'ai aussi acquis la conviction que son œuvre combinée avec celle de son ami Gustave Thibon forme une grande synthèse que bien des époques pourraient envier à la nôtre. Et j'ai été bien placé pour



voir la profondeur de l'amitié entre ces deux êtres que tant de choses éloignaient l'un de l'autre.

Sans chercher à tirer un système de l'œuvre de Simone Weil — un tel système aurait bien des failles — j'ai éprouvé le besoin de préciser le contour de sa vision du monde au risque d'éloigner d'elle certains lecteurs à qui il ne plaît guère de penser que son attachement à la condition ouvrière est lié à sa conception de la création du monde ou que sa défense de l'enracinement est compatible avec son rejet des racines juives et romaines du catholicisme.

La science, l'hypothèse déterministe en particulier, avait ébranlé en moi la foi de cette humanité enfant qui avait besoin d'un Dieu interventionniste n'hésitant pas à briser la chaîne des causes secondes pour manifester son amour, mais aussi sa puissance et jusqu'à sa vengeance. Comment l'existence d'un tel Dieu pouvait-elle être compatible avec ce déterminisme que les Grecs appelaient Nécessité et dont notre vie quotidienne, envahie par les produits de la technoscience, nous administrait constamment la preuve ?

C'est cette contradiction entre une certaine science et une certaine religion qui, depuis des générations a détourné tant de jeunes croyants, parmi les plus éclairés, vers l'agnosticisme ou l'athéisme. Simone Weil m'a permis de découvrir une science et un Dieu qui pouvaient être compatibles, une science qui tout en gagnant en rigueur se donne comme objet la beauté du monde et un Dieu dont la puissance s'efface devant sa pureté et son amour. Le grand peintre et le grand musicien respectent les lois de la matière de leur art, mais tel un soleil rayonnant à travers un nuage, leur inspiration nous atteint à travers cette matière. On est alors touché, dira Simone Weil par « quelque chose d'analogue au sourire d'un être aimé ».

C'est la preuve par la beauté, par la beauté du grand art, laquelle est le reflet de la beauté du monde. Pour rendre compte de l'expérience de la beauté du monde, Simone Weil ne pouvait pas recourir à l'idée d'un Dieu qui, brisant la chaîne des causes, intervient dans les phénomènes, tantôt pour punir un méchant, tantôt pour récompenser un bon, tantôt pour arranger les choses entre elles de façon qu'elles plaisent à celui qui les contemple. Elle ne pouvait pas non plus réduire le monde au lien causal entre les phénomènes qui le constituent ; c'eût été en faire une simple machine. Comment concilier la causalité avec l'expérience de la beauté du monde ? Simone Weil a trouvé réponse



à cette question dans la pensée grecque, plus précisément dans le *Timée* de Platon :

La production de ce monde s'est opérée par une combinaison composée à partir de la nécessité et de l'esprit. Mais l'esprit règne sur la nécessité par la persuasion. Il lui persuade de pousser la plupart des choses qui se produisent vers le meilleur. C'est de cette manière, selon cette loi, au moyen de la nécessité vaincue par une persuasion sage, c'est ainsi que dès l'origine a été composé cet univers³¹.

Par la persuasion plutôt que par la force. Formule mystérieuse certes, qui présente toutefois l'avantage de correspondre à l'expérience humaine la plus courante : être mû par le désir plutôt que par la volonté. On retrouvera cette priorité du désir sur la volonté dans tous les domaines qu'explorera Simone Weil

Dieu renonce à sa puissance en créant le monde, il l'abandonne à ses propres lois et il se soumettra lui-même à ces lois par l'intermédiaire de son fils. Voici un Dieu pur et faible, en totale opposition avec celui de l'Ancien Testament. Compte tenu de ce que je savais du Dieu de David, cette opposition me rassurait plutôt que de m'ébranler. Étais-je devenu pour autant gnostique, manichéen à l'instar de la Simone Weil épinglée par le chanoine Moeller ? Ce serait le sujet de ma thèse de doctorat. L'amour du monde dont elle témoigne dans *Attente de Dieu* et d'autres écrits prouve que le dualisme radical, opposant la matière à l'esprit, n'a été chez elle qu'une note de bas de page dans le sillage de sa compassion et de son admiration pour cette civilisation occitanienne à laquelle appartenaient les cathares.

C'est dans l'opposition entre la pesanteur et la grâce que se situe son dualisme. Qu'est-ce donc que la grâce pour elle ? Si le Bien ne règne sur la nécessité du monde que par la persuasion, il ne peut régner dans l'homme que par le désir, plutôt que par une volonté qui devient trop facilement volonté de puissance ; désir d'une nourriture assurant la croissance de l'âme comme le pain assure celle du corps. La source de cette nourriture c'est d'abord le Christ et les sacrements, ces signes sensibles institués pour rapprocher les hommes du Christ, ce Christ que Simone Weil a connu de l'intérieur par une expérience mystique :

31. Simone Weil, *Intuitions pré-chrétiennes*, Paris, Vieux-Colombier/La Colombe, 1951, p. 22.





« Le Christ est venu et il m'a prise³². » Sous cet angle, Simone Weil est authentiquement et profondément chrétienne.

N'en concluons toutefois pas que ce canal chrétien est pour elle la seule voie d'accès à la grâce. Tout est grâce à ses yeux, en ce sens que toute beauté, toute vérité intérieure ou extérieure, se situant dans le prolongement du souffle persuasif du Bien, est une nourriture pour l'âme. Dieu seul, c'est le cas de le dire, sait toute l'importance qu'a eue et qu'a toujours le débat sur la volonté et la grâce dans l'histoire du christianisme et par suite de l'Occident. Les écrits des théologiens traditionnels sur les diverses sortes de grâce, grâce actuelle, grâce habituelle, grâce efficace, grâce suffisante, dont chacune semblait correspondre à une connaissance scientifique, m'ont donné, dans mes années d'apprentissage du catholicisme, un vertige tel que j'avais renoncé à voir clair sur cette question essentielle, ce qui aurait dû normalement m'éloigner de Simone Weil.

La lumière m'est venue de l'analogie, chère à bien des anciens, entre le soleil visible et ce soleil invisible que Platon identifiait au Bien. Point de soleil visible point de vie sur terre. Toute plante qui s'élève, tout animal qui se dresse, défiant l'entropie, montent vers lui et par lui. Cela grâce à la photosynthèse, à la chlorophylle en particulier, laquelle donne à l'énergie venue du soleil la forme, dans les plantes, de molécules de sucre qui nourriront les animaux, tout en leur procurant un plaisir... dont ils abuseront dans les périodes d'abondance.

S'il existe un noyau spirituel dans l'homme, je ne sais quelle faim d'un sucre éternel, il ne pourra croître que par une nourriture venue

32. Simone Weil, *Autobiographie spirituelle*, Paris, Fayard, 2018, p. 43. Dans le même livre, ce commentaire. Dans un village portugais, où elle assiste à une procession de femmes encerclant des barques de pêcheurs, elle est saisie par leur chant d'une tristesse déchirante : « Là j'ai eu soudain la certitude que le christianisme est par excellence la religion des esclaves, que des esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et moi parmi les autres. » Il y a aussi la visite d'une chapelle à Assise, en 1937 : « Quelque chose de plus fort que moi m'a obligée, pour la première fois de ma vie, à me mettre à genoux. » L'expérience enfin, à la récitation du poème de George Herbert, d'une présence réelle du Christ : « Le Christ lui-même est descendu et m'a prise. » Cette emprise est d'ordre affectif : à travers la souffrance, le sentiment d'un amour analogue à celui qu'on lit dans le sourire d'un visage aimé. Weil s'inscrit par là, selon Dupuigrenet Desroussilles, dans la lignée de mystiques féminines, à l'instar de Hadewijch d'Anvers, Catherine de Sienna ou Thérèse d'Avila.





d'un soleil lui-même invisible et se révélant aux êtres sensibles, incarnés que nous sommes, à travers cette beauté qui procure un plaisir subtil et dont on peut dire qu'elle est le corps du vrai et du bien. « La beauté séduit la chair pour obtenir la permission de passer jusqu'à l'âme³³. »

Tout ce qui participe pleinement de cette beauté devient alors grâce. Ce dont nous pouvons faire l'expérience aussi concrètement que nous faisons celle de la nourriture matérielle. Quand nous marchons dans un beau paysage, urbain ou naturel, sans objectif autre que bien vivre chaque instant, nous nous sentons portés par le milieu où nous sommes, n'ayant besoin que d'un effort de volonté minimal pour vaincre ce qu'il reste de pesanteur en nous. « La volonté n'a de pouvoir que sur quelques muscles », disait Alain, le maître de Simone Weil, leçon qu'elle a bien retenue.

Entre cette grâce élémentaire et les grâces de l'extase, il existe mille degrés auxquels on peut rattacher tous les mots que l'on voudra : grâce de Bach, de Giotto, de la belle pièce de bois tournée, de la table bien mise, de la belle ville. Quand on a lu *Venise sauvée*, l'ébauche de la tragédie que Simone Weil voulait consacrer à cette ville on ne doute plus qu'une telle ville est une grâce, une nourriture pour l'âme.

Il y a analogie entre les rapports mécaniques qui constituent l'ordre du monde sensible et les vérités divines. La pesanteur qui gouverne entièrement sur terre les mouvements de la matière est l'image de l'attachement charnel qui gouverne les mouvements de notre âme. La seule puissance capable de vaincre la pesanteur est l'énergie solaire. C'est cette énergie, descendue sur terre dans les plantes et reçue par elles qui leur permet de pousser verticalement de bas en haut. Par l'acte de manger elle pénètre dans les animaux et en nous ; elle seule nous permet de nous tenir debout et de soulever des fardeaux. Toutes les sources d'énergie mécanique, cours d'eau, houille et très probablement pétrole, viennent d'elle également ; c'est le soleil qui fait tourner nos moteurs, qui soulève nos avions, comme c'est lui aussi qui soulève les oiseaux. Cette énergie solaire nous ne pouvons pas aller la chercher, nous pouvons seulement la recevoir. C'est elle qui descend. Elle entre dans les plantes, elle est la graine ensevelie sous terre, dans les ténèbres, et c'est là qu'elle a la plénitude de la fécondité et suscite le mouvement de bas en haut qui fait jaillir le blé ou l'arbre. Même avec l'arbre mort, dans

33. Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1960, p. 170.





une poutre, c'est elle encore qui maintient la ligne verticale; avec elle nous construisons nos demeures. Elle est l'image de la grâce qui descend s'ensevelir dans les ténèbres de nos âmes mauvaises et y constitue la seule source d'énergie qui fasse contrepoids à la pesanteur morale, à la tendance au mal. [...]

Ce n'est pas seulement la source d'énergie solaire qui est inaccessible à l'homme, mais aussi le pouvoir qui transforme cette énergie en nourriture. La science moderne regarde la substance végétale qu'on nomme chlorophylle comme étant le siège de ce pouvoir; l'antiquité disait sève au lieu de chlorophylle, ce qui revient au même. Comme le soleil est image de Dieu, de même la sève végétale qui capte l'énergie solaire, qui fait monter les plantes et les arbres tout droit contre la pesanteur, qui s'offre à nous pour être broyée et détruite en nous pour entretenir notre vie, cette sève est une image du Fils, du Médiateur³⁴.

La vie apparaît ainsi comme un intermédiaire entre la matière et l'esprit qu'elle réunit en elle, ce qui aide à comprendre pourquoi les atteintes dont elle est l'objet sont si désespérantes.

Sortie de la mer, la vie n'a pu s'épanouir sur la terre qu'en y plongeant ses racines, racines ayant des liens entre elles, on le sait désormais par l'étude de la vie secrète des arbres des forêts, qui rappellent les liens sociaux à l'intérieur des espèces animales. La métaphore des racines étant étroitement liée à celle de la photosynthèse, il allait de soi qu'elle lui accorde la plus grande importance. « L'enracinement, écrit Simone Weil, est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie³⁵. »

On relie souvent ce besoin à la question de l'identité nationale, à juste titre, mais il faut alors prendre soin de bien distinguer l'attachement

34. Simone Weil, *Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu*, Paris, Gallimard, 1962, p. 17-18.

35. Simone Weil, *L'enracinement*, Paris, Gallimard, « Espoir », 1949, p. 36.



à la nation ou à la patrie en tant que lieu de satisfaction du besoin d'enracinement, du nationalisme en tant qu'idolâtrie de ce social dont Simone Weil craignait le pire et qu'elle associait au gros animal dont il est question dans la *République* de Platon, ce grand corps flasque et agressif, uni non par ses racines ramifiées mais par des ambitions communes plus ou moins liées à la recherche d'un paradis sur terre.

Pour dissiper toute ambiguïté quand il est question du besoin d'enracinement selon Simone Weil, l'académicien Alain Finkielkraut a proposé l'idée de « patriotisme de compassion ». Il dit avoir trouvé cette expression dans *l'Enracinement*. Même si elle n'y est pas telle quelle, l'expression est heureuse et elle correspond parfaitement à cette « compassion pour la patrie » dont il est effectivement question dans le livre, si cher à Albert Camus.

Mais si les sentiments du genre cornélien n'animent pas notre patriotisme, on peut demander quel mobile les remplacera.

Il y en a un, non moins énergique, absolument pur, et répondant complètement aux circonstances actuelles. C'est la compassion pour la patrie. Il y a un répondant glorieux. Jeanne d'Arc disait qu'elle avait pitié du royaume de France.

Mais on peut alléguer une autorité infiniment plus haute. Dans l'Évangile, on ne peut pas trouver de marque que le Christ ait éprouvé à l'égard de Jérusalem et de la Judée rien qui ressemble à de l'amour, sinon seulement l'amour enfermé dans la compassion. Il n'a jamais témoigné à son pays aucun attachement d'une autre espèce. Mais la compassion, il l'a exprimée plus d'une fois. Il a pleuré sur la ville, en prévoyant, comme il était facile de le faire à cette époque, la destruction qui s'abattra prochainement sur elle. Il lui a parlé comme à une personne. « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu [...] » Même portant sa croix, il lui a encore témoigné sa pitié. Qu'on ne pense pas que la compassion pour la patrie n'enferme pas d'énergie guerrière. Elle a animé les Carthaginois à un des exploits les plus prodigieux de l'histoire³⁶.

C'est ce patriotisme qui a conduit Simone Weil à Londres en 1942 avec l'espoir de partir pour la France en tant qu'infirmière. C'est aussi celui qui pourrait donner tout son sens au mouvement indépendantiste québécois.

36. *Ibid.*, p. 113.

À propos de mon père, j'ai déjà évoqué un travail vraiment humain. Maître chez lui, dans le cadre d'une coopérative, avec quelques employés qui étaient des voisins et des amis plutôt que des ressources humaines, produisant un bien nourricier, le beurre, dans l'intérêt de toute une communauté. Cela correspondait à l'idéal de Simone Weil de même qu'à sa conception d'un Bien régnant sur la nécessité par la persuasion.

Si la plus grande partie des ouvriers étaient des professionnels hautement qualifiés, ayant à faire preuve assez souvent d'ingéniosité et d'initiative, responsables de leur production et de leur machine, la discipline actuelle du travail n'aurait plus aucune raison d'être. Certains ouvriers pourraient travailler chez eux, d'autres, dans de petits ateliers qui pourraient souvent être organisés sur le mode coopératif. De nos jours, l'autorité s'exerce dans les petites usines d'une manière plus intolérable encore que dans les grandes, mais c'est qu'elles copient les grandes. De tels ateliers ne seraient pas de petites usines, ce seraient des organismes industriels d'une espèce nouvelle, où pourrait souffler un esprit nouveau ; quoique petits, ils auraient entre eux des liens organiques assez forts pour qu'ils forment ensemble une grande entreprise. Il y a dans la grande entreprise, malgré toutes ses tares, une poésie d'une espèce particulière dont les ouvriers ont aujourd'hui le goût³⁷.

Mes textes préférés de Simone Weil ont tous en commun le primat de la persuasion sur le force ou du désir et de l'attention sur la volonté, qu'il s'agisse de l'*Iliade* ou le poème de la force, dans *La source grecque*, du bon usage des études dans *Attente de Dieu*, de la civilisation occitane dans *Écrits historiques et politiques*, des pensées sur la grâce dans *La pesanteur et la grâce*, ou du chapitre sur les besoins fondamentaux de l'âme humaine dans *l'Enracinement*.

Ma directrice de thèse aurait souhaité je crois que je devienne un universitaire spécialiste de Simone Weil. C'est une avenue que je n'ai jamais songé à emprunter. Est-ce que j'aurais survécu aux querelles entre collègues ? Est-ce que j'aurais supporté qu'on me reproche d'écrire sur des sujets dont je n'étais pas un spécialiste ? Dans ce que j'hésite à appeler ma carrière, j'ai pris ce que la vie m'offrait. Jeune, j'avais fait le rêve d'un gagne-pain qui me permettrait d'étudier, de penser et d'agir dans la plus grande liberté. C'est ce rêve qui m'a guidé

37. *Ibid.*, p. 47.



secrètement, ce que Hélène a parfaitement compris, d'où sans doute le fait que je me sois souvenu de ces vers de Hugo que Gustave Thibon aimait citer : « [...] l'homme, ignorant auguste, / Doit vivre de façon qu'à son rêve plus tard / La vérité s'ajuste. »

Au lieu de surveiller les interprétations que l'on ferait des œuvres de Simone Weil, travail nécessaire, je le reconnais, je m'en imprégnerais au point que leur esprit soit au cœur de toutes mes entreprises. C'est ainsi qu'une pensée de Simone Weil deviendra le principe directeur de l'*Encyclopédie de l'Agora* : « Il n'y a pas à choisir entre les opinions : il faut les accueillir toutes, mais les composer verticalement et les loger à des niveaux convenables³⁸. »

On ne s'étonnera donc pas de retrouver Simone Weil en d'autres endroits dans ce livre.

38. Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, op. cit., p. 151.





©Editions Liber 2019

DEUXIÈME PARTIE

Les débats de notre temps





©Editions Liber 2019





Les cégeps et la troisième culture

Au printemps de 1965, je reçois d'un certain Jean-Marie Aubry une invitation à le rejoindre dans un café du septième arrondissement de Paris. C'était un jésuite qui rêvait, au nom de sa communauté, de fonder une nouvelle université à Laval. En attendant ce grand jour, il m'offrait un poste de professeur de philosophie, dans un collège classique de Montréal, le collège Saint-Ignace. Cette expérience dura deux ans dont je conserve, entre autres bons souvenirs, ce mot d'un étudiant à propos d'un certain type d'adultes : « Ils se sentent coupables de tout et responsables de rien. »

L'élargissement de l'accès à l'université était alors, au Québec, l'objet d'une demande sociale si forte qu'en quelques années on créa un vaste réseau d'institutions intermédiaires entre le secondaire et, d'une part, l'université et, d'autre part, le marché du travail : les collèges d'enseignement général et professionnel, les cégeps. Fin de l'élitisme des collèges classiques : les futurs techniciens et les futurs universitaires auraient la même formation générale assurée par des cours communs de philosophie, de littérature et d'éducation physique. Dans l'esprit de ses artisans, cette réforme correspondait aux vœux de l'écrivain anglais C. P. Snow relatifs à une troisième culture combinant la culture littéraire et la culture technoscientifique, lesquelles s'ignoraient l'une l'autre.

En dépit de mon attachement à la tradition classique, je me suis engagé résolument dans cette réforme, devenue nécessaire, en me



promettant à moi-même de parfaire ma connaissance des sciences et des techniques. Je saurais un jour ce qu'est un ordinateur.

À la suite d'un concours de circonstances dont le détail importe peu ici, j'ai été l'un des fondateurs du cégep Ahuntsic, réputé dès sa naissance parce qu'il résultait de la fusion d'un collège de jésuites et d'un institut de technologie d'avant-garde. Je suis devenu le premier directeur de la section arts, lettres et philosophie, ce qui m'a permis de recruter de nombreux professeurs, mais surtout, on le verra plus loin, de prendre efficacement la défense de l'enseignement de la philosophie, menacée par le modèle anglo-saxon des *humanities* dès sa mise en place dans l'ensemble du Québec.

On se souvient de ce qui s'est passé sur les campus américains au cours de la décennie 1960 puis en France en 1968. C'est le malheur des petites nations que de devoir importer même leurs révolutions. En 1969 et 1970, le Québec illustra cette règle de façon pathétique. En quelques semaines, les étudiants, à qui un peuple entier donnait enfin accès à l'université, devinrent des hordes qui s'attaquèrent, parfois avec violence, aux maisons d'enseignement supérieur, en commençant par les plus nouvelles et les plus fragiles. Proies faciles, les cégeps étaient dirigés par des jeunes sans expérience, c'était mon cas, et par des vieux inadaptés dans ce contexte parce qu'ils ignoraient tout de la planète Marcuse. C'était le cas de notre directeur général, un ancien officier de marine.

À cause du préjugé favorable dont il jouissait et de sa forte proportion de futurs techniciens le cégep Ahuntsic devint le lieu où se concentra la résistance, il devint aussi une cible de choix pour les contestataires. L'un d'eux faisait partie de notre équipe de direction, à titre de responsable des admissions, le poste idéal pour semer la confusion dans une institution qui en était à ses premières armes dans la préparation des horaires par ordinateur. Il accepta trois cents étudiants de plus que nous pouvions en accommoder même en utilisant tous nos locaux. Nous avons découvert l'erreur le jour de la rentrée : trois cents étudiants détenteurs des meilleurs diplômes attendirent en vain dans la rue la réalisation du rêve de leurs parents. Plusieurs d'entre nous ont pensé qu'il s'agissait d'un acte délibéré.

Nous sommes en septembre 1970. Que faire ? Le redressement de la situation par les services informatiques étant exclu, il ne restait plus qu'une solution : trouver de nouveaux locaux et refaire quatre mille

horaires à la main. Le directeur général me confia la responsabilité de cette opération, ce qui m'obligea à travailler vingt-deux heures par jour pendant une semaine dans un gymnase rempli d'étudiants dont il fallait s'assurer qu'ils n'étaient pas eux-mêmes contestataires.

Dans les moments troubles de ce genre, tout se concentre et se condense dans la vie des individus : plus jamais les hordes menaçantes, les pneus de voiture dégonflés et les semaines de travail de cent dix heures. Le samedi suivant, Hélène me conduisait dans une auberge des Cantons de l'Est pour que je m'y repose mais aussi dans le but de visiter une petite ferme à vendre dans des collines à proximité d'Ayer's Cliff. Coup de foudre pour l'endroit ; l'achat fut rapidement décidé. Nous y vivons depuis 1972.

Quelques mois plus tard, après les événements d'octobre, j'obtenais les fonds nécessaires pour réaliser un premier rêve : fonder une revue dont l'une des missions serait de créer un modèle de troisième culture. Elle s'appellerait *Critère*. Nous estimions que notre société avait accordé sa juste part à la critique. Un allègement de mes cours m'a permis de diriger cette revue et nous avons pu nous installer à la campagne d'où je retournais régulièrement à Montréal.

Avant de rappeler les réalisations auxquelles la revue *Critère* a donné lieu, je voudrais dire un mot de la révolution tranquille que connaissait le Québec au moment où, rentré de France, je m'engageais dans la vie active.

Tout a sans doute été dit sur les années 1960 et la révolution tranquille. Je n'ajouterai rien de nouveau à la compréhension de ce moment critique de notre histoire, mais je voudrais quand même l'évoquer à mon tour en passant par la figure d'un homme qui y a joué un grand rôle, Jean-Paul Desbiens.

Y a-t-il de grands hommes pour un petit peuple ? Jean-Paul Desbiens, alias le Frère Untel, est-ce que ce nom dit quelque chose aux jeunes générations ? Neuf Québécois sur dix de moins de cinquante ans à qui j'ai posé la question m'ont répondu non. Pourtant, cet homme a été l'un des principaux acteurs de la révolution tranquille, dont on situe le début en 1960, l'année où parut son premier livre, *Les insolences du Frère Untel*, un brûlot dont les ventes dépassèrent les cent mille exemplaires.

Quatre ans après la publication de ce livre sans pitié pour l'état de l'enseignement au Québec, de l'enseignement de la langue française



en particulier, Jean-Paul Desbiens reçut du gouvernement du Québec le mandat de réaliser en quelques années une réforme de l'éducation si radicale que, dans un pays évoluant à un rythme normal, on aurait mis trente ans à la faire.

Ses propos sur l'autoritarisme dans l'Église du Québec, dans les communautés religieuses en particulier, lui avaient valu un exil à Fribourg où il put terminer sa thèse de doctorat sans être distrait par sa notoriété. Farouchement libre, il demeura néanmoins fidèle à ces frères maristes qui l'avaient tiré de la pauvreté et de l'ignorance quand il avait treize ans, ce qu'il racontera dans un second livre, son chef-d'œuvre, *Sous le soleil de la pitié*.

1964. Le voici de retour au Québec où il est immédiatement chargé en premier lieu de la réforme de l'enseignement secondaire, suivie de la création d'un nouveau niveau d'enseignement, les cégeps. Le même homme devait aussi assurer le passage à la laïcité et amener l'Église à céder ses institutions sans ruiner l'État. Il devait enfin créer un pont entre le passé et le présent, ce pont ce serait les cours de français et de philosophie obligatoires pour tous.

Et il fit tout cela. En travaillant à la hache quand il le fallait. À ma première rencontre avec lui, je l'ai prié de nous dire quels seraient en français et en philosophie les critères d'évaluation des étudiants. Faudrait-il juger selon les mêmes critères un futur technicien en génie mécanique, un futur technicien dentaire et un futur philosophe? Réponse énergique: «Débrouillez-vous. C'est vous, dans chaque collège, qui accorderez les diplômes.» J'aurais pour ma part préféré qu'on conserve l'ancienne formule du baccalauréat. Jean-Paul Desbiens savait, sentait que les jeunes Québécois de l'époque s'adapteraient mal à une telle sélection.

Je savais qu'il avait pesé de tout son poids en faveur de l'enseignement de la philosophie, contre le puissant lobby des sciences humaines qui proposait le modèle américain et anglo-canadien des *humanities*: sciences sociales, psychologie, etc. Le maintien de la philosophie nous rapprochait de la France, au moment précis où l'abandon du grec et du latin nous en éloignait.

J'ai revu Jean-Paul Desbiens. Nous sommes devenus amis, une amitié scellée par le fait que Gustave Thibon avait été son auteur préféré pendant ses éprouvantes années en sanatorium.

Un homme d'affaires qui aurait accompli en quelques années tout ce que Jean-Paul Desbiens a accompli aurait croulé sous les





récompenses et les reconnaissances de toute sorte. Et c'est bien ce qui sembla d'abord devoir se produire. En 1970, Paul Desmarais, l'homme le plus riche et le plus puissant du Québec, le nomma éditorialiste en chef du quotidien *La Presse*. C'était l'année de la contestation étudiante, mais aussi celle de la violence indépendantiste et des mesures de guerre imposées par Ottawa au Québec. Desbiens allait dans ces circonstances devenir le bouc émissaire des Québécois. Au cours de l'automne 1970, le Québec a frôlé l'implosion politique. Le jeune Robert Bourassa venait d'être élu chef du Parti libéral puis premier ministre. La mort de l'un de ses ministres, Pierre Laporte, aux mains des felquistes, et l'enlèvement d'un diplomate britannique, peu après son assermentation, l'avaient manifestement déstabilisé ainsi que plusieurs des membres de son cabinet. Tel ministre influent allait désormais faire de l'équitation en compagnie de son garde du corps.

À Ottawa, Pierre Trudeau pesait et soupesait les conséquences politiques des décisions qu'il allait devoir prendre. À Montréal, le Frère Untel incarnait la légitimité, rassurait la population. Le 6 octobre, il écrivit un éditorial énergique qui suscita dans la population un large consensus : « On ne tue pas le monde ! » La crise d'octobre était pour ainsi dire terminée. Celle de Jean-Paul Desbiens commençait. Il savait très bien qu'en écrivant un tel article il faisait converger vers sa personne une agressivité dont il n'aurait jamais dû être l'objet principal, compte tenu de ses états de service. Le lanceur d'alerte devenait le paratonnerre dans l'orage qu'il avait déclenché. Son ami Jacques Tremblay, un père de famille, l'avait aidé à peaufiner son texte. Jean-Paul Desbiens exigea d'être seul à le signer. Il dut vivre ensuite caché pendant plus d'un an. Dure solitude pour un homme qui, quelques mois auparavant, était l'une des personnes les plus connues et les plus influentes du Québec. Il fera le point en 1974 sur son éditorial historique :

Durant la crise d'octobre 1970, j'ai pris position publiquement dans l'exercice de mes fonctions d'alors à *La Presse*. J'étais pas mal tout seul de ma gang, comme il convient d'ailleurs à quelqu'un qui écrit et qui n'est pas un intellectuel. [...] Ma position, durant la crise d'octobre 1970, c'était (et c'est encore) qu'on ne doit sous aucun prétexte admettre l'assassinat comme instrument politique ; qu'on ne libérera pas les Québécois en commençant par assassiner un Québécois. Là-dessus, aucune nuance.



Était-ce à lui ou au propriétaire de *La Presse* qu'il appartenait de représenter la loi et l'ordre en pareille circonstance? L'autorité morale dont il jouissait l'obligeait-elle à assumer seul une responsabilité devenue politique? Avait-il pris la peine d'examiner l'hypothèse d'une infiltration du FLQ par des agents d'Ottawa? Je ne lui ai jamais posé ces questions. Dans les nombreuses et longues conversations que j'ai eues avec lui, il n'a pas été souvent question de la crise d'octobre. Comme de nombreux anciens combattants, il n'aimait pas parler de sa guerre¹.

L'interprétation de cette « guerre » suit son cours. Pour ma part, je craignais une irlandisation du Québec. L'indépendance m'apparaissait déjà comme une cause juste mais, pour cette raison même, il fallait tout mettre en œuvre pour l'obtenir par la seule voie possible, celle de la démocratie. La guerre ouverte était impossible et la guérilla suicidaire. J'étais bien placé pour le savoir. Au collègue Ahuntsic, nous assurions la formation des policiers tout en comptant parmi nos jeunes professeurs des membres actifs du FLQ. L'un d'eux me demanda d'intervenir pour la protection de sa femme et de ses deux enfants, au moment où la règle du jeu l'obligeait à héberger un individu dont le nom paraissait dans les journaux. Comme bien d'autres jeunes *engagés*, il n'avait jamais été la cible d'une mitrailleuse. Au Québec, la pédagogie révolutionnaire était alors en plus mauvais état que l'enseignement du français.

À mon retour d'Europe, je pensais qu'une collectivité mérite de disparaître quand elle est malade au point que les individus doivent lui donner plus d'eux-mêmes qu'ils n'en retirent d'elle. Je ne voulais pas être de ceux qui se plaindraient leur vie durant d'avoir été empêchés de s'accomplir par le triste état, passé et actuel, de leur pays. Cette crainte a fait de moi un fédéraliste par provision pendant quelques années, jusqu'au jour où les méthodes utilisées par le Canada anglais de l'époque, pour courtiser un jeune Québécois, m'ont paru suspectes. J'avais accepté de devenir le responsable d'un comité culturel prestigieux, établi à Toronto et, du même coup, titulaire d'un généreux compte bancaire dont je pouvais faire usage dans une totale liberté.

Piège ou main tendue? Le Canada qui m'accueillait si généreusement avait vite cessé d'être à mes yeux un lieu d'épanouissement

1. Pour connaître la suite de l'œuvre de Jean-Paul Desbiens, voir le dossier qui lui est consacré dans *l'Encyclopédie de l'Agora*.

supérieur au Québec. J’y voyais pâlir l’étoile de George Grant, cet admirateur de Simone Weil, qui était aussi l’auteur de *Lament for a Nation*, un livre phare à mes yeux. Disparaissait en même temps le peuple fondateur britannique, au profit d’un vide américain appelé multiculturalisme. Je démissionnai dudit comité, lequel se composait pourtant de quelques professeurs anglophones avec qui j’avais établi des liens d’amitié et qui n’étaient pas complices des manœuvres de l’organisateur. En faisait partie John McDonough, l’auteur d’une pièce de théâtre rédigée en français, *Charbonneau et le chef*, qui connut un grand succès dans les années soixante-dix à Montréal.

Quel est le rapport de cette aventure avec le propos de ce livre? Elle avait renforcé mon attachement au Québec. René Lévesque, du Parti québécois, avait indiqué la voie à suivre dans une émission de télévision, *Point de mire*, qui eut un grand succès. Au début de la révolution tranquille, il devint celui qui, grâce à la télévision, initierait les Québécois aux grands enjeux mondiaux. En tant que journaliste, il avait couvert en Europe, pour des médias américains, les derniers mois de la seconde guerre mondiale. Son sens de la démocratie ne faisait pas de doute. Le fait que notre nouveau parti nationaliste ait choisi un tel homme comme chef me paraissait à la fois rassurant et prometteur. Il fut le premier homme public à reconnaître la qualité de la revue *Critère* et son importance pour le Québec.



©Editions Liber 2019



Une revue de qualité

La version brève du *curriculum vitæ* de la revue *Critère* peut se formuler ainsi: «Revue interdisciplinaire fondée en 1970 par un groupe de professeurs et d'administrateurs du collège Ahuntsic de Montréal. Présentée sous forme de livre, au rythme de deux ou trois numéros par année, la revue fut publiée jusqu'en 1983. Jacques Dufresne [...] en fut le directeur depuis le début jusqu'à 1980. Il fut remplacé par Roger Sylvestre. La revue *Critère* était, sur le plan juridique, une société indépendante soutenue par le collège Ahuntsic. Monsieur Yves Martin fut pendant plusieurs années le président de cette société.»

J'aurai l'occasion de reparler d'Yves Martin, mais pour le moment arrêtons-nous à la dizaine d'années d'extraordinaire activité philosophique et scientifique qui s'est déployée autour de la revue et qui m'a permis non seulement d'enrichir et de diversifier mes connaissances, mais aussi de rencontrer des intellectuels et des savants de premier ordre venus des quatre coins du monde. Dans les chapitres qui suivent, je ferai ainsi état à la fois de certains remarquables numéros consacrés à des débats fondamentaux de notre temps, que nous abordions bien avant qu'ils ne fassent l'objet des préoccupations quotidiennes de nos sociétés, et d'une série de colloques qui leur étaient reliés. Dans chaque cas, je soulignerai la contribution particulière d'invités de marque.



Les premiers numéros du périodique, sur la culture, le désir et le besoin, et le jeu furent une sorte d'apprentissage mais on y trouve quelques excellents articles, dont l'un de Gilbert Romeyer-Dherbey intitulé « Le besoin et la détermination » où, à partir des Grecs, la notion de limite était définie de façon positive dans un contexte de croissance. La biologie, le droit, la bioéthique, dans leur état actuel, ne peuvent pas, soutenait l'auteur, nous aider efficacement à trouver la voie de la sagesse dans les interventions humaines sur la vie, parce que ce sont des disciplines qui se meuvent à l'intérieur d'une raison instrumentale dont le but est de dépasser les limites alors que nous aurions besoin d'une raison respectueuse de la limite. C'est parce qu'ils vivaient d'une telle raison que les Grecs ont eu horreur de cette démesure dans laquelle nous nous complaisons :

[La] raison est conçue, conformément à un thème ontologique fondamental de la pensée grecque, comme puissance essentielle de limitation, comme détermination à l'intérieur d'un trait qui fixe les contours, qui arrête le tracé au-delà duquel commencent excès et démesure, eux-mêmes condamnés simplement parce qu'avec eux s'instaure le règne du n'importe quoi. Être, c'est être quelque chose, et si l'indéfini est, dès l'aube de l'hellénisme, exorcisé, s'il est signe de déraison, c'est parce qu'il est en même temps non-être, ou moindre être. Définissant la rationalité comme puissance de limitation, il faut voir que cette limitation ne doit pas être comprise au négatif, c'est-à-dire comme ce qui, en bornant, ferme, mais au contraire, comme l'a marqué Heidegger dans *Le principe de raison*, comme ce qui, en cernant l'être, le constitue et le fait éclater au-dehors, saisissable au regard, tout comme la statue surgit du bloc quand le ciseau lui a conféré contour. La raison, pensant le besoin dans la société civile, lui donne son être de besoin humain, c'est-à-dire à la fois ouvre son champ et l'enclôt ; elle assure la discipline du besoin au sens où Aristote, de façon très platonicienne, dit qu'il faut philosopher avec les passions, à savoir ne pas prétendre les extirper, mais les régler tout en les conservant. Et comment en effet extirper tout besoin ? — mais comment l'abandonner à lui-même, à son excitabilité infinie, son indéfini pouvoir de prolifération, l'inextinguible appétit d'avoir plus¹ ?

1. Gilbert Romeyer-Dherbey, « Le besoin et la détermination », *Critère*, n° 2, « Désir et besoin ». La version électronique de l'article est accessible sur l'*Encyclopédie de l'Agora*.



Cette réflexion sur la limite allait occuper une place dans tous nos travaux à venir, pour des raisons que les atteintes à la biosphère rendraient de plus en plus manifestes.

Le numéro sur le crime a été l'occasion d'une rencontre déterminante pour moi. Au début de la décennie 1970, le collègue Ahuntsic ouvrit un programme destiné aux futurs policiers. Nous souvenant de l'importance que Platon attache dans la *République* à la formation des gardiens de la cité, nous avons décidé de nous pencher sur le crime. Ignorant à peu près tout sur ce sujet, nous avons d'abord misé sur les services informatiques de la maison pour lancer notre recherche. Le résultat, sous la forme de milliers de titres présentés sans hiérarchie, ne tarda pas à sortir de l'imprimante ! Il aurait mis toutefois un temps infini à entrer dans nos têtes... J'ai alors appris qu'il y avait à l'université de Montréal un homme d'une culture hors du commun qui était à la fois psychiatre, historien de la psychiatrie dynamique et criminologue, bref un savant qui ressemblait à l'image que je me faisais des grands universitaires allemands. Son nom : Henri Ellenberger. Je lui téléphone. Il me reçoit quelques jours plus tard et je sors de son bureau avec le plan détaillé d'un numéro sur le crime qui marquerait le début du rayonnement international de notre revue. Et avec un nouvel ami, car ce grand homme avait apprécié d'être reconnu par le jeune homme ignorant mais entreprenant que j'étais. Je devais par la suite servir d'intermédiaire pour la traduction en français de son chef-d'œuvre, *L'histoire de la psychiatrie dynamique*². Cette synthèse de près de mille pages, qui fait une large place à l'ethnologie et à la littérature est d'une telle richesse que je la garde à portée de l'œil et de la main à côté de mes dictionnaires. C'est dans ce livre que j'ai découvert la dette (pas toujours reconnue) de Freud à l'égard de Nietzsche. J'y ai aussi appris que le festival des rêves des Hurons pouvait être considéré comme un prélude à la psychiatrie dynamique. M. Ellenberger avait connu Carl Jung et travaillé aux États-Unis avec Karl Menninger.

C'était un intellectuel pur, au plus beau sens de ces deux mots. Il a passé la dernière étape de sa vie alité dans un hôpital. Quand je

2. *The Discovery of the Unconscious: The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*, New York, Basic Books, 1970 ; *Histoire de la découverte de l'inconscient*, trad. J. Feisthauer, présentation par Élisabeth Roudinesco, Paris, Fayard, 1994 ; première édition française : *La découverte de l'inconscient*, Lyon, SIMEP, 1976.



lui rendais visite, je me promettais de ne pas ouvrir la bouche, pour être sûr de bien profiter de ses dernières leçons. Il travaillait dans cet état à un article où il comparait les cellules de prison aux chambres d'hôpitaux. Mais l'écoute attentive étant devenue une seconde nature chez lui, il finissait toujours par me mettre en verve. Ellenberger m'a convaincu à jamais qu'on peut devenir pur regard, en dépit de sa souffrance, à force d'exercer son attention avec détachement. J'aurai par la suite beaucoup de peine à imaginer qu'on puisse être un vrai savant sans être aussi un sage. Cela m'a aidé à mieux comprendre le texte de Simone Weil sur le sens des études :

Si on cherche avec une véritable attention la solution d'un problème de géométrie, et si, au bout d'une heure, on n'est pas plus avancé qu'en commençant, on a néanmoins avancé, durant chaque minute de cette heure dans une autre dimension plus mystérieuse. Sans qu'on le sente, sans qu'on le sache un effort en apparence stérile et sans fruit a mis plus de lumière dans l'âme. Le fruit se retrouvera un jour, plus tard, dans la prière. Il se retrouvera sans doute aussi dans un domaine quelconque de l'intelligence, peut-être tout à fait étranger à la mathématique. Peut-être un jour celui qui a donné cet effort inefficace sera-t-il capable de saisir plus directement, à cause de cet effort, la beauté d'un vers de Racine³.

Quelques années plus tard, Ellenberger signera deux articles de premier ordre dans notre *Traité d'anthropologie médicale* (1985), le premier sur la « maladie créatrice », le second intitulé « La guérison et ses artisans ». Voici ce qu'il a notamment écrit sur la première :

Nous voudrions attirer l'attention sur une autre forme de maladie créatrice : ici c'est le processus créateur qui crée la maladie et celle-ci disparaît au moment où le sujet atteint une sorte d'illumination créatrice.

L'existence de cette maladie créatrice semble avoir été entrevue au début du XIX^e siècle par Novalis : « Les maladies sont, certes, une chose importante pour l'humanité puisqu'elles sont si nombreuses et que chaque homme a tant à lutter contre elles. Nous ne connaissons que bien imparfaitement l'art de les utiliser. Elles sont probablement la matière et le stimulant les plus importants pour notre pensée et pour

3. Simone Weil, *Attente de Dieu*, Paris, Fayard, 1966, p. 92.





notre activité. Il y aurait là, me semble-t-il, une récolte abondante à faire dans le champ intellectuel, dans le domaine de la morale, de la religion, et Dieu sait dans quel autre merveilleux domaine.» À un autre endroit, Novalis affirme qu'il existe une « petite hypocondrie » et une « hypocondrie sublime » par laquelle on peut trouver une voie d'accès vers l'âme. Il existerait donc des maladies d'essence supérieure et, pourrait-on dire, plus saines que la santé, de même que pour Novalis il existe une apparence de santé qui cache une maladie incapable de se manifester en tant que maladie.

Parmi les différents types de guérison, Ellenberger distingue la guérison spontanée et l'iatrogénie, la contre-guérison par autrui :

Le célèbre chirurgien Ferdinand Sauerbruch publia en 1922 un article retentissant sur la guérison spontanée de cancers graves et avancés. Outre un certain nombre de cas tirés de la littérature, il rapportait trois observations personnelles. Depuis lors, bien d'autres exemples de telles guérisons ont été publiés dans la littérature scientifique. Dans la plupart des cas, on ne trouve aucune explication à la guérison spontanée. On est obligé d'admettre qu'il existerait à l'état virtuel des mécanismes de guérison inconnus qui, chez un petit nombre de malades, peuvent être activés accidentellement. Malheureusement, dans beaucoup de ces observations, le rôle joué par le psychisme du malade n'a pas été pris en considération. Jusqu'ici, on ne peut distinguer aucune règle précise. La pratique médicale montre que la volonté de vivre échoue souvent, tandis que des malades qui s'abandonnent guérissent contre tout espoir.

C'est le propre de l'espèce humaine que le malade cherche à se faire guérir par un homme qui possède soit le don de la guérison, soit la science de la guérison. Le guérisseur ou le médecin peuvent, au lieu de guérir, rendre plus malade ou même créer la maladie de toutes pièces. C'est ce qu'on appelle l'iatrogénie.

Il est probable que l'iatrogénie soit aussi ancienne que la thérapeutique elle-même. L'aphorisme *primum non nocere* montre qu'elle était un grand souci des anciens médecins. Au cours des âges, de nombreux auteurs en ont parlé. Au dire de certains historiens, l'iatrogénie aurait causé la mort de plus d'un personnage célèbre. Parmi les études sur ce sujet, il faut citer particulièrement l'excellente monographie de Schipkowensky. Mais sous le nom de iatrogénie, on distingue plusieurs choses assez différentes.

Il y a [notamment] le groupe des « maladies thérapeutiques ». Le nombre des médicaments efficaces a augmenté énormément, mais





par ce fait même, le nombre des accidents dus à des effets secondaires s'est multiplié. Ces effets sont souvent imprévisibles, comme l'a montré l'exemple des désastres causés chez le nouveau-né par l'absorption de la thalidomide par la mère au début de la grossesse.

L'environnement a également très tôt retenu notre attention inquiète. Inspirée par l'idéal de troisième culture lié à l'existence même des cégeps, la revue *Critère* a non seulement été à l'avant-garde dans la prise de conscience de la catastrophe écologique, mais elle l'a fait en situant le débat à un haut niveau scientifique. Ce sont nos collègues chimistes et biologistes qui ont organisé dès 1971, un an avant la conférence de Stockholm, un colloque sur l'environnement où l'accent fut mis sur la pollution par le bruit de même que sur la pollution de l'air et de l'eau. Une quinzaine d'experts du Québec, du Canada anglais des États-Unis et de la France y participèrent. Le revue *Critère* en publia les actes dans un numéro sur l'environnement qu'elle compléta par des articles sur les aspects philosophiques et littéraires de la question.

Nul ne pourra dire en soupirant : si nous avions su ! Nous savions déjà tout ce qu'il fallait savoir pour commencer à agir de façon responsable et efficace. Plutôt qu'aux détails, je m'arrêterai à une question de méthode soulevée dans une conférence sur le bruit par le professeur G. J. Thiessen, que je rappelle dans un article récent dans l'*Encyclopédie de l'Agora* (« Greta Thunberg, un engagement enraciné ») :

Plus le temps s'étire entre une cause hypothétique, le bruit, par exemple et son effet limite, la surdité dans ce cas, plus il devient difficile d'isoler cette cause, de la distinguer d'une autre cause, l'alimentation ou les amplificateurs trop puissants. Le Concorde était l'objet d'une vive controverse à ce moment. À une question qu'on lui a posé à ce sujet, Thiessen a répondu : « Je n'ai pas attendu de pouvoir démontrer que le Concorde rendrait les gens sourds pour militer dans un mouvement contre la pollution par le bruit. Il y a une large part d'hypocrisie dans le fait que les citoyens et les gouvernements attendent des preuves scientifiques pour suivre leurs instincts ou simplement leur goût. »

Thiessen en faisait une affaire de maturité :



Il y a plusieurs problèmes de ce genre. Étant originaire de l'ouest du Canada, ayant passé mon enfance durant la période de sécheresse des années trente, je sais très bien ce qu'il faut entendre par érosion du sol. L'érosion du sol dans ma région natale s'est peut-être étalée sur un siècle. On a fini par en découvrir les causes et par entrevoir la possibilité de les éliminer.

Cela signifie que nous devons songer à une planification à très long terme. Un trait caractéristique de l'homme se trouve par là mis en cause, qui rend encore plus difficile la solution du problème: nous n'aimons pas prévoir longtemps à l'avance. Il y a même des psychologues qui ont émis l'hypothèse que la maturité des individus se mesure à la portion de leur avenir qu'ils sont en mesure de faire entrer dans leurs plans. L'enfant pleure quand il a faim; il est satisfait aussitôt qu'il a mangé. Il n'est pas du tout préoccupé par le fait qu'il pourrait très bien n'avoir rien à se mettre sous la dent le lendemain. À mesure qu'il grandit, il peut étaler ses plans sur une journée, et même sur une année; mais, pour pouvoir les étaler sur toute sa vie, il lui faut avoir atteint un haut degré de maturité. En ce qui a trait aux problèmes qui nous intéressent, il faut prévoir un siècle à l'avance. La façon dont nous nous comportons vis-à-vis de ces problèmes donne donc une juste idée de notre maturité.

C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons immédiatement mis en chantier un numéro de *Critère* sur la maturité et la normalité. On y trouve sous la plume d'Olivier Reboul, cette définition de l'infantilisme:

Qu'est-ce que l'infantilisme? Le fait de se conduire comme un enfant quand on a cessé de l'être. C'est d'abord l'impuissance à voir les choses telles qu'elles sont, ou le refus de les prendre pour ce qu'elles sont, de distinguer ce qu'on sait de ce qu'on croit; c'est prendre ses désirs pour la réalité. C'est par là même l'inaptitude à s'abstraire du présent, à vouloir les moyens des fins que l'on désire, à se soucier des conséquences réelles, c'est-à-dire lointaines, de ses actes, ce qui ramène ceux-ci au niveau ludique. C'est, dans le domaine affectif, un égocentrisme foncier, un narcissisme non surmonté qui explique que, dans ses amours comme dans ses haines, l'individu n'a jamais affaire qu'à soi, s'avère incapable de rencontrer l'autre comme autre et d'assumer cette rencontre. Enfin, l'infantilisme se traduit par une soumission ou par un refus, également fanatiques, à l'égard de toute autorité; attitudes propres à des sujets qui n'ont pas surmonté les autorités subies durant leur enfance, qui n'ont pas su concilier l'obéissance extérieure et l'autonomie intime; aussi



leur soumission ou leur révolte ne provient-elle pas de ce que les autorités de fait sont réellement justes ou injustes, mais de ce qu'ils transfèrent sur elles la cause d'une impuissance non surmontée. Être infantile, c'est être irresponsable⁴.

La complexité s'accroît avec la distance qui sépare les causes de leurs effets. Dans le même numéro de *Critère*, Francis Rigaldies, de la faculté de droit de l'université de Montréal, voyait dans la complexité l'une des causes de la passivité générale, cause majeure, mais occultée : l'attentisme des juristes. Voici sa conclusion :

Tel est, rapidement brossé, le tableau actuel du Droit face à la pollution... Sa lenteur à réagir devant les phénomènes sociaux ne laisse pas de frapper l'observateur. J'aimerais pouvoir donner à méditer certains textes à ceux qui se désintéressent du problème, mais qui ne sont malheureusement pas ici ce soir.

Le docteur Schweitzer écrivait, quelque temps avant sa mort :

« L'homme semble avoir perdu la faculté de prévoir, de prévenir ; il finira par détruire la terre... »

À la même époque, Bertrand de Jouvenel, dans un article au titre significatif, « La demeure fragile », lançait ce cri d'alarme :

« Les richesses naturelles sont sources de nos jouissances les plus innocentes, ressources primaires de toute notre production, enfin conditions fondamentales de notre existence biologique ; mais nous ne reconnaissons point leur valeur à cause qu'elles sont gratuites... de ce qui ne coûte rien, nous usons sans prévoyance ni ménagements. Nous nous comportons dans notre logis terrestre comme une soldatesque en pays conquis, faisant du feu avec tout ce qui nous tombe sous la main et rejetant nos détritits au hasard. Nos petits-neveux nous devront ces ravages. Ils trouveront des rivières transformées en égouts. Une atmosphère chargée de poisons. Il faudra faire le ménage "de la planète, tâche d'autant plus rude que nous aurons plus tardé". Or, cet esprit de "pari" sur la capacité des eaux et de la terre à se polluer a bien longtemps fait des ravages chez le Juriste lui-même, peut-être par l'énormité d'un problème qui touche de près à de multiples sciences contemporaines. Pendant longtemps, il fit d'une petite phrase d'un rapport au Conseil de l'Europe son mot de chevet : "La complexité du problème de la pollution a quelque chose de décourageant⁵." »

4. *Critère*, n° 5, janvier 1972, p. 87.

5. *Ibid.*, p. 168.



Gaston Berger, le fondateur de la revue *Prospective* appelée à devenir *Futuribles* à la suite d'une fusion avec une autre publication, aurait pu apporter un supplément de lumière à notre colloque. Il est mort en 1960. Un polytechnicien français, Gilbert Tournier, ex-président directeur général de la compagnie nationale du Rhône a heureusement fait revivre sa pensée dans un article intitulé « La nuit sans repères », paru dans le numéro de *Critère* sur l'environnement.

C'est seulement aujourd'hui, après un demi-siècle de prévisions inopérantes que je prends la juste mesure de cet article sur Gaston Berger et la prospective. Personne ne me reprochera d'en citer un long passage.

Il y a dix ans, Gaston Berger trouvait la mort sur la route, en pleine nuit. La mort, la route, la nuit étaient apparues de son vivant dans ses méditations sur le monde actuel : « Sur une route bien connue, le conducteur d'une charrette qui se déplace au pas, la nuit, n'a besoin pour éclairer sa route, que d'une mauvaise lanterne. Par contre, l'automobile qui parcourt à vive allure une région inconnue doit être munie de phares puissants. Rouler vite sans rien voir serait proprement une folie. N'est-ce pas cependant dans une aventure de cette sorte que s'engage, le cœur léger, notre humanité en 1957 ? »

La comparaison routière est dès maintenant dépassée.

L'économie moderne est un projectile dont on a de plus en plus de mal à contrôler la trajectoire et les effets. On prétend le « mettre sur orbite » par une accélération croissante ; pour maintenir un équilibre « dynamique », il faut nous affirmer sans preuve (la « preuve » américaine est déjà compromise) aller de plus en plus vite. « L'expansion indéfinie » est devenue un dogme, sans qu'on ait pu donner d'ailleurs un sens pleinement humain à des mots qui conviennent aux fluides (dynamique, expansion). Les risques, on ne les court plus, on vole à leur rencontre ; l'homme est projectif, au sens le plus physique du mot. Il voit désormais les routes de haut, il ne lui suffit plus de phares, il lui faut des radars en attendant mieux et il n'a pas trouvé jusqu'à présent de « meilleur » contrôle sur lui-même que la bombe atomique ! [...] « L'homme n'est pas fait pour tant de puissance », venait de déclarer Russell. [...]

Au prométhéisme qui fait ainsi de l'homme « le roi de son propre désert », Gaston Berger voulait opposer « une philosophie du dépassement », une réflexion permanente, une ascèse qui nous libérerait du temps en nous rendant l'appétit des valeurs authentiquement humaines. Nous en sommes très loin. [...]



La prospective devrait être une alerte de l'esprit, une ascèse personnelle en vue de la découverte ou de la redécouverte de valeurs intellectuelles et morales.

Gaston Berger, précisant que « prévision et prospective n'emploient pas les mêmes méthodes et ne doivent pas être mises en œuvre par les mêmes hommes », nous mettait en garde contre « les extrapolations linéaires, qui donnent une apparence de rigueur scientifique à nos raisonnements et qui sont dangereuses si on oublie qu'elles sont abstraites ».

Or le changement d'allure du temps fait que les mots se répandent avant d'avoir été compris. En dépit des précautions prises par Gaston Berger, le mot « prospective » est utilisé à peu près exclusivement par les hommes qui mettent en œuvre les prévisions économiques; ces hommes ne changent pas pour autant leurs méthodes technocratiques: statistiques, sondages d'opinion, études de marchés, voire défis ou paris; tout cela reste abstrait, vous y chercheriez en vain sous un verbiage libertaire fort obscur, une vue de l'homme: on l'invite seulement à « muter », c'est-à-dire à s'enivrer de son « conditionnement »! Enfin, sous prétexte de respecter la liberté humaine, c'est-à-dire la « valeur » la moins éclairante, la plus difficile à concevoir sans d'autres valeurs repères, les technocrates se gardent bien d'infléchir certaines courbes inquiétantes; ils font ce contre quoi Gaston Berger nous mettait en garde: des extrapolations. Ils prolongent les « planifications concurrentielles », comme s'ils voulaient que tout équilibre humain devienne définitivement impossible. Et, pour se donner bonne conscience, ils se disent que l'homme « suivra », puisqu'il est « en mutation ». [...]

Ainsi s'empêche-t-on de voir loin; pour voir loin dans la nuit, il faudrait des repères où trouver les reflets des lumières anciennes éprouvées, si pâles qu'elles aient pu être; il faudrait que, face aux « valeurs » chiffrables, indéfiniment, aveuglément affluentes, des « valeurs » non chiffrables se levassent, offrant un repos pour l'œil, une étape.

Seule la puissance répond au chiffre par le chiffre et c'est entre des chiffres qui s'appellent les uns les autres que l'homme peut, sans s'en apercevoir, être soudain broyé.

Parmi les responsables « projectifs » de nos destins, en est-il un seul qui reconnaisse le « trop de puissance » que dénonçait Russell? En est-il un qui se répète le testament de Gaston Berger?

La puissance est méprisable, il n'y a sur terre que deux choses précieuses: la première, c'est l'amour, la seconde, bien loin derrière, c'est l'intelligence.





En 1970, le Club de Rome, un groupe constitué d'économistes et de sages du monde entier, de concert avec le MIT, publie un rapport, *The Limits to Growth*, qui ne laissa personne indifférent dans le village global intellectuel. Ce rapport paraîtra deux ans plus tard en français sous le titre de *Halte à la croissance*. La même année, la revue *Critère* publia un numéro intitulé *Croissance et démesure*. La question de la limite occuperait désormais une place centrale dans le débat sur l'avenir de la planète et de l'humanité.

Les plus savants concepteurs de modèles mathématiques appliqués aux sciences sociales ayant fait et bien fait leur travail, l'avenir le prouvera, il restait à réfléchir sur les causes profondes du phénomène de la démesure, ce qui nous incita à revisiter deux grands mythes, celui de Midas, qui reçut des dieux la faveur de transformer en or tout de ce qu'il touchait, et celui de Prométhée, ce demi-dieu qui déroba le feu aux dieux pour le distribuer aux hommes. On remarquera que, dans chacun des deux extraits suivants, l'or et le feu sont distribués à tous; la démocratie est donc mise en cause.

Si Midas avait pu lire les économistes d'Aristote à Keynes, il aurait compris qu'il était dupé par Bacchus et qu'il formulait mal son propre désir. Pourquoi vouloir tout changer en or, quand l'or n'est qu'un moyen plus ou moins important et d'ailleurs souvent embarrassant? Pourquoi ne pas carrément demander de pouvoir tout changer en biens de consommation susceptibles de satisfaire tel ou tel besoin?

Aristote, Smith et Keynes le lui auraient également suggéré, pour des raisons différentes, il est vrai. Mais Midas eût-il sagement anticipé leur suggestion qu'il n'en serait pas moins demeuré, semble-t-il maintenant, le symbole désenchanté de la démesure. Changer tout ce que l'on touche en pain, en voiture ou en château, c'est déjà plus pratique; mais ça risque de devenir encombrant (surtout si pour les besoins de notre discussion on exclut la réversibilité du processus). Midas, on s'en doute, aurait eu tendance comme chacun à sous-évaluer ses besoins encore inexprimés. Et que dire si Bacchus, par excès de malice s'était fait généreux comme Prométhée et avait octroyé un pouvoir analogue à tous les sujets du roi! Il y a fort à parier qu'il n'en aurait pas fallu tant pour que Midas, horrifié par ces insupportables bacchanales, ait aussitôt supplié le dieu d'invalider cet effrayant pouvoir et qu'il se soit trouvé, encore une fois, trop heureux de se plonger dans une source écumante pour expier sa faute⁶.

6. M. Lagueur, « Le complexe de Midas », *Critère*, n° 11, automne 1974, p. 13.





Dans ce qui précède, nous avons vu un lien entre la démesure prométhéenne, démesure au singulier, et la « démocratie », démesure plurielle. L'une est solidaire de l'autre. Prométhée, pour justifier sa transgression, a besoin de la multitude. La multitude, elle, compte sur Prométhée pour bénéficier de l'effet disséminant de sa transgression, pour accéder elle-même au pouvoir.

Dès lors, on commence également à deviner un lien possible avec la double thématique de ce numéro de *Critère*: croissance et démesure. Insistons donc sur cet aspect.

Dans *Prométhée enchaîné*, une analogie, une homologie entre le pouvoir procréateur et le pouvoir tout court est apparue. Prométhée, en répondant, en disséminant le pouvoir procréateur, privilège divin, parmi tous les hommes, leur confère une parcelle de ce pouvoir divin. Les deux pouvoirs, une fois sortis du monopole divin, par un effet de distension, ont tendance à s'affaiblir, à s'annuler mutuellement. Plus précisément, l'un est inversement proportionnel à l'autre. Plus le pouvoir procréateur se répand, se démocratise, plus la croissance augmente, et plus également le pouvoir réel de chaque individu diminue, puisque divisé, morcelé par un nombre de plus en plus croissant d'hommes. La démocratie, quel châtement subtil des Dieux ! Prométhée, en faisant accéder la multitude au pouvoir procréateur, divise, atomise le pouvoir divin grâce à l'effet de croissance, inhérent au processus procréateur.

Précisons que cette analogie entre le pouvoir et le pouvoir procréateur caractérise surtout la Grèce antique. C'est elle également qui est le berceau de nos démocraties modernes. On la chercherait en vain cette analogie, dans le christianisme, par exemple. En effet, le christianisme, en désérialisant le plus possible l'acte de la genèse, fait apparaître la procréation comme un châtement divin qui suivait la chute d'Adam et d'Ève. « J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras dans la douleur⁷. »

René Lévesque, futur premier ministre du Québec, fut de ceux qui nous ont accordé une entrevue sur le thème *Croissance et démesure*:

Critère: Que pensez-vous des critiques du Club de Rome à l'égard du modèle de la croissance économique exponentielle ?

René Lévesque: Le Club de Rome a procédé à une grave « abstraction ». Il a mis entre parenthèses le facteur humain. Il a ainsi prévu, comme une sorte de fatalité, qu'on s'en allait à la catastrophe,

7. Heinz Weinmann, « Prométhée ou la démesure au singulier et au pluriel », *ibid.*, p. 44.





avec ce type de croissance expansionniste. Il a négligé une variable essentielle, le facteur humain, la capacité d'éveil et d'invention de l'homme. Il faut faire confiance au facteur humain, même si, malheureusement, il n'intervient presque toujours qu'au seuil de la catastrophe. Il faut faire, aujourd'hui, tout notre possible pour éveiller la conscience aux dangers d'une croissance anarchique et démesurée. Il y a le danger de pénurie des ressources. Il y a aussi le danger de la distorsion sociale et de la mauvaise répartition des richesses.

De toute évidence, il va falloir que le rythme de la croissance et une bonne part de son contenu en viennent à changer. Il faudra éliminer dans toute la mesure du possible l'in vraisemblable gaspillage des ressources. De plus, la croissance privilégie aujourd'hui, de façon abusive peut-être, vingt pour cent de l'humanité, depuis que les Arabes se sont joints au groupe des privilégiés. Une telle distorsion sociale ne sera plus tolérable, avant longtemps. Elle n'est déjà plus tolérable.

Il semble bien qu'on s'en aille, de plus, vers une pénurie généralisée des ressources les plus courantes, surtout des ressources minérales. Il va falloir, de toute évidence, trouver des alternatives, de nouvelles ressources. Le domaine de l'énergie solaire, par exemple, n'a été que très peu exploité et il constitue pourtant un potentiel inouï. L'énergie éolienne est tout aussi exploitable. Et le vent et le soleil, ça se trouve partout. Il y a aussi tout le domaine du thermonucléaire. Il me semble que le genre humain s'en tirera en ce qui touche à la production énergétique. Mais la question demeure grave du côté des ressources minérales⁸.

Nous avons aussi rencontré le sénateur canadien Maurice Lamontagne, membre du Club de Rome :

Critère : Les problèmes liés à la croissance exponentielle sont essentiellement des problèmes à long terme. Croyez-vous sérieusement que nos gouvernements, à court terme, peuvent les régler ?

Maurice Lamontagne : Des dictatures feraient-elles mieux ? L'individualisme dans le domaine du comportement et des idées atteint un degré tel qu'il n'y a plus de consensus et qu'il semble de plus en plus illusoire de miser sur une réaction saine et cohérente de l'opinion publique. C'est pourquoi les gouvernements actuels ne peuvent pas prendre beaucoup d'initiatives en vue de résoudre

8. « Entrevue avec René Lévesque », *ibid.*, p. 69.





un problème comme celui de la croissance exponentielle. Il faudrait toutefois éviter d'attribuer aux gouvernements une responsabilité plus grande que les pouvoirs dont ils disposent. Le problème le plus grave à cet égard, c'est celui que j'appelle le complexe collectif du transfert de culpabilité. Notre vie sociale et politique est caractérisée par ce complexe. On met en accusation tantôt les gouvernements, tantôt les maisons d'enseignement, tantôt les multinationales, tantôt les syndicats. Mais le fond du problème se trouve en définitive dans la mentalité des communes⁹.

9. « Entrevue avec Maurice Lamontagne », *ibid.*, p. 63.



L'efficience en médecine

Nos colloques, dont celui sur un « nouveau contrat médical » a établi le modèle, nous les tenions toujours loin des locaux universitaires, autant que possible dans des endroits inspirants, en attachant la plus grande importance à la qualité de la nourriture, et en faisant place aux arts, de la musique à la peinture. Le colloque de 1975 sur la santé eut lieu au centre d'arts d'Orford, pendant trois beaux jours de juin. Gilles Vigneault était l'ami de l'un des fils de l'un de nos conférenciers, le professeur Trémolières, dont nous savions qu'il était atteint d'une maladie incurable. Gilles accepta d'interrompre son année sabbatique pour venir chanter à notre colloque. Voulant illustrer le fait que la joie de vivre fait partie des déterminants de la santé, nous lui avons demandé de présenter, de concert avec l'ensemble de musique ancienne Claude Gervaise, des chansons à boire et à manger de la Renaissance. Il en résulta un disque qui se vendit à quarante mille exemplaires.

Il convient ici de faire la place qu'il mérite à un grand philosophe qui a beaucoup contribué à ma compréhension de l'époque qui est la nôtre. Il s'agit de Ivan Illich. Je découvrirai un jour, quand il sera devenu un ami, qu'il admirait Simone Weil. « Qui est mon prochain ? » demande-t-on à Jésus dans l'Évangile. « Mon prochain, répond Illich, est qui je *veux*, et non qui je *dois* vouloir. [...] Jésus n'énonce pas une



règle de conduite ni une illustration du devoir moral. [...] Rien ne peut catégoriser qui devrait être mon prochain¹.»

Mais c'est l'auteur de *Libérer l'avenir*, de *Convivialité*, d'*Une société sans école*, d'*Énergie et équité*, et de *Némésis médicale* qui a d'abord retenu mon attention. Pourquoi? Parce que ces livres explicitaient une intuition correspondant à une tendance contemporaine qui me semblait funeste pour l'homme comme pour la biosphère: le glissement de l'autonomie vers l'hétéronomie, le mot autonomie désignant ici, non pas la volonté d'indépendance, mais une qualité du vivant, inséparable de la solidarité avec les autres hommes et avec la nature entière. Quant au mot hétéronomie, on peut l'associer à la machine, laquelle reçoit ses instructions de l'extérieur, d'une source *autre*.

Pour avoir une vue d'ensemble de ce glissement, on peut imaginer une ligne de partage des eaux entre, d'une part, la spontanéité vitale et son empirisme et, d'autre part, la raison et ses fabrications: lois, institutions, professions, machines... Que la raison prenne le relai de la vie, la chose est normale et heureuse. La spontanéité vitale incite l'homme à se déplacer en marchant et à ne presser le pas jusqu'à la course qu'en cas de danger ou d'urgence. Qu'il se fasse porter et tirer par un cheval ou un chameau, le mal lié à ce premier calcul est limité, quoiqu'on puisse voir là le début d'un asservissement des animaux qui deviendra un jour l'agonie de la biosphère, mais qu'il en vienne à s'asseoir dans une machine pour effectuer tous ses déplacements, alors commence ce que Illich appelle la « contreproductivité ».

C'est la notion de vitesse généralisée qui permet de prendre une première mesure de cette contreproductivité. La vitesse généralisée c'est le temps que l'on met pour franchir une distance, auquel on ajoute le temps passé à travailler pour payer ce qui rend ce déplacement possible: le véhicule, les assurances, l'essence, l'entretien des routes. Au début de la décennie 1970, au moment de la parution d'*Énergie et équité*, le livre où Illich aborde cette question, la vitesse généralisée d'un Parisien moyen était d'environ huit kilomètres à l'heure. Aujourd'hui, il faut compléter le tableau par la prise en compte de l'empreinte écologique, soit le nombre d'acres de terre boisée, en friche ou en culture nécessaire pour absorber le CO₂ produit par les véhicules motorisés.

1. Ivan Illich et David Cayley, *La corruption du meilleur engendre le pire*, trad. D. De Bruycker et J. Robert, Arles, Actes Sud, 2007, p. 88.





Un calcul adéquat prendrait aussi en compte les effets de l'immobilité du corps : obésité, maladies de tous genres, tristesse, atrophie de la créativité de même que les aspects sociaux.

Au-delà d'une vitesse critique, personne ne « gagne » du temps sans en faire « perdre » à quelqu'un d'autre. Celui qui réclame une place dans un véhicule plus rapide affirme ainsi que son temps vaut plus cher que celui du passager d'un véhicule plus lent. Au-delà d'une certaine vitesse, chaque passager se transforme en voleur qui dérobe le temps d'autrui et dépouille la masse de la société. L'accélération de sa voiture lui assure le transfert net d'une part de temps vital. L'importance de ce transfert se mesure en quanta de vitesse. Il défavorise ceux qui restent en arrière et, parce que ces derniers composent la majorité, l'affaire pose des problèmes éthiques plus généraux que la dialyse rénale ou les transplantations d'organes².

Cette analyse qu'Illich appliquera à d'autres domaines bien différents, la santé et l'éducation par exemple, a le mérite d'indiquer la voie intermédiaire entre les deux extrêmes. Dans le cas du transport, cet intermédiaire, c'est le vélo. C'est ainsi qu'Illich deviendra le père de la vélorution et de la cyclo-écologie.

J'ai connu et même reçu à la maison le Montréalais Robert Silverman qui, de concert avec Claire Morissette, avait fondé en 1975 le mouvement Le Monde à bicyclette, mouvement qui eut un rayonnement international et une influence étonnante compte tenu de ce que l'économiste Alfred Sauvy appelait la « souveraineté de l'automobile ». C'est peu dire que Robert Silverman admirait Illich, *Énergie et équité* était son évangile, ce qui fit de lui un *vélorutionnaire* donquichottesque. En 1981, avec son aide, j'ai organisé à Montréal une conférence d'Ivan Illich qui attira près de deux mille personnes de tout le Québec. La salle de l'UQAM que nous avions réservée ne pouvant contenir que sept cents personnes, nous fûmes obligés de prévoir une reprise de la conférence immédiatement après la première, mais dans le grand hall de l'université cette fois, en raison des règles syndicales. Illich fut obligé de se percher, tel un aigle, sur la plus haute surface pour être entendu de toute la foule. Un autre philosophe conférencier a-t-il jamais eu un tel succès à Montréal ?

2. Ivan Illich, *Énergie et équité*, *Ceuvres complètes*, vol. 1, Paris, Fayard, 2003, p. 402.





Même si Illich a écrit *Une société sans école* dans le même esprit qu'*Énergie et équité*, la pertinence de son propos ne fut pas aussi manifeste dans ce cas. Trop peu de lecteurs ont compris que ce n'est pas à l'acquisition des connaissances que s'opposait Illich, mais à l'institutionnalisation de cette acquisition et par suite à la substitution d'un capital de savoir, attesté par des diplômes, à une joie de connaître ordonnée non pas à la réussite dans la vie, à l'ascension dans la société, mais à ce qu'il appelait parfois la « croissance personnelle ».

Joie de connaître ! Cette joie n'est jamais aussi grande pour l'individu que lorsque l'accès à la connaissance suit le désir au lieu de lui être imposé à tel âge, dans tel lieu où on l'obligera à étudier les mathématiques alors qu'il aimerait s'initier à l'art culinaire. C'est la raison pour laquelle, estime Illich, dans ce domaine, la marge de manœuvre de l'individu doit être aussi grande que possible.

Illich se tourne souvent vers le passé, non dans le but d'opérer un impossible retour en arrière, mais dans l'espoir d'y trouver des modèles transposables aujourd'hui. Plus que sceptique par rapport à ce qu'on appelle le progrès, il tient pour acquis que la meilleure vision du monde n'est pas la plus récente ni celle des pays les plus développés, mais la plus complète, c'est-à-dire celle qui tire le mieux profit des expériences vécues ailleurs dans le temps et dans l'espace. C'est ainsi que le compagnonnage devient une alternative à l'école.

Quand on pense à des possibilités éducatives, on se réfère au catalogue des programmes, définis par l'enseignement, alors qu'il faut viser le contraire : définir quatre organismes grâce auxquels celui qui veut s'éduquer pourra bénéficier des ressources qu'il juge nécessaire.

1. Un premier service serait chargé de mettre à disposition des « objets éducatifs », c'est-à-dire les instruments, les machines, les appareils utilisés pour l'éducation formelle. Une partie d'entre eux seraient présentés dans les bibliothèques, les musées, les laboratoires, les salles d'exposition ; d'autres, utilisés dans les activités journalières, par exemple dans les usines, les aéroports, les fermes... , pourraient être accessibles soit pendant une période d'apprentissage, soit en dehors des heures de fonctionnement normal.

2. Un service d'échange des connaissances tiendrait à jour une liste des personnes désireuses de faire profiter autrui de leurs compétences, mentionnant les conditions dans lesquelles elles souhaiteraient le faire.





3. Un organisme faciliterait les rencontres entre « pairs ». Véritable réseau de communication, il enregistrerait la liste des désirs en matière d'éducation de ceux qui s'adresseraient à lui pour trouver un compagnon de travail ou de recherche.

4. Des services de référence en matière d'éducateurs (quels qu'ils soient) permettraient d'établir une sorte d'annuaire où trouver les adresses de ces personnes, professionnels ou amateurs, faisant ou non partie d'un organisme³.

Outre le compagnonnage, ce projet rappelle le regroupement autour des sophistes et des maîtres tels Socrate, Platon, Aristote dans la Grèce antique. Illich lui-même a été l'un des maîtres à l'échelle mondiale, si bien qu'on a pu dire de lui qu'il était le « Socrate du village global ». Pendant de nombreuses années, au cours de la décennie 1980, il a eu une charge normale de cours à Penn State University, mais dans une maison que l'institution mettait à sa disposition, il recevait régulièrement pour des séjours plus ou moins longs des amis, des *compagnons* venus de tous les continents pour discuter avec lui et entre eux des sujets les plus divers dans la plus grande liberté. Au cours de la décennie 1990, il fera revivre cette formule à Brême en partageant son temps entre des cours à l'université de la ville et des rencontres dans la maison de son amie Barbara Duden. À propos de ces rencontres, deux de ses amis les plus fidèles et les plus intimes, Valentine Borremans et Jean Robert, écriront dans la préface à ses *Œuvres complètes* : « Cette hospitalité indéfectible permet de donner un sens concret au seul projet de "réforme universitaire" qu'Illich appela jamais de ses vœux : déplacer le centre de gravité de l'université loin des aulais et salles de classes, vers des lieux plus accueillants, pourvus d'une cuisine à spaghettis et d'une réserve de bons vins, à proximité d'une bonne bibliothèque⁴. »

J'aurai l'occasion d'évoquer d'autres livres d'Illich, *Némésis médicale* notamment, plus loin dans ce livre. Je me limiterai ici à aller au cœur de sa pensée, sa foi chrétienne fondée sur l'Incarnation et sur la charité du bon samaritain.

Illich était convaincu que chacun est appelé à cette perfection évangélique qui s'incarne dans la charité, l'amour, l'amitié, qui appartient

3. Ivan Illich, *Une société sans école*, *Œuvres complètes, ibid.*, p. 305.

4. *Ibid.*, p. 25.



à la sphère de l'être plutôt qu'à celle de l'avoir. La vie pleinement humaine en ce sens est celle qui consiste à se nourrir de connaissances et de réalités qui lui permettront de croître jusqu'à la perfection. Un idéal recherché par toutes les sociétés humaines et s'exprimant par une grande diversité de religions et de philosophie à travers les âges. Les écoles, se demandait-il, ne détournent-elles pas les enfants de cette fin, pour lui substituer des compétences qui lui permettront de s'intégrer dans les meilleures conditions à l'appareil de production et de consommation? Si l'idéal évangélique ne disparaît pas complètement pour autant, il est reporté à la fin de l'histoire, non comme une purification personnelle mais comme le résultat du progrès matériel de l'ensemble de l'humanité: « Les écoles faussent l'inclination naturelle qui vous porte à grandir et à apprendre, elles en font une demande de scolarité — une perversion redoutable. Prisonnier de l'idéologie scolaire, l'être humain renonce à la responsabilité de sa propre croissance et, par cette abdication, l'école le conduit à une sorte de suicide intellectuel⁵. »

Mais cette école, comme les autres institutions dont Illich fait la critique, n'est-ce pas l'Église qui en a établi le modèle? Cette question sera au cœur d'un ouvrage essentiel à la compréhension de la vie et de l'œuvre d'Illich: *La corruption du meilleur engendre le pire*. Ce livre est la transcription d'entretiens entre Illich et David Cayley, l'un des animateurs de l'émission *Ideas* de la radio canadienne, CBC.

C'est à Ivan Illich que je dois d'avoir lu et connu René Dubos. Dans *Némésis médicale*, il est l'une des principales sources citées. Ce livre qui fut un événement marquant dans l'histoire de la médecine occidentale et dans celle des services de santé, a orienté une partie de mes travaux entre 1975 et 1990. À partir de 1945, à la suite notamment de la découverte des antibiotiques, le triomphe de la médecine sur la place publique était tel que la chose devenait dangereuse pour la médecine elle-même, laquelle, comme toute science, a besoin de contradictions pour progresser. La santé des populations est peut-être mieux assurée quand les facteurs sociaux et environnementaux sont pris en compte plutôt que d'être éclipsés par la médecine curative.

Ce qui retient d'abord l'attention dans *Némésis médicale*, c'est le caractère radical de la critique d'Illich, mais ce qui a fait la force du livre,

5. *Ibid.*, p. 283.

c'est la rigueur de l'argumentation. C'est le livre le plus savant qu'Illich ait jamais écrit. Là, pas d'affirmations gratuites et les auteurs cités sont de premier ordre, le passé le prouvait déjà dans le cas de Dubos, l'avenir le prouvera dans le cas d'Archibald Cochrane notamment.

Avant *Némésis médicale*, l'adjectif iatrogène, désignant une maladie causée par la médecine, n'était utilisé que par quelques rares spécialistes de l'épidémiologie. Aujourd'hui, il est au cœur de la recherche médicale comme du débat public sur la médecine, et quand le mot lui-même est proscrit, il est remplacé par des expressions comme effet secondaire indésirable.

Le grand souci d'Illich, ici comme dans les autres ouvrages de la décennie 1970, demeure l'autonomie du vivant humain, par opposition à la prise en charge par des professions et des institutions, d'où l'importance qu'il a attachée aux travaux de Dubos sur la tuberculose. La dernière étape de l'éradication de la tuberculose ayant coïncidé avec la découverte de la streptomycine, un antibiotique, le discours triomphal de la médecine s'emballa, ce qui incitait à accréditer une interprétation simpliste et erronée de l'histoire de cette maladie. René Dubos rectifia les faits, ce que Illich s'empressa de rappeler. « En 1812 le taux de mortalité causée par la tuberculose était de l'ordre de 700 pour 100 000 et il s'était abaissé à 370 en 1882. [...] Après la seconde guerre mondiale, avant l'utilisation des antibiotiques, il était de 48⁶. »

Ce rappel des faits comportait un message qui allait s'avérer essentiel dans le débat sur l'orientation qu'il conviendrait de donner aux nouveaux systèmes de santé publique. La question suivante était posée : la médecine curative n'est responsable que partiellement de la bonne santé des populations. Quels sont les autres facteurs, comment agir sur eux ? D'où la floraison des recherches subséquentes sur ce qu'on appellera les « déterminants de la santé ».

1975. Le Québec venait tout juste de se doter d'un système de santé publique. Le débat sur l'orientation à lui donner n'était pas encore terminé. À la revue *Critère*, nous avons décidé d'y participer de façon magistrale. Nous publierions deux numéros consécutifs sur le sujet, lesquels seraient couronnés par un colloque international, dont les principaux conférenciers seraient deux des sources d'Illich dans *Némésis*

6. *Ibid.*, p. 548.



médicale: René Dubos et Archibald Cochrane, courte liste complétée par Henri F. Ellenberger, Jean Trémolières, Jean-Paul Escande, médecin et essayiste français, Fernand Seguin, vulgarisateur scientifique québécois, Jean Rochon, médecin, disciple de A. Cochrane et futur ministre de la Santé du Québec.

Notre soirée au centre d'arts d'Orford ne pouvait que plaire à René Dubos, que j'ai bien connu. Je l'ai rencontré pour la dernière fois, à Paris, vers la fin de 1980. Il m'avait invité à le rejoindre à son hôtel à la fin d'une journée harassante où il avait reçu une décoration importante. Il irradiait une force physique et psychologique bien que souffrant depuis sa jeunesse des effets d'une maladie cardiaque. Son whisky était délicieux. Je voyais son visage rougir avec une certaine inquiétude. « À mon âge et dans ma condition, me dit-il, le whisky est le meilleur somnifère. »

Il faut bien se garder de réduire de tels êtres à l'image modeste qu'ils projettent d'eux-mêmes. Je savais qu'il avait joué un rôle clé dans la découverte des antibiotiques. J'avais même des raisons de croire que c'est lui qui aurait mérité le prix Nobel pour cette découverte. Je lui ai un jour demandé s'il avait le sentiment d'avoir été victime d'une injustice en entrant dans l'histoire des sciences dans l'ombre d'Alexander Fleming, dont le nom est à jamais étroitement associé au médicament qui a guéri tant de soldats alliés vers la fin de la guerre de 1939-1945 : la pénicilline. Le fait est qu'aujourd'hui Dubos a sombré dans l'oubli alors qu'il mériterait d'être une présence vivante dans toutes les mémoires non seulement parce qu'il a été le principal artisan de la découverte et de la mise au point des antibiotiques, mais parce que, pour réaliser cette percée majeure en médecine, il a en quelque sorte refondé une discipline, l'écologie, alors à l'état embryonnaire. Il passera ensuite de l'écologie microbienne à ce qu'on pourrait appeler l'écologie générale avec dans chaque cas la même aptitude à joindre l'application à la théorie, et plus encore à indiquer les risques des mauvais usages de ses découvertes pour ensuite les inscrire dans une vision du monde cohérente. Car il fut aussi un sage.

Dans la perspective progressiste, on a tendance à négliger le passé pour mettre en relief le présent et l'avenir en même temps que sa propre personne. René Dubos a résisté de façon exemplaire à cette mécanique. Immédiatement après avoir découvert les antibiotiques, il s'est empressé de terminer un livre sur Pasteur. Son premier souci





n'a pas été de déclarer : « Me voici, je suis celui qui vient de découvrir le plus prodigieux médicament de toute l'histoire de la médecine, donnez-moi vite le prix Nobel et accordez-moi une retraite bien méritée ! » Non, son premier souci a été de porter ombrage à sa propre gloire en rendant hommage à son éminent précurseur, comme en d'autres circonstances il avait donné une part du crédit de sa découverte à son patron, à l'institut Rockefeller, Oswald Avery. Dubos se plaisait à raconter comment Avery l'avait recruté pour lui permettre de vérifier l'hypothèse prometteuse qu'il avait à l'esprit depuis le début de sa carrière.

Lorsque Dubos le rencontra, Avery essayait de fabriquer un sérum pour traiter la pneumonie lobaire, une maladie mortelle. Il n'avait pas réussi à décomposer la capsule des polysaccharides qui entoure et protège les pneumocoques virulents de type III, mais pressentait que toute substance détruisant cette capsule et dénuée d'effet secondaire soignerait la pneumonie lobaire.

Dubos avait de quoi tirer parti de cette rencontre : il expliqua à Avery comment il isolait dans le sol les microbes qui digéraient la cellulose — également un polysaccharide — et Avery lui exposa ses difficultés concernant la capsule des pneumocoques. Audacieux malgré sa jeunesse, Dubos affirma : Je pense pouvoir découvrir un germe capable de décomposer cette capsule et en extraire l'enzyme active. Enthousiasmé par cette promesse, Avery lui obtint une bourse ; Dubos lui fut reconnaissant sa vie durant de lui avoir donné une chance de travailler dans un hôpital, alors qu'il ne connaissait rien à la médecine et qu'il venait d'une station d'expérimentation agricole⁷.

Dans l'appartement des Dubos à Manhattan, c'est le *Don Quichotte* du Greco qui occupait la place centrale. J'ai été étonné d'apprendre cela car Dubos m'était toujours apparu comme un disciple d'Aristote, comme un homme du juste milieu. J'oubliais qu'il avait été un intrépide redresseur de torts, notamment en ce qui a trait à Pasteur, dont on avait déformé la pensée en exagérant l'importance qu'il attachait à l'étiologie spécifique, à la petite cause isolée d'où viendraient tous les maux. Pasteur était ainsi devenu le symbole d'une médecine hémiplogique, sacrifiant Hygée à Panacée, négligeant les facteurs

7. Carol L. Moberg et Zanvil A. Cohn, « René Dubos », *Pour la science*, juillet 1991, p. 90-101.





environnementaux. Dubos a révélé le vrai Pasteur, plus équilibré, plus hippocratique.

Pasteur eut même l'audace intellectuelle d'affirmer que ces vues concernant les rapports entre l'état physiologique et la résistance à l'infection sont valables aussi pour les maladies les plus graves, par exemple pour la tuberculose. « Si vous placez cet enfant dans des conditions de nourriture et dans des conditions climatiques convenables, très souvent vous le sauverez, et il ne mourra pas phtisique. »

Il alla même jusqu'à suggérer que l'état psychique pouvait influencer sur la résistance aux microbes. « Combien de fois la constitution du blessé, son affaiblissement, son état moral [...] n'opposent qu'une barrière insuffisante à l'invasion des infiniment petits⁸ ! »

Un éminent chercheur français, le docteur Jean-Paul Escande, autre conférencier au colloque d'Orford, devait rendre un jour hommage à René Dubos, comme ce dernier avait rendu hommage à Pasteur. Jean-Paul Escande nous sera à jamais reconnaissant de lui avoir permis de rencontrer René Dubos. Il est l'un de ceux qui auront contribué à situer Fleming et Dubos à leur juste place dans l'aventure complexe de la découverte et la mise au point des antibiotiques. Voici un extrait de l'un de ses articles sur cette question :

Les études sérieuses et les ouvrages bien documentés ont beau se multiplier pour montrer que l'apport de Fleming à la découverte des antibiotiques a été mince, et même filiforme, l'idole continue pourtant de régner. Et il n'est pas de jour ou des fidèles, par milliers, ne s'inclinent pieusement devant le souvenir. Du point de vue de l'histoire des sciences, c'est tout simplement outrageant, mais... Le deuxième courant, qui se nourrit de jour en jour, est plus insidieux à contrer. Il ne se passe pas d'années en effet sans que l'on fasse grand bruit autour d'un génial précurseur... de Fleming qui serait passé si près du but ! Ah ! Malchance ! Dieux cruels !

Le dernier exemple tient à Duchenne, un jeune médecin affecté aux armées et qui, avec beaucoup de modestie et de simplicité, a fait valoir, en une thèse d'épaisseur modeste également, quelques très vagues actions du *penicillium glaucum*. Elles lui ont pourtant valu, tout récemment, les honneurs de tous les médias. Le livre consacré à Duchenne, il faut le dire, était bon.

8. René Dubos, « Le microbe et le terrain », conférence prononcée à l'Institut Pasteur en 1973.



Mais ces histoires de précurseurs ne sont que de touchants témoignages, faisant simplement la preuve de ce que les jolis contes de fées et l'amour des « prophètes » paraissent, à certains, pouvoir rendre compte des avancées puissantes de la science. En fait, c'est insuffisant. Totalement insuffisant. De ces exemples-là, il n'y a rien à tirer, rien à refaire. Alors... Non, ce n'est pas Fleming qui a découvert les antibiotiques. C'est encore moins le gentil, doux, humble et fragile Duchenne ou d'autres : s'il faut nommer des pères à la découverte fondamentale des antibiotiques, l'histoire ne doit retenir que deux noms : René Dubos, à New York, et Howard Florey, à Oxford.

Mais lorsque l'on se permet d'affirmer avec autant de brutalité ce qui vient d'être énoncé, il faut évidemment apporter des preuves. En ce domaine, la preuve décisive de l'action de Dubos n'est pas très difficile à apporter. Il suffit de faire un bref détour touristique pour la trouver. Il faut aller à Pocantico Hills. C'était la résidence d'été de « John Rockefeller the First », président fondateur de la Standard Oil et, en son temps, l'homme le plus riche du monde. C'est là que sont abritées aujourd'hui les archives de Rockefeller. L'endroit, situé près de New York, est admirable. On a dit que Dieu aurait voulu créer le monde sur ce modèle, mais qu'il n'avait malheureusement pas l'argent... des Rockefeller!

C'est dans ce bâtiment que l'on retrouve tous les documents ayant trait à l'activité de René Dubos pendant qu'il était au labeur à l'institut Rockefeller pour la recherche médicale de New York, où il travailla de 1927 à sa mort, avec simplement deux années d'interruption, de 1942 à 1944, années durant lesquelles il se transporta à Harvard. Chacun peut, aujourd'hui, refaire le voyage de Pocantico Hills et demander qu'on lui permette de consulter un document du 5 janvier 1940, avec le numéro de série 312680 et que l'on peut retrouver dans la division 63.

Ce document, jamais publié, de l'histoire des sciences, est tout simplement le brevet déposé pour authentifier la découverte du premier antibiotique. Sont exposés dans ce document, avec beaucoup de minutie, et l'art et la méthode générale de trouver d'autres antibiotiques. Qui sont annoncés. Ce brevet, très précisément, a été déposé par René Dubos lui-même et Rollin Hotchkiss, un chimiste de grand talent, qui, auprès de lui, avait assuré la purification du premier antibiotique, la gramicidine.

Ce brevet devait couronner les seize derniers mois d'un travail commencé en fait dès 1927. Et publié dans les plus grandes revues scientifiques. Dubos et Hotchkiss le revendirent... un dollar, et coupèrent en deux la pièce pour conserver chacun un souvenir! [...]

Quoi qu'il en soit, les documents fournis sont suffisants : la boucle est bouclée. Les documents d'archives, les publications,

les confidences intimes : l'inventeur des antibiotiques ne peut être que l'inventeur d'un nouveau concept. Ce nouveau concept était celui qui permettait de transcender les données empiriques et stériles de l'antagonisme microbien en une vision claire de l'outillage microbien de combat. L'auteur de tout cela, c'est Dubos. Lui seul. Épaulé, il est vrai, d'Avery en aval à Hotchkiss en amont, par de véritables cracks. Mais le travail original : c'est lui. L'idée : c'est lui. Et l'idée reste féconde. Pourquoi ne nous écoute-t-on pas lorsque nous voulons reprendre le concept dans le cadre du cancer ? Parce qu'on ne connaît pas la véritable histoire. C'est, finalement, assez grave.

Ainsi naquit la gramicidine qui trancha un nœud gordien. Parmi ceux qui surent admirer, le premier fut Florey, qui sut réorienter son laboratoire pour, dans la lignée de Dubos, exploiter un antagonisme microbien intrigant dont on ne faisait rien jusque-là et qu'avait, en particulier, carrément enterré Fleming.

Et puis la pénicilline triompha. Wright monta au créneau pour défendre Fleming. Qui, sans rien dire, accepta les hommages. La comédie humaine !

Dubos, pour des raisons personnelles que je ne veux pas détailler, se taisait. Florey s'énervait un peu de voir et Chain et Fleming tirer la couverture à eux. Mais Florey se taisait. Par nature.

Ces deux silences ont peut-être une autre explication ; les savants purs ont souvent cette certitude : que l'histoire rectifiera. Ils veulent croire que la gloire contemporaine indue ne vaut pas la reconnaissance posthume. Une véritable renaissance. Après tout, il vaut mieux avoir été Galilée que ses inquisiteurs.

La gloire, souvent, est mauvaise fille. Mais, après s'être trompée longuement, elle sait, parfois rectifier⁹.

En 1972, René Dubos devait présider avec Barbara Ward, à Stockholm, la première conférence des Nations unies sur l'environnement. Il aurait eu toutes les raisons du monde de se laisser porter par le triomphe de la médecine dont il avait été par ses travaux l'un des principaux responsables. Il devint plutôt le gardien de l'environnement et de la nature. Il avait servi la cause de Panacée, l'une des filles d'Asclépios, le dieu grec de la médecine, il servirait désormais la cause de sa sœur Hygée, la déesse de l'hygiène, unissant ainsi dans sa vie comme dans sa pensée, les deux pôles de la médecine.

9. Jean-Paul Escande, « Qui a découvert les antibiotiques ? », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.



Selon l'écologiste québécois Pierre Dansereau, ce qui a ouvert l'ère écologique aux États-Unis vers le milieu de la décennie 1960, ce fut une émission de télévision où René Dubos expliqua que « dans ses efforts pour limiter les méfaits des émanations corrosives, l'industrie automobile dépensait plus d'argent dans la recherche de techniques pour améliorer l'émail des carrosseries que pour protéger les poumons humains ». Il prit la défense de Rachel Carson dans la controverse que suscita son livre *Le printemps silencieux*.

La santé humaine n'était pas son seul souci. Il aimait la nature pour elle-même, sans pour autant idéaliser la nature sauvage comme tant d'écologistes américains dans le sillage d'Henry David Thoreau. Gardant le meilleur des souvenirs de son village natal en Isle de France, Saint-Brice-Sous-Forêt, il restait attaché, en dépit de toutes les erreurs commises par les urbanistes de son époque, à la conviction que la nature peut et doit être aménagée par l'homme, aménagée et non pas dévastée, surexploitée. Si l'on veut voir clairement ce qu'il entendait par aménagement, il faut noter qu'il avait la plus grande admiration pour Lewis Mumford et les cités organiques du passé qu'il a si bien évoquées.

Je me souviens d'une promenade avec Dubos dans le Vieux Québec. Nous regardions ensemble les vieilles maisons de pierre. « Il faudra, me dit-il, qu'à l'avenir la médecine s'intéresse davantage aux symboles. » Il a toujours attaché autant d'importance à l'environnement humain symbolique qu'à l'environnement naturel, ce en quoi il était demeuré plus européen qu'américain. Contrairement à l'Américain Aldo Leopold, par exemple, il a toujours pensé que l'intervention humaine avait souvent des effets bénéfiques, pour la nature elle-même. Rien ne l'amusait plus que ce passage de l'un des romans de François Mauriac où la forêt des Landes est présentée comme une merveille de la nature alors qu'elle est le parfait exemple de l'aménagement à la manière européenne.

D'où ces pages radieuses dans *Les dieux de l'écologie*, sur l'Arcadie et sur l'Europe cistercienne, selon lui, deux des moments du passé où l'humanité s'est rapprochée de l'idéal d'harmonie avec la nature. Existe-t-il un meilleur exemple de médecine environnementale efficace que l'éradication de la malaria en Europe par l'assèchement des marécages, œuvre des moines cisterciens ? Portés par la même inspiration, les cisterciens ont donné au paysage européen ce visage souriant, si humain et si naturel dont il ne s'est pas encore complètement départi en dépit de toutes les agressions dont il a été récemment l'objet.





J'ai invité René Dubos au Québec à plusieurs reprises, nous l'avons reçu à la maison. Il nous a dédiés son dernier livre, *Quest, Chercher*.

Il s'agit d'un dialogue avec Jean-Paul Escande. Comme tous les êtres supérieurs que nous avons connus, Dubos savait qui il était. Notre admiration lui rendait justice et il le sentait. Nous aimions cet homme, il nous aimait et, à travers nous, il aimait le Québec, dont le sort lui tenait à cœur. Savez-vous, nous disait-il, qu'une revue comme *Critère* n'est possible aux États-Unis que dans de grandes universités comme Harvard? Il attribuait la qualité de notre travail au fait que les intellectuels québécois de notre génération avaient tous reçu une formation classique, ce qui était aux États-Unis un privilège réservé à quelques riches. Il me posa un jour cette question qui me trouble encore : « Est-ce que la culture française au Québec survivra à la disparition du cours classique? »

De quoi avons-nous parlé lors de notre dernière rencontre à Paris? Je n'ai pas pris de notes, mais je me souviens que nous sommes allés au fond des choses. Il n'a pas contredit la conviction que j'avais acquise en lisant notamment *Les dieux de l'écologie*, traduction de *A God within* : qu'un lien étroit unit le paysage intérieur et le paysage extérieur... et dans l'effort de redressement du rapport avec la nature, tout doit commencer par la métamorphose du paysage intérieur.

Vue d'un satellite, la terre ressemble à un fruit multicolore, qui réchauffe le cœur au milieu des planètes mortes et grises. Cette vision contemporaine du monde, la première vision au sens littéral du terme, rappelle celle des pythagoriciens, où un feu central fait écho aux foyers des maisons et des temples.

Grâce aux dernières prouesses techniques, la terre est redevenue poétique, fragile objet d'attachement comme tout ce qui est vivant, comme tout ce qui est menacé.

Dans cette cosmologie embryonnaire, dans ce nouvel ordre du monde, il y a la promesse d'un nouvel ordre humain. Et cette promesse contient même des indications. La terre est vivante. Or la vie, c'est la variété, c'est littéralement la couleur locale. Au cours de la période uniformisante qui s'achève, il faut l'espérer, la terre était perçue comme une machine, comme un objet inerte à transformer, fausse perception qui avait déteint jusque sur la conception des sociétés et du microcosme humain.





Or voici que la terre renaît, voici que le feu central s'anime de nouveau. Et partout dans le monde des groupes d'hommes veulent recréer des sociétés ayant leurs couleurs propres.

Toutes les civilisations anciennes ont exprimé, chacune à sa manière, un sentiment d'admiration devant la beauté de la terre. Aristote essaya d'imaginer comment des hommes vivant comblés de richesses, mais dans des cavernes, auraient réagi s'ils avaient eu pour la première fois l'occasion de contempler le ciel, les nuages et les mers. Assurément, écrit-il, « ces hommes penseraient que des dieux existent, et que toutes les merveilles du monde sont leur œuvre ». L'un des aspects les plus négatifs de la civilisation technologique est l'oblitération progressive de cet attrait qu'exerce la beauté de la terre. En tant qu'hommes les savants sont aussi portés que quiconque à apprécier les qualités sensibles de notre planète. Mais dans leurs recherches, ils tendent à éprouver moins d'intérêt pour le caractère unique de la terre, du fait qu'elle se meut dans l'espace en fonction des mêmes lois physiques que les autres planètes. Il est possible que cette banalisation de la terre en tant qu'objet céleste ait joué un rôle dans la dévaluation de la nature et de la vie humaine. Or la terre a cessé d'être un simple objet astronomique du jour où, voici plus de trois milliards d'années, elle a commencé à engendrer la vie. La preuve visuelle fournie par l'exploration spatiale donne aujourd'hui sa pleine signification à l'image d'Aristote. Bien que la terre ne soit qu'une île minuscule dans l'indifférence illimitée de l'espace, elle est la seule à se présenter, dans le système solaire, comme un jardin enchanté dont les fleurs, les myriades de créatures différentes ont ouvert la voie aux êtres humains capables de réflexion¹⁰.

Et, sans déformer la pensée de René Dubos, nous pouvons ajouter que ces êtres humains capables de réflexion ont besoin d'un milieu humain qui soit un organisme et non une simple organisation.

J'ai beau revisiter les histoires de la médecine, de la science, de la pensée dans ma bibliothèque, je ne trouve personne qui ait mérité au même degré que René Dubos d'être comparé à Hippocrate. Et pourtant, je le répète, il a sombré dans l'oubli, chose infiniment regrettable, moins pour lui, qui était détaché, que pour l'humanité qui, à défaut de conserver un souvenir vivant d'un tel être et d'autres semblables, ne trouvera jamais l'inspiration requise pour redresser son rapport avec

10. René Dubos, *Les dieux de l'écologie*, Fayard, Paris, 1975, p. 13.





la vie. Était-il trop français pour être adopté par les Américains comme l'un des leurs et trop américain pour entrer au panthéon des Français? Notre époque aime les positions extrêmes, René Dubos pouvait-il lui être cher, lui qui s'efforçait toujours de revenir vers le juste milieu. C'est sous ce titre que je lui ai rendu hommage lors d'une conférence présentée en 2003, à Paris, devant le cercle René Dubos. En voici les premières lignes :

J'ai choisi ce titre, « René Dubos ou le juste milieu », propre à rebuter les natures excessives, parce qu'il résume parfaitement la vie et l'œuvre de René Dubos, caractérisées avant tout par le juste milieu. Juste milieu entre l'Europe et l'Amérique, entre le passé et le présent, entre la science et la poésie, entre la ville et la campagne, entre la notoriété et la solitude, entre l'éternel et le devenir. L'expression juste milieu évoque aussi la notion de limite, de même que la justice et l'harmonie dans le milieu de vie, dans l'environnement, deux préoccupations majeures pour René Dubos.

Il y a une expression qui revenait constamment dans sa conversation : « Savez-vous pourquoi ? » Il la prononçait lentement d'une voix légèrement chantante, dans un français devenu méditatif à force de résister à l'influence de l'anglais. Savez-vous pourquoi j'ai accepté votre invitation avec tant de joie ? Parce qu'elle me ramenait à une obligation que je m'étais assignée en relisant Dubos, il y a quelques années : tout mettre en œuvre pour empêcher que le souvenir de cet homme ne s'enfonce davantage dans l'oubli. Nous l'avons rencontré fréquemment ma femme et moi. Nous l'admirions, nous l'aimions. Nous lui devons beaucoup. Au moment où il est mort, les circonstances nous ont empêchés de nous recueillir comme nous aurions aimé le faire. Votre invitation nous permet de renouer le fil rompu en 1982¹¹.

En 2018, le site Cochrane, auparavant appelé Cochrane Collaboration, est à l'échelle mondiale l'un des hauts lieux de vérité pour ce qui est de l'évaluation des pratiques médicales. Archibald Cochrane, médecin, poète et grand défenseur du système anglais de santé publique, était déjà, en 1974, l'une des sources d'Ivan Illich. On venait de publier (1972) son principal ouvrage, *Effectiveness and Efficiency: Random Reflexions on Health Services*. Un acte médical peut être dit « efficace », même s'il opère une guérison sans le faire au moindre coût, c'est-à-dire sans être « efficace ». Il devenait clair, par cette distinction, qu'un système de

11. Jacques Dufresne, « René Dubos ou le juste milieu », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.





santé publique ne peut être viable que si l'efficacité y est complétée par l'efficience ou, si l'on préfère un mot plus familier, par le rendement.

En vue de la préparation de notre colloque d'Orford par deux numéros de la revue *Critère*, je me suis rendu à Cardiff au pays de Galles, pour interviewer Lord Cochrane, un Lord très proche des anarchistes et des communistes, au terme d'une aventure journalistique qui me paraît aujourd'hui amusante. Notre entretien devait porter sur son livre, que je ne m'étais pas encore procuré au moment de prendre rendez-vous avec Archie, comme l'appelaient ses amis. Impossible de trouver ce livre à Montréal avant mon départ, ni à Paris où je descendais d'abord et où j'avais mis des amis à sa recherche. J'avais heureusement à Londres un vieil ami occupant un poste important. Il eut beau passer les librairies du royaume au peigne fin, le livre demeurait introuvable... Et il était trop tard pour annuler le rendez-vous ! Archie avait heureusement un bel art de vivre. J'ai frappé à sa porte à la fin d'un après-midi. Il m'a d'abord offert de prendre un bain puis invité à dîner. Soulagement : l'entretien n'aurait lieu que le lendemain matin. Dans ce manoir, il y avait un quartier réservé aux invités comprenant une bibliothèque. Et qu'est-ce que j'y aperçois ? Le précieux objet de mes angoisses. Quand après une nuit de joyeuse insomnie, je me présentai pour l'entretien, j'ai donné à mon interlocuteur l'impression que je connaissais son livre par cœur. De retour à la maison, je me suis empressé d'ajouter une annexe pour nos invités.

Voici un passage de cet entretien donnant à comprendre pourquoi on peut considérer Cochrane comme l'un des pères de la médecine fondée sur les faits, en anglais : *evidence-based medicine*.

Critère : Qu'est-ce qu'un fait pour vous ?

Archibald Leman Cochrane : La méthode la plus sûre pour mesurer l'efficacité d'un traitement est le RCT (*randomised control trials*). Prenons un groupe de x personnes atteintes de la même maladie. On attribue un numéro à chacune de ces personnes. On divise ensuite le groupe en deux en choisissant les numéros au hasard. Le premier groupe reçoit le traitement A, l'autre reçoit le traitement B. Après un laps de temps y , qui varie selon les maladies, on est en mesure de se prononcer avec certitude sur l'efficacité relative de chacun des deux traitements. [...]

Critère : Pourriez-vous donner quelques exemples de résultats obtenus avec le RCT ?



Archibald Leman Cochrane: Je pourrais vous en donner des dizaines. En voici quelques-uns. Le docteur David Sacket, de l'université McMaster au Canada, a fait des travaux importants, entre autres le Burlington Experiment dans lequel il a démontré que le groupe témoin traité par les infirmières se portait aussi bien que le groupe témoin traité par les médecins. Il s'agissait de soins primaires. Une étude semblable faite à Cardiff auprès d'un groupe de personnes âgées a démontré que le traitement donné par des personnes sans formation spécialisée était aussi efficace que celui des médecins. Les maladies cardiaques ont aussi été étudiées à Cardiff. Dans un cas, les malades avaient 60 ans et plus. Le groupe A a été traité à l'hôpital, le groupe B à la maison. Les résultats ont été meilleurs pour ceux traités à la maison. On est arrivé à une conclusion semblable dans l'étude du traitement des varices chez des adolescents. Les deux traitements comparés étaient la résection, nécessitant l'hospitalisation, et des injections pouvant être données dans les services externes.

À la fin de la décennie 1990, le docteur Jean Rochon, alors ministre de la Santé du Québec, sera le promoteur de la chirurgie d'un jour. C'est lui qui avait servi d'intermédiaire entre Cochrane et moi.

Bien que Fernand Seguin ait été le principal conférencier québécois à Orford, je ne peux pas dire que je l'ai vraiment connu. Abstraction faite de l'admiration que j'avais pour lui, rien ne nous attirait l'un vers l'autre sur le plan personnel. Ce qui, je l'avoue, ne m'a pas incité à accorder à sa conférence toute l'attention qu'elle méritait. Je le ferai toutefois près de cinquante ans plus tard en 2018, en découvrant que dès 1975 Fernand Seguin était déjà familier avec cette pensée complexe que notre amie Andrée Mathieu avait placée au centre de ses intérêts. Il préférait la notion de « causalité réticulaire » à celle de complexité: « La pensée linéaire, disait-il dans sa conférence, sœur jumelle de la pensée dualiste, mène tout droit aux fausses distinctions entre l'âme et le corps, entre la santé et la maladie. Elle débouche sur le processus cause-maladie-remède-guérison, donc sur la médicalisation de la santé, avec toutes les conséquences que nous déplorons aujourd'hui. Mais si nous l'abandonnons — et c'est une question fondamentale inscrite au cœur de ce colloque — si nous abandonnons la pensée linéaire, à quoi allons-nous nous raccrocher? Quels seront nos outils et nos viatiques¹²? »

12. Fernand Seguin, « La santé et la révolution culturelle », *Critère*, n° 15, automne 1976.



À cette époque, Fernand Seguin animait une importante émission de télévision sur les sciences sur la chaîne Télé-Québec. Il en consacra une au complet au colloque d'Orford, ce qui contribua au rayonnement exceptionnel de cet événement. Les deux numéros de *Critère* précédant le colloque avaient été tirés à deux mille exemplaires. Une réédition au même nombre d'exemplaires avait été nécessaire. Le numéro consécutif au colloque, qui en contenait les actes, connut le même succès.

Mon initiation à l'étude de la santé et de la maladie, dans le cadre de ces travaux me valut de nombreuses invitations comme conférencier dans le milieu de la santé, au terme desquelles je fus invité à diriger les travaux d'un *Traité d'anthropologie médicale* destiné à être publié, en 1985, simultanément au Québec et en France.





©Editions Liber 2019





6

Vivre en ville

Deux numéros de *Critère* avant un colloque, un numéro après contenant les actes, nous avons repris cette formule gagnante chaque année de 1976 à 1980. Diffuser une revue de haut niveau a toujours été une tâche difficile au Québec, comme dans toutes les petites nations sans doute. La stratégie que nous avons adoptée à partir de 1976 s'avéra fructueuse. Les numéros précédant le colloque nous permettaient d'atteindre quatre objectifs : faire la publicité de l'événement, en expliciter le contenu, faire connaître les principaux conférenciers et les convaincre d'accepter notre invitation. Quand, en 1975, j'ai joint René Dubos à l'Institut Rockefeller, il avait déjà en main le numéro 13 de *Critère*, lequel comportait un article sur l'ensemble de son œuvre. Il a répondu oui sans hésitation. Dans le même numéro, il avait pu lire aussi notre entretien avec Archie Cochrane. Les deux hommes se connaissaient et étaient ravis que nous leur donnions une occasion de se rencontrer. Nous appliquions ainsi ce que nous appelions la méthode des salons de Paris. Nous connaissions l'histoire d'une dame qui, pour attirer à ses banquets des diplomates prêts à payer le gros prix, invitaient des écrivains célèbres, en leur promettant, pour les convaincre, de rencontrer d'autres écrivains célèbres.

Vivre en ville fut le thème choisi pour l'année 1976. Pour le colloque du printemps, nous avons réservé une salle de la place des Arts et





organisé une exposition d'affiches dans l'agora du complexe Desjardins. Les principaux médias de Montréal ont fait écho à l'événement.

Celui qui l'avait le plus inspiré, Lewis Mumford, n'avait malheureusement pas pu accepter notre invitation à y participer, sa pensée n'en a pas moins donné le ton à l'ensemble de nos travaux. Un an plus tôt, je le connaissais seulement en tant qu'auteur de *Technique et civilisation*. C'est René Dubos qui m'a fait voir l'importance de ses écrits sur la ville. Je lui avais demandé de nous aider à bien orienter nos travaux sur cette question. Lewis Mumford faisait partie de ses amis. Il me l'a recommandé avec une chaleur telle que je me suis plongé dans ses écrits avec enthousiasme, en commençant par la *Cité à travers les âges*. Il en résulta un article intitulé « La cité organique¹ » dont il a pensé le plus grand bien.

J'y présentais l'ébauche d'une charte de la cité organique qui me semble plus pertinente que jamais à l'heure des villes dites intelligentes (*smart cities*) qui retiennent l'attention des élus municipaux et des urbanistes. La ville idéale sera toujours celle qui rend les gens intelligents, mais selon Mumford et bien d'autres grands auteurs dans ce domaine dont Jane Jacobs et Christopher Alexander, c'est la ville la plus vivante, voire la plus sensuelle, qui possède cette vertu au plus haut degré.

D'où ce premier article d'une nouvelle version de la charte écrit à l'occasion du colloque *Ville intelligente/Ville organique* qui a été tenu les 27 et 28 septembre 2018 à Thetford Mines, une collaboration entre l'Agora et la Corporation de développement communautaire (CDC) des Appalaches.

« Rien dans l'intelligence qui ne soit passé par les sens », disait Aristote. Chez plusieurs, parmi les meilleurs psychologues et biologistes contemporains, Seymour Epstein, Daniel Kahneman, Antonio Damasio, Francisco Varela et autres, le lien entre l'expérientiel et le rationnel fait écho à la pensée du Stagirite. Une ville doit nourrir les sens pour donner le goût de vivre et de penser. Toute substitution du numérique à l'expérience sensible, dans le cas des enfants en particulier, comporte des risques qu'il faut savoir mesurer. Qu'une vidéo *in situ*

1. Jacques Dufresne, « La cité organique selon Mumford », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.





aide à identifier une plante soit, mais c'est le contact avec la plante dans un parc qui importe. À propos de Florence à la Renaissance, Mumford écrit :

La couleur et les formes visuelles étaient partout l'accompagnement normal des tâches pratiques quotidiennes [...] : la maîtrise du langage ne peut compenser la malnutrition des sens. [...] La vie prospère dans cette dilatation des sens : sans elle, le pouls est plus lent, les muscles manquent de tonicité, le maintien manque d'assurance, l'œil et le toucher ont moins de discernement, peut-être même la volonté de vivre est-elle vaincue. Affamer l'œil, l'oreille, la peau, peut exposer à la mort tout autant que le refus de nourriture à un estomac... [À la Renaissance], la ville elle-même était une œuvre d'art omniprésente ; et les vêtements même des citoyens lors des jours de fête étaient comme un jardin de fleurs en pleine floraison².

En tant que penseur de la technique et de la ville, Mumford renaît aujourd'hui tout simplement parce que les faits lui donnent raison et parce que les modèles qu'il propose sont compatibles avec ce qu'exige la protection de la biosphère. C'est peut-être son interprétation de Darwin qui illustre le mieux l'ensemble de son œuvre. Loin de voir d'abord en lui le théoricien déjà capitaliste de la survivance du plus apte, Mumford reconnaît un amoureux naïf de la vie et de la nature en général, ce qu'il fut enfant.

À cause de tout ce qu'il a dit sur le *struggle for life* et le *survival of the fittest*, Darwin a été généralement considéré comme le chantre du capitalisme triomphant. Interprétation fondée mais facile, nous dit Mumford. Darwin est d'abord le fondateur de l'écologie. Plutôt que le dernier descendant de Galilée, il faut voir en lui le premier d'une lignée qui finira peut-être par imposer une vision du monde centrée sur le respect de la vie. Loin d'avoir porté la conception mécaniste de la vie à son point extrême, il a jeté les bases d'une vision organique de la nature.

Avant Darwin, le concept d'évolution organique avait flotté à travers maints esprits. Ce qui rendit sa contribution si convaincante,

2. Lewis Mumford, *Culture of Cities*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1970, p. 51.



ce ne furent pas ses théories spécifiques sur la formation et la modification des espèces, mais son aptitude singulière à rassembler une grande masse d'observations concernant des événements particuliers de la nature la plus variée. Malgré l'insuffisance de n'importe quel groupe unique d'observations pour expliquer l'évolution de la vie, la masse totale, quand Darwin l'assemblait, révélait un modèle concret de la plus grande complexité, où chaque aspect de l'ensemble, dans l'espace et le temps, était théoriquement nécessaire pour expliquer la plus petite partie ou l'événement le plus fugitif. Pour la première fois, la nature pouvait être contemplée de façon rationnelle, non comme un concours fortuit d'atomes, mais comme un système s'organisant soi-même, d'où l'homme en personne avait fini par émerger grâce à un singulier développement nerveux qui fournit des images et des symboles à sa compréhension consciente³.

La vie naît de la vie. Elle ne peut être reconnue que par la vie. Point d'objets dans cette sorte de science, que des sujets. La vérité n'est plus exclusivement garantie par le coût de l'équipement et les procédés de l'expérimentation. Il faut d'abord qu'elle soit attestée par la qualité du sujet. L'intégrité de l'être reprend ainsi ses droits sur la quincaillerie. Le fait rentre dans l'orbite de la valeur.

Dans toute sa pensée, Darwin était là en personne: non seulement comme intellect abstrait, mais comme être humain sensible, sympathisant. Non seulement Darwin étudiait objectivement les organismes: il aimait les créatures vivantes avec presque autant de chaleur que saint François, allant jusqu'à s'affliger du dressage cruel des chiens savants et s'opposant avec vigueur à la pratique courante de la vivisection. Dans son alliance avec toutes les formes de la vie, Darwin était dans la noble lignée d'une succession de naturalistes similaires, allant de Gilbert White et de Linné à Humboldt et Audubon⁴.

Lewis Mumford a eu pour les hommes et les villes le même genre d'intérêt que Darwin pour les animaux et leur habitat. Et son œuvre passera sans doute à l'histoire comme le développement naturel de la théorie de l'évolution des espèces animales.

3. Lewis Mumford, *Le mythe de la machine*, t. 2, *Le Pentagone de la puissance*, Paris, Fayard, 1974, p. 528.

4. *Ibid.*, p. 530.



Il nous fallait, pour le colloque sur la ville, un architecte inspirant. De passage à Paris, j'ai trouvé un numéro d'une revue d'architecture entièrement rédigé par un architecte qui aurait normalement dû être l'objet d'un article, ou tout au plus d'un dossier. On en avait plutôt fait un rédacteur en chef pour ce numéro, lequel m'a plu au premier regard et m'a conquis quand j'ai lu, dans l'écriture inoubliable du maître, cette définition de l'architecture : « une tendresse moulée sur une contrainte ».

Ce sera lui ! Mon choix était déjà fait. Quelques minutes plus tard, je joignais André Bruyère dans sa maison de Baux-de-Provence. Le surlendemain, je frappais à sa porte, venu depuis Paris jusqu'en Ardèche où un ami m'avait prêté sa deux-chevaux. Ce qui d'emblée a bien disposé André Bruyère à mon endroit c'est que je l'ai invité formellement sans même lui demander s'il avait déjà donné des conférences. Les êtres de cette trempe n'aiment ni le doute ni l'hésitation.

Au colloque, il n'eut qu'à paraître sur scène pour retenir l'attention des participants, à commencer par les jeunes. Désireux de poursuivre la conversation avec eux, il en invita une dizaine au restaurant en soirée. J'ai compris l'essence de l'architecture en visitant en sa compagnie certaines de ses œuvres, dont la banque de Grèce, place de la Concorde à Paris. Les caissières de cette banque se sentaient aimées de l'homme qui avait conçu pour elles des postes de travail exigus mais poétiques. Elles étaient sensibles à la tendresse sous la contrainte. Quand elles ont vu paraître André et son crâne chauve à la Picasso, elles ont quitté leur poste pour venir l'accueillir. J'ai ensuite entendu leurs témoignages reconnaissants. Même si je ne faisais que passer dans ce lieu, j'ai ressenti la joie qu'elles éprouvaient à y vivre, en travaillant année après année.

Depuis ce jour, le manque d'inspiration en architecture, la réduction des lieux de l'homme à leur dimension fonctionnelle m'apparaissent comme des péchés d'omission. Comme André Bruyère lui-même ne cessait de le répéter, le coût d'un certain luxe n'est qu'un prétexte pour faire oublier que ce luxe est nécessaire à l'âme humaine et que, par la joie de vivre qu'il procure, il devient avec le temps une économie. Le luxe poétique est même compatible avec la plus grande économie de moyens comme j'avais pu le constater lors de mon voyage en 1960 en Amérique latine.

Ce souci des luxes nécessaires à l'âme humaine, André Bruyère aura à la fin de sa vie l'occasion d'en faire profiter les personnes, âgées le plus souvent, en perte d'autonomie.





Nous avons eu l'occasion de lui présenter le docteur Jean-Paul Escande, devenu un ami et disciple de René Dubos quelques années auparavant. Ensemble, ils ont travaillé à un projet d'hôpital pour anciens, dont on souhaite, quand on en connaît la genèse et la chose faite, qu'il serve de modèle dans le monde entier.

Construit dans le complexe Charles Foix à Ivry-sur-Seine, près de Paris, suite à un premier prix dans un concours international d'architecture, il s'appelle l'Orbe. Pourquoi l'Orbe ? Voici la réponse, dans le style d'André Bruyère, un style à briser les habitudes :

Selon l'usage, les hôpitaux sont bourrés de couloirs et portent le nom d'un médecin. Tout est alors ouvert à l'angoisse. Même inconnu des vieux hôtes, un nom médical de l'établissement a une inquiétante odeur de formol et d'éther, en tout cas de lieu étranger. Or tout notre effort est d'écarter les allégories hospitalières inutiles pour susciter tout ce qui peut devenir familier. Ici, pas de couloirs mais des placettes et des sièges auprès de ce lieu merveilleux qu'est le pas de porte, le « chez soi ». Chacun a sa propre fenêtre. Les lieux jamais alignés ont tous leur singularité pour honorer la différence de chaque individu qui est sa dignité. Le nom « ORBE » a été choisi pour sa musicalité et pour fêter les retrouvailles de notre hôte et de son long parcours. « L'ORBE » : se dit de l'espace que parcourt une planète dans l'étendue de son cours : « l'orbe de Vénus ». Le grand orbe de la Terre est le chemin qu'elle fait tous les ans autour du Soleil⁵.

J'ai visité cet hôpital en compagnie d'André Bruyère. « Pas de couloirs, mais des placettes et des sièges. » Au centre des placettes, le poste de travail où se concentre la vie de la maison. Je me suis assis sur l'un des sièges, accessibles même à ceux dont la mobilité est réduite à quelques pas, près d'une porte contre le mur extérieur. On y participe à la vie de toute la placette.

Chaque porte a sa couleur. Si le budget avait rendu la chose possible, André Bruyère aurait peint des fresques aux plafonds. On devine son intention, tant chaque chambre est conçue pour réjouir les sens de l'occupant. Pas de couloirs, pas d'étages non plus. De chaque fenêtre, basse, à la hauteur d'un fauteuil roulant, on peut voir de l'herbe verte, des fleurs et même des lapins. La vie naît et renaît de la vie. Mille petites

5. Documents personnels.





attentions de cette nature transforment un enfer en paradis... terrestre. Dans la chambre d'hôpital où j'ai passé quelques jours récemment, je ne voyais que des cadrans indiquant l'heure, la pression, la température du corps, le pouls, le rythme cardiaque.

En remplaçant les couloirs par des placettes, André Bruyère avait aussi comme but de réduire le nombre de kilomètres que les membres du personnel doivent parcourir chaque jour. Autre pari gagné, autre moyen d'accroître la joie dans l'atmosphère générale.

Pour nourrir son imagination créatrice, André avait passé plusieurs jours dans un chambre d'hôpital pour anciens. Il avait aussi composé un recueil de citations et de réflexions sur la vieillesse, de témoignages sur l'Orbe. En voici un aperçu :

Sur les vieillards et la vieillesse

Un paysan fait manger son vieux père à l'écart et dans une auge. Son fils en bricole une petite : « C'est pour toi quand tu seras vieux. » Alors le vieillard retrouve sa place à la table.

Saint-Évremond : « On ne voit rien de si ordinaire aux vieilles gens que de soupirer après la retraite : rien de si rare en ceux qui se sont retirés de ne s'en repentir pas. »

Burgess : « Le rôle du retraité est de ne plus en avoir. »

Mauriac : « Limite indéterminée entre le fini et le rien qu'on appelle la vieillesse. »

Une femme parlant de son mari retraité : « C'est assommant de l'avoir à la maison... Il pose des questions. »

Établi sur la rentabilité et l'efficacité, Hitler supprimait les vieux malades. Le Moyen Âge urbain les enfermait pour se protéger du remords et du danger.

Les vieux dépassés sont les rebuts du parcours de la production. Déchets stockés.

Mais comme l'impunité connaît des retours de bâton, nos consciences de leur malheur plantent des échardes, d'autant plus qu'une notion diffuse et lointaine, puisqu'elle vient de Bouddha, propose : « Je suis la demeure de la future vieillesse. »

La vieillesse ? Non seulement elle est rayée du vocabulaire tout comme la mort en a disparu, mais en Amérique, à Los Angeles, on ne voit plus un vieillard dans la rue puisqu'on ne marche jamais, tant les distances sont excessives. Le plus grand étonnement d'un architecte californien venant à Paris a été d'y voir des vieillards dans les rues.

Un enfant est totalement hors d'atteinte de la notion qu'il sera un jour un vieillard. Un adulte presque autant.



Sur l'être humain

Les habitudes langagières le comparent toujours à une machine. Son cœur est une pompe, ses nerfs des circuits électriques, ses canalisations une plomberie, et son cerveau un ordinateur.

Son temps actif est normalisé comme celui des ampoules électriques qu'on change systématiquement dans les installations importantes. C'est la mise à la retraite qui remplace automatiquement l'outillage usagé par un neuf.

Or il me semble que l'homme est tout le contraire d'une machine ou d'une pile électrique, en cela que ses organes ne s'atrophient que s'ils sont inemployés. « Ne s'use que si on ne s'en sert pas. »

André et Boba, sa compagne, peintre, habitaient rue de Tournon à Paris, à deux portes du philosophe Gabriel Marcel. À l'entrée de leur appartement, leurs hôtes, comme les moines cisterciens à la porte du réfectoire, étaient invités à une ablution à un lavabo qu'André avait lui-même dessiné.

À la place de la cuvette, une plaque de marbre à peine creusée, en forme d'assiette. Le jet d'eau, un mince filet, est dirigé vers le trou de l'égout. Le geste de se laver les mains se trouve ainsi transformé, élevé. Ainsi économisée, l'eau retrouve son caractère sacré. Pour éviter les éclaboussures, il faut utiliser le savon et la serviette avec délicatesse et précision. J'ai constaté à plusieurs reprises qu'un tel rite d'entrée a pour effet de relever le niveau de l'attention qu'on accorde ensuite aux hôtes.

Une autre tendresse moulée sur une contrainte. André Bruyère a installé une pièce semblable à l'entrée de l'Orbe.

Nous marchions rue de Rennes, André, Hélène et moi, quand près de nous un cycliste, renversé par une voiture, tombe face contre le béton. Un attroupement se forme dans l'attente d'une ambulance. Et qui parmi nous a été le premier à se pencher sur le blessé, prenant ses mains dans les siennes? André, le plus âgé. Il avait apprivoisé le malheur pendant la résistance. Cet homme qui prenait un malin plaisir à se proclamer athée a introduit l'esprit du bon samaritain au cœur de l'architecture.

Sociabilité contre *privacy*

Parmi les principaux conférenciers du colloque de 1978, sur le pouvoir local et régional, tenu à Trois-Rivières, il y eut l'historien français Philippe Ariès et l'ingénieur américain Earl Joseph, inventeur de la *smart bomb*. Pour illustrer sa conception de la décentralisation, synonyme à ses yeux de désociabilisation, Earl Joseph avait prédit avec une précision étonnante le développement de l'intelligence artificielle tel que nous l'observons aujourd'hui. Quand, rappelait-il, Edison a inventé l'ampoule électrique, il pensait que le nouvel éclairage éclairerait, à partir d'une source unique, les unités de vie ou de travail, donc qu'un nouveau style architectural verrait le jour, où l'on n'aurait plus que des bâtiments (maisons, bureaux, usines) sans fenêtres extérieures. Les fenêtres seraient ouvertes sur un immense hall intérieur, brillamment éclairé par son ampoule électrique. De cette manière, il remplaçait un système « global » (le système solaire) par un système satellisé secondaire qui n'en était pas moins un système hautement centralisé (même s'il était réalisé à plus petite échelle). Ce qui est arrivé fut le contraire, les développements technologiques permirent de remplacer ce système lumineux unitaire par des systèmes lumineux décentralisés, où chaque pièce, chaque bureau ou chaque atelier est doté de son propre système d'éclairage « miniaturisé », composé d'ailleurs d'une ou de plusieurs ampoules électriques.

Grâce à la miniaturisation des transistors, ajouta Earl Joseph (il connaissait la loi de Moore), une décentralisation semblable va se produire dans le domaine des communications et de l'industrie. C'était son interprétation du *small is beautiful*. La révolution de l'agroalimentaire qu'il voyait dans sa boule de cristal aura-t-elle lieu à l'avenir : moissonneuse-batteuse-usine à biscuits, à pain ou à spaghetti-semeuse enfin pour la prochaine récolte ? Fin des grandes usines de l'agroalimentaire. Chaque famille du Middle West posséderait sa propre micro-usine mobile, ce qui dispenserait les enfants de partir pour la ville. La révolution dans les communications (notre internet) dispenserait les mêmes enfants de fréquenter l'école et de s'exposer ainsi à des agents infectieux¹.

Devant cet éloge de la *privacy* associée au progrès technique, l'aimable Philippe Ariès n'a pas su contenir une indignation devenue colère. Dans mon esprit, la crainte d'un refroidissement inéluctable et universel des apports humains est à jamais associée à cette colère.

Philippe Ariès et sa femme, Primerose, furent les premiers à occuper, dans les collines de l'Estrie, l'annexe de notre maison inspirée par le manoir de Cochrane. Ils y passèrent une semaine, heureux comme des étudiants à leur premier voyage et faisant notre bonheur par une sociabilité dont nous avons rarement vu l'équivalent. Les petites choses de la vie quotidienne l'intéressaient au plus haut point. Au petit-déjeuner, il aimait bien agrémenter son pain de notre gelée de pomme et de fromage cheddar. Il nous a fallu répondre à ses questions sur l'omniprésence de ce fromage anglais au Québec. De toute évidence cet homme n'avait pas étudié l'histoire, il s'en était imprégné à diverses tables, à commencer par celle de sa famille. Il était cette sociabilité, qu'il a si bien su repérer dans le présent comme dans le passé. D'où le fait que Michel Winock a donné comme titre *L'historien du dimanche* au recueil d'entretiens qu'ils ont eus ensemble².

1. *Critère*, n° 24, hiver 1979. Voir aussi le dossier « Miniaturisation » dans l'*Encyclopédie de l'Agora*.

2. On me permettra de citer quelques commentaires de Philippe Ariès sur sa rencontre avec le Québec à l'occasion de ce colloque : « [J]'ai été introduit au Québec par un garçon assez étonnant, Jacques Dufresne, qui anime la revue *Critère*, la seule revue intellectuelle vivante du Québec, faite par des professeurs de collègues, l'équivalent à peu près de nos maîtres-assistants. Je suis allé chez lui, dans la maison de bois qu'il a construite en partie de ses mains, dans les Cantons de l'Est, comme les pionniers ; un homme de la nature, en même temps qu'un philosophe, auteur d'une thèse sur Simone Weil. Si vous me demandiez aujourd'hui



Quelle joie que de le voir prendre plaisir à tout ce que nous lui racontions comme à tout ce qu'il nous racontait. Il était l'homme de cette convivialité à laquelle Ivan Illich venait de donner un nouveau sens. À distance, il m'apparaît tout naturel que ce soit Illich qui le premier ait attiré mon attention sur lui. Au dernier chapitre, « La mort escamotée », de *Némésis médicale*, il écrit : « Je suis fortement redevable pour ce chapitre aux essais magistraux de Philippe Ariès. »

Je devais dire un jour de lui qu'il était le Darwin de la famille, de la mort. Les espèces vivantes semblaient fixes, elles ont pourtant évolué. De la même manière, les changements lents dans les familles et dans les attitudes devant la mort donnent l'illusion de la fixité, une illusion qui n'a pas résisté au regard d'Ariès, si bien exercé à scruter les mentalités. Telle fut sa réponse à ma première question lors de notre entretien sur la mort, pour le numéro de juin 1976 de la revue *Critère*³.

Critère : Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser à cette question avant tout le monde, avant même les Américains ?

Philippe Ariès : Je me suis d'abord intéressé aux cimetières et au culte des tombes. Je me suis posé une question très simple. Dans ma jeunesse, je faisais fréquemment le pèlerinage de novembre au cimetière. Nous allions, à la Toussaint surtout, fleurir les tombes de nos parents décédés. Je me suis demandé d'où venait ce culte. On a souvent, à tort, l'impression que les choses de ce genre sont éternelles, qu'il y a dans ce domaine une espèce d'immobilité. Or je me suis vite rendu compte que le culte des tombeaux que nous pratiquons en France est très récent. À la Toussaint, dans l'ancienne société, il n'y avait pas de visite au cimetière, comme il y

la personne la plus proche de mon modèle familial du traditionaliste français, je vous citerais ce Québécois. [...] Certes, il est aussi catholique de tradition, mais comme souvent, au Québec, maintenant, il a pris ses distances avec l'Église. Il n'a rien non plus à voir avec nos querelles rancieuses du dix-neuvième siècle, que nous traînons comme des entraves. Il a toutefois, du premier coup, repéré chez nous, en France, ce qu'il y a de plus authentique, de plus vrai dans notre culture traditionnelle : Gustave Thibon. Préparant sa thèse sur Simone Weil, il a fait sa connaissance. [...] Je trouve pleine de sens cette rencontre imprévisible du fils des paysans de la Nouvelle-France et du vigneron philosophe méridional. [...] J'aime chez Dufresne, et d'autres Québécois que j'ai connus, les épousailles d'une sensibilité archaïque et d'un genre de vie résolument moderne » (Philippe Ariès, avec la collaboration de Michel Winock, *Un historien du dimanche*, Paris, Seuil, 1980, p. 188 et suiv.).

3. Philippe Ariès, « Apprivoiser la mort », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.



en a encore maintenant. Mais il y avait, par exemple, des capucins qui se promenaient dans les rues, en faisant la quête, et qui chantaient des *De Profundis* pour les parents décédés de ceux qui leur faisaient l'aumône. C'est seulement au dix-neuvième siècle que tout a commencé. Et le phénomène n'était pas limité à ceux qui avaient la foi. Au dix-neuvième siècle, on va au tombeau même si on ne croit à rien. Vous comprenez facilement pourquoi mon intérêt s'est étendu à tout ce qui concerne les attitudes devant la mort. J'ai été en quelque sorte piégé par la mort.

Voici la mort apprivoisée qui fut celle des Européens du Moyen Âge jusqu'à une époque assez récente. *Sir Lancelot* : Quand Lancelot, blessé, égaré, s'aperçoit, dans la forêt déserte, qu'il a « perdu jusqu'au pouvoir de son corps », il sait qu'il va mourir. Alors, que fait-il ? Des gestes qui lui sont dictés par les anciennes coutumes, des gestes rituels qu'il faut faire quand on va mourir. Il ôte ses armes, se couche sagement sur le sol : il devrait être au lit (« gisant au lit malade », répéteront pendant plusieurs siècles les testaments). Il étend ses bras en croix — cela n'est pas habituel. Mais voici l'usage : « il est étendu de telle sorte que sa tête soit tournée vers l'Orient, vers Jérusalem »⁴.

Dans *Le chant du cygne*, ouvrage collectif publié en 1992 après le colloque *Mourir avec dignité*, organisé par l'Agora, je résumerai ainsi la pensée de Philippe Ariès sur la mort :

Il montre ensuite comment, au cours des quelques siècles qui constituent la modernité, on est passé de la mort apprivoisée à la mort interdite. Auparavant, l'homme tombait de l'arbre de la vie comme la pomme tombe du pommier : comme un fruit mûr. Cet acte a perdu progressivement son caractère naturel. La mort a commencé à arracher des cris de révolte ; elle a été perçue comme une chose inopportune, puis comme une injustice ou comme une absurdité, voire comme un anachronisme : on aura bientôt le pénible sentiment de connaître la mort juste avant que la médecine ne triomphe enfin de cette fatalité. D'où l'intérêt que la congélation du cadavre suscitera au vingtième siècle. Dans une étape antérieure du processus de dissociation d'avec la mort, on s'était contenté de transférer les restes du sous-sol et du voisinage immédiat de l'église vers un cimetière situé à l'extérieur de la ville ou du village.

4. Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975, p. 20.



Au même moment, la sexualité quittait la place qu'elle occupait tout naturellement au centre de la vie quotidienne pour devenir, en marge de cette dernière, une chose qui de plus en plus tirerait son attrait de son caractère exotique. Ariès n'hésite pas à associer le changement des attitudes devant la mort au changement des attitudes devant la sexualité. « Comme l'acte sexuel, la mort est désormais de plus en plus considérée comme une transgression qui arrache l'homme à sa vie quotidienne, à sa société raisonnable, à son travail monotone, pour le soumettre à un paroxysme et le jeter alors dans un monde irrationnel, violent et cruel. Comme l'acte sexuel chez le marquis de Sade, la mort est une rupture. Or, notons-le bien, cette idée de rupture est tout à fait nouvelle. Nous avons voulu au contraire insister sur la familiarité avec la mort et avec les morts. Cette familiarité n'avait pas été affectée, même chez les riches et les puissants, par la montée de la conscience individuelle depuis le douzième siècle. La mort était devenue un événement de plus de conséquence; il convenait d'y penser plus particulièrement. Mais elle n'était encore ni effrayante, ni obsédante. Elle restait familière, apprivoisée. Désormais, elle est une rupture. »

C'est cette rupture qui, quelques années plus tard, retiendra mon attention, quand je commencerai à étudier le transhumanisme, lequel est centré sur la volonté de supprimer la mort⁵.

Aux yeux de Philippe Ariès, la fixité s'était révélée aussi illusoire dans l'enfant et dans la famille. Ce que je retiens de mes conversations avec lui, autant de mes lectures de ses œuvres, c'est une montée de l'individualisme, de la liberté de choix, de la *privacy* au détriment d'une sociabilité chaleureuse comportant une large part de contraintes.

Tout indique que l'univers social est en expansion, c'est-à-dire que les individus (l'équivalent des galaxies) s'éloignent progressivement les uns des autres. Au Moyen Âge, les gens dormaient littéralement empilés les uns sur les autres. Au début du dix-septième siècle, le roi Henri IV était incapable de dormir seul. Par-delà son penchant bien connu pour l'autre sexe, il témoignait ainsi d'un besoin de présence humaine caractéristique de toute une époque. C'est la principale leçon que j'ai tirée des travaux de Philippe Ariès sur l'histoire des mentalités et sur celle de la famille.

5. Jacques Dufresne, *Le chant du cygne, Mourir avec dignité*, Montréal, Méridien, 1992.





Sous l'Ancien Régime, les enfants couchaient tous ensemble sans différenciation de sexe et couchaient aussi parfois avec les adultes, serviteurs, parents, etc. On a d'abord cessé de se toucher, puis on a cessé de se sentir, les odeurs étant jugées inconvenantes. Le puritanisme et une certaine hygiène ont accéléré ce double processus. Il était fatal qu'on en vienne à ne plus pouvoir se parler, en attendant de ne plus se voir... en personne. Cet éloignement des galaxies humaines a abouti à la fin du millénaire au plus étrange désir qui ait jamais travaillé une époque : faire des enfants, sans faire l'amour, sans se toucher, sans se parler et sans se voir ; par l'intermédiaire des éprouvettes et des mères porteuses.

En 1990, la famille nucléaire, apparue après la famille élargie, avait éclaté pour devenir la famille virtuelle, comme le montrait une page couverture d'un catalogue de la compagnie Radio Shack : à gauche, debout, maman souriant à son récepteur portatif ; à droite, Jeannette devant son ordinateur ; au centre, Bertrand jouant du piano synthétique, pendant que Pierre et Jean téléguident leurs voiturettes ; sur le canapé, papa, écouteurs aux oreilles, est branché sur son CD ; près de lui, Roméo et Juliette manipulent le sélecteur de chaîne de télévision.

Un homme de plus en plus seul, devant une mort de plus en plus interdite, autre façon de résumer la pensée d'Ariès dont je dois dire ici que, s'il ne cachait pas son attachement à la sociabilité, il n'en conservait pas moins dans ses écrits et ses conversations le ton d'un observateur neutre. Sauf exception. Quand par exemple on poussait trop loin devant lui le souci de la *privacy*, il était capable de la plus convaincante indignation. La chose s'est produite lors du colloque sur le pouvoir local et régional, où il était l'un des conférenciers invités.

Philippe Ariès ne fut pas le seul à s'indigner des prédictions de Earl Joseph à ce colloque, il avait comme allié l'un des grands défenseurs de l'écologie sociale, Murray Bookchin. J'adhère toujours à l'essentiel de son propos :

Je ne me considère pas comme un « environnementaliste », que cela soit très clair, mais comme un écologiste. Il importe d'établir une distinction très nette entre « environnementalisme » et « écologisme ». Les sciences de l'environnement sont des sciences d'*engineering*. Le grand projet des « ingénieurs », c'est de transformer la nature en harmonieuse machine, admirablement montée, parfaitement aérodynamisée, aussi efficace qu'élégante, que nous pouvons contrôler et dominer de la même façon que nous domi-





nons et contrôlons une automobile — tout en espérant, bien sûr, que cette machine n'aura aucun effet secondaire néfaste sur nos vies. Ah, si seulement les arbres poussaient avec régularité, si seulement nous pouvions faire disparaître de l'environnement les facteurs cancérogènes, alors il serait possible de vivre avec la nature et de la contrôler de la bonne façon (*appropriately*).

Je n'aime pas la « technologie appropriée » (*appropriate technology*), j'aime la technologie qui libère ou la technologie libertaire. Expliquons-nous. La nature est vivante et nous faisons partie de la nature. L'important pour nous, ce n'est pas de contrôler la nature, mais de nous y intégrer, de devenir une entité à l'intérieur de la nature, qui fasse preuve d'une prise de conscience de cette même nature, qui la comprenne, qui y incorpore du rationnel et du mental. La nature n'est pas une machine, de la même façon que les personnes ne sont pas des machines.

Si nous concevons la nature comme une machine qu'il nous est donné de contrôler et de dominer, alors nous en arrivons à concevoir les personnes aussi comme des machines susceptibles de contrôle et de domination. Je ne suis pas du tout d'accord avec le point de vue environnementaliste qui nous recommande de nettoyer, d'« arranger » la nature de façon à pouvoir la dominer, de la même façon que les hommes dominent les femmes, que les vieux dominent les jeunes, que les êtres humains dominent les êtres humains.

L'écologie est surtout et avant tout une certaine « vision du monde », une sensibilité particulière, et non pas simplement une science. C'est un art qui nous apprend à vivre-avec, à vivre en symbiose, et non pas à manipuler ; qui nous apprend à nous ajuster et à nous adapter, et non pas à contrôler ; qui nous apprend à promouvoir la vie et non pas la mort, à voir ce qui nous entoure comme des organismes et non pas comme des machines.

L'écologie ne s'intéresse pas à la domination, mais se préoccupe de vivre en harmonie avec la nature parce que nous pouvons vivre en harmonie l'un avec l'autre. C'est là l'essence de l'écologie. Si nous adoptons des rapports hiérarchiques les uns avec les autres, la nature devient à son tour elle aussi un objet que l'on peut dominer, contrôler. Notre attitude envers la nature dépend du genre de rapports que nous entretenons entre nous. Il n'y aura pas de solution au problème écologique tant que nous n'aurons pas fait disparaître la domination des humains entre eux, et conséquemment la domination de l'humanité sur la nature⁶.

6. Murray Bookchin, « Humaniser l'écologie », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.





©Editions Liber 2019





©Editions Liber 2019

TROISIÈME PARTIE

Questions intemporelles





©Editions Liber 2019



Des arts, de l'humour et du journalisme

Ma participation à la réflexion sur notre temps et notre société a emprunté la voie journalistique à deux reprises, dans les deux plus grands quotidiens du Québec, *Le Devoir* et *La Presse*; ma pensée suivait alors le quotidien tout en y retrouvant les grands axes qui étaient les siens; je voudrais en donner quelques exemples¹.

Le colloque *Vivre en ville*, tenu à la place des Arts, marqué par la participation d'un orchestre de jeunes de même que par une exposition d'affiches au complexe Desjardins, avait eu un écho si exceptionnel dans les médias qu'on a cru, dans certains milieux, que je serais bientôt candidat à la mairie de Montréal. D'autres succès sur la place publique, tel mon rôle clé dans une série télévisée sur le sens de la vie à Télé-Québec, avait fait de moi, toujours dans une rumeur lancée à mon insu, un candidat à la succession de Claude Ryan à la direction du *Devoir*. Ce qui m'a valu un coup de fil amical du directeur par intérim, Michel Roy. Cet homme de jugement, trop modeste peut-être, avait compris que je pouvais tout au plus désirer obtenir une bonne tribune dans son journal. Il m'en offrit une, au sommet de la page voisine de celle de l'éditorial, tous les samedis, avec des titres un peu trop visibles peut-être et une totale liberté. Je l'occuperai de 1978 à 1982.

1. On trouvera dans l'*Encyclopédie de l'Agora* la liste des articles publiés dans *Le Devoir* de 1978 à 1982, ainsi que ceux publiés dans *La Presse* de 1984 à 1992.

Ce qui m'a permis de prendre position en faveur du OUI au référendum de mai 1980 et, quelques mois plus tard, le 10 novembre, de signer un article destiné à René Lévesque personnellement. Plus tard j'écrirai : « Pauvre cher René Lévesque ! Notre rapport avec lui était bien ambigu, adulation à certains moments, rejet et oubli à d'autres. Les dures décisions qu'il eut le courage de prendre après la défaite au référendum transformèrent ses amis de la veille, les syndiqués du secteur public, en ennemis implacables, il est devenu le Jean-Baptiste bafoué². »

Je me suis imaginé à sa place et j'ai éprouvé pour lui une vive compassion, ce qui m'a incité à écrire un article intitulé « L'État orphelin », où je déplorais le manque d'attachement de la population du Québec, y compris de ses leaders intellectuels, pour cet État moderne qu'elle avait elle-même appelé de ses vœux. On m'a raconté ensuite que René Lévesque a lu et commenté cet article lors d'une réunion avec les députés de son parti. Il devait se sentir bien seul. Le « beau risque » de renégocier le fédéralisme canadien après la défaite référendaire devait achever d'assombrir ses jours.

À la fin de la décennie 1970, je déplorais déjà la dissociation de l'art et de la beauté dont un certain art contemporain se faisait une gloire, sous prétexte d'échapper à l'académisme. Ramener l'art dans l'orbite de la beauté deviendra pour moi un souci constant et durable que j'avais déjà en vue au moment d'écrire en 1974 mon livre sur les nombres, sur lequel je reviendrai. J'y ai consacré un long chapitre au nombre d'or appliqué à la peinture et à l'architecture, mais aussi à la musique.

J'ai eu la révélation de l'art du peintre Marius Dubois à l'occasion d'une exposition au musée des Beaux-Arts de Montréal en 1979. Les critiques d'art les plus en vue de l'époque étant hostiles à la peinture figurative, j'ai profité de la liberté que m'offrait *Le Devoir* pour m'immiscer dans ce domaine en tant que simple amateur qui avait visité quelques grands musées en Europe, au Canada et aux États-Unis. J'ai signé un article intitulé « La renaissance de la Renaissance » dont voici un extrait :

Si la peinture est liée aux autres manifestations d'un peuple et d'une époque, l'œuvre de Dubois, en raison des habitudes qu'elle

2. Jacques Dufresne, « L'espace René Lévesque, bientôt? », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.

brise, devrait faire accourir et discourir les représentants de toutes les disciplines et de toutes les conditions sociales et culturelles, à commencer par ceux qui, intimidés par le pédantisme abstrait, et n'osant pas croire qu'autre chose est possible, ont carrément renoncé à l'art.

L'œuvre de Dubois, c'est la beauté qui sort de l'oubli, comme la Vénus de Botticelli est sortie de la mer. C'est la renaissance de la Renaissance. On aperçoit des profils grecs au milieu des formes italiennes et déjà, dans ces imitations réjouies, on voit poindre une manière propre obligeant à penser qu'il s'agit sans doute d'un grand commencement et non d'une simple réminiscence. Le dépaysement est total, peut-être parce qu'il s'agit en réalité d'un *enpayement*. On est si éloigné des sommets abstraits de la peinture contemporaine qu'on a le sentiment d'être devant un anachronisme doublé d'un contresens géographique : le ciel de Québec pas celui de la Toscane ou de l'Arcadie. On pense d'abord qu'il s'agit, pour l'esthétique classique, d'un chant du cygne retardé et repoussé aux confins de l'Occident. Mais même si elle n'était que la copie inspirée d'une maison ancienne, l'œuvre de Dubois soulèverait une question passionnante, quel est donc ce grand courant souterrain qui resurgit tout à coup, telle la nymphe Aréthuse entrant sous terre en Grèce avec les eaux de l'Alphée, pour reparaitre en Sicile sous la forme d'une fontaine ?

Mais l'œuvre de Dubois a trop d'affinités avec le Nouvel Âge pour qu'on puisse exclure l'hypothèse d'un grand commencement. Aux Hospices de Beaune, on nous invite à prendre une loupe pour mieux admirer les détails du *Jugement Dernier* de Roger Van der Weyden. C'était l'époque où chaque poil d'une fourrure faisait l'objet d'un coup de pinceau particulier. Avec la même loupe on éprouve le même émerveillement devant les tableaux de Dubois. Ce besoin de la perfection dans le détail, ce sens de l'analogie qui amène à traiter l'élément comme s'il était déjà l'ensemble, supposent non seulement un intérêt passionné pour la nature et ses prolongements humains, mais encore une vision nouvelle du monde. Au début de notre ère, le monde a d'abord été comparé à une horloge pour être livré ensuite au hasard, à l'émiettement, à l'abstraction et à la manipulation des ingénieurs. Pour Marius Dubois, il est redevenu un objet de contemplation, un être si vivant et si autonome qu'on éprouve le besoin de s'imprégner de sa forme avant de songer à le transformer. Ce peintre est le représentant du mouvement écologique dans ce qu'il a de meilleur.

Le motif écologique revient fréquemment dans les divers thèmes traités. L'un des tableaux, une miniature, représente un paysage d'Arcadie, lieu rêvé de tous ceux qui recherchent l'harmonie entre



l'homme et la nature. « *Et in Arcadia ego* ». C'est ce célèbre tableau de Nicolas Poussin qui a inspiré à René Dubos ses plus belles pages, celles où il traite des rapports entre la vie arcadienne et la civilisation faustienne, à la fin de *Les dieux de l'écologie*.

Le liberté sert la cause de la diversité intellectuelle, aussi importante que la diversité biologique, ce qui m'a incité à comparer l'esprit français à l'humour anglais, dans un article du 17 janvier 1981, dont voici les premiers paragraphes.

Qu'est-ce donc que l'esprit ? « L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. » C'est l'ébauche d'une définition. L'esprit n'est pas volontaire. Mais il n'est pas non plus spontané : il est libre. S'il a la légèreté de la chose spontanée, il a aussi la précision de la chose voulue. Il ne faut pas confondre cette liberté avec la facilité qui conduit au calembour, lequel, dans la mesure où il résulte d'une association mécanique, est le contraire du bon mot. Certes, pour Victor Hugo, un bouvreuil blessé devient, en guérissant, un *rouvræuil*, mais les calembours sont rarement aussi réussis. L'humour, l'humour anglais plus précisément, est-il plus proche du calembour que du bon mot à la française ? Comment faut-il entendre ce mot de Samuel Butler : « L'humour et l'ironie les plus parfaits sont généralement inconscients ? »

Au cours d'une discussion philosophique, Mirabeau dit un jour à Talleyrand : « Je vais vous enfermer dans un cercle vicieux. » « Vous voulez donc m'embrasser », répondit distraitemment Talleyrand. On sait que Mirabeau avait de nombreux vices et que son visage les trahissait tous. Bernard Shaw pensait-il à Mirabeau quand il a écrit : « Les êtres humains sont les seuls animaux dont j'ai vraiment peur. »

À l'âge des ordinateurs, il convient peut-être de rappeler que le mot d'esprit résulte d'une prodigieuse concentration d'information. Un bon mot est souvent un traité résumé en une phrase. Comme cette définition de la folie par Chesterton : « Le fou est celui qui a tout perdu sauf la raison. » Ou comme ce mot d'amitié d'un homme qui trouve son meilleur ami dans le lit de sa femme : « Méfiez-vous, madame, un autre que moi pourrait voir. » Tout ce que suppose un tel mot ! Notre psychologie apparaît tout à coup pédante et lourde. C'est pourquoi Nietzsche disait que ce qui avait manqué à l'Allemagne, c'est le dix-huitième siècle français, ce siècle où, en mourant, les vieilles dames disaient : « Nous verrons donc si Dieu gagne à être connu. » Aurait-elle préféré mourir à l'anglaise : « Tout arrive à qui sait attendre, la mort entre autres » (Bradley).





Vers la fin de la décennie 1970, un journaliste new-yorkais, Norman Cousins, alors rédacteur en chef de la *Saturday Review*, connut la célébrité en tant que médecin de lui-même. Se sachant atteint d'une maladie mortelle et estimant que l'hôpital lui faisait plus de mal que de bien, il s'installa dans un hôtel et entreprit de se traiter lui-même au moyen de vitamine C et de séances de fou rire. Il guérit effectivement et le prestigieux *New England Journal of Medicine* publia ensuite le récit de cette guérison. Ce récit prit bientôt la forme d'un livre qui parut en français sous le titre de *La volonté de guérir*.

«Vous avez une chance sur cinq cents de guérir. Vous êtes atteint d'une grave maladie du collagène — une affection du tissu conjonctif, catégorie à laquelle appartiennent toutes les maladies arthritiques et rhumatismales. On pourrait dire que vous vous désagrégez, le collagène étant une substance fibreuse qui relie entre elles les cellules.» Dans la vie de Norman Cousins, aujourd'hui professeur à la faculté de médecine de l'université de Californie à Los Angeles, ce message fatidique marque le début d'une merveilleuse histoire de science, d'humour et de liberté. Cette histoire est racontée dans un livre récent intitulé *La volonté de guérir* et préfacé par René Dubos. Au moment où il l'a vécue, Norman Cousins était rédacteur en chef de la *Saturday Review*.

Il existe trois grandes catégories de guérisons : la guérison spontanée, la guérison de soi par soi et la guérison de soi par autrui. La guérison de soi par soi, qui touche directement à notre propos, est fréquente chez les animaux. Le biologiste russe Mannteufel raconte que les vers intestinaux sont un grand danger pour les perdrix et les coqs de bruyère. Ces oiseaux, en automne, se débarrassent en quelques jours de leurs parasites en absorbant de grandes quantités d'aiguilles de pin. Selon le professeur Ellenberger, qui rapporte ces faits dans un important article sur la guérison, il se pourrait qu'il existe aussi chez l'homme un instinct autonome d'autorégulation. Il cite ce propos de René Allendy : «Il est des hommes qui n'ont dû leur salut qu'à l'abandon de la médecine et l'obéissance à leur instinct. J'ai connu une tuberculeuse inculte qui, après avoir aggravé son cas avec de la viande crue, les pointes de feu et la créosote des médecins, décida de supprimer ces derniers, se mit au lit pendant des semaines, n'aborda plus que du lait, et se releva en voie de guérison très avancée.»

Le cas de Norman Cousins illustre un type nouveau de guérison de soi par soi, où ce n'est plus l'instinct, mais une pensée autonome qui joue le premier rôle.

Au moment de sa maladie, Norman Cousins possédait déjà une vaste culture médicale. Greffée à un grand désir de vivre, cette culture



lui a permis de soumettre au doute cartésien le diagnostic dont il venait d'être la proie.

Il avait attrapé son mal en respirant des gaz toxiques à un moment où un stress intense affaiblissait les réactions de défense de son organisme. C'était du moins l'hypothèse la plus vraisemblable. Les médecins de l'hôpital le gavaient de calmants, dont l'aspirine, au rythme de vingt-six comprimés par jour. Quant aux techniciens de l'hôpital, ils se relayaient pour lui enlever son sang précieux, ce qu'il ne toléra pas : « Lorsque les techniciens revinrent le lendemain remplir leurs récipients pour analyser mon sang dans plusieurs laboratoires différents, je les renvoyai et je fis mettre sur ma porte un écriteau annonçant que je ne donnerais qu'un seul échantillon tous les trois jours et que les divers services devraient prélever sur cet unique flacon de quoi satisfaire leurs besoins respectifs. »

Lorsqu'il décida de se prendre en main, Cousins s'empressa de quitter l'hôpital pour l'hôtel. Il fut ravi de constater que l'un des avantages imprévus de la chambre d'hôtel était qu'elle ne coûtait que le tiers environ du prix de celle de l'hôpital. Il supprima ensuite les aspirines et les autres calmants.

Il savait que ces substances chimiques perturbent le fonctionnement des surrénales, lesquelles jouent un rôle essentiel dans le système immunologique de l'organisme. Il avait lu d'autre part divers articles tendant à prouver que la vitamine C, ou acide ascorbique, stimule les surrénales. Il remplaça donc les calmants par des doses massives de vitamine C. Dans l'état où il se trouvait, il n'avait pas à s'inquiéter des contre-indications d'une telle médication. Pendant cette phase décisive, il eut le bonheur de pouvoir compter sur la complicité éclairée d'un ami médecin, le docteur W. M. Hitzig.

Cousins connaissait aussi les bienfaits du rire pour les avoir éprouvés et pour avoir lu cette phrase de Robert Burton, auteur d'un ouvrage intitulé *Anatomy of Melancholy* paru il y a 400 ans : « L'humour purge le sang, rendant le corps plus jeune, plus vif et apte à toutes sortes d'emplois. » Emmanuel Kant partageait cette opinion. Dans la *Critique de la raison pure* on trouve ce passage : « Le rire produit une sensation de santé en renforçant les phénomènes physiques vitaux, l'affection qui remue les intestins et le diaphragme ; de sorte que nous pouvons ainsi atteindre le corps par le moyen de l'âme et utiliser la seconde comme médecin du premier. »

Mais comment rire à dose massive, quand on a toujours la sensation d'être écrasé par un camion ? Cousins fit projeter dans sa chambre d'hôtel les meilleurs films des Marx Brothers et demanda à son infirmière de lui lire les meilleurs livres humoristiques. « Ça marchait ! Je découvris avec joie que dix minutes d'un bon gros



rire avaient un effet anesthésiant, calmaient mes douleurs et me donnaient au moins deux heures de sommeil.»

L'expérience journalistique du *Devoir* prit fin en 1982 ; je m'éloignai un moment du journalisme, puis c'est *La Presse* qui m'accueillit, mais voici d'abord comment elle me remercia.

Le 2 janvier 1992, je reçois un coup de fil du patron du journal, Claude Masson : « J'ai un scoop pour vous, vous quittez *La Presse*. » J'attendais ce signe de rupture depuis le jour où, quelques mois auparavant, *La Presse* avait interrompu le paiement de mes honoraires en raison d'énigmatiques problèmes techniques à la comptabilité. Voulait-on m'inciter à partir de moi-même et éviter ainsi l'odieux d'un congédiement ?

Ce n'était pas un congédiement à mes yeux. On m'avait offert ce qui était alors la tribune la plus prestigieuse dans un journal québécois : une chronique du samedi, jute en face de la page éditoriale. Je n'étais pas un journaliste syndiqué. J'avais pris le risque calculé d'écrire un article contre l'accord de Charlottetown, enfreignant ainsi une limite tacite à ma liberté. Était-ce la seule cause ? Je ne le saurai jamais. Elle suffisait en tout cas à justifier à mes yeux la rupture du contrat. Ce journal me remerciait. Il ne me restait plus qu'à le remercier de m'avoir offert huit années de liberté, années qui furent à bien des égards des années de formation. Voici, revues à vol d'oiseau, deux sagas, celle du cancer de la prostate et celle de l'art contemporain qui montrent comment la culture générale, telle que je l'ai toujours souhaitée pour moi-même, est nécessaire à la liberté d'opinion et à l'esprit critique.

Dans le résumé qui suit, je fais allusion à une conférence de presse truffée de mensonges à laquelle cinquante journalistes ont fait innocemment, mais servilement, écho, ce qui a entraîné des dépenses publiques de centaines de millions dans les années suivantes et bien des angoisses personnelles sans fondement. Si j'ai vu clair dans ce brouillard et si j'ai tenté d'éclairer mes concitoyens, c'est uniquement parce que je possédais un minimum de culture médicale, sans être réduit au silence par l'appartenance à une profession, à un emploi nécessaire à ma sécurité ou à la crainte d'une poursuite judiciaire, crainte qui s'avéra justifiée, sous forme de menace.

En avril 1992, j'ai prononcé la conférence d'ouverture au congrès de l'Association des hôpitaux du Québec. On attendait de moi que je



mette en relief les causes de la croissance des coûts et que je propose des solutions qui ne plairaient pas nécessairement à tout le monde. Quelques jours avant ma conférence, le mardi 14 avril, l'émission *Le Point* de la télévision de Radio-Canada m'a fourni l'exemple déclencheur sous la forme d'une déclaration du docteur Fernand Labrie, célèbre endocrinologue québécois. En substance : le dépistage précoce va permettre de diagnostiquer ces cancers (de la prostate) vers 55-60 ans, de les opérer et, dans 75 % des cas, le cancer sera alors à l'intérieur de la prostate, donc le patient sera guéri. Lors de la conférence de presse donnée le même jour, le réputé chercheur avait été encore plus optimiste, du moins si l'on en croit le journal *La Presse*, qui a rapporté ce qui suit : « Si la stratégie du docteur Labrie avait été au point il y a quelques années, c'est 75 % des 3 000 morts québécois de 1992 qui auraient pu être sauvés. »

Le docteur Labrie a proposé le recours systématique à une méthode de dépistage appelé « test de PSA ». Quiconque avait une petite idée de la rigueur qu'il faut déployer pour juger de l'efficacité des stratégies de dépistage de ce genre ne pouvait que sursauter devant l'assurance avec laquelle le médecin soutenait que trois mille vies humaines auraient pu être sauvées par une telle méthode !

Son message a fait affluer les questions à mon esprit. Combien d'hommes de cinquante ans et plus vont, dans les semaines à venir, réclamer le test miraculeux ? À quel coût financier, mais aussi à quel coût humain ? Peu de temps auparavant, le gouvernement avait annoncé le retrait de la mammographie de ses programmes, l'efficacité incertaine de ce test ne justifiant pas son coût. Le docteur Labrie avait-il eu l'autorisation du gouvernement pour lancer son programme de dépistage ? Si oui, pourquoi l'annonce a-t-elle été faite non par une autorité publique, mais par un chercheur qui pourrait être en conflit d'intérêts ? Quelle compagnie vend l'équipement nécessaire au test de PSA ? Quels sont les liens du docteur Labrie avec cette compagnie ?

Ces données et ces questions m'ont servi à étayer dans ma conférence la thèse suivante : la principale cause de la hausse des coûts, ce sont ces techniques non évaluées qui entrent dans le système sans que personne puisse savoir si elles servent l'intérêt public ou un intérêt privé quelconque³,

3. Voir Maurice McGregor, « L'impact de la technologie sur le système de soin », dans *Traité d'anthropologie médicale* et *Encyclopédie de l'Agora* en ligne.



Mais ne brûlons pas les étapes. Il s'est passé bien des choses avant la conférence. Il s'en est passé notamment à Radio-Canada. Le fait que le docteur Labrie passe à une grande émission d'information, sans que les téléspectateurs puissent avoir l'autre point de vue, n'a pas été accepté de tous. J'ai moi-même porté plainte. C'est pourquoi deux jours plus tard, la même émission donnait, sur le même sujet, la parole au docteur Jean Simard, président de l'Association des urologues du Québec. Ce dernier a démenti une à une toutes les allégations du docteur Labrie. Il ne peut, a-t-il dit, fournir aucune preuve à l'appui de sa thèse sur les 75 % de vies sauvées.

Le docteur Jean Simard, avec qui j'ai eu de longues conversations par la suite, m'a appris qu'un nombre étonnant de trépassés masculins ont des tumeurs à la prostate dont ils n'ont pas souffert et qui sont morts d'autre chose. La proportion atteint 80 % chez ceux qui ont plus de quatre-vingts ans. Bref, sauf exception, le cancer de la prostate est indolore et la majorité de ceux qui en sont atteints meurent d'autre chose. Le dépistage systématique est-il nécessaire? Le texte de ma conférence s'enrichissait ainsi de façon inattendue.

À l'appui de mes interrogations devant les propos du docteur Labrie, je citais un éminent spécialiste de l'évaluation des traitements et des stratégies de dépistage que je connaissais bien. Quelques minutes avant ma conférence, le directeur général de l'hôpital où travaille ce spécialiste me dit: « Si vous voulez éviter que ce chercheur ne perde ses subventions l'an prochain, vous feriez mieux de ne pas le citer. » Ma réplique: « Ai-je bien compris ce que vous me demandez... et pourriez-vous me dire sur quoi reposent les craintes de ce spécialiste? » La réponse: « Le docteur Labrie va bientôt être nommé président du fonds de recherche en santé du Québec. » Moi: « Est-il possible qu'un chercheur craigne à ce point des représailles de ce genre qu'il ne puisse évaluer le procédé? » Lui: « Il n'est pas seul en cause. C'est toute une équipe qui disparaîtrait ainsi. »

Pour ne pas lui nuire, j'ai donc amputé ma conférence de la partie qui contenait les recherches de ce spécialiste, mais je savais que je pouvais compter sur l'appui indéfectible du docteur Simard et de ses confrères urologues.

Pendant le congrès, plusieurs directeurs généraux d'hôpitaux confirmèrent ce que j'avais prévu: la demande de tests PSA s'était accrue considérablement à la suite de la conférence de presse du





docteur Labrie. Des données, qui nous ont été communiquées par un centre hospitalier de la région de Québec, nous ont appris depuis qu'entre 1990-1991 et 1992-1993 la demande de tests PSA pour les malades externes s'est accrue de 1834 %, une augmentation qui passerait à 2327 % pour 1993-1994, si la tendance se maintenait. Tout indique que la conférence de presse aura été une étape importante dans un plan d'ensemble fort bien conçu.

Chaque test coûtait vingt-cinq dollars. Ce n'est pas rien, mais c'est le coût humain et les coûts économiques subséquents qu'il importe de souligner. Voici l'histoire bien réelle d'un homme de soixante-cinq ans qui a été touché par la conférence de presse du D^r Labrie. Il n'éprouve aucune souffrance particulière mais, par prudence, il se présente tout de même à l'hôpital pour subir son test. Après de longs jours d'attente, il apprend qu'il est au bord de la catégorie à risque, pas tout à fait dedans, mais si près que la poursuite de la stratégie de dépistage paraît indiquée. La suite c'est l'échographie ; c'est aussi un examen de routine : la palpation de la prostate par voie rectale, examens que l'homme dont nous parlons dut attendre pendant de longs mois, remplis d'une angoisse d'autant plus lourde qu'elle coïncidait avec le désarroi d'une retraite prise après une carrière très active.

Toute cette tension pour aboutir soit à des résultats négatifs qui ne seront pas totalement sûrs, soit à une opération dont on ne sait pas dans quelle proportion des cas elle prolongera la vie.

Contestable dès sa mise en place, il y a près de trente ans, le dépistage systématique du cancer de la prostate est plus que jamais difficile à défendre. Voici ce que nous apprend l'édition 2018 de l'*Alter dictionnaire médico-pharmaceutique*.

Le dosage du PSA en vue de détecter les cancers de la prostate a conduit à un désastre de santé publique. Hormis dans des situations très limitées, ce dosage n'a à peu près aucun intérêt et beaucoup d'inconvénients parfois graves, pour ne point parler de son coût ruineux pour la collectivité (3 MM\$ aux ÉU). La dénonciation est d'autant plus accablante qu'elle émane de Richard J. Ablin qui n'est autre que... le découvreur du test. Il n'a donc aucun intérêt personnel à le qualifier de désastreux.

Le dépistage du cancer de la prostate a été largement promu depuis le début des années 1990 malgré l'absence de preuves de





son efficacité. La US Preventive Services Task Force vient [2011] de prendre position contre le dépistage du cancer de la prostate par le PSA car il y a assez de certitude sur le fait que les complications du dépistage l'emportent sur les avantages [...].

La seule indication recommandée est l'existence de symptômes très évocateurs. Le dosage sanguin du PSA pour détecter le cancer de la prostate ne doit plus être fait aux hommes en bonne santé.

Retour à l'art. J'ai eu la révélation de la beauté en peinture à dix-huit ans au contact d'un tableau de Rembrandt, *Aristote contemplant le buste d'Homère*. Révélation n'est pas un mot trop fort. J'ai été ravi, emporté au-dessus de moi à une altitude dont j'aurai toujours la nostalgie quand je serai revenu sur terre. Cela m'aidera à comprendre les mystiques qui, telle Simone Weil, évoqueront leur expérience de Dieu. Dissipé à jamais le doute sur le lien intime entre la beauté et l'art et l'existence d'une beauté en soi, hors de moi. En science, mon admiration allait au savant le plus récent, il s'appelait Einstein. En art, les sommets sont de toutes les époques, il n'y a pas de progrès. J'étais d'accord avec Victor Hugo avant même d'avoir lu son *Shakespeare*.

La beauté de l'art, c'est de n'être pas susceptible de perfectionnement. Un chef-d'œuvre existe une fois pour toutes. Le premier poète qui arrive, arrive au sommet. Vous monterez après lui aussi haut, pas plus haut. Le chef-d'œuvre d'aujourd'hui sera le chef-d'œuvre de demain. Shakespeare change-t-il quelque chose à Sophocle? Cornélia dépasse-t-elle Antigone? L'art n'est pas susceptible du progrès intérieur. De Phidias à Rembrandt, il y a marche et non progrès. Les fresques de la Chapelle Sixtine ne changent rien aux métopes du Parthénon. Les chefs-d'œuvre ont un niveau, le même pour tous, l'absolu. Cette quantité d'infini qui est dans l'art est extérieure au progrès... elle ne dépend d'aucun perfectionnement de l'avenir...

[...] La poésie ne peut décroître. Pourquoi? Parce qu'elle ne peut croître. Le génie est toujours dans son plein: toutes les pluies du ciel n'ajoutent pas une goutte à l'océan... Comme la mer, la poésie dit chaque jour tout ce qu'elle a à dire, puis elle recommence avec cette variété inépuisable qui n'appartient qu'à l'unité.

[...] La science est autre. Le relatif qui la gouverne s'y imprime, et cette série d'empreintes successives constitue la certitude mobile de l'homme. En science, des choses ont été des chefs-d'œuvre et ne le sont plus. La machine de Marly a été un chef-d'œuvre.





[...] La science cherche le mouvement perpétuel : elle l'a trouvé, c'est elle-même... Tout remue en elle, tout change, tout fait peau neuve... La science va sans cesse se raturant elle-même... Elle est l'asymptote de la vérité : elle approche sans cesse et ne touche jamais.

Hippocrate est dépassé ; Archimède, Paracelse, Vésale, Copernic, Lavoisier sont dépassés. Pascal savant est dépassé, Pascal écrivain ne l'est pas⁴.

Après avoir découvert la lumière or et feu de Rembrandt, je découvrirai la lumière blanche et argent de Vermeer, sans quitter les sommets. La fréquentation de ces sommets me rendra prompt à m'indigner devant tout dénigrement de la beauté et toute tentative de la dissocier de l'art. Un jour je dénoncerai avec vigueur les faux-monnayeurs et les commerçants. Ils ont souvent partie liée.

Ce jour viendra à l'automne 1991 ; au cours des années précédentes j'avais découvert que la quasi-totalité des subventions allait à des peintres abstraits ou à des *installateurs* que l'on pouvait situer dans le sillage de Paul-Émile Borduas, peintre lui-même et auteur d'un manifeste intitulé *Le refus global*. Un refus de tout qui était aussi une ouverture à tout sans distinction du beau et du laid, un anticonformisme fondateur en 1948 d'un néoconformisme qui, soixante-dix ans plus tard, commence à peine à se fissurer.

Je pressentais qu'attaquer de front un tel establishment serait une opération à hauts risques. Ce que les faits confirmeront. Au cours de l'été 1991, une jeune artiste sachant dessiner et fréquentant l'université du Québec à Montréal me présente un projet de mémoire de maîtrise sur Borduas. Aucun de ses professeurs ne veut prendre le risque de soutenir cette étudiante dans son travail, de peur d'être associé à une entreprise de déboulonnement de l'idole. À cette époque, une telle liberté entraînait un châtiment plus sévère que ne l'aurait fait la critique d'un cardinal en 1950.

En art, le refus global des critères crée un climat favorable aux bonnes affaires des collectionneurs, souvent des chefs de grande entreprise, à la fois incultes et snobs. Le seul fait qu'ils aient acheté un tableau à grands frais et que la chose se sache fait monter la cote du tableau sur le plan financier comme sur le plan esthétique. Dans un

4. Victor Hugo, *William Shakespeare*, dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, J. Hetzel, 1882.



tel contexte, s'attaquer à des artistes fumistes c'est courir le risque d'indisposer un milieu d'affaires que certains, dans d'autres pays, n'hésiteront pas à comparer à une mafia.

Le 12 octobre 1991, je signe donc dans *La Presse* le premier d'une série d'articles sur l'art contemporain. Il est intitulé « Les arts coincés entre Borduas et Duplessis », nom d'un ancien premier ministre autoritaire qui était aussi un collectionneur dont les goûts étaient bien différents de ceux de Borduas. Je précise ici que le *Refus global* de Borduas était à mes yeux un petit pamphlet marxiste auquel je n'aurais pas mis la note de passage dans un cours d'introduction à la philosophie. Dans son projet de thèse, Joane Lamy était du même avis. J'ai donc pris sa défense.

Après avoir rendu hommage aux grands révoltés de la guerre de 1914-18, à Marx Ernst en particulier, Joane Lamy prend leur défense dans les termes suivants : « Non, les révoltés de la guerre n'avaient pas pensé aux profiteurs, ils ne s'étaient pas imaginé qu'on en arriverait à aimer la laideur pour vrai, qu'elle deviendrait un modèle de savoir-faire et d'intelligence. Ils n'avaient pas pensé à Borduas et à son imbécile *Refus global*.

« Imbécile parce que tout dans ce manifeste pourri vient de Dada. L'anarchie, le hasard, la non-intention, le "faire n'importe quoi n'importe comment" le "tout le monde a du talent", le "débarassons-nous du passé". Borduas a repris presque mot pour mot les slogans du dadaïsme sans même comprendre les raisons de ce mouvement. En fait Dada se voulait le miroir de la guerre, ainsi croyait-il dénoncer le coupable de la tuerie, "la raison raisonnante", le froid délire des bureaucraties et des états-majors. Le mouvement dada mourut dans les années 1920, mais son bébé l'agadoudouiste naquit en 1948.

« Original Borduas ? Autant qu'une tarte à la crème lancée en pleine figure pour faire rire. Profond Borduas ? Ah oui, autant qu'un dé à coudre. » (M^{me} Lamy réplique ici à Pierre Gauvreau qui, dans *L'Actualité* d'avril 1991, écrivait que Paul-Émile Borduas « est le penseur le plus profond et le plus original qu'ait produit le Québec ».)

C'est ainsi que le conformisme de l'anticonformisme s'est installé. De pseudo-nouvelles vagues en pseudo-nouvelles vagues, on a créé l'illusion d'une série ascendante de renaissances authentiques. Dans ce contexte, tout le monde a du talent, comme l'a si bien dit Borduas, à



l'exception de ceux qui, n'ayant pas reçu de subventions de démarrage, n'auront jamais de bons dossiers.

À la fin du même article, l'éloge d'un artiste ayant eu un bon démarrage.

L'été dernier, le Musée d'art contemporain de Montréal exposait les œuvres d'un artiste canadien réputé du nom de Ron Martin. Voici comment, dans un article intitulé "Être abstrait aujourd'hui", le critique d'art du *Devoir*, monsieur Jean Dumont, a justifié le choix des tableaux tout rouges. "Dans les grands monochromes rouges, par exemple, la hauteur et la largeur des châssis sont très exactement fixées pour correspondre à l'envergure physique du peintre. Les peintures sont de plus exécutées en un temps déterminé à l'avance. Autrement dit, les conditions physiques de l'exécution sont arrêtées avant l'exécution elle-même, permettant ainsi à l'artiste de laisser, dans le cours de celle-ci, totale liberté à son désir d'expression. Le contenu de cette expression nous échappe bien sûr, mais non son cadre physique, auquel nous identifions notre propre corps."

Le contenu nous échappe, celui de Rembrandt nous ravit, nous emporte hors de nous.

« L'art en robe de viande » : tel fut le titre de mon deuxième article, dont voici un extrait. J'y faisais allusion à une œuvre à la mode d'une artiste jouissant d'une réputation mondiale, Jana Sterbak.

Dans *La Presse* de mercredi dernier, le peintre Serge Lemoyne se joignait au débat pour dénoncer les insultes à la Révolution tranquille et à la culture québécoise dont je me fais, selon lui, le complaisant complice.

Au début des années 1970, M. Lemoyne, qui peignait alors avec un bâton de hockey, s'est fait remarquer par ses peinturlurages bleus, blancs, rouges. Il s'est longtemps confiné à ces trois couleurs. La semaine dernière, le réseau anglais de Radio-Canada nous le montrait en train de démolir sa maison natale avec l'intention d'en récupérer les morceaux, préalablement colorisés, pour en faire une installation. Tiens! Il prend sa maison natale pour le mur de Berlin! Serait-ce le commencement de la fin du parti unique dans les arts au Canada?

Dans sa réplique à mon article du 19 octobre, il explique que seulement trente artistes québécois sur quinze mille ont droit chaque année aux faveurs du Conseil des arts. Il est donc normal, ajoute-t-il, qu'il y ait plus de frustrés que d'élus. Il omet cependant de préciser qu'entre 1968 et 1990 son nom apparaît à vingt reprises sur la liste





des élus du Conseil des arts et de la Banque des arts. (Pour mieux comprendre l'homme et ses productions, voir dans la collection Lavalin, une production intitulée *Espace rouge, ligne blanche* et au Musée du Québec une autre intitulée *Blanc*).

En 1987-88, sur les trente membres constituant le jury de la Banque des arts, onze figurent sur la liste des artistes dont au moins une œuvre a été achetée par ladite banque. En 1989-90, la proportion est de quinze sur cinquante.

Quand on connaît des artistes de génie qui ne peuvent même pas rêver de figurer une toute petite fois au bas d'une liste aussi prestigieuse — parce qu'ils savent dessiner, parce qu'ils connaissent les techniques de la peinture —, on s'indigne et on prend vis-à-vis de soi-même l'engagement de braquer les réflecteurs sur l'admirable dépotoir.

Le troisième article, qui sera aussi le dernier, où j'élève un peu le ton, réservant mes arguments les plus forts pour le quatrième article, s'intitulait «Aux arts citoyens!» :

Qui suis-je pour oser dire ce que je pense de l'administration des arts et — transgression encore plus impardonnable — pour oser donner mon opinion sur l'art lui-même? Effectivement je ne suis rien, rien qu'un contribuable doublé d'un amateur d'art sans diplôme en la matière.

Toute la question précisément est de savoir si les néants comme moi doivent se résigner à subir passivement tout ce que les héritiers de l'Être leur imposent.

En démocratie, ce n'est pas la compétence qui donne voix au chapitre, mais le statut de citoyen. Dès qu'un de ses dollars est dépensé pour quoi que ce soit, le citoyen en démocratie a non seulement le droit, mais le devoir de demander des comptes.

Et il est le seul, dans tout le processus qu'il enclenche, à n'avoir de comptes à rendre à personne. Je demande à mes représentants à Ottawa de s'assurer que parmi les artistes qui profiteront de mes impôts, quelques-uns au moins tiennent compte de mes goûts. Et je conteste la prétention que le Conseil des arts du Canada a de faire mon éducation. En faisant fi des ministres et des députés qui osent lui demander des comptes sur la gestion de ses programmes, comme il en a l'habitude, le Conseil des arts se comporte en effet comme le détenteur exclusif d'une vérité sacrée qu'il a mission de révéler aux citoyens. Personne ne lui a jamais confié une telle mission.

Mon devoir de citoyen est rempli. J'estime en outre que j'ai en tant qu'homme, sans autre titre, le droit et le devoir de participer





à la définition de mots comme art et beauté. Dans ce journal, ma première obligation est de rappeler aux lecteurs qu'ils ont eux aussi ce droit et ce devoir.

En art, le principal problème c'est que bien peu de gens sont sûrs de leur goût. Cela est particulièrement vrai dans les pays de culture jeune. Il en va de notre appréciation de l'art comme de notre appréciation du vin. Que de piquettes avalées avec ferveur et souvent payées très cher, avant d'accéder à un authentique grand vin.

Le vin de premier ordre, quand on a le bonheur d'y accéder, a entre autres avantages celui de nous rassurer sur notre goût : les réminiscences de fruits, de champignons, de parfums, y sont si bien réunis, sans perdre leur identité, qu'il faudrait être tout à fait insensible pour ne pas être touché, ému par leur présence.

Les vins intermédiaires sèment le doute chez la plupart des amateurs. C'est pourquoi, si l'on reste confiné à ce niveau, on ne progressera guère. Il faut aller au chef-d'œuvre d'abord, quitte à devoir attendre quelques années pour y revenir. C'est la seule façon de se donner une échelle de valeurs.

Il en va de même en art. Voir la *Vue de Delft* de Vermeer par exemple, c'est comme goûter un Montrachet. On est absolument sûr d'avoir accédé au pays de la qualité. Certes on a été guidé par Proust ou par Claudel, pour qui Vermeer est « le contemplateur de l'évidence », mais malgré ces influences, on est sûr d'avoir atteint l'essentiel : il consiste à « goûter par soi-même » les choses suprêmes. Le principal mérite des œuvres comme des vins suprêmes, c'est de nous ravir, de nous combler d'une joie qui, par sa plénitude, empêche le doute de trouver place dans notre conscience, nous permettant ainsi d'échapper au mimétisme. Par manque d'identité, par faiblesse psychologique, nous mimons généralement les sentiments idéalisés que nous sommes incapables de vivre intégralement.

Je n'ai jamais reçu autant de lettres de lecteurs, des dizaines. Trois sur quatre m'étaient favorables, et cela même si j'avais réservé mes arguments les plus lourds pour le quatrième et dernier article. J'avais donné le mandat à un chercheur fort en chiffres de passer au peigne fin les rapports annuels des organismes subventionneurs ou acheteurs d'Ottawa. En vue d'établir une corrélation entre les membres des jurys en telle ou telle année et les heureux bénéficiaires des largesses citoyennes, dirait-on aujourd'hui. Une année monsieur X était membre du jury et monsieur Y vendait une toile un million. L'année suivante, les rôles étaient inversés. Les peintres figuratifs étaient évidemment sous-représentés. Cet article ne parut jamais.





Je note depuis quelques années, à l'échelle mondiale, un réveil de l'esprit critique à l'égard de l'art contemporain, à l'intérieur duquel il semble devenu possible de distinguer l'art qui reste dans la sphère de la beauté de celui qui reste confiné à la sphère des communications et du commerce⁵.

5. Je suis revenu sur ces questions notamment dans « Narcissisme et art contemporain », « Le carré vide de l'art contemporain », « Du narcissisme dans l'art contemporain », « La crise de l'art contemporain : de l'inesthétique à une nouvelle éthique » et « El arte contemporaneo es un fraude », dans *l'Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.





©Editions Liber 2019





Le règne de la quantité

La revue que nous avons fondée au début des années 1970 s'est appelée *Critère*, et non *Critique*. Nous étions pourtant encore si près de mai 1968 (1969 ici). C'était une indication presque trop claire de notre orientation. J'occupais en outre un poste de direction quand je l'ai fondée, ce qui en contexte soixante-huitard constituait un handicap. Après avoir obtenu un budget pour une revue, je l'ai d'abord offert à des collègues de l'autre camp. En cas d'échec de leur part, je pourrais impunément lancer mon projet. C'est ce qui s'est produit. Encore fallait-il que nous nous mettions à l'abri des luttes de pouvoir à l'intérieur de l'institution. La meilleure façon de le faire c'était de créer une société totalement indépendante. Ce que nous fîmes. Le sociologue Yves Martin, sous-ministre de l'Éducation et bientôt recteur de l'université de Sherbrooke, accepta de devenir président de notre conseil d'administration, dont ferait également partie un Québécois d'origine égyptienne de grande envergure, Mounir Rafla, directeur général du collège Ahuntsic. Ces deux hommes n'eurent aucune difficulté à former un conseil aussi prestigieux que celui de l'université de Montréal. Yves Martin était un proche de René Lévesque et le meilleur ami de Fernand Dumont.

Nous étions du bon côté, ce qui comportait certains dangers. Un homme comme Yves Martin aurait pu vouloir nous entraîner dans une direction contraire à nos principes. Il se limita à assurer notre



liberté et nos moyens d'action. Son rôle dans ma vie ne se limita pas à cela. Après mon départ de *Critère* en 1980 et jusqu'à maintenant, j'ai bénéficié de ses conseils et de son aide dans toutes mes aventures.

De tels appuis plaçaient la revue *Critère* dans une situation enviable, mais nous obligeaient à l'excellence. À ma connaissance, aucune revue québécoise n'aura par la suite de tels avantages, ce que j'ai toujours trouvé regrettable.

Au début de la décennie 1970, tout en dirigeant la revue *Critère* et en remplissant mes fonctions administratives, j'avais conservé un cours de philosophie pour le plaisir de rester en contact avec mes étudiants. J'étais au début de la trentaine. Et c'est à eux que j'ai voulu faire plaisir en écrivant mon premier livre, au risque de décevoir ma directrice de thèse qui me voyait plutôt comme un futur universitaire. Titre du livre: *Le 100 000^e exemplaire, essai sur la magie du nombre*. Le chef de l'un de nos grands partis politiques faisait alors campagne sur le thème de 100 000 emplois, et les livres de McLuhan, moitié images, moitié textes, suscitaient un grand intérêt même parmi les lecteurs les plus savants. Il y avait dans mon groupe d'étudiants un jeune photographe appelé à devenir un grand nom dans son art. Ce projet de livre incluant des photographies le passionnait.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Au moment où j'ai écrit ce livre, j'étais fier d'appartenir à une institution largement dominée par les sciences et les techniques. J'ai vu là une excellente occasion de mettre à jour et d'approfondir mes connaissances scientifiques. Je me suis initié à l'histoire des mathématiques, remontant jusqu'à Leibniz pour mieux comprendre le calcul intégral et différentiel. C'est la beauté du discours le plus élevé de la science sur la vérité qui m'a incité à en démasquer les mauvais usages.

J'avais déjà lu aussi *Le règne de la quantité* de René Guénon, de même que les pages de Ludwig Klages sur la montée du formalisme et le culte du record comme phénomène hystérique. Une observation de Montaigne devait me convaincre de pousser plus loin ma réflexion sur la place du chiffre dans la culture contemporaine. L'année 1582 fut écourtée de dix jours par le pape Grégoire XIII, qui corrigeait ainsi une erreur du calendrier de Jules César. Cet incident inspira le commentaire suivant à Montaigne :



Il y a deux ou trois ans qu'on accoursit l'an de dix jours en France. Combien de changements doivent suivre cette réformation ! Ce fut proprement remuer ciel et terre à la fois. Ce néanmoins, il n'est rien qui bouge de sa place ; mes voisins trouvent l'heure de leur semence, de leur récolte, l'opportunité de leurs négoce, les jours nuisibles et propices, au même point justement où ils les avoyent aassignez de tout temps ; ny l'erreur ne se sentait en notre usage ; ny l'amendement ne s'y sent. Tant il y a d'incertitude partout ! tant notre aperceance est grossière, obscure et obtuse¹.

Je poursuivais aussi un but politique avec la féconde illusion de remplir une mission historique. Dès le début de la réforme de l'enseignement collégial, divers groupes de pression contestèrent l'enseignement obligatoire de la philosophie. Aux armes politiques avec lesquelles je les combattais, j'ai voulu ajouter une arme plus digne de Socrate. Cette arme reposait sur l'intuition suivante : si Socrate revenait, il ferait d'abord la critique de la rhétorique chiffrée, laquelle occupait une place croissante dans l'argumentaire public. La chaîne de radio la plus populaire de l'époque avait comme slogan : « Tout le monde le fait, fais-le donc, écoute CKAC ! » et : « Comment peut-on penser ainsi en 1972 ? » Implicite ou explicite, c'était l'argument le plus utilisé dans les éditoriaux. J'avais beau consulter mes traités de logique, je ne trouvais pas de noms simples pour repérer ces sophismes. Je leur ai trouvé des noms américains comme il se devait : *rating*, *dating*, *extrapolating*², pour désigner l'extrapolation abusive, laquelle devenait l'effet boule de neige quand elle comportait une rétroaction positive. En 1985, plus de 50 % des Québécois étaient opposés à l'eugénisme, en 2010 plus de 80 % étaient en faveur, quand le diagnostic prénatal permettait de prévenir la naissance d'enfants atteints de certains handicaps telle la trisomie 21. Une pratique universellement rejetée quand elle était associée au nazisme était ainsi devenue une bonne chose en contexte libéral.

« Avez-vous fait un beau voyage ? — Oui, 2 000 kilomètres en une semaine ! » Je lançais mes étudiants à la chasse, dans les médias, aux substitutions de la quantité à la qualité. Mon photographe illustra

1. Montaigne, « Des boîtes », *Essais*, livre III, chapitre 11, Wikisource en ligne.

2. Voir Jacques Dufresne, « Contre les sophismes chiffrés », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.





cette bonne idée : deux pieds, l'un dans l'eau bouillante, l'autre dans l'eau glacée ; en moyenne, confort parfait. Il m'apprit aussi par une coupure de journal que les saints italiens sont majoritaires au paradis.

Un autre étudiant remonta jusqu'aux premiers numéros du journal *La Presse* à la fin du dix-neuvième siècle. Pas de chiffres au début, en 1884. Ils apparurent d'abord dans les tables de mortalité.

Le résultat de cette chasse m'a stupéfié. J'ai donc proposé la création d'un nouveau cours appelé « Lectures et interprétations des statistiques », persuadé que de son ciel étoilé Socrate m'approuvait et que la pertinence d'un tel cours serait bientôt reconnue par mes collègues et par le ministère de l'Éducation. À tort : je m'étais attaqué à un tsunami culturel.

Je garde, sans en sous-estimer les aspects négatifs, la nostalgie d'un monde, comme celui de Pythagore, où les nombres informaient les choses de l'intérieur pour en rendre la beauté plus manifeste, plutôt que de les transformer de l'extérieur en proliférant à leur surface.

Je garde aussi la conviction que la prolifération des chiffres, leur omniprésence dans ce qu'on appelle les communications est la principale cause de l'indifférence des gens à l'endroit des grandes causes comme celle de l'avenir de la planète.

Un conférencier écologiste venait déverser une pluie acide de chiffres sur l'imaginaire de ses auditeurs. On l'applaudissait. C'est seulement, disait-on, par des exposés de ce genre, fussent-ils eux-mêmes des symptômes du mal qu'ils décrivent, que l'on peut espérer *sensibiliser* les masses. Prétendre toucher les sens par des abstractions, n'est-ce pas la meilleure façon de les *insensibiliser*. « Insensibilité, mère des déraisons », disait le poète.

Konrad Lorenz semblait d'avis que la clarté froide des chiffres a un effet contreproductif sur les mobiles profonds qui poussent à l'action, tout se passant comme si le médium annihilait le message. Dans *L'agression*, il écrit : « Le fait que l'esprit le plus médiocre puisse saisir ce qui en droit ne devrait jamais arriver, et que ce qui ne devait pas arriver arrive cependant donne à méditer... Dans de tels cas, on peut presque toujours dire que l'action la plus rationnelle a été bloquée par la puissance incoercible des modes d'action et de réaction incoercibles innés. »

Mon indéracinable esprit critique en matière de sports et de records a fait chuter ma cote dans les médias et même mis mon honneur en péril. J'avais commis, dans une émission de télévision grand public,





l'erreur de me moquer d'un record consistant à tourner en rond dans une cage le plus longtemps possible. À ma sortie du studio un spectateur m'a agressé sauvagement.

Dans le chapitre sur l'environnement, je rappelais l'hypothèse de l'immaturité comme cause de la catastrophe écologique. Cette immaturité, on la retrouve dans l'incohérence d'un public incapable d'établir un lien entre une conception du sport et une conception du monde.

Les records sont le principal centre d'intérêt des jeux olympiques modernes. Tous les yeux du monde sont tournés vers les tableaux indiquant que tel ou tel record a été dépassé ; d'un millième de seconde peut-être, mais qu'importe, on raffinera la mesure jusqu'au milliardième de seconde plutôt que de reconnaître que la limite a été atteinte.

Ce phénomène n'est pas anodin. Il illustre, en l'enseignant à l'humanité entière, une philosophie qui, condition des plus grands succès de podium, est aussi la cause de bien des malheurs pour les individus et de bien des dangers pour l'espèce.

Voyez le caneton qui, à peine sorti de son œuf, court vers la mare la plus proche. Et voyez l'enfant qui, sur la plage, aperçoit la mer et court vers elle. La volonté est absente dans le cas du caneton. L'instinct seul détermine le mouvement. Dans le cas de l'enfant, son rôle est moins important. Dans l'un et l'autre cas, l'image du monde, la mare, la mer, indique le but du mouvement et le facilite mystérieusement. Une pièce vivante dans une maison exerce sur nous le même attrait fécond.

Les poids et haltères ont plutôt pour effet de nous repousser, du moins si nous ne sommes pas des Hercules de naissance. Pour les soulever de manière répétitive, il nous faut faire des efforts de volonté ayant pour but d'entraîner le corps, efforts dont le but n'appartient pas à la sphère de la vie, mais à celle de la quantité, car il s'agit d'un exploit vérifié par des mesures chiffrées, d'un dépassement objectif de soi-même et un jour, peut-être, du record mondial.

Le plaisir, dans ce cas, est aussi très différent de celui qui accompagne la course de l'enfant vers la mer. Dans ce dernier cas, le plaisir est l'émoi de la nature lorsqu'elle s'accomplit. Un tel plaisir est l'expression de la vie universelle. Le plaisir qui accompagne un acte volontaire est une satisfaction du moi. Spinoza disait que « la béatitude n'est pas la récompense de la vertu mais la vertu elle-même ». On peut dire que le plaisir de nature n'est pas la récompense d'un acte, mais cet acte lui-même. Tandis que le plaisir de l'haltérophile est la récompense





de ses actes, par rapport auxquels il demeure extérieur mais qui lui attirent l'admiration des spectateurs.

Accomplissement dans un cas, performance dans l'autre. Pour Ludwig Klages, un grand maître dans les analyses de ce genre, le culte du record, de la performance, est un phénomène hystérique. Il témoigne d'une grande pauvreté vitale compensée par la complaisance dans le formalisme et le besoin de représentation.

La personnalité hystérique est caractérisée par la réaction du besoin de représentation sur le sentiment de l'impuissance à vivre. Incapable de jouir du plaisir naturel, qui n'a pas besoin de s'offrir en spectacle pour exister, le recordman obtient en progressant sur l'échelle chiffrée un plaisir égotiste si peu authentique qu'il a besoin de l'approbation de spectateurs pour se rassurer sur lui-même. Un trait décisif de l'attitude de l'hystérique, c'est la dépendance à l'endroit du spectateur. Il est un porteur de masque chez lequel le masque serait devenu chair, ou plutôt derrière le masque duquel se trouve, non un être vivant, mais un engrenage prêt à suivre les injonctions du masque³.

Pourquoi cette merveille qu'était le nombre s'est-elle dégradée à ce point en devenant chiffre? L'extrait suivant de *Héritage de mots, héritage d'idées* de Léon Brunschvicg devait figurer un jour en tête du dossier sur la science de notre encyclopédie:

Reportons-nous au moment, presque solennel, dans notre vie, où tout d'un coup la différence radicale nous est apparue entre les fautes dans nos devoirs d'orthographe et les fautes dans nos devoirs d'arithmétique. Pour les premières nous devons ne nous en prendre qu'à un manque de mémoire. [...] En revanche pour les secondes on nous fait honte, ou plus exactement, on nous apprend à nous faire honte, de la défaillance de notre réflexion; on nous invite à nous redresser nous-mêmes. Notre juge, ce n'est plus l'impératif d'une contrainte sociale, la fantaisie inexplicable d'où dérivent les règles du « comme il faut » et du « comme il ne faut pas », c'est une puissance qui, en nous comme en autrui, se développe pour le discernement de l'erreur et de la vérité.

Cette impression salutaire d'un voile qui se déchire, d'un jour qui se lève, l'humanité d'Occident l'a ressentie, il y a quelque vingt-cinq

3. Ludwig Klages, *Les principes de la caractérologie*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1950, p. 113.





siècles, lorsque les Pythagoriciens sont parvenus à la conscience d'une méthode capable et de gagner l'assentiment intime de l'intelligence et d'en mettre hors de conteste l'universalité. Ainsi ont-ils découvert que la série des nombres carrés, 4, 9, 16, 25, etc., est formée par l'addition successive des nombres impairs à partir de l'unité: $1 + 3$; $4 + 5$; $9 + 7$; $16 + 9$, etc. Et la figuration des nombres par des points, d'où résulte la dénomination « nombres carrés », achevait de donner sa portée à l'établissement de la loi en assurant une parfaite harmonie, une adéquation radicale, entre ce qui se conçoit par l'esprit et ce qui se représente aux yeux.

Les siècles n'ajouteront rien à la plénitude du sens que l'arithmétique pythagoricienne confère au mot de Vérité. Pouvoir le prononcer sans risquer de fournir prétexte à équivoque ou à tricherie, sans susciter aucun soupçon de restriction mentale ou d'amplification abusive, c'est le signe auquel se reconnaîtra l'« homo sapiens » définitivement dégagé de l'« homo faber », porteur désormais de la valeur qui est appelée à juger de toutes les valeurs, de la valeur de vérité⁴.

Victor Hugo était un chantre du progrès qu'il attribuait comme il se doit à la science et à ses chiffres, Cela ne l'empêchait toutefois pas de pressentir le danger de confondre l'exact avec le vrai, comme il le fait dans un poème étrange et prophétique sur le chiffre dans *La légende des siècles*, « Le calcul, c'est l'abîme » :

[...] Tout être n'est qu'un nombre englouti dans la somme ;
 Prise avec ses rayons dans les doigts noirs de l'homme,
 Elle-même en son gouffre où le calcul l'éteint,
 La constellation que l'astronome atteint,
 Devient chiffre, et, livide, entre dans sa formule.
 L'amas des sphères d'or en zéros s'accumule.
 Tout se démontre ici. Le chiffre, dur scalpel,
 Comme un ventre effrayant ouvre et fouille le ciel.
 Dans cette atmosphère âpre, impitoyable, épaisse,
 La preuve règne. Calme, elle compte, dépèce,
 Dissèque, étreint, mesure, examine, et ne sait
 Rien hors de la balance et rien hors du creuset ;
 Elle enregistre l'ombre et l'ouragan, cadastre
 L'azur, le tourbillon, le météore et l'astre,
 Prend les dimensions de l'énigme en dehors,
 Ne sent rien frissonner dans le linceul des morts,

4. Léon Brunschvicg, *Héritage de mots, héritage d'idées*, Paris, PUF, 1945, p. 2-3.





Annule l'invisible, ignore ce que pèse
Le grand moi de l'abîme, inutile hypothèse,
Et met du plomb aux pieds des lugubres sondeurs.
À l'appel qu'elle jette aux mornes profondeurs,
Le flambeau monte après avoir éteint sa flamme,
La loi vient sans l'esprit, le fait surgit sans l'âme ;
Quand l'infini paraît, Dieu s'est évanoui.
Ô science ! absolu qui proscrit l'inouï !
L'exact pris pour le vrai ! la plus grande méprise.

René Guénon écrit :

Parmi les traits caractéristiques de la mentalité moderne, nous prendrons ici tout d'abord, comme point central de notre étude, la tendance à tout réduire au seul point de vue quantitatif, tendance si marquée dans les conceptions « scientifiques » de ces derniers siècles, et qui d'ailleurs se remarque presque aussi nettement dans d'autres domaines, notamment dans celui de l'organisation sociale, si bien que, sauf une restriction dont la nature et la nécessité apparaîtront par la suite, on pourrait presque définir notre époque comme étant essentiellement et avant tout le « règne de la quantité ». Si nous choisissons ainsi ce caractère de préférence à tout autre, ce n'est d'ailleurs pas uniquement, ni même principalement, parce qu'il est un des plus visibles et des moins contestables ; c'est surtout parce qu'il se présente à nous comme véritablement fondamental, par le fait que cette réduction au quantitatif traduit rigoureusement les conditions de la phase cyclique à laquelle l'humanité en est arrivée dans les temps modernes, et que la tendance dont il s'agit n'est autre, en définitive, que celle qui mène logiquement au terme même de la « descente » qui s'effectue, avec une vitesse toujours accélérée, du commencement à la fin d'un Manvantara, c'est-à-dire pendant toute la durée de manifestation d'une humanité telle que la nôtre. Cette « descente » n'est en somme, comme nous avons eu déjà souvent l'occasion de le dire, que l'éloignement graduel du principe, nécessairement inhérent à tout processus de manifestation ; dans notre monde, et en raison des conditions spéciales d'existence auxquelles il est soumis, le point le plus bas revêt l'aspect de la quantité pure, dépourvue de toute distinction qualitative ; il va de soi, d'ailleurs, que ce n'est là proprement qu'une limite, et c'est pourquoi, en fait, nous ne pouvons parler que de « tendance », car, dans le parcours même du cycle, la limite ne peut jamais être atteinte, et elle est en quelque sorte en dehors et au-dessous de toute existence réalisée et même réalisable.



Maintenant, ce qu'il importe de noter tout particulièrement et dès le début, tant pour éviter toute équivoque que pour se rendre compte de ce qui peut donner lieu à certaines illusions, c'est que, en vertu de la loi de l'analogie, le point le plus bas est comme un reflet obscur ou une image inversée du point le plus haut, d'où résulte cette conséquence, paradoxale en apparence seulement, que l'absence la plus complète de tout principe implique une sorte de « contrefaçon » du principe même, ce que certains ont exprimé, sous une forme « théologique », en disant que « Satan est le singe de Dieu ». Cette remarque peut aider grandement à comprendre quelques-unes des plus sombres énigmes du monde moderne, énigmes que lui-même nie d'ailleurs parce qu'il ne sait pas les apercevoir, bien qu'il les porte en lui, et parce que cette négation est une condition indispensable du maintien de la mentalité spéciale par laquelle il existe : si nos contemporains, dans leur ensemble, pouvaient voir ce qui les dirige et vers quoi ils tendent réellement, le monde moderne cesserait aussitôt d'exister comme tel, car le « redressement » auquel nous avons souvent fait allusion ne pourrait manquer de s'opérer par là même ; mais, comme ce « redressement » suppose d'autre part l'arrivée au point d'arrêt où la « descente » est entièrement accomplie et où « la roue cesse de tourner », du moins pour l'instant qui marque le passage d'un cycle à un autre, il faut en conclure que, jusqu'à ce que ce point d'arrêt soit atteint effectivement, ces choses ne pourront pas être comprises par la généralité, mais seulement par le petit nombre de ceux qui seront destinés à préparer, dans une mesure ou dans une autre, les germes du cycle futur. Il est à peine besoin de dire que, dans tout ce que nous exposons, c'est à ces derniers que nous avons toujours entendu nous adresser exclusivement, sans nous préoccuper de l'inévitable incompréhension des autres ; il est vrai que ces autres sont et doivent être, pour un certain temps encore, l'immense majorité, mais, précisément, ce n'est que dans le « règne de la quantité » que l'opinion de la majorité peut prétendre être prise en considération⁵.

Ludwig Klages définit le formalisme comme la « pensée par signes purs ». Les programmes d'ordinateur en sont de beaux exemples. Il s'agit d'une pensée telle que la soumission à la règle, à la convention, y est plus importante que la pensée par référence au réel. Et Littré n'est peut-être pas aussi éloigné qu'il semble de la vérité lorsque, ignorant le

5. René Guénon, *Le règne de la quantité et les signes du temps*, édition numérique, p. 3 et 4.



sens actuel du mot formalisme, il le rattache aux formalités et le décrit comme suit : « Attachement excessif aux formalités [...]. Réglementation excessive des actes de la vie. Goût des formes, de l'étiquette. »

« Le but de la pensée formaliste, poursuit Klages, c'est : des résultats de la pensée atteints sans l'effort de la pensée, des réponses trouvées sans l'intermédiaire de la recherche, la domination de l'Esprit établie sans le moyen et l'instrument de la conscience, qui dépend toujours pour une part de la Vie. Sans doute, le parfait formaliste serait un appareil de précision sans conscience, capable d'une variété de réactions inquiétante et qu'on pourrait alors composer, soit dans un atelier de construction, soit dans un alambic, comme un *homonculus*. »

C'est ainsi qu'au début du vingtième siècle, Klages avait prévu l'invention de l'ordinateur. Dans l'informatique, en effet, et plus précisément dans l'informatique appliquée aux communications, les formalités sont omniprésentes. Le vocabulaire lui-même témoigne de ce fait. Il gravite autour de mots comme algorithmes, programmes, protocoles, routines, commandes, langages (conventionnels par définition), séquences. Dans les règles à suivre pour communiquer avec quelqu'un, si vous négligez le détail le plus insignifiant, vous vous condamnez à l'échec. On note avec intérêt que ces caractéristiques sont celles d'une machine dont Ludwig Klages a prophétisé l'avènement en la désignant sous le nom de « parfait formaliste⁶ ».

On associe spontanément la notion de formalisme à la philosophie et aux mathématiques ; à bon droit, car c'est à l'intérieur de ces disciplines que le mot prend son sens le plus clair. On se prive cependant d'une clé importante pour la compréhension de l'histoire, quand on limite le sens du mot formalisme à cet usage. Car au moment précis où, en Europe, le formalisme commençait à s'imposer en philosophie et en mathématique, il commençait aussi à imprégner la vie quotidienne des gens. Au moment où Descartes inventait la géométrie analytique et où Leibniz jetait les bases de la logique formelle, la Bourse, une institution où le signe a plus d'importance que sa signification, apparaissait en Europe. Commentaire de Klages :

Et si à l'aspect de l'agitation criarde d'une bourse, nous avons tout à coup l'idée comique que cet acharnement fiévreux a lieu pour des

6. Ludwig Klages, *Les principes de la caractérologie*, op. cit., p. 84.



chiffres, et rien que des chiffres, nous pourrions bien aussitôt être pris d'un sentiment d'horreur à la pensée que ces batailles engagées pour des chiffres peuvent décider en un clin d'œil du sort de millions d'hommes. Ces chiffres signifient quelque chose (terre, pétrole, chemins de fer, ouvriers, etc.) ; mais ce sont eux-mêmes qui vivent d'une vie souveraine, dans le cerveau des lutteurs et non leur valeur significative : le signe domine le signifié, et la pensée par signes purs remplace la pensée par unités significatives, et même la pensée par concepts. C'est en cela que consiste l'essence même du formalisme.



©Editions Liber 2019



Les cultures et la médecine

Pour les intellectuels québécois de ma génération, Fernand Dumont était une figure de proue. Issu du milieu ouvrier le plus pauvre de la région de Québec, il avait pu faire ses études classiques grâce à un frère enseignant qui, ayant découvert son talent et sa soif de connaissances, devint son précepteur pour lui permettre d'accéder au baccalauréat par une voie irrégulière qui nécessitait un certain rattrapage. Il eut toujours de la reconnaissance pour cet homme et pour l'Église catholique qui lui avaient permis de s'élever rapidement jusqu'au sommet de la hiérarchie universitaire, en tant que professeur de sociologie à l'université Laval de Québec. C'est l'une des raisons pour lesquelles je l'ai toujours admiré, quels qu'aient été nos rapports personnels.

En 1980, le gouvernement québécois créait sur mesure pour lui l'Institut québécois de recherche sur la culture. Cela devait lui permettre de réaliser ses grands projets dans une liberté dont il n'aurait jamais joui en tant que professeur ordinaire dans une faculté.

Je fus, sans avoir sollicité la chose, l'un des premiers chercheurs à me joindre au nouvel institut. On me confia la responsabilité d'un grand traité d'anthropologie médicale. C'était un défi considérable pour moi qui ne détenait aucun diplôme dans cette discipline. Quelques anthropologues médicaux, ayant droit à ce titre de par leurs diplômes, dont plusieurs sont devenus des amis par la suite, Gilles Bibeau et Ellen Corin notamment, ont d'abord paru étonnés par ma soudaine



promotion. Dois-je préciser que j'ai toujours eu le plus grand respect pour leurs connaissances spécialisées et que j'ai profité de l'élan qui me portait pour en acquérir ma juste part. Il n'empêche que je ne doutais pas de la qualité de la formation que j'avais acquise dans le feu d'une action qui transformait mes études en un plaisir souvent enivrant dans mes conversations avec Illich, Dubos, Ellenberger, Escande, etc.

À la distance d'où je regarde ces choses désormais, je suis plus que jamais persuadé que des événements globaux et joyeux comme nos colloques, qui s'inscrivent dans la vie intellectuelle de personnes et de sociétés, plutôt que dans une course ascétique au diplôme, sont une façon exceptionnellement féconde d'acquérir des connaissances et de les transmettre.

Autre problème pour moi, je voyais mal comment de grands traités de ce genre, Fernand Dumont en avait d'autres en vue, pourraient correspondre à l'une des missions de l'Institut : assurer le rayonnement de la culture savante dans l'ensemble de la société ou, pour reprendre une distinction chère à Fernand Dumont lui-même, opérer un rapprochement entre la culture savante et la culture première.

La revue *Critère* avait connu de grands succès sur la place publique, ce qui m'avait valu d'obtenir une prestigieuse tribune chaque samedi dans le journal *Le Devoir*. J'étais dans une position idéale pour contribuer efficacement à la diffusion de la culture que je viens d'évoquer. Fernand Dumont préférait la recherche pure et se résignait facilement au risque du vase clos, ce par quoi il s'inscrivait dans une tradition qui m'inspirait le plus grand respect. Et il était le patron.

Je viens de relire le traité, plus de trois décennies après sa publication, avec une satisfaction qui m'incite à donner raison à Fernand Dumont et à les remercier, lui et notre ami commun Yves Martin, d'avoir osé m'accorder leur confiance dans une responsabilité aussi importante et devant un défi aussi difficile à relever. Ils jouissaient tous les deux d'une grande autorité en tant qu'universitaires, grâce à quoi j'ai pu obtenir la collaboration de tous les chercheurs auxquels je me suis adressé. Ils m'ont aussi aidé à bien structurer cet ouvrage de mille deux cents pages. Yves Martin assura lui-même la révision des textes, d'où le fait qu'on lit sur la page couverture : « Sous la direction de Jacques Dufresne, Fernand Dumont, Yves Martin ».

On peut trouver aujourd'hui plusieurs des articles du traité sur le site « Les classiques des sciences sociales ». Il est l'une des pièces



maîtresses, peut-être en a-t-il été l'inspiration, d'un grand site entièrement consacré à l'anthropologie médicale, une bibliothèque en ligne unique au monde à ma connaissance, du moins en langue française.

Les quelques milliers d'exemplaires publiés simultanément en France et au Québec ont été vendus, mais comment mesurer l'influence d'un tel ouvrage sur les professions de la santé et la société? Je puis au moins témoigner du fait qu'il a rendu possibles les colloques marquants sur les médecines alternatives organisés trois années de suite, 1985, 1986, 1987, par l'Agora.

Je demeure persuadé que ce traité contient une foule de questions, d'opinions et de faits qui devraient faire partie non seulement de la culture des professionnels de la santé, mais de la culture commune. En voici un aperçu. Dans bien des cas, ils conservent toute leur pertinence. Dans d'autres, il suffira de les compléter ou de les préciser à partir d'études plus récentes.

De tout temps, la famille a été reconnue comme le lieu privilégié où le petit de l'homme apprend les normes de conduite de sa société. Certains milieux vont encourager l'expression des plaintes, la recherche de l'aide alors que d'autres dévalorisent pareilles pratiques. Que l'on songe, par exemple, à la mère de famille américaine qui socialise son enfant à vivre sa maladie *like a man, not to be a sissy and not to cry*. Une telle socialisation n'a pas pour but de décourager le recours à la médecine, mais d'y recourir sur la foi de symptômes physiques et non pour combler des besoins émotionnels. Et là-dessus, il y a beaucoup de variations d'un groupe ethnique à l'autre.

En tout premier lieu, examinons l'étude de Zola qui compare la conduite de malade de 63 Italiens et de 81 Irlandais des deux sexes fréquentant deux centres hospitaliers de la région de Boston aux États-Unis. Les Irlandais sont portés à nier leur souffrance, à localiser leurs symptômes au niveau de certains organes comme l'œil, le nez, la gorge alors que les Italiens expriment leur maladie en dramatisant leurs symptômes. Cette dramatisation est un véritable mécanisme de défense: il faut bien faire du théâtre, question de combler les mille et une choses qui manquent et mettre du *make up* sur la tragédie de la vie! Cette théâtralisation italienne comme cette négation chez l'Irlandais rejoignent le mode favori de résolution des problèmes à l'intérieur de ces deux cultures. Pour l'Irlandais, sa répugnance apparente à avouer ses symptômes, sa manie de circonscrire son importance juste à une petite place précise ne seraient pas étrangères à l'idéologie du péché et de la culpabilité qui imprègne la société



irlandaise catholique. Ainsi, Zola écrit : « Dans une culture où la contrainte est la manière d'être habituelle, la tentation est sans cesse présente et l'on doit s'en préserver. Comme la chair est faible, on s'attend en retour à ce que le péché soit très probable. Aussi, quand il se produit un événement inattendu ou désagréable, recherche-t-on ce que l'on a fait, ou dû faire de mal. Peut-être les trois localisations préférées pour les symptômes (les yeux, les oreilles, la gorge) doivent-elles être entendues comme l'expression symbolique de la source la plus immédiate de leur péché et de leur culpabilité — ce qu'ils ne devraient pas avoir vu, ce qu'ils ne devraient pas avoir entendu et ce qu'ils ne devraient pas avoir dit. »

Le lien entre le type de société et le type de maladie physique vaut également pour la maladie mentale.

En Inde, par exemple, écrit Roland Jaccard, certains comportements, qui n'étonnent personne, qui sont même considérés comme l'expression d'une grande sagesse, seraient jugés, d'après nos critères occidentaux, comme typiquement schizophréniques ou délirants : « Imaginer qu'un homme, tout juste vêtu d'un pagne, maigre à faire peur, le visage peinturluré de rouge et de bleu, grattant sa vermine, s'accroupisse au coin d'une mairie parisienne et reste là des heures, des jours, à grignoter quelques grains de millet, parfois chantonnant, le plus souvent immobile et muet. Si encore il mendiait, son comportement serait intelligible, mais il ne tend même pas la main. Gageons qu'il franchirait vite le porche d'un hôpital psychiatrique... » « Cet homme, continuait Albert Béguin, je l'ai vu cent fois en Inde : les dévots s'accroupissaient autour de lui, le contemplaient longuement dans l'espoir de recevoir quelque émanation de sa sagesse¹. »

En anthropologie médicale, on appelle symbole un vêtement, une œuvre d'art, un récit considéré sous l'angle de leur rapport avec l'organisme humain, la santé et la maladie : question cruciale qui se pose dans toutes les cultures : la qualité de ces symboles, leur beauté, osons employer ce mot, est-elle un facteur de santé ? Les premières réponses que j'ai trouvées à cette question m'ont déçu en ce sens que les symboles en cause sont présentés, non comme des choses ayant

1. Henri Dorvil, « Types de sociétés et de représentations du normal et du pathologique : la maladie physique, la maladie mentale », dans *Traité d'anthropologie médicale. L'institution de la santé et de la maladie*, en ligne.





un effet direct sur l'imaginaire, mais comme de simples filtres pour des agents pathogènes biologiques.

Voici ce qu'a écrit un anthropologue réputé, J. Armelagos, au sujet du vêtement : « Le rôle de la culture dans la modification de l'interaction entre l'environnement inorganique et la population peut être illustré par l'usage du vêtement, qui va transformer l'impact des rayons ultra-violetts sur la population². »

Comme il s'agissait de préciser le rôle de la culture, on était en droit de s'attendre à ce que le vêtement soit présenté comme un moyen de renforcer l'identité, de favoriser la réinsertion sociale et de modifier par là l'impact de l'environnement inorganique sur l'organisme. Il est au contraire réduit, et de la façon la plus directe, à sa fonction biologique, simple filtre pour les rayons ultra-violetts.

Le rôle de filtre n'exclut certes pas un rôle plus direct, mes lectures m'ont toutefois convaincu que c'est la thèse du filtre qui avait la cote parmi les anthropologues de la santé. Ce qui m'a incité à avouer cette crainte : on découvrira peut-être un jour que le prix à payer pour l'hygiène physique et pour la rationalité qui l'a accompagnée et soutenue aura été l'élimination du milieu de vie de présences et de symboles nourriciers, sans lesquels l'imaginaire ne peut que s'atrophier. On découvre aujourd'hui que le simple contact avec un animal peut améliorer l'état de santé.

Claude Lévi-Strauss rend compte d'une guérison obtenue par un shaman sud-américain au moyen d'un récit magico-religieux. Voici un court extrait de son texte, qui rappelle d'abord quelques paroles du shaman où il s'adresse au *niga*, c'est-à-dire à la force vitale : « Ton corps [celui qu'il s'agit de ranimer] gît devant toi dans le hamac ; son blanc tissu est étendu ; son blanc tissu interne se meut doucement ; ta malade gît devant toi, croyant qu'elle a perdu la vue. Dans son corps ils [les esprits protecteurs] replacent son *nigapurbalele* [l'âme de sa vie]... »

Puis Claude Lévi-Strauss commente :

La malade, ayant compris, ne fait pas que se résigner : elle guérit. Et rien de tel ne se produit chez nos malades quand on leur a épliqué la

2. Voir Jacques Dufresne, « Aspects culturels de la santé et de la maladie », en ligne sur le site des Classiques des sciences humaines.



cause de leurs désordres en invoquant des sécrétions, des microbes ou des virus. On nous accusera peut-être de paradoxe si nous répondons que la raison en est que les microbes existent et que les monstres n'existent pas. Et cependant la réaction entre microbe et maladie est extérieure à l'esprit du patient, c'est une relation de cause à effet; tandis que la relation entre monstre et maladie est intérieure à ce même esprit, conscient ou inconscient: c'est une relation de symbole à chose symbolisée, ou pour employer le vocabulaire des linguistes, de signifiant à signifié. Le shaman fournit à sa malade un langage, dans lequel peuvent s'exprimer immédiatement des états informulés, et autrement informulables. Et c'est le passage à cette expression verbale qui permet en même temps de vivre sous une forme ordonnée et intelligible une expérience actuelle, mais, sans cela, anarchique, ineffable qui provoque le déblocage du processus physiologique, c'est-à-dire la réorganisation, dans un sens favorable, de la séquence dont la malade subit le déroulement³.

Belle illustration de l'efficacité directe des symboles.

Dans le *Traité d'anthropologie médicale*, nous avons pu établir une corrélation intéressante entre le passage à l'expression verbale dont parle Lévi-Strauss et l'alexithymie. Celui qui a créé ce mot, le professeur Peter Sifneos, de l'université Harvard, n'hésitait pas à présenter l'alexithymique comme la personnalité de notre temps, indiquant par là que l'ensemble des traits définissant l'alexithymie correspondait « au profil social courant des individus ».

« Les manifestations alexithymiques dites nucléaires sont au nombre de quatre, explique Jean-Louis Pedinielli, dans l'un des premiers ouvrages parus en français sur la question: l'incapacité d'exprimer verbalement les émotions ou les sentiments; la limitation de la vie imaginaire; la tendance à recourir à l'action pour éviter ou résoudre les conflits; la description détaillée des faits, des événements, des symptômes physiques⁴. »

Il existe divers tests permettant de mesurer le degré d'alexithymie d'une personne, et d'établir des corrélations entre cet état psychologique et diverses maladies. Même si les études sur le sujet ne sont encore qu'à l'état d'ébauche, on possède des données significatives permettant de penser qu'il peut y avoir un lien entre l'alexithymie

3. Cité dans *ibid.*

4. Jean-Louis Pedinielli, *Psychosomatique et alexithymie*, Paris, PUF, 1992, p. 13.



et les maladies en général, qu'elles soient physiques, réputées psychosomatiques ou psychologiques. Peter Sifneos a montré que 44 % des malades psychosomatiques qui ont passé ses tests pouvaient être considérés comme alexithymiques, que le taux évolue entre 33 % et 47 % dans le cas des maladies respiratoires, entre 30 % et 66 % dans le cas des douleurs chroniques, entre 20 % et 45 % dans le cas des maladies du système digestif. Dans la population en général, le taux d'alexithymie oscille autour de 8 %.

Le principal intérêt de ces études est qu'elles indiquent clairement qu'il y a un lien entre la pauvreté de l'imaginaire, que l'on peut connaître par l'étude des rêves, et la morbidité en général. Non seulement faudrait-il, dans ces conditions, revoir les thèses traditionnelles sur les maladies psychosomatiques, mais faire l'hypothèse plus générale que, en médecine, l'heure est peut-être venue d'accorder à la dimension symbolique autant d'importance qu'à la dimension biologique. Au lieu de miser sur les senseurs pour aider les gens à se familiariser avec leurs propres émotions, il conviendrait peut-être de les aider à découvrir les nourritures symboliques dont ils ont besoin.

Dans la conclusion de son livre, Jean-Louis Pedinielli présente l'alexithymie comme une fermeture au sens :

L'alexithymie est une forme particulière de fermeture au sens des événements internes (émotionnels) comme externes, fermeture dont le mécanisme et les effets sont totalement différents de ceux de la névrose et de la psychose. Cette privation de sens liée au style particulier de communication fait de l'alexithymie l'un des paradigmes de l'analyse de l'élaboration psychique du somatique, aux côtés de l'hystérie, de l'hypocondrie et du langage d'organe⁵.

Il va de soi qu'une telle fermeture au sens des événements internes nuit à la vigilance à l'égard de soi-même. L'alexithymie apparaît comme une déficience de la raison imaginative. Il semble bien qu'il soit possible d'établir une relation entre l'alexithymie et le fonctionnement du cerveau et du système nerveux en général. Sifneos et ses collègues de Harvard et de France ont commencé des études prometteuses sur cette question infiniment complexe.

5. *Ibid.*, p. 122.



Le contrat à plein temps en vue du *Traité* fut suivi de contrats à temps partiel, lesquels m'ont permis d'écrire deux livres : *La reproduction humaine industrialisée* et *Le procès du droit* qui ont contribué à assurer le rayonnement de l'Institut dans l'ensemble de la société québécoise. Ce furent mes derniers contrats.

L'Institut s'était pour ainsi dire fonctionnarisé et avait mis comme condition de ma participation que j'accepte de travailler dans un bureau à Montréal. Mon refus de le faire mit fin à mes contrats. Fernand Dumont me dit en souriant que j'arrivais toujours à me débrouiller pour gagner ma vie. Effectivement, pendant ce temps, j'étais passé du *Devoir* à *La Presse* où m'attendait une tribune encore plus prestigieuse, je donnais des conférences, j'organisais des colloques, ce qui pouvait donner l'impression que j'occupais plusieurs emplois en même temps. Mon port d'attache restait la petite ferme où nous vivions.

En préparant ce livre, j'ai lu et relu, avec une joie qui dissipe tous les nuages du passé, le texte d'une entrevue que Fernand Dumont m'avait accordée en 1978 dans le cadre des travaux de *Critère* sur le thème de « L'âge et la vie ». Il a répondu à toutes mes questions d'une façon originale, dans un style fluide, clair, ferme, vivant, naturel, qui fait parfois défaut dans ses publications. Quand il m'arrivait de critiquer ces écrits, Hélène, qui avait librement suivi un de ses cours, me répétait invariablement : « Il était éblouissant et les étudiants étaient suspendus à ses lèvres ! », ce qui aide à comprendre pourquoi il jouissait déjà d'une grande notoriété quand il a publié ses premiers livres.

Voici un passage d'un entretien qui m'aura marqué à jamais. Il y est question de Marx, de la mort, de la finitude, du progrès et de l'utopie :

Critère : On sait que Marx a escamoté la mort. Mais comment le problème de la finitude se présente-t-il dans son œuvre ?

Fernand Dumont : Il ne se présente pas. Je connais des choses sur l'enfance dans Marx, je ne connais rien sur la mort. Sur l'enfance, il y a une page, d'ailleurs bien connue, qui est troublante. Marx était un idéologue du progrès, comme tous les hommes de son temps. Ce qui le gênait, chacun a sa fissure, c'était l'art grec, qu'il admirait infiniment. Compte tenu de son système, il aurait fallu qu'il range cet art parmi les idéologies de la cité grecque. Mais il en faisait une exception en disant : quand il s'agit de l'enfance de l'humanité, on peut déroger à l'explication idéologique. Engels

pensait la même chose des sociétés primitives. Lui aussi était en accord avec l'idéologie de son époque. Au commencement de l'histoire, il y avait, selon lui, une sorte d'enfance de l'humanité; temps merveilleux, que peut-être on pourrait retrouver un jour, à la fin, tout à fait à la fin...

À mon sens, ce n'est pas par accident que le marxisme engendre des sociétés totalitaires. C'est parce qu'il évacue la mort. L'origine profonde de toutes les sociétés totalitaires, c'est le fait qu'on ne tient pas compte de la finitude de l'homme, qu'on veut ériger le monde humain en système, en tenant pour acquis que tout système social pourrait durer.

Critère: Vous seriez donc d'accord avec Lord Acton qui disait que le meilleur moyen de faire de la terre un enfer, c'est de vouloir en faire un paradis...

Fernand Dumont: Parfaitement. Cette mentalité engendre des problèmes qui ont un rapport étroit avec notre sujet. Les hommes ne vivent plus dans le présent, aussi bien sur le plan collectif où ils se préoccupent surtout de la croissance du PNB ou de la société sans classes qui viendra un jour, que sur le plan personnel où ils halètent vers un vieillissement que, d'ailleurs, ils ne désirent pas. Non, nous ne vivons pas dans le présent. Je trouve à ce propos que les utopies sont extrêmement pernicieuses. Elles reportent toujours les hommes dans un monde où ils ne sont pas. Sur ce point, je suis platonicien. Ce qui est merveilleux dans la *République* de Platon, c'est qu'il y a une utopie, un modèle pour la société, mais ce modèle n'est pas dans l'avenir. Platon le dit expressément: ce que je décris comme une république n'advientra jamais, mais si les citoyens qui vivent dans la cité ont toujours devant les yeux le modèle de cette république, alors... Donc, il faut mettre l'utopie au-dessus de nous et non au-devant de nous. Mais je me demande comment nous allons faire pour déraciner ce postulat que nous portons tous jusqu'au fond de notre être, qui dit que l'histoire va quelque part et que la vie humaine va vers un accomplissement. Ce n'est pas vrai. La vie humaine va vers la mort.

Critère: Le sens de l'histoire aurait donc éliminé le sens de la vie?

Fernand Dumont: C'est ce que je crois. On pourrait avoir un autre sens de l'histoire. Il n'est pas inventé encore. Un sens de l'histoire où il n'y aurait pas d'accomplissement, seulement des recommencements. Une telle conception de l'histoire s'applique aux âges de la vie. Ceux qui, comme moi, approchent de la cinquantaine savent très bien que, s'ils vivent encore, ce n'est pas parce qu'il y a eu dans leur vie une belle ligne continue qui mène à la maturité, aux feuilles d'automne, aux fruits qui tombent, mais parce que, à trois ou quatre reprises, il y a eu dans leur vie des recommencements, aussi absolus



que la naissance. C'est ce qu'a été pour moi la quarantaine. C'est ce que sera la mort, je crois, mais là... je parle en tant que chrétien. Quoi qu'il en soit, plus je vieillis, plus je conçois la mort de cette façon : comme une autre étape.

Et la naissance? Fernand Dumont devait quelques années plus tard me demander de réfléchir sur cette question dans un contexte marqué par l'avènement de nouvelles techniques de reproduction ayant d'abord été appliquées dans les fermes. Cela a donné *La reproduction humaine industrialisée*.

Philippe Ariès m'avait appris que la rationalisation de la reproduction humaine en Europe avait été précédée de celle des troupeaux de brebis, de porcs, de vaches. Bergers, porchers, vachers surveillaient les troupeaux sans contrôler leurs ébats reproductifs. À partir du dix-huitième siècle, précise Ariès, « on cessa de laisser le bétail dans un demi-abandon, pour le considérer non plus comme un instrument d'exploitation, mais bien comme un objet de spéculation, pour la viande, le lait ou le fromage. Dès lors on a commencé à l'engraisser d'une part, à le sélectionner de l'autre. Il ne s'est plus reproduit naturellement. L'homme préside aux accouplements de son étable. C'est devenu une opération très importante dans la vie rurale. Ainsi l'homme a été amené peu à peu à diriger à son gré la reproduction animale et, par conséquent, à considérer la génération comme une technique, à l'instar des autres techniques d'une ferme moderne. N'y a-t-il pas eu contagion de l'animal à l'homme? L'habitude de régler la vie animale n'a-t-elle pas gagné le couple humain? ou plutôt la sélection des espèces ne traduit-elle pas ce même sentiment d'utilisation rationnelle du monde qui conduit à régler l'instinct sexuel dans les rapports conjugaux? »

Dans la campagne où je vivais, j'avais sous les yeux le résultat de la sélection accélérée par l'insémination artificielle : l'omniprésence de la vache holstein dans le paysage.

Auparavant il y avait de par le monde une grande variété de vaches adaptées, selon les lois de l'évolution, à la variété des paysages. La jersey de mon enfance, petite vache alerte, me paraissait mieux adaptée à nos collines et à nos champs que la grosse bête du plat pays hollandais. Mais elle avait déjà presque entièrement disparu de notre région au profit de la future race unique.

Les humains auraient désormais le choix de leurs descendants. Mais quels seraient leurs critères? Orienteraient-ils leur sélection vers





le bonheur, la sagesse et la bonté ou vers des qualités plus rentables dans l'immédiat. J'apprendrais bientôt que les parents américains n'hésitent pas à donner des hormones de croissance à leurs enfants pour en faire de meilleurs joueurs de basketball. N'était-ce pas là une indication de la façon dont les choses se passeraient dans l'ensemble de l'humanité? Platon, dans le « mythe d'Er » avait exprimé les mêmes craintes. Quand ils attachent plus d'importance au choix qu'à la finalité, les hommes ne choisissent pas ce qu'il y a de meilleur pour eux.

La mondialisation de la vache holstein n'était-elle pas une préfiguration de la mondialisation des humains? La question méritait d'être posée, ne serait-ce que pour nous inciter à prévoir le pire et à tenter de l'éviter. Quel était le critère de sélection dans le cas des holsteins? Le bonheur de ces animaux, leur santé, leur adaptation à un paysage? Au contraire, on cesserait bientôt de les envoyer aux prés, leur pis deviendrait tellement lourd qu'elles auraient peine à le porter, un jour prochain, dans les fermes *intelligentes*, elles n'auraient plus de contacts avec leurs cousins, les mammifères humains.

Le critère serait un rendement basé sur le poids de leur lait multiplié par son taux de matière grasse. C'est ce critère qui déterminerait le mode de paiement, en excluant le taux de protéine, critère plus subtil qui était en vigueur dans plusieurs autres régions du monde.

Allait-il de soi qu'il faille exclure des critères de ce niveau pour la sélection et, dans l'immédiat, le dressage des humains? L'obésité qui allait bientôt devenir une plaie mondiale ne prouverait-elle pas que la formule « poids X gras » des aliments suscitait la convoitise des humains?

J'en étais là dans mes réflexions quand j'ai reçu la visite d'un chercheur en médecine vétérinaire de l'université de Montréal, le professeur Benjamin Simard. « Savez-vous, me dit-il, que dans une université du Wisconsin, on a réussi à fabriquer seize jumeaux parfaitement identiques à partir d'un même embryon, seize vaches holstein, qui auront toutes les mêmes taches noires aux mêmes endroits? Dans nos laboratoires nous nous sommes arrêtés à quatre. »

Comme tous les esprits curieux de ma génération, j'avais lu *Le meilleur des mondes* de Huxley. Dans ce livre, l'auteur supposait que les hommes possédaient déjà le moyen technique de fabriquer en série des citoyens alpha, mais aussi des citoyens delta. L'eugénisme que l'on croyait à jamais interdit depuis la défaite des nazis allait bientôt





être légitimé, en contexte démocratique et libéral en tant que choix entre adultes consentants. En réalité, on s'était déjà engagé dans un processus conduisant aux mères porteuses et aux utérus artificiels.

Ce à quoi je ne pouvais me résigner pour trois raisons principales :

a) La perte du sens de la limite dans ce domaine crucial renforcerait une démesure généralisée mettant l'existence même de la biosphère en péril.

b) L'irresponsabilité des savants qui s'en remettraient après coup aux éthiciens, alors qu'une fois accomplies, leurs innovations deviendraient irréversibles. J'avais compris que, sauf exception, ce qui est possible techniquement devient nécessaire.

c) La règle des adultes consentants priverait l'éthique de tout fondement sur la nature ou la surnature. Qu'est-ce qu'un adulte, qu'est-ce que le consentement et donc la liberté? Deux mots confus! L'adulte étant souvent si peu adulte et les consentements si peu consentis, ne conviendrait-il pas qu'on revienne à une morale un peu plus objective?

Ce livre ne passa pas inaperçu. J'ai participé à la plupart des débats publics sur la question, j'ai repris mes principaux arguments dans mes articles de *La Presse* et surtout j'ai reçu l'appui d'une femme exceptionnelle, Francine McKenzie, alors présidente du Conseil du statut de la femme, ce qui m'a valu d'être invité à une réunion du comité national d'éthique à Paris où j'ai rencontré Jacques Testard, le père techno d'Amandine (le premier bébé-éprouvette français), mais surtout le premier savant français à faire preuve d'esprit critique à l'endroit de cette nouvelle tendance.

Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, Francine McKenzie était déjà atteinte d'un cancer jugé incurable. C'est dans cet état qu'elle a organisé à Montréal un colloque international intitulé la « Maternité en laboratoire », auquel j'ai participé de même que la sociologue Louise Vandelac, laquelle devait reprendre à son compte, pour les décennies à venir, la position de madame McKenzie : « Collectif, disait-elle, l'eugénisme était une horreur, individualisé, on dirait qu'il prend du chic. »

Lorsqu'elle s'est éteinte, j'ai rendu hommage à Francine McKenzie dans un article de *La Presse* (17 juin 1988) : En voici un extrait :

Pour ma part, je n'ai connu Francine McKenzie que quelque temps après sa première attaque grave, il y aura bientôt deux ans. J'ai tout de suite perçu chez elle la totale liberté de ceux qui n'ont



plus rien à perdre et le savent de tout leur être. C'est cette liberté qui lui conférait son autorité morale. Que vont penser mes amis de droite de telle de mes opinions, mes amis de gauche de telle autre? Est-ce que je ne vais pas nuire à ma carrière si je dis le fond de ma pensée sur cette question? Francine McKenzie était complètement exempte de ces entraves pusillanimes et, pour cette raison même, fort répandues.

On aura également pu noter que les deux Québec qui l'avaient formée, celui de ses racines religieuses et celui de son passage à la laïcité, convergeaient en elle sans les fausses notes que sont en pareille circonstance une ferveur dictée par la culpabilité ou un durcissement découlant d'une lucidité au fond mal assurée.

La corde raide sur laquelle elle se maintenait en équilibre était à une telle hauteur que l'on craignait le pire à tout instant, ce pire n'étant pas pour elle la mort mais une chute soit dans le sentimentalisme, soit dans la mise en scène, soit dans l'illusion. Elle restait naturelle et vraie; elle semblait ne pouvoir trouver refuge que dans une plus grande lumière. Elle parlait volontiers des derniers textes qui l'avaient marquée, dont un sur la beauté qui contenait cette phrase: « La beauté inonde d'une joie de vivre qu'il faudrait mourir pour goûter pleinement. »



©Editions Liber 2019





Le droit, les droits et la justice

Le procès du droit a paru en 1987 à l'enseigne de l'Institut québécois de recherche sur la culture. Si je l'ai entrepris, c'est pour protéger l'humus social contre la froide rationalité des lois et des droits, deux choses nécessaires certes, mais devenant mortifères quand, emportées par l'inflation, elles se substituent à une règle sociale avec laquelle elles devraient composer subtilement.

Inflation juridique dans le cas d'un pays fortement centralisé comme la France, où le nombre de lois est démesuré, inflation judiciaire dans un pays plus libéral comme les États-Unis, lequel compte vingt fois (1986) plus d'avocats que le Japon, car la tendance y est de recourir aux tribunaux pour le moindre litige.

Au moment d'écrire ce livre, je craignais, comme une trentaine d'experts que j'avais consultés, que le Québec ne succombe à la fois au mal français et au mal américain. Dans l'immédiat, c'est le mal américain qui m'inquiétait. C'était l'époque où l'on fermait des parcs dans une ville riche comme Cambridge parce que le coût des assurances responsabilité était trop élevé. Pourquoi était-il trop élevé? Parce que les procès devant jury tenaient lieu de mesures sociales dans ce pays. Que la règle de droit prive une ville entière de sa vie sociale dans un lieu public, c'était le signe d'une barbarie que je voulais épargner à mes concitoyens.

D'où mes plaidoyers en faveur de la déjudiciarisation, de la médiation et du droit préventif. Ce qui m'a incité à faire l'éloge d'une





profession distinctive du Québec : le notariat. Un bon notaire est un juge avant le fait. Un bon contrat est un acte de droit préventif.

La Chambre des notaires a offert un exemplaire de mon livre à chacun de ses membres, m'a ensuite invité comme conférencier et est devenue le partenaire de l'Agora dans un colloque international intitulé « Le droit en question ». Peu après, on m'a offert d'être membre d'un comité aviseur que le ministre de la Justice de l'époque, Gil Rémillard, avait institué en vue de son projet de réforme du code civil. Un sommet de la justice eut lieu en 1991 et on me demanda d'écrire le texte d'introduction des *Actes* de ce sommet. Voici un passage de ce texte :

Je fais une troisième et dernière distinction : entre les processus sociaux spontanés et les processus institutionnalisés. Me souvenant que la démocratie et le droit, en Grèce comme en Amérique, ont commencé par les processus sociaux spontanés ; sachant d'autre part que l'institutionnalisation exprime la maturité mais aussi la fatigue et l'inertie des sociétés, constatant enfin que l'institutionnalisation est à bien des égards excessive dans nos sociétés, j'en conclus après Fernand Dumont, Jacques Grand'Maison, Ivan Illich et tant d'autres observateurs des sociétés, que l'heure est venue de veiller avec une sollicitude particulière sur toutes les formes de spontanéité sociale, ce qui me conduit à un préjugé favorable à la démocratie directe et à cette justice par les citoyens qu'on appelle aussi justice informelle.

Abraham Lincoln, dans un cours de droit, donnait le conseil suivant : « Découragez le litige. Autant que vous le pourrez, persuadez vos voisins d'accepter un compromis... » En tant que pacificateur, l'avocat a plus de chances d'être un homme bon. Il aura toujours assez de travail pour lui.

Tout en s'inscrivant dans deux tendances opposées, l'inflation juridique et l'inflation judiciaire ont convergé pour créer un climat favorable aux droits de l'homme, lesquels ont substitué des conflits de principes à des conflits d'intérêts, des absolus à des relations. À l'humble droit romain a succédé un droit envahissant simultanément l'espace autrefois réservé à la règle sociale d'un côté, à la règle morale de l'autre.

Relations ! J'ai le privilège de cultiver et d'habiter telle terre, mais aussi l'obligation d'entretenir les chemins qui la bordent et de fournir des vivres à l'armée de mon pays. Si je ne remplis pas mes obligations, il y aura procès et un juge tranchera en s'inspirant d'un principe humble lui aussi, fondé sur une relation : l'égalité proportionnelle,



consistant par exemple à faire varier la responsabilité en fonction de la richesse et du pouvoir. Le juge se montrera clément à l'endroit d'un petit propriétaire terrien qui a le choix entre travailler pour nourrir sa famille et entretenir sa part du chemin public.

La source qui coule sur ma terre ne servira pas à abreuver tout le village! C'est mon droit! Cette expression si courante aujourd'hui n'aurait eu aucun sens dans l'ancien droit. Tout au plus aurait-on pu dire: la parcelle de terre qui m'est assignée comporte aussi des privilèges. Cela suffisait pour créer des conditions telles qu'un être raisonnable puisse s'épanouir dans des rapports non idéalisés avec ses semblables. Surviennent les droits de l'homme. S'ils étaient compatibles entre eux, le respect de l'un entraînerait le respect de l'autre, mais ils ne le sont pas. Droit à la sécurité, mais aussi droit à la liberté, droit de porter les vêtements de son choix, mais aussi droit de participer à la vie intime d'une communauté. Entre les droits de l'homme, il y a autant d'incompatibilités qu'entre des frères ennemis. Auréolés au début d'une universalité qui les plaçaient à une altitude réduisant à la fois leur nombre et leurs différences, ils devaient finir par devenir des droits subjectifs. « Ou bien les droits de l'homme sont universels, mais seulement en principe, ou bien ils deviennent des droits concrets, mais alors particuliers aux hommes tels qu'ils sont. [...] L'accumulation continue et souvent disparate de nouveaux droits implique un abandon progressif de leur fondement dans une nature rationnelle, et vérifie la prédominance de plus en plus grande des intérêts de l'individu concret¹. »

Le droit humble supposait une adhésion à une réalité transcendante, l'égalité proportionnelle déjà évoquée (*æquitas*, en latin), pouvant servir de critère dans l'exercice du jugement et de source d'inspiration dans l'accomplissement des obligations, sans laquelle les droits ne sont que des coquilles vides. Or les droits de l'homme ont proliféré dans un contexte dominé par le droit positif dont ils comblaient les lacunes, mais sans rétablir le lien avec la réalité transcendante.

Qu'est-ce que le droit positif? Réponse de Michel Villey:

Désormais tout l'ordre juridique procède de l'État et se trouve enfermé dans ses lois. C'est le positivisme juridique, philosophie

1. Jean-Jacques Wunenburger, « Les droits de l'homme, du fondement philosophique à l'illusion idéologique », *Contrepoint*, n° 50-51, 1983.



des sources du droit qu'acceptent la plupart des juristes et qui les dispense, en les soumettant à la volonté arbitraire des pouvoirs publics, de la recherche de la justice.

Il est vrai que le positivisme revêt maintenant des formes nouvelles: de volontariste, il devient scientifique et sociologique. On nomme droit le mouvement spontané des institutions tel que le constaterait la sociologie².

Remèdes à un droit positif dont Hitler avait tiré profit, les droits de l'homme sont devenus des idéaux flottant au-dessus des individus, comme autant de bouées auxquelles chacun peut se raccrocher sans pouvoir hélas! être toujours élevé par elles, en étant au contraire souvent réduit à les abaisser jusqu'à soi. Avec le risque de passer ainsi de l'aspiration à la revendication... et de sombrer dans la pensée magique:

On peut aussi poser le problème fondamentalement différemment. Ce ne sont pas les droits qui comptent, mais les moyens matériels et spirituels de les respecter. Croire qu'il suffit de proclamer un droit pour qu'il soit respecté, c'est de la pensée magique. Si l'on est sérieux quand on proclame un droit, il faut immédiatement poser le problème suivant: comment fera-t-on apparaître les ressources matérielles et l'énergie spirituelle requises pour en assurer le respect? Tous ces enfants que les riches de ce monde ont laissé mourir de faim ont au moins droit à l'ultime secours d'une présence humaine chaleureuse au moment de leur mort! Il faudrait avoir atteint le dernier degré de la barbarie pour ne pas faire un tel souhait, mais dans l'État actuel des choses du monde, c'est le dernier degré de l'hypocrisie qu'il faut avoir atteint pour transformer ce souhait personnel en un droit inscrit dans une charte. Il y a une question préalable. Elle est gênante, sans réponse peut-être, mais il faut quand même la poser: comment faire surgir les milliers de mères Teresa nécessaires au respect de ce droit³?

Le triomphe des droits de l'homme cache une autre supercherie, liée celle-là au passage de la législation sur l'interdit à la législation sur le permis. Ce climat favorisait une nouvelle forme, raffinée, de démagogie: acheter des votes en offrant aux électeurs des droits qu'ils

2. Michel Villey, *Le droit et les droits de l'homme*, Paris, PUF, 1983, p. 9.

3. Jacques Dufresne, *Le procès du droit*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, p. 69.





possédaient déjà — puisque tout était permis — plutôt que des faveurs plus concrètes et plus coûteuses. Ruse suprême, par la même opération, le gouvernement auteur de la charte réduisait le pouvoir des parlements, et donc celui des élus et des électeurs au profit des tribunaux.

Dérive vers le totalitarisme, m'avait appris Julien Freund dans un entretien pour la revue *Critère* qu'il m'accorda en 1978 :

Critère : Vous avez beaucoup écrit sur le totalitarisme.

Julien Freund : J'ai essayé de montrer comment le totalitarisme entre dans la pensée par des voies détournées. La nouvelle façon de légiférer est l'une de ces voies. Une bonne loi porte sur l'interdit, non sur le permis. Or, aujourd'hui, nous trouvons très séduisant, dans notre confusionnisme intellectuel, de légiférer sur le permis. C'est une grave erreur. Lorsqu'on légifère sur le permis en matière de liberté, on nous dit : vous êtes libres dans tel ou tel domaine et le reste vous est interdit ; tandis que lorsqu'on légifère sur l'interdit, ce qui est interdit est précis et c'est tout le reste qui est permis.

Critère : Pourriez-vous donner un exemple ?

Julien Freund : La législation française sur l'avortement est permissive et c'est pourquoi elle est dangereuse. Nous ne connaissons pas les conséquences des législations de ce genre. [...] Légiférer sur l'interdit c'est, croit-on, pactiser avec ces choses détestables que sont l'autorité et la hiérarchie. En légiférant sur le permis, on donne au contraire le sentiment de participer à la contestation. En fait, on se donne une illusion de liberté. La liberté totale s'appelle le hasard ou l'arbitraire. Il n'y a de liberté que dans l'affrontement de la nécessité, ce qui veut dire que l'homme est une créature qui est aux prises avec ses déterminations biologiques, psychiques ou sociales. La liberté totale signifierait que l'homme pourrait s'engendrer lui-même, sans le secours du sein de sa mère. Projet en voie de réalisation.

Critère : Mais quel est le lien entre la législation permissive et le totalitarisme ?

Julien Freund : Il est évident. Les interdits sont peu nombreux et faciles à circonscrire dans un code. En légiférant sur l'interdit, on intervient donc aussi peu que possible dans la vie des individus. Le domaine du permis est beaucoup plus vaste. En s'engageant dans la voie de la législation sur le permis, on se condamne à enfermer progressivement l'individu dans un filet inextricable de lois et de règlements. Le totalitarisme, c'est le système qui réduit la liberté à ce que permet un code⁴.

4. *Critère*, n° 22, été 1978, p. 31-46.





Pour bien administrer la justice, on devrait s'inspirer d'un modèle simple que nous pouvons représenter sous forme de pyramide :



Cette figure résume la proposition générale suivante : qu'à défaut d'avoir été empêché d'éclater par la vertu des citoyens, le litige soit, autant que possible, réglé spontanément par la société ; que dans les situations où, malgré tout, le risque de litige est grand, on ait recours à un spécialiste du droit préventif, c'est-à-dire soit à un notaire qui par son statut d'officier public est en réalité un juge avant le fait, soit à un avocat qui se donne comme but de jouer un rôle semblable à celui du notaire. Si le litige éclate malgré toutes ces précautions, il faut d'abord tenter de le résoudre par des procédés qui, tout en garantissant le maximum de justice, sont plus légers et plus doux que le recours aux tribunaux : ces procédés sont dans l'ordre : la conciliation, la médiation et l'arbitrage. Les règlements à l'amiable viennent en dernier lieu parce c'est le procédé qui offre le moins de garanties contre le recours à la force. Ne se rendraient dans ces conditions jusqu'aux tribunaux que des litiges qu'il aurait été absolument impossible de régler autrement et qui, autant que possible, auraient une valeur exemplaire.

À propos de ce que nous appelons ici l'autorégulation ou la justice spontanée, il convient d'abord de rappeler que si elle est impossible dans les sociétés riches, elle n'en est pas pour autant un signe de barbarie. On peut fort bien soutenir que la justice spontanée est le signe d'une forme achevée de civilisation, tandis que la justice institutionnalisée serait plutôt la marque d'une civilisation à ce point occupée par la production et la consommation de biens que les citoyens n'ont pas de temps à consacrer à l'essentiel de la vie dans une cité : l'harmonie sociale.

C'est la thèse que l'écrivain mexicain Gustavo Esteva a soutenue lors du symposium « Le droit en question » organisé en 1990 par



l'Agora en collaboration avec la Chambre des notaires du Québec. Pour illustrer sa thèse, M. Esteva a donné l'exemple suivant. La scène se passe dans le quartier populaire de Tepito, à Mexico. Des parlementaires étrangères en visite dans le quartier apprennent qu'un grave crime vient tout juste d'être commis : un homme d'âge mûr a violé une adolescente.

Hauts cris des distinguées visiteuses qui réclament un châtiment exemplaire par les tribunaux. Mais il n'y a pas de tribunaux à Tepito. La punition est spontanée. Au café, et dans les réunions publiques, le vide se crée autour du coupable. Chacun prend ses distances par rapport à lui. On ne voit toutefois pas l'utilité de le rejeter de la communauté pour qu'il soit emprisonné à l'extérieur et devienne un cas de psychiatrie. Mise à part sa passion pour les trop jeunes filles, c'est un citoyen remarquable. Dans les corvées, il est toujours le plus efficace. Le temps passe. Une jeune fille accepte de l'épouser. Dans ces conditions, la victime et sa mère conviennent de faire la paix avec lui.

Comment traiter de cette justice spontanée sans évoquer celle des Amérindiens ? « Pour maintenir l'ordre social, écrivent Robert Vachon et N'Tsukw, l'autochtone ne procède pas par acte législatif, décision judiciaire, coercition et sanction physique, mais par la coutume et la persuasion du groupe. Le processus judiciaire lui-même est conçu plus en fonction du rétablissement de l'ordre naturel que du châtiment éventuel du coupable. Ce n'est pas un jugement formalisé avec tribunal, jugement effectif, condamnation, mais un jugement non formalisé de l'opinion publique⁵. »

Qu'est-ce donc que la justice⁶ ? Tout indique que les hommes ont d'abord eu la révélation de la justice à travers la souffrance provoquée en eux par l'injustice. Dans la tradition babylonienne, il y a un personnage appelé le Juste souffrant : je n'ai fait de mal à personne, disait-il, sans révolte, et pourtant voyez comme je suis frappé par le malheur et la maladie. Il y a un personnage semblable dans la Bible : Job.

5. *Les actes du sommet de la justice*, Bibliothèque nationale du Québec, gouvernement du Québec, 1993.

6. Je reprends dans ce qui suit ce que j'ai déjà écrit dans le dossier « Justice » de l'*Encyclopédie de l'Agora*.



Lorsque le poète grec Hésiode évoque la justice, c'est après avoir décrit l'injustice. Quant à Solon, le législateur vénéré par les plus grands philosophes grecs, il a placé un poème évoquant l'injustice au cœur de sa constitution.

C'est dans l'indignation devant l'injustice qu'il faut d'abord chercher la voie de la justice. Il faut toutefois au préalable pouvoir distinguer le sentiment authentique et universel d'injustice de l'insatisfaction personnelle qui est à l'origine des revendications.

Simone Weil a su faire cette distinction :

Il y a depuis la petite enfance jusqu'à la tombe, au fond du cœur de tout être humain, quelque chose qui, malgré toute l'expérience des crimes commis, soufferts et observés, s'attend invinciblement à ce qu'on lui fasse du bien et non du mal. C'est cela avant toute chose qui est sacré en tout être humain.

Le bien est la seule source de sacré. Il n'y a de sacré que le bien et ce qui est relatif au bien. Cette partie profonde, enfantine du cœur qui s'attache toujours à du bien, ce n'est pas elle qui est en jeu dans la revendication. Le petit garçon qui surveille jalousement si son frère n'a pas eu un morceau de gâteau un peu plus grand que lui cède à un mobile venu d'une partie bien plus superficielle de l'âme. Le mot de justice a deux significations qui ont rapport à ces deux parties de l'âme. La première seule importe⁷.

Peut-être serait-il préférable de ne même pas tenter de définir la justice. C'est ce que pensait Simone Weil. « Il est, écrit-elle, des mots qui ont toute leur vertu en eux-mêmes, qu'on appauvrit en tentant de leur faire correspondre une conception, ce qu'ils expriment étant inconcevable. Justice est l'un de ces mots. »

Dans le poème d'Hésiode, la Justice est personnifiée. Le Juste souffrant de Babylone ou de la Bible sont des témoins. Solon lui-même est un témoin de la Justice. Ainsi en est-il de celui que, dans la *République*, Platon appelle le Juste. En cet homme, qui préfigure le Christ d'une façon saisissante, s'incarne la pensée de Socrate : le juste préfère subir l'injustice plutôt que de l'infliger à autrui.

On peut ramener à trois modèles les conceptions de ceux qui ont eu l'audace de définir la justice.

7. Simone Weil, *Écrits de Londres et dernières lettres*, Paris, Gallimard, 1957, p. 13.



Pour Platon la justice est cette *harmonie intérieure* grâce à laquelle chacun peut déterminer ce qui est conforme à son véritable intérêt personnel. Une telle définition suppose que l'on admette qu'il existe une nature humaine et qu'il est possible de la connaître en elle-même et dans son rapport avec le bien.

Aristote a une conception de la justice comme *équité*. Elle est au centre du droit romain et de la philosophie politique médiévale. Le droit romain ne repose pas sur une idée générale et transcendante de la justice, mais sur un principe simple, la justice particulière ou égalité proportionnelle (*æquitas*, en latin), dont un juge s'inspirera pour trouver le juste milieu entre les points de vue de deux personnes — représentées ou non par un avocat — qui se disputent un bien. L'égalité proportionnelle se rattache à l'idéal de la justice générale. Elle est, si l'on veut, la forme infinitésimale sous laquelle la finalité de la morale est présente dans la sphère du droit. Par le souci qu'il a de l'égalité proportionnelle, le juge peut trancher en élevant un peu le niveau auquel se situe chacun des plaideurs en défendant sa cause.

Comment traduire le mot anglais *fairness*? Puiqu'il s'agit du respect des termes d'un contrat social, lesquels sont analogues aux règles d'un jeu, on peut utiliser le mot *honnêteté*. Le bon joueur est celui qui ne triche pas, qui est honnête. L'honnêteté dans la défense de ses intérêts personnels! Cette définition est celle de John Rawls, lequel, même s'il se présente comme un continuateur de Locke et de Kant, appartient d'abord à la sphère de la philosophie analytique anglo-saxonne. Il n'y a plus de nature humaine en cause ni de référence à une idée transcendante de la justice, mais seulement le constat déjà fait par John Locke, le fondateur du libéralisme, que la première chose qu'un être vivant raisonnable cherche à assurer c'est sa propre survie. Il s'agit au fond, pour l'auteur de *Théorie de la justice*, de préciser les conditions dans lesquelles chacun peut assurer le mieux possible sa survie dans un contexte social où tous font le même calcul.

Pour établir sa conception de la justice, Rawls s'est placé si loin des situations concrètes qu'il a négligé complètement le fait que l'individu soucieux de ses intérêts personnels n'est pas en concurrence seulement avec d'autres individus comme lui, mais aussi avec des puissances impérialistes et des personnes morales telles que les multinationales. Cette conception semble destinée à persuader les êtres humains qu'ils

échappent à l'injustice dès lors que leurs besoins primaires sont satisfaits et qu'ils peuvent consommer à volonté.

Dans la perspective de Simone Weil, plus proche de Platon que des modernes, une telle conception de la justice correspond à la partie la plus superficielle de l'âme. Elle ne peut en conséquence que provoquer des revendications, elles-mêmes source de violence. Elle provoque déjà trop de procès. Elle durcit déjà les rapports humains en substituant la règle de droit à la règle sociale spontanée. Advenant le cas où les sociétés où elle triomphe sombreraient dans la pauvreté, rien ne protégerait ces sociétés contre la pire des déchéances et les pires excès.

Il y a deux mille huit cents ans, dans *Les travaux et les jours* (« L'âge de fer »), Hésiode nous avait déjà mis en garde contre de tels excès.

On n'accordera plus aucune valeur au respect des serments, à la justice, au bien; les honneurs iront bien plutôt à qui perpétrera des crimes et des violences; la justice résidera dans la force, on ne respectera plus rien; le coquin provoquera la ruine de l'homme de bien en débitant sur son compte des propos tortueux, appuyés d'un faux serment; aux pas de tous les misérables mortels s'attachera la jalousie médisante, heureuse de nuire avec sa face hideuse. Alors, leur beau corps enveloppé dans leur manteau blanc, quittant pour l'Olympe la terre aux larges routes, Conscience et Justice abandonneront les hommes, et rejoindront la tribu des Immortels. Il ne restera aux mortels que la souffrance et sa tristesse; contre le malheur il n'y aura pas de recours.

La démocratie

Au cours de l'été 1992, le président de l'Assemblée nationale, monsieur Jean-Pierre Saint-Onge, me demanda de l'aider à préparer le symposium international sur la démocratie qui, l'année suivante, devait marquer le bicentenaire des institutions parlementaires du Québec. Ma première contribution au projet prit la forme d'un court essai intitulé *La démocratie dans le monde*. Bientôt traduit en anglais, il fut remis à tous les participants. Au symposium je présentai une communication intitulée « Démocratie et culture ».

Vers la même époque, le journal *La Presse* me demanda, pour un cahier spécial sur la démocratie, de présenter en dix tableaux les grandes lignes de l'évolution des institutions démocratiques en Occident. Ces dix tableaux devaient être un condensé du texte sur le même sujet que j'avais préparé pour l'émission *L'aventure* de la radio de Radio-Canada. La série de cinq émissions de deux heures chacune fut diffusée au début de septembre 1992.

Enfin, au printemps 1994, le Musée de la civilisation de Québec me demandait de préparer une série de rencontres où la fresque qui commençait à prendre forme serait ramenée à cinq thèmes ou étapes. Les rencontres eurent lieu cinq lundis de suite, à compter du 31 octobre 1994. Elles avaient pour but de souligner le vingt-cinquième anniversaire de l'institution du protecteur du citoyen au Québec.

Le champion de la cause populaire à Rome fut Jules César, mieux connu toutefois comme fondateur de l'empire. Chemin faisant, César inventa le premier journal, ce qui lui permit de réduire la puissance du Sénat.

César épousa la cause du peuple à sa manière, c'est-à-dire efficacement, au moyen d'un mélange de ruse et de force sans égal peut-être dans l'histoire. Il a bien vite compris qu'il lui fallait soumettre le Sénat. Pour cela, il avait besoin de la force militaire; il l'acquit en faisant la conquête des Gaules. Il avait aussi compris que l'autorité du Sénat tenait en partie au fait que ses délibérations étaient tenues secrètes. Il eut l'idée de les faire transcrire et de les afficher chaque matin sur les murs du forum. Il appela ces transcriptions *Acta Diurna*. Le premier journal était fondé. Ce fut un dur coup pour les oligarques. Le peuple romain avait enfin accès à l'information.

César fut bientôt en mesure de faire appliquer la *lex iulia agraria*. Et comme les Gracques, pour les mêmes raisons, il fut assassiné par des sénateurs. César avait toutefois prévu cette éventualité. Par testament, il avait confié ses pouvoirs impériaux à un certain Octave (le futur empereur Auguste) qui aura sa force, mais non sa magnanimité. César avait en effet l'habitude d'accorder son pardon à ses plus irréductibles adversaires. Auguste montra moins de détachement.

Il sera toujours permis de penser que César rêvait d'une république idéale plutôt que d'un pouvoir personnel qu'il semble avoir dédaigné dès qu'il l'eut acquis. On croirait en effet qu'il a été complice du complot de Brutus, tant il a été indifférent aux rumeurs qui l'en avaient averti.

César n'eut qu'un ennemi, le seul sénateur romain qu'il ne put ni vaincre ni corrompre: un honnête imbécile appelé Caton d'Utique. À la suite de la dernière grande bataille que César eut à livrer, l'irréductible Caton se suicida plutôt que de donner à son illustre adversaire l'occasion de lui accorder son pardon. César ne le lui pardonna pas.

Caton fut le dernier digne représentant d'un Sénat qui fut tout de même l'une des institutions les plus stables et, somme toute, les plus dignes — du moins dans l'adversité — que l'Occident ait connues. Il faudra attendre plus de quinze siècles pour retrouver dans un pays des institutions qui se rapprochent autant de la démocratie.



Entre-temps, que se passa-t-il? Ma surprise fut grande quand, dans le magistral ouvrage de Jean Baechler, *La démocratie*¹, j'ai trouvé une réponse à ma question :

Pour le choix de l'abbé, l'élection a été retenue par saint Benoît au VI^e siècle, toutes les autres techniques étant impossibles ou inadéquates. Le monachisme occidental est ainsi devenu par la force des choses, et non de propos délibéré, un véritable laboratoire des pratiques électorales pendant au moins cinq siècles. Elles ont servi de modèles aux communes italiennes, avant d'être reprises par les régimes parlementaires. Les démocraties modernes ne doivent rien, en matière de techniques électorales aux démocraties antiques, dont l'expérience avait été oubliée, elles doivent tout aux ordres monastiques.

Il faut pour être élu abbé une majorité des deux tiers. Tous les moines sont éligibles et la cabale est interdite. Les partis politiques le sont aussi ipso facto. Belle occasion de rappeler que les partis politiques ne vont pas de soi dans la tradition démocratique. Le système des partis a toujours eu des adversaires, même parmi les démocrates les plus irréprochables. Voici l'opinion d'une illustre contemporaine, Simone Weil : « Les gens de 1789 n'auraient jamais cru possible qu'un représentant du peuple pût abdiquer sa dignité au point de devenir le membre discipliné d'un parti. Rousseau d'ailleurs avait montré clairement que la lutte des partis tue automatiquement la République. Il en avait prédit tous les effets ». Quand elle a écrit ces lignes, vers 1942, dans *L'enracinement*, Simone Weil avait à l'esprit la Troisième République française, catastrophique à ses yeux.

Les monastères ont aussi été les conservatoires de l'État de droit. Une fois élu, l'abbé n'exerce pas son pouvoir arbitrairement ; il est soumis à une admirable constitution : la règle de saint Benoît, qui prévoit notamment que l'assemblée des moines est obligatoirement consultée pour toute décision importante. « La force de la règle de saint Benoît réside dans l'union de principes immuables avec la plus grande somme de libertés dans les détails, liberté laissée non aux individus mais à l'abbé². »

1. Jean Baechler, *La démocratie*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.

2. Dom Philibert Schmitz, *Histoire de l'ordre de saint Benoît*, Maredsous, 1942.





Le fruit de mes recherches sur la démocratie devait bientôt prendre la forme d'un livre sur la démocratie athénienne, livre intitulé *La démocratie athénienne, miroir de la nôtre* que, logiquement, je destinais à un large public³. C'était l'époque où en Italie un éditeur avant-gardiste proposait les classiques à quelques dollars l'unité. Pourquoi ne pas l'imiter? Ne trouvant aucun éditeur qui était prêt à le faire, je me suis transformé en éditeur et j'ai fait imprimer mon livre dix mille exemplaires, qui me revenaient à 0,50 \$ chacun. En librairie, le succès de mon opération fut limité, on devine pourquoi, mais je projetais de vendre le livre en grande quantité à des maisons d'enseignement, ce qui me permit d'en écouler plus de sept mille et de limiter les pertes. Ce qui m'incita aussi à renoncer à ce métier qui n'était pas le mien.

On considère Solon comme le père de la constitution athénienne. Au début du sixième siècle, il instaura une justice qui sera fondée sur des lois plutôt que d'être à la merci de l'arbitraire de quelques puissants personnages. Tous les citoyens seront égaux devant cette justice et tous y auront accès, à condition qu'ils veuillent et puissent assurer eux-mêmes leur défense. Le même Solon créa les principales institutions démocratiques, mais il faudra attendre encore un siècle, où la transition sera assurée par des tyrans, pour que la réforme démocratique soit achevée.

Les oligarques avaient si peu le souci de la justice qu'ils finirent par s'entre-déchirer. En se faisant eux-mêmes justice, ils devinrent victimes de cette loi de la jungle qu'ils destinaient à la plèbe. La vendetta se généralisa, achevant de discréditer une justice qui n'était déjà plus qu'une caricature. Pendant ce temps, les pauvres prenaient conscience de leur force, aidés par une nouvelle classe de commerçants et de banquiers, devenus les grands rivaux des propriétaires terriens. L'un des plus beaux moments de l'histoire de l'humanité se préparait ainsi: l'avènement de l'État de droit, lequel suppose le déploiement de l'intelligence dans l'universel.

Accéder à l'universel consiste à juger en s'appuyant sur des critères situés par-delà les intérêts et les préjugés d'un groupe particulier. Au début du sixième siècle avant notre ère, les citoyens d'Athènes ont dégagé le plus beau de ces critères pour juger des régimes politiques:

3. Les paragraphes qui suivent sont repris à cet ouvrage accessible en version intégrale sur le site de l'*Encyclopédie de l'Agora*.



l'idée de justice. Cette idée de justice était certes présente au cœur de tous les êtres humains depuis toujours, mais elle était demeurée voilée, confuse, mêlée à la peur, à l'angoisse. Guidés par Solon, les Athéniens ont dégagé cet idéal de sa gangue. Partout autour d'eux, sauf en quelques endroits, la Mésopotamie par exemple où l'État de droit avait été ébauché, la justice et la force étaient restées mêlées de façon telle qu'il semblait à jamais acquis que la justice était l'intérêt du plus fort. Faisaient la loi et les lois ceux qui avaient le pouvoir de les faire respecter dans leur intérêt. Imaginons l'émerveillement de personnes qui auraient toujours vécu sous un ciel gris le jour où, pour la première fois, elles verraient le soleil briller de toute sa force par-delà des nuages qu'il aurait dissipés. À en juger par la façon dont l'art et la littérature des sixième et cinquième siècles sont pénétrés du souci de la justice, les Athéniens ont connu un tel émerveillement quand ils ont vu apparaître une justice se distinguant non seulement de la force, mais capable de la tenir en respect, tel un soleil qui, en plus de briller, tempérerait la violence des vents et des flots.

Gardons-nous toutefois de voir en Solon un théoricien ayant dessiné le plan détaillé d'un bel édifice social dont on aurait confié la réalisation à des fonctionnaires. Tout s'est passé de façon plus spontanée et plus simple. Solon n'était ni un dieu, ni un modèle de vertu, ni même un héros. On est tenté de dire : ce n'était qu'un sage. On dit même qu'il fit tout ce qu'un habile négociateur aurait fait dans les mêmes circonstances, promettant aux pauvres le partage des terres et aux riches la confirmation de leurs créances. Qui voudrait le lui reprocher puisque, ayant ainsi apaisé les esprits dans les deux camps, il gagna le temps qui lui permit de faire pénétrer ses idées plus avant dans la conscience de ses concitoyens ? C'est ainsi qu'il obtint non seulement l'interdiction des procès iniques mais, pour les pauvres, des droits qui fondèrent leur fierté et, pour les riches, le maintien de privilèges qui leur évitaient de perdre la face. L'État de droit existait enfin. Par-delà la force des uns et la faiblesse des autres, régnait la justice incarnée dans des lois, parfois étonnantes, comme celle qui taxait d'infamie quiconque refusait de prendre parti dans un débat crucial.

Solon a lui-même rendu compte de son œuvre dans un texte qui a été transmis à la postérité par Aristote. Voici quelques extraits de ce texte, dans la traduction de Marguerite Yourcenar. Solon fait d'abord



allusion aux techniques d'arpentage que les riches utilisaient pour s'emparer de la terre de leurs débiteurs insolvables.

Ô Temps sois mon témoin ! Et toi, ô noire Terre,
Mère de tous les dieux ! Toi que j'ai délivrée
Des bornes dont tu fus bassement encombrée
Par les accapareurs ! Toi que j'ai affranchie !
Redressant la Justice indignement gauchie.

Plutôt que de devenir esclaves sur une terre appartenant désormais au maître, de nombreux paysans préféraient l'exil. Les lois de Solon permirent à ces exilés de rentrer au pays.

J'ai ramené dans leurs foyers par Zeus bâtis
Les exilés, innocents ou non, engloutis
Dans le malheur, vendus, chassés ou bien partis
D'eux-mêmes et si longtemps errant à l'étranger
En proie à la misère, au malheur, au danger,
Qu'ils avaient oublié la langue de leurs pères !

Et voici comment des lois justes font renaître les hommes :

Et d'autres qui tremblaient sous un injuste maître,
Ici même, opprimés, je les ai fait renaître,
Et de nouveau, grâce à mes lois, les voilà libres !

L'expression *tissu social* a des racines profondes en Occident :

J'ai réparé, j'ai joint, j'ai rapproché les fibres
Aidant les pauvres, juste envers les gens prospères,
En haut ainsi qu'en bas, j'ai placé l'équité.
Un cupide et un lâche eût peut-être hésité
Sans savoir diriger ou tenir en respect
La foule. Je n'ai pas, pour être moins suspect
À certains, transigé, pactisé ; quand les chiens
Attaquent, le loup les tient en respect ; les biens
Reçus grâce à mes lois, ils n'osaient en rêver,
Et de meilleurs que moi vont plus tard m'approuver.
Le grand législateur est aussi un médiateur
J'empêchai que chacun, à son gré n'écramât





Le lait de tous. Et quand la colère enflamma
Les deux partis, moi seul, entre eux médiateur,
Je me tins...

La politique selon Solon : l'art discret du moindre mal, le contraire de l'*engineering* social tapageur.

Solon ressemble à Ulysse, comme Périclès ressemblera à Solon. Il ne fait aucun doute que ces Grecs sont inspirés, enthousiastes, au sens qu'ils donnaient eux-mêmes à ce mot : habités par un dieu (*en theos*). Il ne fait aucun doute non plus que le texte que nous appelons le poème fondateur est l'œuvre d'un être épris de justice. Mais ces mêmes Grecs sont humains, si humains qu'au moment où l'on serait tenté de les idolâtrer ils posent un geste banal, ils disent un mot de tous les jours, ont une faiblesse commune, comme pour nous rappeler que la mesure, y compris dans l'admiration des meilleurs, est le bien à leurs yeux. De même qu'Ulysse, tout en se laissant éblouir par Nausicaa, toucher par sa grâce, n'en continuait pas moins de faire ses calculs intéressés, de même Solon, si enthousiaste qu'il ait été, n'a jamais cessé de miser avant tout sur la raison, si bien que c'est une phrase qui semble banale qui résume le mieux son œuvre : « Je ferai des lois si conformes aux intérêts des citoyens, qu'ils croiront eux-mêmes plus avantageux de les maintenir que de les transgresser. » Plutarque dit aussi de Solon « qu'il accommodait bien plus les lois aux choses que les choses aux lois ».

C'est le souvenir des premières lois ouvrières qui peut le mieux nous aider à comprendre ce qu'a pu être l'État de droit pour ceux qui y accédaient après des siècles d'injustice. Voici des travailleurs que des patrons tiennent à leur merci : ils mourront de faim s'ils perdent leur emploi. Les patrons le savent, et ils contrôlent le gouvernement qui pourrait théoriquement prendre la défense des travailleurs. Dans ces conditions, l'ouvrier perd sa dignité d'être humain, et même son autonomie d'être vivant, pour n'être plus, par rapport à la force qui s'exerce sur lui, qu'une chose inerte : marchandise ou machine. Dans *Les temps modernes*, Charlie Chaplin a parfaitement rendu compte de cette tragédie. Il a montré à toute une société satisfaite de sa démocratie de surface ce que c'est que d'être soumis à la force, sans pouvoir s'appuyer sur le droit pour se défendre contre elle.

Il est essentiel que tous ceux qui jouissent de leur pleine dignité d'êtres humains se souviennent qu'un tel passage à l'État de droit





est une conquête récente et fragile de l'humanité et que, à défaut d'une vigilance constante et d'une source d'inspiration très élevée, on retourne toujours par inertie aux rapports de force.

Gardons-nous toutefois de confondre l'État de droit dont il est ici question avec le paradis sur terre dont rêveront un jour les marxistes et autres utopistes. La politique est l'art du moindre mal. C'est dans cet art que Solon a excellé. Grâce à lui, les Athéniens, non pas tous les Athéniens, mais uniquement ceux qui étaient citoyens, sont devenus égaux devant la loi, une loi qui était écrite désormais. Ils n'ont pas eu les mêmes droits, ils ne pouvaient pas tous accéder aux postes les plus recherchés, et si l'effacement des dettes des petits paysans avait mis fin à une injustice grossière, cette mesure n'avait pas élevé les plus pauvres au rang des plus riches.

Pourtant en dépit de toute sa sagesse, Solon s'éloigna d'Athènes en laissant l'impression qu'il avait mécontenté tout le monde. Les riches étaient en colère et les pauvres n'étaient pas vraiment satisfaits. Plutarque lui reproche aimablement d'avoir trop aimé le plaisir, mais c'est peut-être ce qui fit de lui un bon politique. Aimant le plaisir, le sien et celui de ces concitoyens, il n'a pas voulu le sacrifier à des idéaux abstraits, comme le feront plus tard Lénine et Staline. Comme récompense, il n'a eu de son vivant que ce qu'il semble avoir préféré au pouvoir : l'oubli. Il avait cependant suscité la démocratie et ouvert la voie au siècle de Périclès. Lénine et Staline ont eu de leur vivant le pouvoir et la gloire, mais ils laissèrent derrière eux l'enfer. Grâce à Solon, il y aurait en Occident une tradition selon laquelle un créancier ne peut pas réduire un être libre à l'esclavage parce qu'il n'aurait pas payé ses dettes.

Périclès fit la gloire d'Athènes pendant plus de trente ans (~462-~429). Son exemple soulève entre autres la question des rapports entre démocratie et croissance économique. C'était un homme de grande culture. Cela lui a permis de justifier par de brillants discours les injustices qu'il commettait contre les cités alliées. Car le prix de la justice à l'intérieur de la cité consistait en effet dans l'injustice contre les cités voisines. En agissant ainsi, n'a-t-il pas au moins eu le mérite de faire durer le régime démocratique quelques années de plus ? Sans la croissance économique assurée par l'argent puisé dans le trésor commun, ce régime aurait-il tenu ?





Cette question est d'une brûlante actualité. Aujourd'hui, plus encore qu'à l'époque de Périclès, la croissance économique n'est-elle pas la condition de la démocratie plutôt que son résultat, comme on s'est plu à le dire immédiatement après la chute du mur de Berlin? On devait constater par la suite que le régime autoritaire de la Chine, après celui du Chili, avait mieux favorisé la croissance économique que les nouveaux régimes démocratiques des pays de l'Est.

Mais comment assurer la croissance économique et, à travers elle, la démocratie? Avant même d'avoir achevé d'incarner son idéal de justice, Athènes mit l'humanité devant une gênante vérité: on ne peut faire durer la justice dans un État qu'en pratiquant l'injustice contre d'autres États. À titre d'exemple, c'est dans une Europe enrichie par ses colonies que les conditions de la démocratie libérale sont apparues. Il y a bien peu d'exemples permettant de penser que cette démocratie est possible en dehors des injustices à l'égard d'autres États ou à l'égard des descendants. S'ils n'ont plus de colonies, ce qui n'est vrai qu'à moitié, les pays riches d'aujourd'hui auront assuré leur prospérité par trois moyens injustes à l'égard de la descendance: l'inflation, les déficits publics et l'usage abusif du droit de polluer la planète et de prélever plus que leur part de ses ressources non renouvelables.

Mais si jamais, en dépit de toutes ces injustices, la croissance n'est pas au rendez-vous, ou encore si elle s'accompagne d'inconvénients, le chômage, par exemple, comment assurerons-nous une paix sociale qui était auparavant liée aux retombées de la croissance? On sait ce qui est arrivé à la démocratie athénienne à la fin du cinquième siècle. Nos démocraties, quoi qu'en disent leurs dirigeants, peuvent de moins en moins compter sur la croissance. Que leur arrivera-t-il?

Elles n'ont pas le tonus qu'elles avaient en 1930, et la pente qu'elles ont à remonter est beaucoup plus abrupte, car le degré de décomposition sociale est plus avancé. Tel me semble être le bilan des quarante années de croissance facile d'après-guerre.

C'est la preuve que le problème de nos sociétés est d'abord moral. Ajoutons à ce diagnostic que le problème environnemental frappe désormais d'immoralité des politiques de conquête et d'abus de droits qu'autrefois l'on pouvait plus facilement considérer comme normales ou inévitables.

Les métaphores empruntées à la thermodynamique me paraissent toutefois plus adéquates que les idées morales pour préciser le



diagnostic, aussi bien que pour indiquer le remède. La matière inanimée tend vers le désordre; il en est de même de la matière sociale. C'est la loi de l'entropie. Désordre, dois-je le rappeler, signifie ici mort, désorganisation. Il y a désordre quand les boules de billard sont immobiles à leur place définitive, non quand elles viennent de recevoir une impulsion et une direction.

Le mot désordre étant ainsi défini, on peut dire que nos sociétés sont dans un État de désordre avancé, beaucoup plus avancé, je le répète, que, par exemple, au début des années 1930. Elles sont mortes. Elles ne nous donnent l'illusion de la vie que dans la mesure où nous identifions la vie au sens le plus habituel du mot ordre: l'immobilité définitive de boules de billard. Fasciné jusqu'à l'impuissance par les médias qui le manipulent tout en le coupant des véritables sources de vie, le citoyen n'est plus qu'une boule immobile sur une table que les maîtres et les prophètes ont abandonnée à son entropie. « Immobile au seul rang que le départ assigne », disait déjà Alfred de Vigny.

On dit que la vie est néguentropie, c'est-à-dire créatrice d'ordre. Les êtres vivants sont des îlots d'ordre, de complexité organisée. Ils ont la capacité de concentrer, pour l'organiser verticalement, l'énergie qui se dégrade autour d'eux.

Comment introduire dans les sociétés le principe ou le germe d'une vie qui soit une néguentropie sociale, comme la vie, au sens premier du terme, est une néguentropie physique? Les Grecs du temps de Solon ont apporté une réponse à cette question. On peut vraiment dire qu'ils étaient inspirés, que les rayons du soleil invisible, source de la justice, avaient pénétré leur âme et leur cité, leur apportant l'énergie qui allait leur permettre d'échapper à leur propre désordre sans porter atteinte à l'ordre des cités voisines.

Le Québec, de Crémazie à François Legault

En 1980, le camp du NON gagne le premier référendum sur la souveraineté du Québec avec 60 % des voix. Deux ans plus tard, le gouvernement fédéral de Pierre Trudeau conclut une réforme de la constitution sans la participation du Québec, affront que le nouveau premier ministre, Brian Mulroney, tentera de réparer, en 1987, par l'accord du lac Meech.

Dès le début de la décennie 1990, à la suite de l'échec de cet accord, un second référendum apparaissait à l'horizon. Il aura lieu en 1995 après l'élection d'un gouvernement du Parti québécois dirigé par Jacques Parizeau, le brillant économiste qui avait créé la Caisse de dépôt et placement du Québec au début des années 1960.

Une défaite même honorable à ce nouveau référendum aurait été pour le Québec une humiliation supplémentaire ; une déroute comme celle de 1980 aurait été fatale. J'ai voulu intervenir dans le débat en proposant *Le courage et la lucidité*¹. J'y rappelle notamment qu'au moment de sa séparation de la Suède en 1905 la Norvège avait su se tenir : ses dignitaires avaient tous refusé les emplois lucratifs que leur offrait la Suède. L'opinion de Jane Jacobs sur cette question, opinion que je résume dans le livre, a conservé toute sa pertinence.

1. Jacques Dufresne, *Le courage et la lucidité, essai sur la constitution du Québec souverain*, Québec, Septentrion, 1990.



Jane Jacobs compare la Norvège de 1905 à la Nouvelle-Écosse de la même époque. C'est une occasion pour elle de mettre en relief les causes profondes de ce problème canadien dont le mouvement séparatiste du Québec est à ses yeux le remède plutôt que le symptôme.

Au tournant du siècle, rappelle-t-elle, la Nouvelle-Écosse était dans une situation économique semblable à celle de la Norvège : une économie de subsistance et la construction navale comme seule industrie importante. Le dynamisme qui emportait les Norvégiens vers l'indépendance les a aussi amenés à faire la transition des bateaux de bois aux bateaux d'acier et même à jeter les bases d'une sidérurgie pour construire ensuite, à côté des chantiers navals transformés, des usines où on fabriquerait les machines nécessaires à ces nouveaux chantiers.

Pendant ce temps, en Nouvelle-Écosse, les capitalistes se comportèrent conformément à la tradition canadienne. Par malheur, on venait d'y découvrir de riches gisements de charbon. L'investissement dans ces houillères parut plus sûr aux banquiers d'Halifax que l'investissement dans les chantiers navals où il aurait fallu faire concurrence à plusieurs autres pays, dont la Norvège, et attendre plus longtemps les bénéfices. Placés devant un choix de ce genre, nous rappelle Jane Jacobs, les Canadiens ont toujours eu tendance à choisir la voie du moindre risque : les matières premières. Moyennant quoi, la Nouvelle-Écosse est aujourd'hui une région sous-développée tandis que la Norvège est un pays prospère qui peut s'offrir le luxe d'être au cœur du débat planétaire sur le développement durable.

Chemin faisant, Jane Jacobs explique les raisons objectives qui l'amènent à penser que la séparation du Québec serait un bienfait, non seulement pour le Québec, mais pour le reste du Canada. À cause de sa préférence pour les ressources naturelles et les succursales étrangères, l'économie canadienne, dit-elle en substance, ne peut favoriser le dynamisme des villes régionales, ce qui est le statut de Montréal depuis que Toronto est devenue sans conteste la métropole du Canada. Montréal, ajoute-t-elle, aurait plus de chances de se développer en tant que métropole du Québec. Le dynamisme dont les gens d'affaires du Québec pourraient faire preuve, dans leur marche ascendante, permettrait à Montréal d'échapper au destin des villes de services que sont Winnipeg et Halifax. Le vieux modèle canadien de développement pourrait même être brisé au Québec,





ce dont bénéficieraient les autres régions du Canada, à commencer par les Maritimes².

Jane Jacobs n'est pas la seule étrangère à réfléchir sur le Québec et à lui témoigner sa sympathie. L'universitaire allemand Ingo Kolboom, fin connaisseur des cultures française, québécoise et acadienne possède aussi toutes les qualités du bon diplomate. Parmi les personnes qui poursuivent une carrière diplomatique, au sens large du terme, on rencontre parfois, à côté des professionnels, des diplomates du cœur. Ingo Kolboom en est un. Les premiers maintiennent de bons rapports entre les nations en suivant les règles du jeu, à la manière de Talleyrand, les seconds, en gagnant les cœurs, suscitent des attachements nouveaux entre les peuples. Ingo Kolboom a suscité chez bien des Québécois un tel attachement pour l'Allemagne ; et comme il conserve ses qualités personnelles dans son propre pays, il y a suscité le même attachement pour le Québec.

En 1994, il a été nommé titulaire d'une chaire sur la France et le monde francophone à la nouvelle faculté des lettres de l'université de Dresde (en Saxe) et a fondé un centre de recherche sur le Québec et l'Amérique francophone. Depuis, il a publié de nombreux articles et livres sur le Québec, l'Acadie et le Canada français, en plus d'organiser des expositions sur le Québec et l'Acadie. Il a été président de l'Association internationale des études québécoises et a reçu un doctorat *honoris causa* de l'université du Québec à Montréal. Ingo Kolboom est aussi Chevalier de l'Ordre national du Québec et récipiendaire du prix Marguerite-Maillet, ainsi qu'Officier dans l'Ordre des Palmes académiques et Officier dans l'Ordre national du mérite de la République française. Il fut directeur du Centre interdisciplinaire de recherches franco-canadiennes et franco-américaines Québec-Saxe.

Un jour, dès son arrivée à Montréal pour une longue mission au Québec et au Canada, il nous téléphona pour nous expliquer, embêté, qu'il venait d'être victime d'une escroquerie bancaire, rarissime sous notre ciel, qui l'avait privé du montant total de son séjour ici. Nous l'avons invité à séjourner à la maison en attendant que cette affaire se règle. Il passa une semaine avec nous, une occasion unique, et anachronique, de nouer une véritable amitié avec lui.

2. Jane Jacobs, *The Question of Separatism*, New York, Vintage Books, 1980.



Je l'avais rencontré en mai 1995, dans le cadre d'une tournée de conférences et de rencontres que je menais dans des universités allemandes. Le 30 octobre de la même année, un second référendum sur la souveraineté aurait lieu au Québec. En Allemagne, j'ai présenté la position du gouvernement du Québec à un public d'initiés qui avait déjà été surinformé de la position du Canada sur la même question, non sans un certain dénigrement du Québec. À la suite de quoi, Ingo m'avait invité à Dresde et nous avons ensuite passé quelques jours à Leipzig, près de l'église Saint-Thomas où Bach avait été organiste.

Par-delà l'aspect politique de la question, lequel m'avait permis de constater que les Allemands n'avaient guère plus d'estime pour Louis XIV que les Français n'en avaient pour Hitler, j'ai eu mainte occasion d'admirer l'intérêt des mêmes Allemands pour les cultures étrangères, notamment celle du Québec. Lors de mon passage à l'université d'Augsbourg, j'ai pu assister à une pièce de Michel Tremblay. Au Centre d'études canadiennes de l'université de Marbourg, on m'a mis au défi de demander un livre considéré comme rare même au Québec. J'ai oublié celui que j'ai choisi mais je me souviens très bien que le bibliothécaire n'a même pas eu besoin de consulter son fichier pour le trouver !

Ingo Kolboom appartient à cette famille d'érudits. Il m'a donné maintes bonnes raisons de croire qu'il connaît la littérature québécoise mieux que moi, notamment par ses articles sur le poète Octave Crémazie. Croyez-vous que Friedrich Rückert a beaucoup de lecteurs attentifs dans les universités du Québec ? Ne serait-ce que parce que Schumann a mis plusieurs de ses poèmes en musique, ce poète allemand occupe une place plus importante que celle d'Octave Crémazie dans la littérature universelle. Octave Crémazie a pourtant plusieurs lecteurs attentifs en Allemagne, grâce à Ingo Kolboom. Quand on lit son article sur l'auteur du « Drapeau de Carillon », on ne peut qu'admirer le sérieux mythique de l'universitaire allemand en même temps qu'on est touché par une amitié si bien incarnée à l'égard du Québec³.

3. En ligne sur l'*Encyclopédie de l'Agora*. Une première ébauche de cet article fut publiée en allemand sous le titre « "Ö noble et vieux drapeau..." Kulturelles Gedächtnis, nationale Identität und Literatur am Beispiel von "Le Drapeau de Carillon" von Octave Crémazie », dans Marion Steinbach et Dorothee Risse (dir.), « La poésie est dans la vie ». *Flânerie durch die Lyrik beiderseits des Rheins*, Bonn, Romanistischer Verlag, 2000, p. 179-193.

L'étude des sources et du texte, telle qu'entreprise de façon exemplaire par l'auteur germano-canadien Heinz Weinmann, montre en effet de façon frappante que les Canadiens ou les Canadiens français d'avant 1840 ne percevaient dans le tournant de 1760 ni une défaite traumatisante ni une séparation traumatisante d'avec la France, comme on commença à le faire après 1850.

L'épopée lyrique qu'est « Le drapeau de Carillon », publiée par Octave Crémazie le 5 janvier 1858 dans le *Journal du Québec* à l'occasion du centième anniversaire de la dernière victoire remportée par Montcalm contre les Britanniques devant le fort Carillon au bord du lac Champlain, a toujours sa place dans les anthologies de littérature québécoise contemporaines. C'est un fait qui demeure, bien qu'il n'arrive plus guère à plonger même les souverainistes les plus invétérés dans une ivresse lyrique ou seulement nationale. D'un point de vue culturel et historique, cette épopée, célébrée autrefois comme poème national, demeure un texte clef pour comprendre l'histoire franco-canadienne, telle qu'elle s'est développée dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Sous l'influence de textes historiographiques et littéraires, le sentiment se mua peu à peu au Québec en une mémoire collective considérée comme sacrée jusqu'à nos jours. Cette mutation se fit selon la manière *invention of tradition* décrite par Eric Hobsbawm, qui eut lieu au sein du groupe des nations européennes au dix-neuvième siècle. C'est ce passé forgé par les mythes fondateurs de la nation, toujours présent dans l'identité politico-culturelle ainsi que dans l'imagerie nationale du Québec contemporain, qui continue à conférer au texte de Crémazie tout son intérêt, même si, au premier abord, le pathos romantico-national « de croix et d'épée » n'en laisse rien paraître.

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
 Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
 Nos aïeux défendaient son nom victorieux
 Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère?
 Regrettez-vous encor ces jours de Carillon
 Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
 Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
 Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire?
 [...]
 À quelques jours de là, passant sur la colline
 À l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
 Des paysans trouvaient un cadavre glacé,
 Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte
 Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
 Qui nous redit encor la gloire du passé.



Ô noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête
Où, marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
À célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

C'est dans le contexte créé par l'éventualité d'un second référendum que Jean Allaire, ex-président du parti libéral du Québec, m'invita à faire partie du groupe de réflexion qu'il venait de fonder avec l'appui de Claude Béland, ex-président du Mouvement Desjardins, et de Jacques Proulx, président de Solidarité rurale. Il se trouve aussi que c'est le magazine *L'Agora* qui, dans son numéro de novembre 1993, publia ledit programme, sous la forme d'un cahier spécial, format tabloïd de trente pages intitulé *Un Québec responsable*.

Ce groupe était-il au service du nouveau parti, l'ADQ (Action démocratique du Québec), que Jean Allaire et Mario Dumont avaient l'intention de fonder, ce qu'ils firent en 1994? Ce qui est écrit dans le liminaire du rapport est parfaitement juste. « Notre groupe, qui s'est dissout à la fin de ses travaux, n'était ni un parti politique ni même l'embryon d'un parti politique. Nous sommes des personnes de bonne volonté qui avons pris plaisir à réfléchir dans un esprit ouvert, libre, courageux, correspondant aux attentes d'une grande partie de la population. Ce qui explique pourquoi notre rapport contient bien des idées que des politiciens en campagne n'oseraient pas proposer. » Il suffit de parcourir la liste des membres du groupe pour comprendre qu'il ne pouvait pas en être autrement. Plusieurs étaient membres du Parti québécois.

Voici la liste des membres du groupe : Jean Allaire, Claude Béland, Louis Balthazar, Linda Cardinal, Denis Daniel, Jacques Dufresne, Mario Dumont, Michel Fréchette, Alain Gagnon, Roger Galipeau, Philippe Garceau, Jacques Gauthier, Lucie Granger, Marie Grégoire, Jean-Pierre Guay, Moncef Guitouni, Guy Laforest, Michel Lalonde, Normand Lapointe, Pierrette Lavoie Ste-Marie, Richard Le Hir, Michel Marullo, André Ménard, Roger Nicolet, Jacques Proulx, Roméo Saganash, Jean-Guy St-Roch, Charles Taylor, Raymond Théorêt, Frédéric Trépanier, Daniel Turp.

Je voyais venir un prochain référendum avec appréhension. Une victoire ou tout au moins une défaite honorable ne me paraissaient possibles qu'avec l'appui du nouveau parti qui prenait forme. C'est la





première raison pour laquelle j'ai accepté l'invitation de Jean Allaire. J'espérais contribuer à orienter l'opinion du groupe vers la souveraineté, mais j'ai bien vite aperçu la possibilité d'aller au-delà de cette contribution. Dans ce groupe se dessinait une volonté de mettre l'accent sur la spontanéité sociale, plutôt que sur les programmes étatiques, sur les obligations plutôt que sur les droits, sur le vivant plutôt que sur le mécanique, le tout sans renoncer aux acquis essentiels de la révolution tranquille. C'est la raison pour laquelle nous avons publié le rapport, un véritable programme politique, dans un cahier spécial de notre magazine.

Jean Allaire est devenu un ami. Nous nous sommes revus à plusieurs reprises depuis 1993. Nous avons eu régulièrement de longues conversations téléphoniques. Je ne me lasse pas de l'entendre parler de sa passion intellectuelle, l'histoire.

Quelques mois avant le référendum de 1995, Bernard Landry me téléphona pour m'apprendre que l'ADQ s'était rangée dans le camp du OUI. Ce ne fut pas suffisant.

Que reste-t-il de nos travaux dans l'esprit et le programme de la CAQ, nouveau nom de l'ADQ? Pour le savoir, on peut lire sur le site de l'Agora, le rapport détaillé de chacun des six comités du groupe Réflexion Québec.

Santé et bien-être: importance des déterminants de la santé On sait, mille études l'ont montré, qu'au stade où en sont nos sociétés, un dollar consacré à l'amélioration d'un déterminant comme l'alimentation (des femmes enceintes en particulier) est beaucoup plus efficace et plus efficient qu'un dollar ajouté à un appareil curatif de pointe. Il arrive toutefois que le dollar supplémentaire investi dans le curatif puisse se concrétiser dans la vie quotidienne des gens par le témoignage à la télévision d'une jeune mère de famille qui vient d'être sauvée par une greffe du foie; tandis que, pour rendre compte de l'efficacité de l'action sur un déterminant plus englobant, il faut recourir à des statistiques qui n'ont rien de sensationnel dans l'immédiat, et qui souvent n'ont de sens que si on prend le très long terme en considération. C'est seulement à la fin de la vie d'une personne que l'on peut connaître toutes les conséquences des lacunes qu'il y eut dans les soins et les attentions qu'elle reçut en bas âge.

L'identité québécoise en mutation, importance de l'histoire Il n'existe pas de véritable identité sans référence à l'histoire. D'abord pour ancrer la définition de ce territoire qui se veut du Québec. Mais bien





évidemment aussi parce que nos projets d'avenir ne prendront tout leur sens qu'à la lumière de notre histoire qui nous éclaire sur la trame de notre devenir. Il est donc essentiel que l'histoire du Québec apparaisse en bonne place dans nos programmes scolaires à tous les niveaux. Il est tout à fait aberrant et bien révélateur d'une société fragile et en crise d'identité que nos étudiants soient si réticents à apprendre l'histoire du Québec. Certains invoquent le fait que leurs origines sont ailleurs. Soyons accueillants, respectueux des autres cultures mais ne craignons pas d'ouvrir le livre de notre histoire à tous ceux qui se joignent à nous.

L'histoire doit aussi permettre de rétablir, sans parti pris, le rôle prépondérant de l'Église catholique dans le façonnement de l'identité québécoise. La majorité des Québécois ne le reconnaissent aujourd'hui qu'avec un certain embarras dans le prolongement du mouvement de refus (global ou partiel) qui s'est manifesté graduellement après la seconde guerre mondiale. Mais la cohésion sociale, le caractère propre de la vie communautaire québécoise ont été marqués par des liens étroits entre la société civile et l'Église. Cette prise de conscience historique n'est pas sans affecter le sens de la communauté dont il a été question plus haut. Comme telle, il n'y a pas de raison pour qu'elle remette en cause les principes de la laïcité de l'État et de la liberté religieuse. À cet égard, il faut relever aussi l'influence des autres confessions religieuses qui ont coexisté au Québec, notamment l'anglicanisme, le calvinisme presbytérien et le judaïsme.

Une économie d'avenir, le revenu minimum vital Afin de simplifier tous les transferts gouvernementaux vers les individus, nous proposons d'étudier très sérieusement la possibilité de remplacer la multitude des programmes actuels par la formule bien connue du revenu minimum vital. Le principe est simple : garantir à tous les individus, de l'étudiant au chômeur en passant par les retraités et les mères, un revenu minimal décent. Spécifiquement, le revenu minimum vital pourrait remplacer à lui seul toute une gamme de programmes, dont celui des pensions de vieillesse et du supplément de revenu garanti, ceux de prêts et bourses, d'assurance-chômage, d'aide sociale, d'allocations familiales.

Gestion des biens public, les taxes dédiées Il y aurait lieu d'implanter, dans une mesure qui reste à circonscrire, un système de taxes dédiées de façon à établir un lien entre les coûts qu'entraînent la mise en place d'équipements ainsi que les services et l'effort requis pour financer ces opérations. Ce principe pourrait s'appliquer notamment dans le



cas du financement de certaines infrastructures dont les utilisateurs sont plus facilement identifiables (certaines routes, par exemple).

Éducation: le modèle organique Le système d'éducation n'est pas une grande machine dont on peut accroître la productivité en actionnant quelques leviers. C'est un organisme fait d'écoles qui sont autant de cellules vivantes. Ces écoles à leur tour sont habitées par des êtres vivants, élèves et enseignants, qui ont avant tout besoin d'être nourris et soutenus par un humus, par un climat. Le progrès de l'école est une croissance soumise à toutes les règles subtiles de la croissance des êtres vivants. Il importe de connaître et de respecter ces règles, non de planifier des résultats, de fixer des objectifs administratifs, et utopiques, du genre: en l'an 2000, 100 % des jeunes Québécois obtiendront leur diplôme d'études secondaires.

On n'insistera jamais trop sur la différence entre l'approche organique et l'approche mécaniste. On peut à bon droit rattacher la plupart des reproches adressés à l'école secondaire québécoise aux excès de l'approche mécaniste: locaux trop grands, trop exclusivement fonctionnels, manquant de chaleur et de vie, absence de cour de récréation inspirante, pédagogie centrée sur des objectifs qui relèvent des techniques de conditionnement, plutôt que des modèles qui soient des nourritures et des sources d'inspiration, caractère interchangeable des enseignants plutôt que stabilité de maîtres auxquels l'enfant peut s'identifier, etc.

Santé démocratique: droits et responsabilités Nous sommes bardés de chartes, de déclarations ronflantes nous conférant des droits aussi nombreux que divers. Ces droits, nous en revendiquons les bénéfiques auprès d'un débiteur unique et, espérons-nous, omnipuissant: l'État. Or, l'État n'est que la somme des modestes contributions que chacun d'entre nous désire ou peut y apporter.



©Editions Liber 2019





©Editions Liber 2019

QUATRIÈME PARTIE

L'organique et le mécanique





©Editions Liber 2019



L'homme et l'animal

J'ai déjà dit l'attention que j'avais portée à l'élevage bovin dont la vache holstein avait désormais une sorte de monopole industriel. Cet intérêt m'éveilla au sort des autres animaux de la ferme de même qu'à celui des animaux de compagnie. Jusqu'à ce jour, les animaux sauvages avaient retenu presque toute l'attention des amis des bêtes. En 1976, j'avais lu dans la *New York Review of Books*, un article sur les animaux d'un certain Peter Singer, lequel allait bientôt être connu mondialement en tant qu'auteur de *Animal Liberation*. Ce fut le début de mon intérêt pour les animaux, question devenue cruciale au cours de la dernière décennie. Après notre colloque sur l'homme et l'animal, en 1986, je poursuivrai mes recherches sur ce sujet. Au début des années 2000, je serai en mesure de jeter un premier regard d'ensemble sur le sort des animaux, depuis Plutarque jusqu'à Peter Singer, en passant par saint François, Montaigne, Descartes, La Fontaine, Jeremy Bentham, Keith Thomas, Marguerite Yourcenar, Milan Kundera.

Entre les fiers taureaux des grottes de Lascaux et leurs descendants européens suspendus à un fil au-dessus du bûcher, lors de la crise des vaches folles, quel contraste ! Entre l'homme des origines, rempli d'admiration et de frayeur sacrée devant les grands mammifères et l'homme d'aujourd'hui qui peut les cloner mais aussi les protéger, quel renversement de perspective ! L'histoire des changements survenus entre ces deux moments a-t-elle un sens ?

L'homme devenu le maître tyrannique des animaux, après avoir été leur rival, deviendra-t-il leur frère compatissant ? On pourrait le croire tant la cause du droit des animaux a progressé au cours des deux derniers siècles. Mais tout ce progrès moral n'est-il pas annulé par ces abattages sans autres causes qu'économiques et par ces fermes usines qui continuent de se substituer aux élevages traditionnels ? La cruauté des hommes à l'endroit des animaux a-t-elle vraiment diminué ? N'est-elle pas seulement devenue plus abstraite, plus distante, plus froide, plus massive, comme la cruauté des humains entre eux ? D'un côté cette cruauté abstraite, de l'autre, par compensation, un souci du bien-être des bêtes tel que bien des animaux sont dénaturés à force d'être cajolés ! Autre cruauté, celle-là déguisée en sensiblerie !

Prenons tout de même la peine d'évoquer l'histoire, ponctuée d'éclipses, de l'adoucissement des mœurs à l'égard des animaux. Peut-être y trouverons-nous l'inspiration nécessaire pour infléchir le cours des choses vers le moindre mal pour les hommes et pour les animaux. L'homme qui a soutenu que les animaux sont des machines vivait dans cette Europe où, depuis plus d'un siècle, on se passionnait pour les automates. Jeremy Bentham a écrit ses pages mémorables sur les droits des animaux et leur capacité de souffrir vers 1780, quelques années avant la révolution française et la déclaration des droits de l'homme. Ce lien étroit entre les idées et les mentalités n'enlève rien à la vérité de ce mot de Nietzsche : les mentalités ont trois cents ans de retard sur les idées. C'est aujourd'hui seulement que l'on comprend toute la portée de la théorie cartésienne de l'animal machine. Peut-être les idées de Bentham passeront-elles à leur tour dans les mentalités au cours des prochains siècles¹.

Entre-temps, j'aurai rencontré trois personnes, Jacques Laberge, Frédéric Back et Claude Arbour qui, par leur engagement sur le terrain m'auront permis de comprendre que le souci du sort des animaux était plus qu'une simple mode intellectuelle.

C'est Jacques Laberge, un jeune médecin vétérinaire, qui allait nous sortir de notre sommeil éthique. Au début de la décennie 1980, une grave infection avait frappé toutes les porcheries du Québec. Après d'intenses recherches, Jacques Laberge trouva en Italie un antibiotique efficace contre la bactérie en cause, l'hémophilus. Comme, à l'époque, les vétérinaires vendaient eux-mêmes les médicaments qu'ils prescrivaient, Jacques Laberge accumula des profits qui lui permirent de

1. Jacques Dufresne, « Le sort des animaux », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.

mener d'autres recherches sur l'usage des antibiotiques dans l'élevage industriel du porc.

Il nous avisa de ses inquiétudes sur l'abus de ces antibiotiques utilisés comme agents préventifs et stimulants de croissance chez les porcs. On savait depuis quelques années que la résistance aux antibiotiques pouvait être transférée des animaux à l'homme. Jacques Laberge était au courant de cette découverte, ce qui ravivait son sentiment de responsabilité. Notre conseil: « Pourquoi ne chercherais-tu pas un moyen de remplacer les antibiotiques par des substances naturelles? » Il s'intéressait déjà aux propriétés bactériostatiques de l'ail. Il se mit la recherche de l'ail possédant ces propriétés au plus haut degré et le trouva en Chine. Quelques mois plus tard, il lançait un produit naturel appelé Allicine (nom du principe actif de l'ail). Il s'agissait d'un condiment si inoffensif et si délicieux que nous en mettions dans nos salades. Dans une étude à double insu, les éleveurs de porcs qui l'utilisèrent comme stimulant de croissance obtinrent des résultats supérieurs à ceux des éleveurs qui administraient des antibiotiques. Il s'ensuivit le succès commercial de l'allicine!

Alerté de la chose, le gouvernement fédéral envoya un inspecteur dans la petite fabrique qui produisait l'allicine. Il en interdit la vente sous prétexte que c'était une « drogue non homologuée » et mit des scellés sur la porte, d'ailleurs rédigés exclusivement en anglais.

Jacques Laberge vint vers nous désespéré: je n'ai pas les moyens, nous expliqua-t-il, de me défendre contre une telle attaque. Il flairait la pression de l'industrie pharmaceutique derrière cette décision.

Nous avions comme voisin à cette époque Pierre Lacombe, le fondateur de la Société pour vaincre la pollution, un redoutable expert dans la défense des causes perdues de ce genre. Nous offrîmes gratuitement nos services à Jacques Laberge à la condition qu'il prenne en charge la partie scientifique du dossier. Ce qu'il fit à la perfection.

Il en résulta, en 1981, une conférence de presse mémorable dans l'histoire de l'agro-alimentaire au Québec. « Is garlic a drug? », titra en première page un grand quotidien anglophone de Montréal. La question fut soulevée le lendemain au parlement d'Ottawa. Dans la communauté scientifique, Jacques Laberge n'avait trouvé qu'un biochimiste à la retraite pour défendre notre point de vue. Nous connaissions en revanche les neuf ou dix experts qui devaient témoigner contre nous. Chaque fois que l'un d'entre eux se levait pour



prendre la parole, nous l'interrompions pour préciser le montant de la subvention qu'il avait reçu d'une compagnie pharmaceutique au cours des années précédentes.

Les médias s'emparèrent de cette nouvelle. Qu'en résulta-t-il ? Quelques mois plus tard le fisc analysa les recettes de ce donquichottesque vétérinaire (qui avait distribué la majeure partie de l'argent gagné à des artistes de ses amis) et le prit en défaut. Ce fut la ruine et, quelques années plus tard, la bohème sur les bords du Saguenay.

On devait un jour apprendre qu'une firme japonaise avait repris l'idée du condiment à l'ail. En 2001, Hugo Latulippe relança, à partir de zéro, le débat sur l'administration des antibiotiques dans l'élevage industriel du porc.

Vers 1984, Jacques Laberge revint vers nous, cette fois en tant que défenseur de l'ensemble des animaux de la ferme, des laboratoires et des familles. Il nous apportait un exemplaire de *Animal Factories*, un livre choc de Jim Mason et Peter Singer paru en 1980, livre que Jacques Laberge était en train de traduire en français. Il nous proposa d'organiser un colloque sur le thème « L'homme et l'animal », il se chargerait de rassembler des jeunes que la question passionnait. Nous lui avons obéi, il a tenu sa promesse.

Pour que la pâte puisse lever, il nous fallait comme figure de proue une personne que tout le monde admirait dans le milieu auquel nous nous adressions. Ce serait le cinéaste Frédéric Back. Il s'ensuivit pour nous un long dialogue amical avec cet homme dont on dira peut-être un jour que, grâce notamment à un film comme *L'homme qui plantait des arbres* (Oscar du meilleur film d'animation, 1988), il fut, au vingtième siècle, l'une des personnes qui contribuèrent le plus à montrer la symbiose entre l'homme et l'ensemble de la biosphère.

Je note à regret que les premiers films de Frédéric Back, consacrés aux mythes amérindiens et aux grandes questions théologiques, ont été et restent méconnus. Le film *Tout Rien* sur la faille originelle au fond de l'être humain est une plaisante et merveilleuse allégorie, où l'envie, l'envie des oiseaux, des poissons, des mammifères, est présentée comme la cause de notre cruauté à l'endroit de ces créatures. Elles sont parfaites dans leur ordre, leurs instincts sont plus sûrs que notre liberté, nous les envions secrètement et comme elles sont plus faibles que nous, nous en devenons les prédateurs. Frédéric Back fait ainsi du ressentiment l'une des causes des catastrophes écologiques.





Plusieurs jeunes, dont Jacques Laberge, eurent une tribune au colloque ; d'excellents conférenciers venus d'Europe et des États-Unis complétèrent le programme. Ce ne fut pas le nombre de participants qui fit le succès de cette rencontre, il se limita à cent cinquante, mais leur intérêt passionné pour la cause des animaux. Il en résulta des alliances et des projets communs qui devaient marquer profondément et pour longtemps la société québécoise.

Claude Arbour, un écologiste autodidacte, vivait seul au bord du grand lac Villiers au cœur de la carte du Québec, sa principale occupation étant d'observer les balbuzards avec l'espoir de contribuer à assurer leur survie dans l'immense région du Nord du Québec. Notre colloque fut pour lui l'occasion de rencontrer un jeune médecin vétérinaire, Guy Fitzgerald, lequel, de son côté, rêvait de créer un zoo d'avant-garde où l'on soignerait les oiseaux de proie blessés pour leur redonner ensuite leur liberté. Quelques années plus tard, l'Union québécoise de réhabilitation des oiseaux de proie était fondée, le zoo créé et une collaboration étroite entre Guy et Claude établie, avec la participation d'Hydro-Québec. Quand les agents de la faune trouvaient un balbuzard blessé sous une ligne à haute tension, ils le confiaient à l'UQROP. De là, quand on jugeait l'oiseau apte à reprendre son vol, on le transportait au lac Villiers, où Claude avait, suivant les conseils de Guy, mis en place à la fois un protocole de libération et l'équipement nécessaire.

J'ai eu le bonheur d'assister à quelques libérations. Je raconte cette histoire parce qu'elle constitue une belle allégorie pour la libération des humains. Il fallait d'abord que le balbuzard réapprenne à se nourrir selon son instinct dans le grand espace clos qui lui était réservé. Claude attachait des poissons savoureux sur les branches de l'arbuste où le balbuzard aimait se poser. Après quelques expériences, les coups de bec dans la chair fraîche succédaient à l'appréhension. L'apprenti devait ensuite apprendre à pêcher. Dans un coin de la volière Claude avait creusé un lac miniature qu'il avait rempli de poissons, vivants bien entendu. Joie silencieuse quand le prédateur saisissait un poisson. Tout se passait en silence et à l'abri des regards du héros. L'étape finale se passait au sommet d'une tour de sept ou huit mètres, à l'automne, au moment de la migration. À force de voir passer des congénères au-dessus de lui, le balbuzard, dans l'espoir de pouvoir





s'envoler à son tour, courait le risque de tomber de la tour sur le sol. Mais l'instinct du vol était le plus fort et il avait bientôt recouvré la même liberté que les siens.

Cette libération était la récompense de Claude, dont le travail quotidien comportait autant de risques pour lui que l'envol en comportait pour les balbuzards réhabilités. Il était persuadé que la disparition des grands pins blancs avait réduit le nombre de nichoirs leur convenant, ce qui expliquerait pourquoi ils étaient de plus en plus rares dans la région. À la demande de Guy Fitzgerald, un expert américain se rendit au lac Villiers pour discuter de la question. Il en résulta un projet de recherche fabuleux. Claude construirait des plateformes au sommet de grands arbres, le nombre de plateformes occupées pendant un certain nombre d'années constituerait un élément de réponse à la question posée.

La construction de chacune de ces plateformes était un exploit. Voici à cinq cents mètres du rivage environ, une grande épinette du sommet de laquelle on domine le territoire. Encore fallait-il rassembler l'équipement, tronçonneuse, cordes, barreaux pour l'échelle, planches pour le nichoir, transporter le tout dans la forêt jusqu'au pied de l'arbre, construire l'échelle à même le tronc, atteindre le sommet à trente mètres, couper la tête de l'arbre, etc.

Claude répéta cette prouesse soixante-quinze fois dans un rayon de vingt kilomètres; mais comment allait-il subsister pendant cette longue et périlleuse corvée? Pour le soutenir, nous avons créé avec son aide la Fondation naturaliste du lac Villiers, dont les membres accepteraient de souscrire un abonnement à un bulletin saisonnier où Claude rendrait compte de ses travaux et de sa vie quotidienne.

Hélène et moi avons acquis là-haut un petit chalet qui fut bientôt mis à la disposition de Claude, lequel vivait avec Danielle, une jeune infirmière de Joliette, ornithologue, membre de la Fondation, qui avait souhaité participer à l'aventure de Claude. Ils ont eu deux fils, Shema et Ayla, qui, après entente avec la Commission scolaire de Joliette, ont pu faire leurs études primaires à la maison (soit dit en passant, ils se classaient parmi les premiers de leur classe lors des examens de juin). Au fil des années, Claude transforma le chalet avec l'aide de plusieurs membres de la fondation en une magnifique maison en pin et en pierres dont nous avons partagé avec eux la propriété. Nous y disposions d'une confortable annexe où nous pouvions, sans déranger les





occupations de la famille, séjourner pendant les vacances d'été. Cette annexe servait également à accueillir gratuitement leurs visiteurs. Ce qui s'avéra un excellent placement pour Claude car il en résulta des dons de soutien à la Fondation.

Dix ans plus tard, au moins trente-cinq plateformes étaient occupées chaque année, au terme d'un exploit pédagogique pour lequel Claude aurait mérité un prix Nobel de l'écologie ! Sa vaste région était fréquentée par des travailleurs forestiers, des camionneurs et des chasseurs qui n'avaient pas la réputation d'être tendres pour les gros et les petits oiseaux. Ils sont devenus des assistants de Claude. Ces durs de durs formaient une communauté reliée par radio. C'est cette communauté qui vérifiait si les plateformes étaient occupées et surveillait la nichée le cas échéant. Malheur à celui qui aurait eu la mauvaise idée d'abattre un père ou une mère. Claude s'était mérité, par ses exploits physiques comme par sa connaissance de la faune et de la flore, le respect et l'admiration de la dernière région du monde où l'on pouvait s'attendre à voir proliférer des écolos au cœur tendre, dont plusieurs devinrent membres de la Fondation.

Claude était un autodidacte. Il était par le fait même exclu des programmes de subvention. Ses bulletins saisonniers devinrent des livres qui connurent un certain succès. Son corps a commencé à le quitter au moment où il aurait pu commencer une brillante carrière de conférencier. Il avait déjà accepté une invitation de Colombie britannique. Il a choisi de mourir noyé dans le lac Villiers. Il souffrait depuis longtemps d'une sclérose en plaques qui s'était beaucoup aggravée. Dans sa lettre d'adieu à Danielle, il précisait « qu'il ne s'agissait pas d'un suicide mais d'une euthanasie » pour éviter de peser trop sur Danielle et ses enfants.

Guy Fitzgerald allait bientôt créer le zoo de l'avenir : un espace où l'on redonnerait leur liberté à des oiseaux de proie blessés et réhabilités. À la même époque, la tribune dont je disposais au journal *La Presse* m'a permis de prendre position au Québec dans le débat entourant un futur musée des sciences. S'affrontaient plusieurs projets de musées des sciences et des technologies soutenus par les grandes firmes d'ingénieurs et un unique projet de musée de la vie, imaginé par Pierre Bourque, un ingénieur solitaire, du fait peut-être que, jardinier de premier ordre, il était aussi directeur du Jardin botanique de Montréal.





Le premier de nos savants, Michel Sarrazin, celui qui a donné son nom à l'une de nos belles fleurs carnivores, la sarracénie pourpre, était un botaniste. Le plus réputé de nos universitaires, le Mendel québécois, le frère Marie-Victorin, était lui aussi botaniste. Au cours de la sombre décennie 1930, il avait eu la force de créer le Jardin botanique de Montréal, dans un quartier peuplé d'ouvriers qui avaient quitté la campagne quelques années auparavant.

Les Jeux olympiques avaient eu lieu à Montréal en 1976 dans le même quartier. Le vélodrome avait la forme d'une coquille ouverte à la lumière par une multitude de fenêtres en forme d'ogive. Le cyclisme de compétition n'étant pas à la mode au Québec, qu'allait-il devenir? Pierre Bourque eut l'idée d'en faire une nouvelle arche de Noé, un zoo avant-gardiste, où plantes et animaux cohabiteraient dans la plus grande liberté possible dans un espace clos.

Cette idée emporta immédiatement mon adhésion, une adhésion qui eut sans doute quelque influence, dans la mesure du moins où elle devint aussi celle du journal *La Presse*. Cela me valut de faire partie du comité international d'experts que Pierre Bourque, futur maire de Montréal, avait rassemblés pour bénéficier de leurs conseils au fur et à mesure de la réalisation de ce projet comportant un grand nombre de défis nouveaux, tel celui de l'eau de mer. À défaut d'être moi-même un expert, je serais un témoin attentif de la progression des travaux. Quelques semaines avant l'ouverture du Biodôme, je signais dans *La Presse* un article où l'on retrouve les grandes lignes de ce qu'allait devenir notre projet encyclopédique.

Le Biodôme de Montréal ouvrira ses portes le 19 juin 1992. Cet événement marquera le 350^e anniversaire de Montréal comme l'ouverture du Jardin botanique, sur le même site, en avait marqué en 1942 le 300^e anniversaire. L'inauguration de cette Maison de la vie coïncidera en outre avec le sommet de Rio.

Une métamorphose des rapports de l'homme avec la vie s'opère actuellement. La vie, hier encore envahissante et menaçante, est désormais une réalité fragile qui attend tout de la sollicitude de l'homme. Même la jungle qui, en quelques années, recouvrait les établissements humains abandonnés, a besoin de nos soins attentifs. Gaïa, la terre-mère, est notre enfant. [...]

Au macrocosme, au grand univers, les hommes ont souvent éprouvé le besoin de faire correspondre un microcosme, un petit univers. Leur être intime, leurs temples, leurs maisons ont ainsi





abrité les principes, les symboles, les présences qu'ils apercevaient dans le monde. Le Biodôme est un microcosme qui correspond à la première vision de la terre : la sphère colorée vue de l'espace. On n'y a pas seulement rassemblé des écosystèmes, on y a illustré un nouveau rapport avec la vie.

Ce rapport est ambigu, nous le savons tous par expérience. On retrouve cette ambiguïté dans le Biodôme. Même s'il est perméable à la lumière et s'il a la forme d'une coquille, il est d'abord une masse de béton et, en tant que tel, il symbolise la domination brutale de l'homme sur la nature.

Toutes les craintes qu'a pu susciter le projet découlent de cette ambiguïté : le Biodôme est-il un temple de la vie ou la vie n'est-elle qu'un prétexte pour mettre la technique en relief ? Si, comme on n'en saurait douter, le but des promoteurs du Biodôme était de susciter l'amour de la vie et de la terre vivante, pourquoi ont-ils enfermé cette vie dans un espace artificiel ?

Ne méprisons pas l'art, ni l'artifice. Ils résument l'effort civilisateur de l'homme. Dans le cadre du Jardin botanique de Montréal, les jardins chinois, arabes, japonais ou français sont des petits univers totalement recréés par l'homme, et donc artificiels. Contrairement à ce qu'on pense spontanément, l'homme — l'homme qui a fait l'histoire du moins — est initialement coupé du réel et de la vie. Il lui faut pour s'en rapprocher la médiation de l'art. « Une œuvre d'art devrait toujours nous apprendre que nous n'avions pas vu ce que nous voyons », disait Valéry. On ne s'intéresse pas d'emblée aux minuscules fleurs sauvages. On a d'abord besoin d'être ébloui par les glorieux artifices d'un jardin ou d'un bouquet.

La technique étant ainsi mise au service de la vie, l'ambiguïté du Biodôme s'estompe. Elle s'estompe concrètement : les machines sont littéralement enterrées. Elles sont à leur vraie place, cachée sous la vie qu'elles sont destinées à servir. Compte tenu du fait que le Biodôme sera animé par ceux qui l'ont conçu dans l'amour et le respect de la vie, on a toutes les raisons de présumer qu'il ne deviendra pas une simple attraction touristique où la technique aura, comme à Disney World, plus d'importance que la nature.





©Editions Liber 2019



Éducation : croître ou performer ?

J'ai évoqué précédemment ma participation à la réforme de l'enseignement collégial. Le colloque de 1988 portait d'abord sur l'enseignement secondaire, à un moment où, pour la énième fois, il était question de supprimer l'enseignement privé. Sur ce point, notre position n'a jamais fléchi : on ne détruit pas des institutions qui, sur le plan pédagogique comme sur le plan architectural, sont des trésors nationaux. Quand en 2005, dans le but de redresser l'enseignement secondaire public, la Fédération des commissions scolaires s'en prit simultanément aux cégeps et aux écoles privées, nous n'avons pas tergiversé : il allait de soi à nos yeux que le secondaire public devait plutôt s'inspirer des cégeps et des écoles privées, lesquels jouissent d'une autonomie dont sont dépourvues les écoles publiques en raison de la façon dont elles sont gérées par les commissions scolaires, une structure intermédiaire, dix fois, cent fois plus lourde et coûteuse que les fédérations qui assurent la coordination des cégeps et des écoles privées. Nous avons même recommandé l'abolition des commissions scolaires et le transfert aux écoles du réseau public des centaines de millions ainsi épargnés.

En 1988, conscients du tort qu'une fréquentation trop élevée des écoles privées pouvait faire aux écoles publiques, nous avons pris position en faveur des écoles internationales et des écoles à vocation particulière, deux modèles susceptibles de renforcer le secteur public dans sa concurrence avec le secteur privé.



Nous considérons aussi que ces mesures administratives ne seraient que des remèdes superficiels et éphémères si elles ne s'accompagnaient pas d'un retour aux sources du modèle organique en éducation, en constant recul devant une pédagogie mécaniste.

Émile Robichaud, directeur de l'école Louis-Riel de Montréal, fut notre guide dans cette démarche dont le colloque de 1988 fut un moment fort. L'école publique Louis-Riel avait la réputation de n'avoir rien à envier au privé. Le philosophe américain Allan Bloom, auteur de *L'âme désarmée*, et le philosophe français Jean-Jacques Wunenburger participèrent également au colloque. J'y reviendrai.

Émile Robichaud est un ami. Tout adjectif affaiblirait le sens de ce mot. Dans les moments les plus difficiles de ma vie publique, Émile m'a toujours soutenu. Avec une sollicitude intelligente, faisant les gestes, disant les mots que les circonstances imposaient. Son œuvre en éducation, pratique et théorique, est empreinte de la même amitié pour la jeunesse et les familles de son pays.

D'un gland ne peut sortir qu'un chêne, toujours unique, plus ou moins accompli selon sa nature originelle et selon l'art avec lequel on le cultive. C'est la base de l'éducation éternelle, base proposée par la vie elle-même. Cette base, Émile ne s'en est jamais éloigné. D'où son attachement à l'humanisme classique (lequel fait place au transcendant, contrairement à l'humanisme moderne refermé sur l'homme). D'où aussi l'importance qu'il accorde aux grandes œuvres, à la transmission des connaissances, toutes choses qui, comme la vie elle-même, supposent une diversité telle que les parents puissent choisir parmi des écoles qui sont des institutions autonomes et non pas des succursales.

Ce conservateur des bases essentielles est devenu, dans le contexte actuel, l'auteur le plus original, voire le plus révolutionnaire en matière d'éducation. Le retour aux sources d'une pédagogie centrée sur l'être et la vie est une chose révolutionnaire, au sens premier du terme : révolution de la roue. La roue doit revenir au point où il va de soi que la croissance d'un être humain exige du temps, un temps qui varie, selon les processus en cause, tout en conservant dans chaque cas des limites. La « métaphore de l'humus », chère à Émile Robichaud, nous aidera à mieux comprendre cette exigence.

Au cours de la décennie 1980, j'ai eu le privilège de participer à l'œuvre d'Émile Robichaud à l'école Louis-Riel ; à un titre aussi





flatteur que rare, celui de consultant en humanisme. Je me souviens d'une rencontre avec les professeurs de sciences à qui je rappelais qu'ils tendraient une main secourable à leurs collègues professeurs de français s'ils évoquaient Pascal écrivain dans leur cours sur Pascal savant. Je me souviens surtout de ce que j'ai appris dans cette école. Sur l'humus notamment.

Le recours à ce mot au cœur d'une grande aventure pédagogique m'a d'abord étonné, mais il m'est apparu qu'on chercherait en vain une métaphore plus appropriée pour distinguer une école organique d'une autre, à la mode, qui ressemble à une chaîne de montage. L'humus, partie vivante du sol, est grouillante de microorganismes comme notre propre corps. Une graine y tombe, semée par le vent, par un insecte, un oiseau ou par l'homme. Il en sortira une plante, à son rythme et quand les circonstances seront favorables. La dormance peut être longue. On a vu des molènes s'élancer vers le soleil quand on eut enlevé les pierres recouvrant le sol d'une église vieille de cinq cents ans. Transmettre des connaissances essentielles à des jeunes est une opération semblable. L'objectif ne sera pas atteint dans le temps prévu au programme, car justement ce n'est pas un objectif qui est alors visé, mais une fin. Autre distinction chère à Émile Robichaud. Il appelle de ses vœux « une école qui, préférant les finalités aux objectifs met ses élèves en contact avec les choses de l'esprit et les grands esprits pour les enraciner dans l'humanité ». L'accent est mis sur la vie de l'esprit par-delà le simple fonctionnement de l'intellect.

Ce que nous croyons avoir oublié est en nous. « Les savoirs oubliés sont passés en nous en éveillant certaines émotions » et parce que « cette vie souterraine des souvenirs n'est pas facile à décrire, [qu'elle] est secrète et impalpable », aucune liste de compétences ne peut en rendre compte. C'est la mystérieuse alchimie de l'âme humaine. Nous voici, bien loin de l'approche mécaniste des compétences, dans le monde mystérieux du germinatif, le monde de la culture dont Alain Finkielkraut disait qu'elle est « la vie avec la pensée ».

La prise de conscience de cette mystérieuse alchimie de l'âme, de cette vie souterraine des connaissances, des souvenirs, des expériences vécues, des émotions ressenties nous fait voir sous un tout autre angle le rôle de l'école. Il ne s'agit plus de ne miser que sur l'immédiat, sur l'utilité à court terme, mais d'aider nos élèves à acquérir ce « trésor des savoirs oubliés » qui enrichira leur





existence et lui donnera un sens, c'est-à-dire une signification et une direction¹.

Dans le compte rendu que j'ai fait de son livre, « Émile Robichaud, une étoile fixe parmi les étoiles filantes de l'éducation », je notais que, par la métaphore de l'humus et l'ensemble de ses analogies entre l'agriculture biologique, cela va sans dire, et la culture, Émile Robichaud n'a pas seulement réhabilité un passé présumé dépassé, il a devancé de trente ans les efforts déployés par les Nations unies pour promouvoir l'éducation en vue du développement durable. Il nous le rappelle ainsi :

À l'automne 1973, au moment où l'école Louis-Riel ouvrait ses portes, je publiais, dans la revue de l'association canadienne d'éducation de langue française, un article intitulé « Pour une écologie pédagogique » qui annonçait clairement l'orientation que nous entendions donner à notre école.

La décennie mondiale consacrée à cette question ne s'ouvrit qu'en 2005. Si l'on veut bien admettre le fait, évident à des yeux vraiment ouverts, que la vie se retire du paysage intérieur avant d'être menacée dans le paysage extérieur, une pédagogie humaniste comme celle de notre ami est la première étape à franchir pour une éducation en vue du développement durable. Comment faire durer la vie sur terre en prenant comme modèles d'humanité des êtres qui, au lieu de persévérer dans leur nature, s'abandonnent au pur devenir de leur histoire, phénomène qu'Émile Robichaud dénonce sous le nom d'historicisme, « cette obsession du changement qui a pris la place de la recherche du sens ».

J'ai rencontré Allan Bloom pour la première fois, au cours de la décennie 1970, alors qu'il était professeur à l'université de Toronto. Il me rappelait Simone Weil en raison de l'importance qu'il attachait à la pensée grecque. En 1987, j'ai été l'homme le plus étonné du monde quand j'ai appris que cet universitaire un peu austère, évoluant loin de la place publique, venait de publier un livre, *The Closing of the American Mind*, qui soulevait une vive controverse dans les grands médias des États-Unis. Ce livre, immédiatement traduit en français sous le titre de *L'âme désarmée*, soulevait le problème, chez les jeunes Américains, de

1. Émile Robichaud, *Succursales ou institutions? Redonner sens à nos écoles*, Montréal, Médiaspaul, 2017, p. 56.





cette ouverture à tout, indistinctement, qui, en raison du relativisme auquel elle confinait, savait les bases aussi bien de l'esprit critique que du jugement de valeur provoquant ainsi une fermeture à l'essentiel.

Nous observions un phénomène semblable au Québec, et nous étions nombreux, Émile Robichaud en tête, à préconiser les remèdes, dont le retour aux grands livres que Bloom proposait à ses compatriotes. Comme son ami Saul Bellow, il avait adopté le point de vue de Leo Strauss et Robert Hutchins, tous deux de l'université de Chicago, sur la tradition classique et ses grands livres. Le débat sur cette question est loin d'être clos comme le prouve le livre récent de Raphaël Arteau McNeil intitulé *La perte et l'héritage*².

Voici quelques extraits de la conférence de Bloom lors de notre colloque « L'éducation, le temps des solutions ». La croyance en l'égalité entre les individus et entre les cultures crée les conditions idéales pour le relativisme. D'où ce diagnostic :

La thèse que je développe dans mon livre, *L'âme désarmée*, c'est que notre égalitarisme radical nous a conduits à ériger le relativisme culturel en philosophie nationale, si l'on peut s'exprimer ainsi sans ironie. [...] « Qui êtes-vous pour juger ? » « Qui va trancher ? » « À chacun sa manière de vivre ! », etc. Tels sont les slogans populaires de cette philosophie. J'ai aussi soutenu que ladite philosophie n'est pas le résultat d'une réflexion philosophique, de l'étude, mais constitue une prise de position morale ou politique adoptée pour promouvoir l'égalité. Le relativisme est l'épicentre de l'ouragan qui frappe notre éducation, non pas pour l'évidente raison qu'il semble impliquer qu'il n'y a pas de moralité, que tout est permis, mais parce qu'il étouffe la plus puissante des raisons de se cultiver : le désir naïf de découvrir ce qui est bon pour vivre bien.

Dans la même conférence, Allan Bloom distingue le relativisme à l'américaine du relativisme de la tradition philosophique, lequel constituait pour ses tenants un poids lourd à porter. Être relativiste avec cohérence, sans remplacer par une illusion la vérité universelle à laquelle on renonce, est une position inconfortable.

Le relativisme comporte un fardeau d'incroyance que peu d'hommes peuvent supporter s'ils sont vraiment conscients de

2. Raphaël Arteau McNeil, *La perte et l'héritage*, Boréal, Montréal, 2018.





son poids. Notre relativisme repose en équilibre instable sur la conviction que la démocratie est bonne — et qu'elle gagnera la partie sans avoir à être soutenue par la nature ou la raison. Le premier de ses effets n'est pas de nous faire croire en rien, mais plutôt de nous faire croire en n'importe quoi, de nous mettre à l'aise dans cette vie non réfléchie dont Socrate disait qu'elle était invivable. En d'autres termes, elle rend la culture générale superflue et même impossible. Notre relativisme est compatible avec le moralisme et le fanatisme extrêmes. Il peut même les encourager.

Ce qui semble bien s'être produit depuis si l'on en juge par les anathèmes prononcés en ce moment par une certaine gauche universitaire américaine.

Allan Bloom constatait, non sans un certain regret, que les Américains n'ont pas, comme les Français ou les Allemands, de grands modèles littéraires auxquels s'identifier.

En exagérant un peu, mais un peu seulement, on peut dire qu'il y a deux écrivains qui, à eux deux, tracent les contours des esprits de tous les Français qui ont reçu quelque instruction. Tout Français naît, ou du moins devient de très bonne heure, cartésien ou pascalien. On pourrait dire quelque chose d'analogue de Shakespeare, en tant qu'éducateur, pour les Anglais, de Goethe pour les Allemands, de Dante et Machiavel pour les Italiens. Ce sont vraiment des auteurs nationaux; Descartes et Pascal indiquent aux Français quels sont leurs choix, ils leur fournissent une perspective particulière et clairement définie quand se posent les problèmes éternels de la vie. Ils tissent le tissu des âmes. Lors de mon dernier séjour en France, j'ai entendu un garçon de café traiter un de ses confrères de « cartésien ». Ce n'était pas par prétention qu'il s'exprimait ainsi; il se référait simplement à ce qui, pour lui, était un type. Ce n'est pas tant que les Français tirent de ces sources des principes; ce sont plutôt des moules pour leurs esprits. Descartes et Pascal représentent un choix entre la raison et la révélation, entre la science et la piété, et de ce choix découle tout le reste. L'une ou l'autre de ces visions totales se présente presque toujours à l'esprit d'un Français quand il réfléchit sur lui-même.

En Amérique, il n'existe aucun équivalent de Descartes, de Pascal, ni bien sûr de Montaigne, de Rabelais, de Racine, de Montesquieu et de Rousseau³.

3. Allan Bloom, *L'âme désarmée*, Paris, Julliard, 1987.



« Le mal, disait Platon, entre dans le monde par la musique. » La musique populaire a commencé à déferler sur la jeunesse américaine à partir de 1945. Depuis lors, non seulement il va de soi qu'on peut sans risques écouter beaucoup de musique sans jamais en faire soi-même, mais encore qu'on peut, dès l'enfance, écouter n'importe quoi. Il n'y a pas de domaines où l'abdication des parents et des autorités en général ait été plus complète. Dans *L'âme désarmée*, Allan Bloom explique cette abdication par la création, après la guerre, d'un nouveau marché qui, contrairement à celui de la drogue, s'adressant aux mêmes jeunes, n'a été l'objet d'aucun contrôle, comme si l'humanité avait tout à craindre des drogues douces et rien à craindre des musiques agressives.

Un article paru en 1989, dans la *Revue des sciences de l'éducation*, a bien résumé la pensée de Bloom sur la musique et l'éducation.

Un second signe de la crise de la pensée américaine se retrouve dans la musique. En effet, la musique est pour Bloom le langage primitif et primaire de l'âme, sans discours articulé ni raison. Or, on le sait, l'éducation a pour fonction de domestiquer les passions brutes de l'âme, de leur donner forme sans pour autant les supprimer, car cela priverait l'âme de son énergie. C'est la musique qui nourrit les passions les plus profondes tout en les préparant à une œuvre de raison. L'éducation tente donc d'harmoniser la partie enthousiaste de l'âme et la partie rationnelle civilisatrice, faute de quoi il ne saurait être question de parler d'homme complet. La musique militaire stimule le courage du soldat, la musique religieuse exalte le croyant. Ces deux musiques servent de creuset pour recevoir un discours émancipateur militaire ou religieux. Mais comme la musique rock ne nourrit que les passions les plus barbares de l'homme (elle excite le désir sexuel) et que le discours qui l'accompagne n'opère aucune distinction dans la pensée, on voit mal comment elle pourrait faire œuvre d'éducation.

Au contraire elle n'est que la manifestation de l'absence de pensée et de l'amoralisme qui prévaut actuellement : tout est pareil sur le plan intellectuel et tout se vaut sur le plan moral. À preuve les vedettes sont de sexe indistinct (Mick Jagger, Boy George, Michael Jackson) et même la violence gratuite est encouragée⁴.

Il n'y a pas de propos plus explosif qu'une telle opinion sur la musique populaire. Je l'ai appris à mes dépens en osant critiquer la

4. Clermont Gauthier dans *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 15, n° 3, 1989.

musique et la personne de Michael Jackson dans un article du journal *La Presse*. J'ai provoqué une vague d'indignation dans les écoles secondaires du Québec. Cela m'a aidé à comprendre pourquoi le livre de Bloom, bien accueilli par une partie de l'opinion publique, a suscité, dans l'autre, des réactions négatives d'une violence suspecte, trahissant un malaise inavouable devant un jugement de valeur pourtant légitime et bien fondé.

Était aussi présent au colloque le philosophe français Jean-Jacques Wunenburger, disciple de Bachelard, auteur de nombreux ouvrages sur l'art et l'imaginaire, appelé à devenir ensuite doyen de la faculté de philosophie de Lyon. Voici un extrait de sa conférence intitulée « Les métamorphoses de l'âme, vocation oubliée de l'école », qui portait, en exergue, cette pensée de Nietzsche tirée des *Considérations inactuelles* : « C'est au point que nos écoles et nos maîtres font maintenant abstraction de toute éducation morale ou qu'ils se tirent d'affaire avec des formules : et le mot vertu est un mot qui ne dit plus rien ni au maître ni à l'élève, un mot de l'ancien temps dont on sourit... Jamais on n'a eu davantage besoin d'éducateurs moraux et jamais il ne fut plus improbable qu'on les trouverait. »

Qu'est-ce alors qu'éduquer l'âme ? Comment faire naître cette force ? Peut-être n'est-elle justement pas à créer, ou à donner de l'extérieur, mais à recueillir et faire croître, comme la vie d'une plante. Encore faut-il rassembler des conditions favorables et connaître les règles permettant d'intervenir à bon escient. Or deux formes d'intervention extérieure semblent nécessaires pour l'éducation de l'âme : l'une lui donnant l'élan, l'autre un but.

Les potentialités psychiques qui sommeillent en chaque enfant ne peuvent prendre une forme unique et achevée que si elles se trouvent fortifiées, c'est-à-dire ni brusquement brisées ou rigidement réprimées, ni à l'inverse laissées en friche, abandonnées à elles-mêmes sans contraintes. Une force quelconque ne croît et ne s'amplifie que dans la mesure où elle se heurte à une autre et trouve par là même une nouvelle forme. L'âme est comparable aux vagues de la mer qui, en se brisant sur les rochers, se trouvent élevées vers le haut, décuplées en force. C'est pourquoi éduquer consiste d'abord à donner du ressort à un être, agir sur lui, avec lui, comme avec un ressort, que l'on va comprimer intentionnellement pour lui donner une force nouvelle capable de le projeter loin au

devant de lui-même. Car chaque enfant est une réserve d'énergie inemployée, disponible selon des quantités propres à chacun, mais qu'il s'agit de rendre active par un mouvement de pression qui n'est ni répression ni inaction. Sans obstacle ni contrainte, la force d'âme végète ou meurt. Pliée par une autorité extérieure, elle n'est pas détruite mais au contraire resserrée sur elle-même, préparée pour une expansion proportionnelle à la contraction. Telle est une des lois les plus secrètes de la vie, qui se trouve en fin de compte organiser même des machines simples comme le ressort en spirale, où le mécanisme se règle sur le vivant.

Mais un élan n'est qu'énergie dilapidée s'il n'est pas orienté dans la bonne direction, tendu vers un but, conforme à la réalisation de soi de l'homme. Trop souvent l'éducation ne développe en l'enfant des qualités qu'en vue de servir des fins utilitaires qui le dépassent. Or une de ses premières tâches consiste à se mettre au service de la croissance de la personne, non en la soumettant à un résultat fixé à l'avance, mais en l'entraînant dans une conquête incessante de son propre accomplissement, de son propre perfectionnement. C'est ce qu'avaient compris les Grecs qui concevaient la *paideia*, de Homère à Aristote, comme une grandeur d'âme aspirant à la manifestation supérieure de la personnalité morale et intellectuelle. L'éducation est bien en ce sens un processus aristocratique consistant à devenir le meilleur, à réaliser la plus haute figure de l'homme. Les *aristoi* ne sont pas des êtres supérieurs par quelque prérogative de naissance ou privilège acquis, mais des êtres qu'on a aidés à aller de l'avant, à monter au front de la vie, pour être présents sur une ligne qui se déplace toujours au fur à mesure qu'on avance, qui monte de plus en plus haut.



©Editions Liber 2019





Les médecines alternatives

En 1985, au centre d'arts d'Orford, en Estrie, en 1986 au Hilton à Québec et 1987 à la place Bonaventure à Montréal, L'Agora a organisé trois grands colloques sur les médecines alternatives, qui ont tous connu le même succès. Je dis grands en raison du *kairos*, de l'occasion opportune que nous avons su saisir en partenariat avec les professions féminines : physiothérapeutes, infirmières, nutritionnistes ; en raison aussi du nombre de participants, près de sept cents, de la qualité des conférenciers provenant aussi bien du Québec que d'autres pays.

En 1985, comme aujourd'hui, on appelait aussi ces thérapies « médecines douces » et « médecines complémentaires » et on estimait à six ou sept mille le nombre de praticiens au Québec. Chiffre vague, tout simplement parce qu'on n'avait à cette époque ni planifié ni étudié ce phénomène mondial, un phénomène social spontané qui, au Québec, avait pris son élan au moment précis où l'État mettait en place un système de santé public centré sur la seule médecine officielle.

Phénomène social, mais aussi culturel, spirituel, philosophique même. Le vent soufflait de Californie... avec des courants de nouvel âge à l'égard desquels il fallait user de vigilance pour éviter les conférenciers appartenant à des sectes improvisées et imprévisibles.

Nous nous sommes appuyés sur quatre mots clés : incarnation, totalité, communication, autonomie, après moult consultations avec nos partenaires. *Incarnation* : au sens d'union intime de l'âme et du





corps, de recours aux sens, au toucher en particulier, et de symbiose avec la nature, intérieure et extérieure. *Totalité*: on disait aussi holisme, au sens d'approche globale. La médecine officielle étant réductrice du fait de ses spécialisations traitant des organes, des cellules et bientôt des gènes, les nouvelles thérapies ne pouvaient que traiter des malades plutôt que des maladies. *Communication*: ce que les docteurs ont perdu en communication au profit de l'efficacité technique, les malades espèrent le retrouver. *Autonomie*: le patient s'impatiente, il aspire à un colloque singulier d'égal à égal.

Il s'agissait non seulement d'une médecine, mais d'une vision du monde alternative. Le mot paradigme était à la mode, on en a abusé. Dans un best-seller mondial de l'époque, *Les enfants du Verseau*, on invitait les lecteurs à passer au nouveau paradigme comme on change d'étage dans un ascenseur: en appuyant sur un bouton.

Qui d'autre qu'un philosophe spécialiste de l'imaginaire pouvait aller au fond de cette question? Jean-Jacques Wunenburger s'y attaqua dans un ouvrage paru en 2006, sous le titre *Imaginaires et rationalité des médecines alternatives*. Il participera à notre colloque sur l'éducation en 1988. Auparavant, il avait suivi de près nos travaux sur les médecines douces. Voici un passage de son livre où il nous présente comme des pionniers dans ce domaine:

Depuis des années, plusieurs mouvements québécois promeuvent, par exemple, les médecines naturelles. En particulier aux *Cahiers de l'Agora* plusieurs spécialistes ont présenté, dès la fin des années 1980, l'idée d'une « troisième culture » qui synthétise l'apport des deux médecines et qui serait représentée par des démarches comme celles de Laurence Weed et de l'obstétricien français Michel Odent, qui, intégrant l'anthropologie et l'éthologie, ont défendu les principes d'une médecine « d'adaptation primaire ». Lors d'un colloque à Orford au Québec en 1985, dirigé par J. Dufresne et le groupe Agora, plusieurs spécialistes et militants des médecines douces ont présenté des voies de développement inédites en Europe, tout en ne ménageant pas leurs critiques idéologiques¹.

Suivent sur plusieurs pages une synthèse de nos travaux.

1. Jean-Jacques Wunenburger, *Imaginaires et rationalité des médecines alternatives*, Paris, Belles Lettres, chap. 5 (édition électronique).



Dans le cas d'un colloque, le médium fait partie du message comme l'ont démontré quelques faits divers lors de l'organisation de nos rencontres sur les médecines douces.

Nous avons accepté un plus grand nombre d'inscriptions que ne le permettaient les lieux et les services mis à notre disposition au centre d'arts d'Orford. Les médecins qui avaient boudé l'événement au début s'y inscrivirent en grand nombre quelques jours avant, un heureux ajout à nos profits. Et à la satisfaction de la présidente de l'Association des physiothérapeutes, notre principal partenaire financier, qui souhaitait une confrontation avec eux. Nous n'avions toutefois aucune expérience d'événements réunissant sept cents personnes au lieu des trois cents habituels. À quoi s'ajoutaient de nombreux journalistes. Tôt le matin, sous une pluie battante, notre partenaire organisateur, Pierre Lacombe, avec l'aide de quelques jeunes volontaires, prévoyant une arrivée massive de voitures, dut improviser un deuxième stationnement dans un champ voisin. N'eût été sa prudente intervention, le colloque s'enlisait dès le début car les employés du centre d'arts faisaient face pour la première fois à un tel problème.

Autre embarras : le manque de place pour les repas. La cafétéria ne pouvait servir que trois cents personnes à la fois. Pour le service des trois cents autres, Pierre Lacombe avait fait installer une tente géante qui, le premier matin, menaçait de s'envoler sous l'effet de la pluie et d'un vent violent ! Toujours avec l'aide de jeunes volontaires, il put sécuriser la tente à temps pour le repas du midi.

Notre colloque faisait une large place à la nutrition comme facteur de santé. Plusieurs nutritionnistes étaient conférenciers de premier plan, dont Louise Lambert-Lagacé. Le centre d'arts n'était alors pas en mesure d'assurer un menu prenant en compte les principes du végétarisme qui commençait à se répandre au Québec. Nous avons donc donné congé à l'équipe du centre en prenant à notre compte les frais que cela impliquait et nous avons fait appel au Commensal, le restaurant végétarien de Montréal. Ses plats à la fois nourrissants et délicieusement aromatisés transformèrent nos studieux invités en convives légers et joyeux. Le médium portait le message. Pour le Commensal, une telle clientèle transformait un service déjà rentable en une opération de publicité prometteuse.

Le verbe latin *sapere* signifie à la fois « goûter » et « savoir ». Notre réussite culinaire serait aussi une réussite intellectuelle et sociopolitique

en ce sens que notre colloque dispensait le gouvernement du Québec d'organiser de coûteux états généraux sur la question. Quelques années plus tard, la vente des médicaments homéopathiques était autorisée dans les pharmacies et un programme de formation des acupuncteurs était mis en place dans le réseau d'enseignement collégial. Les laboratoires Boiron de Paris avaient fait connaître leurs médicaments au stand qu'ils avaient réservé.

Un an plus tard, nous étions en mesure de publier le rapport L'Agora, un livre sur *Les médecines douces et le système de santé québécois*. Ce fut l'un des premiers documents intégrés à l'Encyclopédie que nous avons mis en ligne quinze ans plus tard (« Médecine douce »). Ce document présente autant d'intérêt aujourd'hui qu'en 1985. Les pages qui suivent en reprennent l'essentiel.

Au colloque du centre d'arts d'Orford, au moins trois conférenciers, Pierre Cornillot, doyen de la faculté de médecine de Bobigny, Claudine Herzlich, sociologue française de la santé et Lowell S. Levin, épidémiologiste de Yale, ont associé le phénomène des médecines douces à la montée des maladies chroniques. Levin a rappelé que 80 % des maladies sont aujourd'hui chroniques, contre 30 % seulement il y a cinquante ans. (Tout indique que la prévalence de ces maladies n'a fait que croître depuis.)

N'ayons pas peur du sens des mots : chroniques veut dire incurables. C'est d'abord notre incapacité de guérir un nombre croissant de maladies qui est chronique. De ce nombre : des bronchites, l'arthrite, les maux de dos, la sclérose en plaques, le diabète, le rhumatisme et plusieurs maladies mentales.

Les médecines douces seraient une réponse à ce nouveau défi. Pour bien saisir la portée de cette hypothèse, il faut se situer dans le contexte très large et très mouvant de l'adaptation des êtres humains à leur environnement. La maladie doit alors être interprétée comme une rétroaction (*feedback*), comme un message envoyé par l'environnement à l'homme qui tente de s'y faire une niche, message qui doit à son tour être interprété correctement.

La perspective historique et géographique va de soi dans ce contexte. Les maladies ne sont pas des essences inaltérables auxquelles correspondent des remèdes eux-mêmes éternels. Elles évoluent avec le temps et avec les lieux. Pour réagir adéquatement aux messages



qu'elles véhiculent, ou plutôt qu'elles constituent, il faut d'abord avoir renoncé à toute conception abstraite, atemporelle. Les maladies vont et viennent rappelait le docteur Robert S. Mendelsohn. Nous avons aujourd'hui de nouvelles maladies: le sida, l'herpès, la maladie du légionnaire, etc. De vieilles maladies, comme la fièvre scarlatine ont complètement disparu ou sont devenues bénignes.

Le docteur Mendelsohn rappelle également que ces données historiques invalident les arguments utilisés par de nombreux médecins pour justifier le recours à certaines thérapies chimiques, dans le cas du cancer notamment. « Ces médecins, dit-il, font croire à leurs patients que la leucémie, par exemple, qui était selon eux mortelle dans 95 % des cas ne l'est plus aujourd'hui que dans 50 % des cas grâce à leurs traitements. Ils oublient de dire à leurs patients que le concept même d'évaluation historique est anathème pour la vraie science. [...] Les seuls évaluations qui sont prises au sérieux en médecine sont les contrôles contemporains. »

C'est aussi la perspective historique qui nous permet de bien comprendre le triomphe de la médecine expérimentale à la fin du dix-neuvième siècle. Le grand mérite de cette médecine fut précisément d'avoir été une réaction adaptative heureuse face à une maladie dont la forme dominante était alors l'infection. Symbole d'une médecine en régression, la saignée, qui, certains historiens l'ont soutenu, pouvait être efficace dans le cas des maladies de salon des siècles précédents, s'était avérée dérisoire comme moyen de lutte contre le pneumocoque.

À chaque époque, la qualité du savoir médical se mesure d'abord au degré d'adéquation entre la maladie dominante et les diverses stratégies thérapeutiques. Faisons l'hypothèse que, dans x années, il soit devenu évident que la principale cause de morbidité soit l'atrophie de l'imaginaire, du dynamisme créateur de l'âme. Cette hypothèse, nous le verrons, n'a rien d'in vraisemblable. Dans ce contexte, une stratégie médicale centrée sur la haute technologie paraîtrait tout à fait anachronique. Il faudrait plutôt chercher des moyens d'atténuer les effets sur le psychisme des images du corps machine véhiculées par la médecine officielle.

Claudine Herzlich a rappelé les principales étapes de l'évolution de la maladie au cours des derniers siècles. De la fin du Moyen Âge à la fin du dix-huitième siècle, la réalité dominante est l'épidémie. La maladie frappe d'abord brutalement et collectivement une société; elle





conduit ensuite très rapidement à la mort ; on n'a pas le temps d'être malade. Les malades en eux-mêmes n'ont pas beaucoup d'importance, ils sont perçus comme des mourants. Ils n'ont pas de statut social. Les mesures appliquées pour venir à bout d'une épidémie sont collectives et caractérisées par leur extrême dureté.

Aux épidémies succèdent progressivement les infections, dont la tuberculose demeure le meilleur exemple. Comme les infections mettent plus de temps à tuer, un mode de vie de malade commence à apparaître. Les maladies chroniques actuelles accentueront ce mode de vie.

Il faut s'arrêter ici pour réfléchir sur la médecine expérimentale, dont le triomphe est historiquement lié à la victoire sur l'infection. Voici qu'à un moment précis de l'histoire les infections : tuberculose, fièvres puerpérales, pneumonies, etc., sont les principales causes de la frayeur des populations ; et voici qu'au même moment une nouvelle approche, expérimentale, fait apparaître l'efficacité de l'hygiène et bientôt de certains remèdes, les sulfamides et les antibiotiques. Au même moment également, la profession qui fournit la plupart de leurs chercheurs aux laboratoires, la médecine, s'organise sur des bases conformes aux exigences de la méthode expérimentale. Il n'en fallait pas plus pour que les populations, par l'intermédiaire de leur gouvernement, accordent à cette profession le monopole sur les actes thérapeutiques.

L'avènement des maladies chroniques comme fait dominant a bouleversé cet ordre de plusieurs manières. Nous sommes à un nouveau moment de l'évolution, du dialogue de l'homme avec l'environnement. Les maladies chroniques sont le message que nous envoie ce dernier, après avoir été considérablement modifié par l'industrialisation. Les infections étaient le message envoyé par un environnement qui était encore vierge au moment où commençait l'urbanisation.

Comment réagir aux maladies chroniques en tant que message dominant ? Voilà la grande question ! Certains croient que l'exploit de la médecine scientifique contre les infections peut se reproduire. D'autres pensent au contraire que, toutes informées qu'elles soient encore, les médecines douces constituent déjà l'amorce de la réponse la plus adéquate. Nous disons, à dessein, « réponse la plus adéquate » pour bien indiquer qu'une éradication des maladies chroniques, comparable à l'éradication des maladies infectieuses, est peut-être une utopie dont il faut se méfier.





On a tort de ranger les médecines douces dans l'irrationnel sous le seul prétexte que leurs succès sont inexpliqués. Dans ces conditions, une partie, la plus grande sans doute, de la médecine scientifique, anatomo-clinique et mécaniste pour être plus précis, doit également être considérée comme irrationnelle. Pourquoi l'aspirine est-elle également efficace contre certaines maladies cardiaques ?

Il y a une part d'inexpliqué même dans les succès les mieux démontrés de la médecine mécaniste. On a une connaissance assez précise du mécanisme de l'infection et des raisons pour lesquelles les antibiotiques sont efficaces. Mais connaît-on les facteurs qui font varier leur efficacité ? Sait-on comment la résistance des bactéries peut devenir telle que l'efficacité des antibiotiques connus se révèle presque nulle ? La part d'inexpliqué est sans doute plus grande dans le cas de la plupart des succès des médecines douces, mais cela tient peut-être surtout au fait qu'il n'y a pratiquement jamais eu de recherches poussées sur le sujet.

Pour relever le nouveau défi que l'environnement nous lance sous la forme des maladies chroniques, vaut-il mieux miser sur le phénomène nouveau des médecines douces ou sur une réédition des exploits de la médecine mécaniste contre les infections ?

La grande conclusion que nous tirons du colloque d'Orford c'est que la première hypothèse mérite à tout le moins d'être prise au sérieux. Tel était notamment l'essentiel du message du doyen Cornillot. Il a étonné plus d'un participant en soutenant que la recherche médicale devrait désormais porter en priorité sur l'effet placebo, c'est-à-dire sur l'inexpliqué dans la guérison, dans la médecine mécaniste comme dans les médecines douces. Il faisait par là le saut dans la grande et élémentaire rationalité, celle qui se mesure à l'adaptation et à la guérison, plutôt que de rester cantonné à une rationalité étroite parce que réduite à la zone de l'expliqué.

Le professeur Cornillot s'était dit étonné du mépris avec lequel certains tenants de la médecine mécaniste ridiculisent les succès des médecines douces en les expliquant par l'effet placebo, c'est-à-dire par leur part d'inexpliqué :

L'effet placebo ! On est exactement au cœur du problème. Par ma position intellectuelle, qui se trouve à la jonction entre la médecine officielle et les médecines naturelles, je dirais que l'effet placebo est le plus beau don, de la nature et du ciel réunis, à l'homme et à la



médecine. C'est quelque chose d'absolument merveilleux. Seulement, on est en 1985, et ce quelque chose est toujours considéré comme un parasite de la médecine expérimentaliste.

Non seulement ce don merveilleux ne fait pas l'objet d'études attentives et poussées, pour essayer de le renforcer, de le codifier, de le comprendre, et par l'intermédiaire de la compréhension de tomber sur une physiopathologie nouvelle, c'est-à-dire ouvrir des champs absolument extraordinaires à la recherche. Mais au contraire, la question de fond est : comment éliminer l'effet placebo ?

Le raisonnement de Pierre Cornillot est le suivant : nous sommes devant le fait des maladies chroniques et la médecine triomphante d'hier ne peut rien contre elles. Surgissent des thérapeutes dont les méthodes ne satisfont pas à toutes les exigences de la méthode expérimentale. Ils obtiennent néanmoins des succès tels que le public les recherche même s'il doit payer leurs services. Placebo ! disent avec mépris les tenants de la médecine expérimentale. La réponse de Cornillot est d'une rationalité supérieure : vive le placebo, dit-il, s'il permet de triompher du grand défi actuel. Il faut multiplier les programmes de recherche sur le placebo, a-t-il ensuite soutenu.

La proposition du professeur Cornillot sur la recherche a pu être considérée comme une boutade. Elle était pourtant très sérieuse. Une recherche sur le placebo c'est une recherche sur tout ce qui agit sur l'imaginaire et l'inconscient : la personne du thérapeute, le cadre dans lequel il reçoit ses patients, le langage qu'il utilise, les gestes qu'il fait ou ne fait pas ; c'est aussi une recherche sur les dispositions de la population face à telle ou telle approche. Au-delà de la personnalité du thérapeute, on peut faire entrer dans l'effet placebo les réalités, les images et les symboles présents dans l'ensemble de l'environnement. Une telle recherche comblerait notamment les vœux de tous ceux qui sont à l'avant-garde de la médecine psychosomatique.

Des nuances de tous genres s'imposent évidemment tant à propos de la médecine officielle qu'à propos des nouvelles thérapies. Le fait que les maladies chroniques soient devenues majoritaires n'enlève évidemment rien au nombre et à la gravité des accidents qui surviennent régulièrement. Personne ne conteste l'efficacité de la médecine officielle pour réparer des membres cassés ou recoudre des tissus déchirés. Le monopole de cette médecine n'est pas menacé là où son efficacité et son efficacité sont incontestables.



Certains de nos propos ont pu d'autre part donner l'impression que, selon nous, toutes les médecines dites douces n'ont de sens que dans la perspective de la rationalité élargie. De nombreux conférenciers, dont le médecin homéopathe Jacques Jouanny, ont au contraire tenu à démontrer que leur pratique avait une place, et une place de choix, dans l'enceinte scientifique. De l'exposé du professeur Jouanny, on retient cependant ce fait capital : le bon homéopathe tient compte d'une multitude de facteurs dans l'histoire de son patient. Non seulement il ne soigne pas une maladie conçue comme une essence inaltérable à travers les âges, mais encore il fait l'hypothèse que chaque maladie à une époque donnée prend les couleurs du malade qui en est affligé et varie même suivant l'histoire personnelle de ce malade. Le remède est ajusté à l'ensemble de ces facteurs. Il faut reconnaître qu'une science qui fait une si large place à l'examen et à l'interprétation prête flanc aux accusations de placebo, qui ne manquent d'ailleurs pas.

Répetons-le, tout dans ce débat dépend du sens qu'on veut bien donner à des mots comme science et rationalité. Si on considère ces deux mots comme synonymes et si on entend par là une réaction adéquate aux grands défis de l'environnement, il devient difficile d'exclure de cette sphère des pratiques sous le seul prétexte que leur efficacité n'est ni constante ni expliquée de façon satisfaisante.

Dans le livre déjà cité, Jean-Jacques Wunenburger situe son propos et le nôtre dans la perspective de l'épistémologie contemporaine.

La maîtrise progressive de la vie individuelle par la médecine scientifique, particulièrement évidente au vingtième siècle, nous fait oublier spontanément ses limites et ses échecs. Si certaines maladies à l'étiologie bien connue se laissent guérir avec succès, la plupart des maladies ou malaises fonctionnels chroniques génèrent des conduites de soin interminables, avec des améliorations et des rechutes périodiques.

Notre corps n'est pas seulement déterminé par des processus internes, mais est en interaction avec l'ensemble des autres niveaux d'organisation du cosmos. L'analogie du microcosme/macrocosome induit donc une pensée dite holistique (du grec *holon*, la totalité) et met en œuvre des principes que l'on retrouve dans certaines théories scientifiques contemporaines comme la systémique, l'écologie, la théorie du chaos.

Cette voie néo-vitaliste souvent présentée comme incompatible avec la médecine mécaniste, se révèle donc en fait convergente avec





l'épistémologie contemporaine. Il en résulte, en particulier, que la maladie ne doit plus être réifiée, enfermée dans un état absolument objectivant, pensée comme rupture d'un mécanisme, mais traitée comme une variation qui ne bénéficie plus de l'autocorrection du vivant².

2. *Ibid.*, chap. 1.



Mourir avec dignité

Près d'un quart de siècle avant la loi québécoise sur les soins de fin de vie, en avril 1990, L'Agora organisait, en collaboration avec l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec, un colloque sur le thème « Mourir avec dignité ». L'Association des hôpitaux du Québec, l'Association des centres d'accueil, la Fédération des CLSC et l'ACHAPQ se sont aussi associés à l'événement. En juin et juillet de la même année, fait tout à fait inhabituel qui souligne l'importance de l'événement, le quotidien *La Presse* publiait des extraits substantiels de huit des conférences prononcées au colloque.

Ayant obtenu à cette fin le soutien de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec, la petite équipe de L'Agora, composée à l'époque de Jacques Dufresne, Hélène Laberge et Benoît Grou, entreprenait peu après de s'inspirer des communications du colloque pour publier un livre intitulé *Le chant du cygne* (Méridien, 1992). Ce livre est constitué des textes, complets ou abrégés, des conférences prononcées au colloque.

L'expression « chant du cygne », qui nous vient de la plus haute antiquité grecque, est toujours utilisée pour désigner, par exemple, un discours ou un récital d'adieu. Dans la bouche de Socrate, elle prend une valeur sacrée. Représentons-nous ce sage dans sa prison d'Athènes, où il vient d'apprendre qu'il est condamné à mort pour impiété. Les amis qui l'entourent aimeraient bien l'entendre une



dernière fois parler de la connaissance de soi et de l'immortalité de l'âme, mais ils n'osent pas le lui demander, de peur de l'importuner dans ses derniers instants. Voici, dans le *Phédon*, l'aimable reproche que leur adresse Socrate :

Selon vous, je ne vaudrais donc pas les cygnes pour la divination ; les cygnes qui, lorsqu'ils sentent qu'il leur faut mourir, au lieu de chanter comme auparavant, chantent à ce moment davantage et avec plus de force, dans leur joie de s'en aller auprès du Dieu dont justement ils sont les serviteurs. Or les hommes, à cause de la crainte qu'ils ont de la mort, calomnient les cygnes, prétendent qu'ils se lamentent sur leur mort et que leur chant suprême a le chagrin pour cause ; sans réfléchir que nul oiseau ne chante quand il a faim ou soif ou qu'un autre mal le fait souffrir ; pas même le rossignol, ni l'hirondelle, ni la huppe, eux dont le chant, dit-on, est justement une lamentation dont la cause est une douleur. Pour moi cependant, la chose est claire, ce n'est pas la douleur qui fait chanter, ni ces oiseaux, ni les cygnes. Mais ceux-ci, en leur qualité, je pense, d'oiseaux d'Apollon, ont le don de la divination et c'est la prescience des biens qu'ils trouveront chez Hadès qui, ce jour-là, les fait chanter et se réjouir plus qu'ils ne l'ont jamais fait dans le temps qui a précédé. Et moi aussi, je me considère comme partageant la servitude des cygnes et comme consacré au même Dieu ; comme ne leur étant pas inférieur non plus pour le don de divination que nous devons à notre Maître ; comme n'étant pas enfin plus attristé qu'eux de quitter la vie !

Nous présentons ici des extraits de quatre des conférences qui forment le livre, celles de Claude Villeneuve (biologiste, professeur à l'université du Québec de Saguenay), d'Emmanuel Goldenberg (psychiatre et psychanalyste français) de Doris Lussier (alias le Père Gédéon, comédien — 1918-1993) et du docteur Marcel Boisvert (à cette époque responsable des soins palliatifs à domicile à l'hôpital Royal Victoria de Montréal), mais d'abord deux extraits d'articles d'Hélène Laberge.

L'impossible immortalité sur terre

par Hélène Laberge

Les transhumanistes ont redonné force au rêve de l'immortalité sur terre. Quelques milliardaires californiens se verraient bien régner sur le reste de l'humanité depuis une île artificielle du Pacifique où ils jouiraient en toute sécurité d'une immortalité numérique.



Dans le film *Zardoz*, le cinéaste J. Boorman a présenté cette immortalité comme une chose acquise. Le D^r Marzouki nous a fait découvrir ce film dans son livre, *La mort apprivoisée* [Méridien, 1990].

Voici le scénario tel que Marzouki le présente : un jour, « des savants immortels s'enfermèrent dans une cité où tout était possible. Hors de l'enceinte sacrée, les autres hommes retournèrent à l'état de nature. La cité sacrée régna sur eux, en maîtresse, par l'entremise d'un dieu qu'elle manipulait et que les hommes de nature appelaient Zardoz. Durant un temps infini, la cité des dieux résista à tous les assauts, puissante et éternelle. »

Comme on l'imagine, les hommes de nature réussirent un jour à prendre d'assaut la cité interdite. Scénario relativement classique jusqu'à maintenant. On s'attend bien évidemment à une scène de carnage avec fuite des immortels si brutalement jetés devant la mort. Or, au contraire, se déroule une « scène étrange, hallucinante, contraire au bon sens, mais point fort autour duquel va basculer une certaine idée de la mort. [...] Au lieu de fuir, les immortels se jettent sur les chasseurs ou plus exactement sur leurs armes : ils se font tuer avec une joie, une boulimie extraordinaires. [...] Les connotations habituelles de peur, d'angoisse et de douleur... sont gommées. Tout se passe comme si les signes étaient soudain inversés. [...] On est pris de vertige, comme à chaque fois que les repères immuables et solides de la culture craquent d'un coup, laissant entrevoir leur relativité. [...] En fait, il s'agit bien d'une véritable orgie, mais d'une orgie où le désir qui s'éteint n'est plus celui de vivre mais de mourir. [...] Alors un vieillard (qui a survécu au massacre) s'avance... pour expliquer l'incompréhensible.

Quand nous eûmes refermé sur nous les portes de cette colonie soustraite à l'effet corrosif du temps, nous ne savions pas que nous fermions sur nous les portes de notre prison. On s'était dit : Enfin, nous avons réalisé le rêve de tous les âges, libres et affranchis du temps, nous allons pouvoir nous adonner à la vie totale, sans entraves et sans limitations. Au départ, cette liberté totale fut quelque chose de merveilleux. Débarrassés du poids du passé et de la peur de l'avenir, nous expérimentions ce dont les hommes ont toujours rêvé : l'instant éternel. La science, le plaisir, l'art, tout cela fut goulûment consommé jusqu'à satiété. Toutes les voies furent explorées, toutes les techniques furent essayées et toutes les possibilités épuisées. Puis vint la nausée. En fait nous avons oublié, dans notre orgueil forcené du savoir et du pouvoir, que tout existe par son contraire. [...] très tôt notre monde fut un non-sens : plaisirs sans joie car sans peine, désirs piégés car sans frustrations et sans limites, sciences sans objet puisque nous savions tout ou presque, art dégénéré car sans contexte et sans contestation, même la musique sonnait faux



car nous n'avions plus rien à pleurer, plus rien à chanter, plus rien à espérer. [...] Mais tu ne saurais comprendre, toi qui connais l'alternance et donc la vérité et la plénitude des choses contraires.»

Et le vieillard pose ici une question, la seule question qui nous concerne tous: « Nous avons voulu la vie totale, mais la vie sans mort serait-elle une absurdité logique? »

Et voici sa réponse: « Oui, la vie pour être ce qu'elle est ne peut qu'être finie. La vouloir sans la mort, c'est vouloir la gauche sans la droite, le haut sans le bas qui fait qu'il est le haut. Et le prix du péché contre le bon sens fut exorbitant. Ce fut comme un cauchemar gris, insipide, gélatineux, indéfiniment renouvelé, sans possibilité de fin ou de réveil.»

Et le vieillard, dernier survivant des immortels, demande aussi à mourir d'un coup de poignard enfoncé doucement dans sa poitrine, pour être « pleinement conscient des ténèbres envahissant mon esprit, promesse sûre d'un repos salvateur et durable ». Et effectivement il mourut, « comme on s'abandonne après l'orgasme ».

Ainsi donc, Boorman, comme tant de poètes et de penseurs, croit que le bonheur apporté par la conquête de la mort serait l'équivalent, pour reprendre ses mots, « d'un cauchemar indéfiniment renouvelé, sans possibilité de fin ou de réveil ». Son film est l'illustration de cette pensée de Thibon [*Le voile et le masque*, p. 161]: « C'est l'ombre de la mort qui donne un prix infini à toutes les choses de la vie. »

Dans *La mort en Occident*, Philippe Ariès a étudié de façon définitive les us et coutumes de la mort sous l'Ancien Régime. On mourait donc jadis avec les secours de la religion. Au Québec, cette façon de mourir s'est prolongée jusqu'à la seconde guerre mondiale et au-delà. Voici à cet égard un extrait de la mort du Père Didace dans *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont:

Didace se sentant frappé à mort fait dire à son voisin, Pierre-Côme Provençal, d'aller chercher le curé. À la campagne, un voisin ne meurt pas anonymement. « Au passage du cortège, des hommes aux récoltes, çà et là dans les champs, s'immobilisèrent, dressés comme des cierges sur quelque immense autel. Pénétrés à la fois du regret de voir l'un des leurs sur le point de mourir et pénétrés de la secrète satisfaction de ne pas être encore, eux, le choix de la mort... Dans la paroisse, on savait déjà que Didace, fils de Didace, recevait une dernière fois la visite du prêtre. »

Un prêtre qui était aussi un ami, un compagnon de chasse. « La gorge nouée de chagrin, le curé Lebrun se taisait. Lui et Didace avaient souvent fait le coup de feu ensemble. Un passé de plus de trente ans remontait mélancoliquement à sa mémoire [...] » Le



récit se poursuit. Didace comprend pourquoi le curé est là. Aucun signe de frayeur : « L'œil bas sous ses gros sourcils, Didace trouva le tour de sourire [...]. Le curé fit signe aux femmes de se retirer. Il alla fermer la fenêtre. — Le temps de vous confesser, expliqua-t-il à Didace. Puis il revint s'asseoir et demanda au malade : — Avez-vous quelque chose qui vous reproche ? — Ah ! fit le vieux simplement, je sais pas trop comment j'm'en vas accoster de l'autre bord. » Le premier péché dont il s'accuse porte sur les lois humaines. « J'ai, dit-il, souvent dégraissé mon fusil avant le temps et ça me forçait pas de chasser avec des appelants en tout temps. » Suivent ensuite les péchés de jeunesse : « ... quand j'étais jeune, je buvais comme un trou... je me battais, un vrai yâble ! [...] Je sacrais comme un démon [...] J'allais voir les femmes des autres... » La confession terminée, « le curé se recueillit avant de représenter Dieu, la vérité éternelle, auprès de l'homme simple qui se mourait, son ami. Il chercha au plus profond de sa foi et de son amitié les mots avisés afin de toucher ce cœur franc, mais pas facile d'accès. Les paroles coulèrent paisibles et fortes [...]. Didace ne sentait plus son mal. D'abord ramassé sur lui-même, il écouta. Peu à peu un baume purificateur se répandit en lui, l'allégeant du poids de ses fautes. »

La mort des espèces par Claude Villeneuve

Peut-on parler du point de vue biologique de ce qui constitue la vraie mort ? La mort de l'individu est simplement, dans l'évolution de l'espèce, un processus tout à fait normal. La vraie mort est la disparition des espèces. Lorsque l'ensemble d'un groupe génétique s'éteint, une richesse considérable est perdue. On parle à l'heure actuelle de la vitesse d'extinction des espèces. Tant qu'il reste quelques individus d'une espèce, on peut récupérer une partie du génome qui est original et qui traduit finalement l'histoire de l'adaptation de l'espèce à un environnement particulier. Lorsqu'une espèce disparaît, on perd complètement cette richesse. Cette perte est grave car nous sommes maintenant en mesure d'extraire du génome des autres espèces des molécules qui peuvent nous être utiles pour améliorer notre qualité de vie.

Considérons la vitesse à laquelle le taux annuel d'extinction des espèces s'est accru depuis trois cents ans. Au rythme naturel, il y a disparition d'une espèce tous les vingt et un mois. Au cours du dernier million d'années, neuf cent mille espèces environ sont disparues. Au rythme actuel, il semble que plus mille espèces disparaissent chaque année, trois espèces par jour. Compte tenu de la destruction des forêts tropicales à l'heure actuelle, on estime que



la vitesse de disparition des espèces sera de l'ordre de quinze mille par année en l'an 2010. L'échelle est logarithmique. Si on considère la courbe d'apparition des espèces par rapport à la courbe de disparition, pour une ordonnée d'apparition des espèces de 10 cm, on aurait une abscisse de disparition des espèces de 100 kilomètres.

Depuis son apparition, l'Homme a modifié les conditions nécessaires au maintien de la vie sur terre. Il a provoqué la disparition de plusieurs espèces en les surexploitant ou en modifiant leur habitat, à tel point qu'elles ne pouvaient survivre. Actuellement, les modifications de la biosphère attribuables à la civilisation industrielle nous entraînent vers une remise en question de notre développement. À l'image d'un organisme qui termine sa croissance tout en continuant son développement ou d'une population qui se stabilise dans son environnement, nous devons saisir les signaux que nous donnent les espèces qui disparaissent pour nous adapter aux limites de la capacité de charge de la planète. Ces espèces sont comme le canari qu'on plaçait dans les mines de charbon pour prévenir les coups de grisou. Leur disparition préfigurait la nôtre.

La mort de chaque espèce est inéluctable, mais il vaudra toujours mieux parler de la mort dans la Nature que de la mort de la Nature.

La mort vivante
par Doris Lussier

Je n'ai qu'une petite foi naturelle, fragile, vacillante, bougonneuse et toujours inquiète. Une foi qui ressemble bien plus à une espérance qu'à une certitude. Mais, voyez-vous, à la courte lumière de ma faible raison, il m'apparaît irrationnel, absurde, illogique, injuste, contradictoire et intellectuellement impensable que la vie humaine ne soit qu'un insignifiant passage de quelques centaines de jours sur cette terre ingrate et somptueuse. Il me semble impensable que la vie, une fois commencée, se termine bêtement par une triste dissolution dans la matière, et que l'âme, comme une splendeur éphémère, sombre dans le néant après avoir inutilement été le lieu spirituel et sensible de si prodigieuses clartés, de si riches espérances et de si douces affections. Il me paraît répugner à la raison de l'homme autant qu'à la providence de Dieu que l'existence ne soit que temporelle et qu'un être humain n'ait pas plus de valeur et d'autre destin qu'un caillou.

Ce qui est beau dans le destin humain malgré son apparente cruauté, c'est que mourir, ce n'est pas finir, c'est continuer autrement. Un être humain qui s'éteint, ce n'est pas un mortel qui finit, c'est un immortel qui commence. La tombe est un berceau. Et le dernier soir de notre vie temporelle est le premier matin de notre





éternité. « Ô mort si fraîche, disait Bernanos, ô seul matin ! » Car la mort, ce n'est pas une chute dans le noir, c'est une montée dans la lumière. Quand on a la vie, ce ne peut être que pour toujours. Comme dit le poète — parce que ce sont toujours les poètes qui voient le mieux le fond des choses :

Ouverts à quelqu'immense aurore
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

La mort ne peut pas tuer ce qui ne meurt pas. Or notre âme est immortelle. Il n'y a qu'une chose qui puisse justifier la mort... c'est l'immortalité.

Mourir, au fond, c'est peut-être aussi beau que naître. Est-ce que le soleil couchant n'est pas aussi beau que le soleil levant ? Un bateau qui arrive à bon port, n'est-ce pas un heureux événement ? Et si naître n'est qu'une manière douloureuse d'accéder au bonheur de la vie, pourquoi mourir ne serait-il pas qu'une façon douloureuse de devenir heureux ?

Victor Hugo, le plus grand de tous les poètes, a enfermé la beauté de la mort dans des vers magnifiques :

Je dis que le tombeau qui sur la mort se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est un commencement.

Mort, angoisse, communication par Emmanuel Goldenberg

La maladie mortelle n'est pas comme certains le disent un moment de détachement pur et simple des choses de la vie. Au contraire, c'est un moment d'intense activité psychique et de grande demande relationnelle. L'importance de l'événement qui se produit mobilise les pensées et les sentiments. C'est le moment des dernières paroles et des derniers échanges, le moment des dernières pensées sur soi et sur la vie. Tout prend d'autant plus d'importance que l'univers se rétrécit.

Quand tout va bien, boire une gorgée d'eau fraîche présentée par quelqu'un qu'on aime apaise la soif, mais quel est l'impact du même geste à l'approche de la mort ? Les mots qui restent possibles quand la fin approche, les regards, la sensation d'une peau sur la peau, tout cela devient la Vie, le sentiment d'appartenir à la communauté des



hommes. Cela préserve du risque de se sentir une chose, un être dévalué. Parce qu'en apparence il ne reste presque plus rien qui ressemble à la vie d'avant la maladie, ce qui reste est irremplaçable. Cela est vrai pour le malade mais aussi pour tous ceux qui sont autour de lui. C'est le moment de dire ce qu'on n'a jamais pu dire jusqu'alors, le moment d'intenses relations avec ceux qu'on aime. On devine le caractère décisif de telles communications. En priver le patient, c'est lui enlever non seulement une ultime chance de communiquer, mais aussi une ultime chance de se réaliser pleinement dans les dernières paroles qu'il a à dire, les derniers gestes qu'il a à faire. Ces dernières paroles nécessitent qu'il se sente le sujet de sa vie et celui de sa mort : une personne irremplaçable jusqu'au bout. Le rôle de la médecine, celui des soins palliatifs, est de créer les conditions de ces communications, les conditions de ce dernier travail psychique, élaboration ultime qui aura une grande influence sur les modalités mêmes de la mort, sur la place que garderont éventuellement la souffrance et l'angoisse et même sur les modalités du deuil des survivants.

Les agonies qui se prolongent de façon douloureuse, qui ne se laissent pas calmer par les traitements médicaux bien conduits, peuvent être des messages que nous adressent les patients. En témoigne le fait que si ces messages sont compris, s'ils reçoivent une réponse acceptable, la situation des patients évolue et souvent s'améliore. C'est qu'au moment de la mort l'intrication entre le psychologique et le somatique est très grande. La qualité des messages explicites ou implicites échangés avec le mourant est donc décisive car elle influence son état psychologique, son confort physique et moral, et même les circonstances et le moment de la mort.

Écoutez cette histoire : dans un service de gériatrie, une vieille dame n'en finit pas de mourir. Son état de délabrement physique est tel, et depuis si longtemps, que ses médecins ne comprennent pas comment elle survit. Elle ne reçoit aucun traitement en dehors des soins élémentaires. Elle ne semble pas souffrir, mais ne se lève plus, ne s'alimente plus, n'émet que de rares grognements qui ne sont plus des paroles.

Trois fois par jour, cette femme reçoit la visite de sa fille, médecin, qui à chaque fois, longuement, lui prodigue des soins de confort, lui parle, la baigne avec les infirmières du service, lui donne des nouvelles de la famille, lui fait avaler quelques gorgées d'eau et quelques cuillères d'une crème cuisinée à son intention. Les raisons de la survie prolongée de la malade sont sans doute là, dans cette relation où la fille proteste sans cesse de son amour pour sa mère et de son désir qu'elle vive encore.

Au-delà des opiacés

par Marcel Boisvert

Démédicaliser la mort ! Mourir avec dignité ! Je vous mets en garde contre un colloque de trois jours où les principaux acteurs, les mourants, sont absents. S'agira-t-il de leur dignité ou de celle que nous imaginons ? Mourir avec dignité est un euphémisme qui cache une laideur que nous ne pouvons démasquer. La dignité des dictionnaires n'a pas été définie au chevet des mourants. Le colloque aurait dû s'appeler « Mourir avec le moins d'indignité possible ». [...]

Il ne faut pas remplacer l'acharnement thérapeutique par l'hyper-sédation. Les soins palliatifs doivent être des soins intensifs aux mourants où tous les raffinements thérapeutiques sont disponibles en même temps qu'une attention minutieuse aux détails. Le mourant a besoin de voir dans les accompagnants un compagnon ou une compagne de route. Accompagner veut dire en latin « manger son pain avec ». Il faut donc être très près du patient. [...]

Heureusement, la recherche sur la douleur a eu des résultats éclatants. On est passé de 90 % à moins de 10 % de patients affligés de douleurs mal contrôlées. Ces recherches ne sont pas analytiques mais synthétiques, comme ces superbes horloges transparentes dont on peut voir toutes les pièces. L'hérédité, les dispositions psychologiques jouent un rôle sur la souffrance. Il faut arrêter de « démonter l'horloge ». Il faut traiter le patient et non le cancer.

Regardons maintenant la personne même. Pour faire un mauvais jeu de mots, il faut regarder la personnalité et pas seulement la personne alitée... ! Il faut connaître la personne, son passé. Le philosophe français Marie-Madeleine Davy écrivait dans *Itinéraires* : « J'ignorais que le vivant et le pré-mort habitent deux rives qui ne peuvent communiquer. Aucune frontière ne les relie ; l'un et l'autre n'appartient pas au même temps. Nos mots pour eux comme les leurs pour nous ne peuvent avoir la même résonance. » Nous cherchons tous un sens à la vie. Plus on trouve un sens à la vie, plus l'acceptation du destin va être facilitée. Il faut aider le mourant à trouver un sens à sa vie.

Toutefois, il ne faut rien négliger sur le plan physique et médical. Les ressources du domaine de la santé doivent être utilisées.

Les mourants sont les mieux qualifiés pour apprécier les sourires vrais, et même l'humour et les chansons joyeuses. Ils apprécient la douce et irremplaçable chaleur des mains. La mort dans la dignité est impensable sans la tendresse autour. La tendresse ne craint pas de sortir des sentiers battus.

Il faut faire une grande place au Dieu de chacun. La médecine et la société ont déspiritualisé l'homme. Le spirituel et le religieux

prennent une dimension insoupçonnée face à la mort. Le sens religieux aide à accéder à une certaine dignité du mourir.

Le mourant a besoin de témoins autres que ses proches. Les messages intimes restent dans le cercle de la famille. Mais les messages profonds, comme celui de sourire à la mort, veulent s'adresser au monde, que symbolisent les soignants, les étrangers, les bénévoles. Ces derniers doivent assurer une présence, être prêts à recevoir les messages et à les transmettre.

S'agit-il de courage ou de dignité? Je ne le sais pas. J'entretiens le doute à dessein. Je ne voudrais pas appeler dignité ce que le patient voit comme indigne et qu'il considère comme du courage. La dignité dans le mourir n'est pas à facile portée de main. L'aide aux malades doit commencer par la recherche de tous les instants du meilleur confort physique possible. Ce confort ne sera obtenu que dans l'optique de la douleur totale de Saunders où les narcotiques ne sont qu'un des éléments propres à soulager la douleur et la souffrance. Ceci nous oblige à considérer le malade dans sa globalité. Mourir avec dignité déborde le champ de la médecine et de la pharmacologie. Mais parfois les médecins ne sont pas les seuls à l'oublier.



©Editions Liber 2019

CINQUIÈME PARTIE

Penser à l'ère électronique





©Editions Liber 2019



L'ordinateur, cet inconnu

Chaque progrès enferme un regret... À mesure que le temps passe, les progrès sont de plus en plus rapides et les regrets de plus en plus vifs, sans doute aussi de plus en plus justifiés. Comment donc ai-je pu devenir un *early adapter* de l'informatique? Ayant aperçu ce que l'écriture ferait perdre à la mémoire *vive*, Platon était devenu sceptique à l'égard du stylet, et pourtant il a écrit quelques pages. J'avais moi-même constaté que les mots imprimés ressemblent plus à des files de voitures sur une autoroute qu'à des *caractères* et pourtant j'avais lu quelques livres sans que la « chair ne devienne triste » à mes yeux. Je pourrais donc, sans me déshonorer, taper sur un clavier comme un robot pourrait le faire. Soyons honnête, la raison y fut pour peu de choses, les truites, les pommes et les framboises pour beaucoup. Je pourrais redevenir pêcheur, cueilleur et coureur des bois tout en jouissant par intermittence des avantages de la grande ville, entrer en rapport avec le reste du monde depuis ma chaumière, y trouver, pauvre mais seigneur sur mon lopin, une liberté que les plus riches pourraient m'envier. Au risque de devoir découvrir plus tard que je me faisais ainsi complice d'un individualisme dont je déplorerais un jour les méfaits.

Et cela a commencé doucement par un projet — un autre... en 1988. Le plus beau jusqu'ici. Deux années entièrement consacrées à la recherche et à la rédaction, ne plus avoir à organiser des événements



à hauts risques, et un budget permettant de payer un assistant de recherche, une secrétaire et une femme de ménage, mille occasions pour Hélène et moi d'échanger sur nos travaux respectifs. Cela s'est appelé « Les routes du savoir » sur le modèle d'une route des vins comme celle que nous venions de parcourir en Alsace. Une série de caves, mais entre elles, tantôt un musée, tantôt un laboratoire tantôt une maison patrimoniale, ici un poème gravé dans la pierre, là le son d'un violon.

Un thème parmi d'autres : la Vie, dont le fil conducteur est scientifique et historique, mais ponctué de détours vers un poème, un tableau, une citation... Objectif une quinzaine de routes sur autant de sujets. Nous en avons achevé six : sur la vie, la santé, la nourriture, le cosmos, la musique, l'ordinateur. Le projet a ensuite été interrompu, en raison de la concurrence probable et prochaine des encyclopédies en ligne. La plupart de nos textes ont été insérés, en pièces détachées, dans l'*Encyclopédie de l'Agora* à compter de 1998.

Comment prétendre traiter autant de sujets sans être spécialiste d'un seul d'entre eux ? C'était là justement le défi passionnant pour nous. Depuis plus d'un siècle on tenait la culture générale impossible, en raison du nombre sans cesse croissant de disciplines de plus en plus spécialisées. Comment en disconvenir ? Mais comment satisfaire dans ces conditions un besoin d'unité devenant de plus en plus impérieux à mesure que s'accroissait la diversité ? Et pouvait-on sans risques majeurs confier la conduite de l'humanité aux seuls experts ? Gabriel Marcel, entre autres, m'avait mis en garde contre une telle orientation des sociétés. Le monde venait d'apprendre ce que peuvent faire des experts en fours crématoires !

Il était déjà manifeste que l'ordinateur allait bientôt devenir omniprésent dans la vie des gens. Comment faire bon usage d'un tel outil quand on n'en connaît ni la genèse ni le fonctionnement ? Comment protéger la vie si on ne sait pas comment la situer dans l'univers et si on ignore ce qui la distingue des machines ?

Nous avons fait l'hypothèse que, pour chaque grand thème retenu, il y a des seuils, des connaissances essentielles, à partir desquelles on peut comprendre les développements futurs sans en avoir la maîtrise technique.

Je me limiterai ici à l'exemple de l'ordinateur. Tout ce que je savais au départ c'est que Pascal avait inventé la première machine à calculer et que Leibniz, en plus de perfectionner la pascaline, avait inventé le





système binaire puis jeté les bases d'une logique formelle qui allait conduire aux portes logiques de Boole et aux opérations de l'ordinateur.

Sur la route de l'ordinateur le grand seuil sera, au milieu du vingtième siècle, la rencontre de deux séries parallèles de découvertes, l'une dans le domaine de la logique et des mathématiques : le système binaire, la logique formelle, les portes logiques de Boole, l'autre dans le domaine, plus matériel, de l'électromagnétisme et de l'électronique. À noter que ni dans la première voie ni dans la seconde on n'avait comme objectif une machine qui serait un jour appelée *computer* ou ordinateur. On remarquera que le mot anglais désigne l'une des fonctions de l'ordinateur, le calcul, et le mot français l'autre fonction, le classement.

Celui qui a proposé de traduire *computer* par « ordinateur », le linguiste Yves Perret, a justifié son choix en précisant que le mot « ordinateur » se trouve dans le dictionnaire Littré comme adjectif désignant « Dieu en tant qu'Il est celui qui met de l'ordre dans le monde ». Ce linguiste faisait-il le lien avec Leibniz ?

Quand il a créé le monde, Dieu, nous dit en substance Leibniz, ne pouvait penser qu'en binaire. La série des nombres binaires, qui s'engendrent eux-mêmes selon des lois simples, à partir de bases encore plus simples, l'unité et le zéro (Dieu et le néant) est en effet empreinte d'un tel ordre, d'une telle harmonie qu'il a paru tout naturel à Leibniz de l'assimiler à l'acte créateur. C'est pourquoi il proposa au duc de Brunswick, son protecteur, de faire frapper un médaillon pour rehausser son prestige en soulignant cette découverte. Sur le revers du médaillon on peut lire : *imago creationis*, « image de la création », et *sufficit unum*, « l'un suffit ».

La montée du formalisme avait commencé. Dans cette première voie, on cherchait la vérité dans l'abstraction, le plus loin possible de « ces sens qui nous trompent » (Descartes) et qui déclenchent ces folles passions dont l'Europe avait tant souffert au cours des siècles précédents. Tout en pressentant sans doute que la maîtrise des raisonnements abstraits était le bon moyen d'accroître la puissance des outils et des armes.

C'est la boussole qui a ouvert la première voie. L'ordinateur est une boussole complexe et son histoire se confond avec celle de la conquête du magnétisme. Quand Aristote remarqua que l'aimant naturel, appelé





aujourd'hui *magnétite*, pouvait attirer le fer doux, il jeta les bases d'un édifice au sommet duquel l'ordinateur allait pouvoir surgir.

Faut-il s'étonner que le maniement de la boussole soit l'expérience concrète qui nous aide à mieux comprendre le fonctionnement de l'ordinateur ? L'aiguille de la boussole indique le nord ; il en est ainsi parce que le champ magnétique terrestre est orienté dans le sens sud-nord. On sait cependant que le sens du champ magnétique s'est inversé avec le temps.

Sachant cela, il ne nous reste plus maintenant pour évoquer l'ordinateur qu'à laisser aller notre imagination. Rien ne nous interdit de nous représenter une série de planètes voisines et d'autre part un promeneur planétaire capable de passer de l'une à l'autre en suivant l'ordre. Dans ces conditions, pourquoi ne pas supposer que les planètes ont été magnétisées tantôt dans un sens (sud-nord ou 1) tantôt dans l'autre (nord-sud ou 0) selon un code tel que 0 signifie a, 1, b, 00 c, 11 d, etc. Supposons maintenant que notre promeneur planétaire connaisse ce code et qu'il soit muni d'une boussole. Il pourra lire tous les messages que la nature lui envoie à travers la façon dont les champs magnétiques sont disposés et codés. S'il décidait de se déplacer au-dessus des planètes dans une fusée atteignant une vitesse voisine de celle de la lumière, il pourrait en une fraction de seconde enregistrer un nombre impressionnant de 0 et de 1. Telle est la vitesse de l'ordinateur.

La boussole n'est pas seulement un ancêtre lointain de l'ordinateur. Elle a aussi, quoique bien malgré elle, joué un rôle décisif dans l'évolution des connaissances ayant conduit à la maîtrise du magnétisme et de l'électricité.

Voici l'un des moments décisifs de l'histoire de la science. La scène a quelque chose d'émouvant. Nous sommes en 1820, à Copenhague. Le physicien danois Christian Oersted est en train de démontrer en classe l'action calorifique d'un courant électrique sur un fil métallique. Il explique en d'autres termes le principe du grille-pain. Une boussole se trouvant par hasard sur sa table de démonstration, l'idée lui vient de la rapprocher du fil. Il constate alors 1) que l'aiguille de la boussole bouge quand le courant passe 2) qu'elle bouge dans un sens quand la boussole est placée en dessous du fil et dans le sens opposé quand elle est placée au-dessus. Il y a donc un champ magnétique au voisinage d'un courant. Oersted constata ensuite qu'on peut aussi modifier le





sens de l'aiguille en changeant celui du courant. La prouesse que nous attendions tout à l'heure d'un créateur imaginaire : déterminer le sens d'un champ magnétique et écrire ainsi en binaire, un simple mortel peut donc l'accomplir en changeant le sens d'un courant.

La Terre toutefois, contrairement au fil de métal qui perd son champ magnétique aussitôt que le courant le quitte, est magnétisée de façon permanente, ce qui en fait un élément de mémoire. Comment arriver artificiellement au même résultat ? Dès 1820, le physicien français François Arago trouva la réponse à cette question. Il découvrit qu'en plaçant des bâtonnets d'acier à l'intérieur d'une bobine, on pouvait les magnétiser de façon permanente, dans un sens ou dans l'autre évidemment, suivant celui du courant. En passant une série de barres d'acier à l'intérieur d'une bobine et en faisant varier à volonté le sens du courant dans cette dernière, on peut donc écrire et mettre en mémoire des messages en binaire. Arago, certes, poursuivait d'autres buts au moment où il fit sa découverte. Il n'empêche qu'il venait de découvrir la mémoire magnétique.

Pendant ce temps Boole, dans la première voie, découvrait les portes logiques, ET, OU, NON, c'était un pas en direction de la programmation. En suivant ces règles, un enfant peut automatiser l'opération $2 + 1$. Les deux voies devaient toutefois demeurer parallèles encore un certain temps. Jusqu'au jour où l'on découvrit la similitude entre les portes logiques et les relais dans les circuits électriques.

De nombreux chercheurs ont suivi la bonne piste en même temps. L'histoire retiendra quelques noms dont celui de Claude Shannon, ce jeune physicien qui, en 1938, a présenté au Massachusetts Institute of Technology (MIT), une thèse de maîtrise portant sur les affinités entre la logique de Boole et les circuits électriques.

Les idées de Shannon seront d'abord appliquées aux réseaux téléphoniques qui seront ainsi rapidement automatisés. Ce qui explique pourquoi c'est dans les laboratoires de la compagnie Bell que sera faite la découverte du transistor, lequel constituera une étape décisive vers la miniaturisation des ordinateurs et leur fiabilité.

Au moment où Shannon déposait sa thèse au MIT, un ingénieur allemand, travaillant en solitaire, Konrad Zuse, passait rapidement de la théorie à l'action en adaptant le système binaire à une machine à calculer qui allait bientôt avoir les principales caractéristiques d'une machine universelle.





Mais cette étape décisive sur la route de l'ordinateur aura surtout été marquée par le génie du mathématicien anglais Alan Turing. L'ordinateur est une machine qui peut recevoir à la fois des données et des instructions pour traiter ces données. Quand on utilise une calculatrice par exemple, on entre d'abord les chiffres et on appuie ensuite sur la touche +, qui envoie une instruction à la machine. Parmi les problèmes à résoudre il y avait le suivant : comment faire en sorte que la machine distingue l'instruction de la donnée qu'il faut traiter, même si on utilise le même langage pour entrer l'une et l'autre et si on les conserve dans la même mémoire. L'opération qui consiste à fermer ou à ouvrir une porte logique/interrupteur dans un circuit additionneur est un exemple d'instruction.

Lorsque dans ma recherche, je me suis initié à la machine de Turing, un ordinateur théorique, puis au fonctionnement du transistor, j'ai compris que je pouvais m'arrêter là pour le moment du moins, les progrès à venir étant surtout une affaire de miniaturisation.

J'ai consacré un été complet à l'étude la machine de Turing, en raison d'un blocage résultant du fait que toutes ces opérations fastidieuses et répétitives sur papier se déroulaient à la vitesse des électrons dans la machine concrète.

Était-il bien nécessaire que je me donne tout ce mal ? J'avais au moins compris que, dans l'ordinateur, l'intelligence est en amont, chez les Chinois qui inventèrent la boussole, chez Leibniz, Boole, Oersted, Arago, que la machine elle-même est stupide et donne l'illusion du contraire à cause de sa vitesse. D'où le fait que le mot « intelligence » appliqué à l'ordinateur et à ses sous-produits m'apparaîtra à jamais comme le plus pernicieux des mensonges réducteurs. J'avais compris aussi que, né dans le formalisme, l'ordinateur induirait dans les cultures où il s'imposerait un glissement du réel vers le virtuel et du vivant vers le mécanique, de l'incarnation vers la désincarnation. Et si, depuis, j'ai souvent fait l'éloge de la lenteur, ce pourrait être parce que, sans pouvoir rendre compte adéquatement de ce phénomène, j'ai acquis la conviction que l'ordinateur induit dans les cultures un conditionnement général tel que la vitesse se substitue aux transcendants, le beau, le vrai, le bien dans la hiérarchie des valeurs.

J'ai entendu Joseph Weizenbaum, le Socrate de l'intelligence artificielle, en conférence et j'ai lu son principal ouvrage, *Puissance de*



l'ordinateur et raison humaine. Né à Berlin le 8 janvier 1923 et mort dans la même ville le 5 mars 2008, cet informaticien germano-américain fut professeur émérite d'informatique au MIT. Seul savant informaticien sceptique, au milieu d'une foule de collègues inconditionnels, il pose des questions gênantes et essentielles, notamment à propos de la guerre la plus informatisée de l'histoire, la guerre du Vietnam. «Le pouvoir, disait-il, que l'homme a acquis par la science et ses techniques a lui-même été converti en impuissance.»

En 1963, il entre au MIT. Il publie trois ans plus tard un célèbre programme informatique connu sous le nom d'« Eliza », un agent conversationnel qui simule un dialogue avec un psychologue rogorien, le premier grand programme interactif. Weizenbaum observa d'abord, avec étonnement, les réactions de sa secrétaire, qui fut à ce point fascinée par la machine et ses questions qu'elle reporta une partie de son attention et de son affection de son patron sur l'ordinateur. La consternation se substitua chez lui quelques années plus tard à l'étonnement, lorsqu'à l'ouverture de leur congrès à New York le président de l'Association des psychiatres américains annonça que, désormais, grâce à des programmes comme Eliza, les entrevues de première ligne dans les hôpitaux psychiatriques pourraient être faites par des machines; ce qui en réduirait considérablement le coût. Il s'ensuivit pour Weizenbaum un violent choc moral qui l'incita à quitter le MIT pour aller étudier la philosophie à l'université de Stanford.

Où va, se demanda Weizenbaum, une humanité qui, à la première occasion qui lui est offerte, se réjouit de pouvoir substituer une machine à un intermédiaire humain. Il publia ses réflexions dans l'ouvrage déjà mentionné.

La route de l'ordinateur, publiée dans ses grandes lignes sur notre site dès 1998, a retenu l'attention des autorités de l'Unesco. Il en est résulté un CD qui fut distribué à trois cent mille exemplaires dans les pays les plus pauvres.



©Editions Liber 2019



De l'humain au posthumain

Étalée sur trois ans, de 1995 à 1998, la recherche sur les inforoutes avait pour titre « Les inforoutes et l'avenir du Québec ». Il allait de soi que si nos recommandations devaient être présentées aux responsables publics du Québec, notre étude, compte tenu de la nature mondiale du phénomène en cause, devait avoir une portée universelle. Nous avons retenu les grands thèmes suivants : aspects historiques, sociaux, culturels, philosophiques et éthiques. Nous avons organisé des séminaires sur chaque thème et entendu une cinquantaine de conférenciers. On peut retrouver l'ensemble de notre monumental rapport de plus de huit cents pages dans Internet Archive.

J'ai eu le malheur de me replonger dans ce rapport. Malheur, parce j'ai d'abord constaté que nous avons rassemblé une surabondance d'information dans le but de mieux comprendre le phénomène de la surabondance de l'information. Avions-nous assez bien explicité la conception de l'homme et la vision du monde qui allaient, consciemment ou non, apparaître ? Pour les fins de notre recherche c'est une page de Daniel Boorstin sur le peuple et la masse qui les résume le mieux. Daniel Boorstin, surtout connu en tant qu'historien, était aussi un penseur qui, pour ce qui est de la réflexion sur l'influence des médias, ne le cède en rien à son contemporain McLuhan. Voici sa distinction entre le peuple et la masse :

En un mot, nous assistons aux États-Unis au déclin du peuple et à l'avènement de la masse. Le peuple, généralement illettré, était à sa manière un libre créateur. Sa création propre était faite de mots prononcés, de gestes, de chants : folklore, chanson et danse folkloriques. Le peuple s'exprimait, et sa voix est encore recueillie par les érudits, les ethnographes et les patriotes. Mais la masse, dans notre univers de diffusion et de circulation massives, est la cible au lieu d'être la flèche. Elle est l'oreille, non la voix. La masse, c'est ce que les autres veulent atteindre par l'écriture, la photo, l'image et le son. Si le peuple créait des héros, la masse ne peut que se mettre en quête de leur présence et de leur voix. Elle attend qu'on lui montre, qu'on lui dise quelque chose. Notre société, à laquelle s'applique si malaisément la notion soviétique de masses, reste cependant gouvernée par notre idée propre de la masse. Le peuple disposait de l'univers qu'il s'était construit : tout un monde de géants et de nains, de magiciens et de sorcières. Les masses vivent dans l'univers imaginaire mais combien différent des pseudo-événements. Les mots, les images qui atteignent les masses enlèvent leur magie aux grands noms dans le processus même de leur évocation.

Nous étions par là invités à tout ramener à la subsidiarité : individu, famille, collectivité, région, nation, à appliquer à chacun de ces niveaux le principe de clôture cher aux biologistes — un maximum d'autonomie compatible avec l'équilibre et l'harmonie de l'ensemble.

Il va de soi que le caractère d'emblée mondial d'internet nous ait inquiété, et ce d'autant plus qu'il s'agissait à nos yeux sans l'ombre d'un doute d'une manifestation du *soft power* américain. Dans la propagande idéologique californienne, il s'agissait de faire passer le pouvoir des grands ordinateurs centraux aux ordinateurs personnels et à leur mise en réseau. Les maîtres à penser du *soft power* étaient plus transparents, plus sincères et plus cyniques. En 1989, l'URSS s'effondre, en partie sous l'effet de techniques de communication américaines. Les États-Unis avaient gagné la bataille économique, puis la bataille politique, pour gagner la guerre il ne leur restait qu'à renforcer leur hégémonie sur le plan culturel ce qu'ils appelaient le *soft power*.

En 1995, le Pentagone continue de s'intéresser à l'enfant qu'il a mis au monde, internet, et dont il a été le tuteur non camouflé pendant de nombreuses années. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'article que Joseph S. Nye et William A. Owens, deux des stratèges les plus influents de l'époque, signent dans le numéro de mars/avril de la



revue *Foreign Affairs*, sous le titre de « America's information edge ». « En vérité, écrivent-ils, c'est le vingt et unième siècle qui apparaîtra un jour comme ayant été, au plus haut point, celui de la suprématie américaine. [...] La beauté de l'information comme source de puissance, c'est qu'en plus d'accroître l'efficacité des armes au sens le plus concret du terme elle démocratise les sociétés de façon inéluctable. »

« Démocratisation » ne signifie pas ici accès du peuple au pouvoir, mais bien plutôt rupture des liens conviviaux, des pactes sociaux et des solidarités qui constituent précisément un groupe humain comme peuple, par distinction notamment d'une masse constituée d'individus atomisés et — par là même — aisément manipulés. De la sorte et littéralement, un réseau en détruit un autre. Notons par ailleurs que ce sont les médias eux-mêmes, pour une bonne part, et non pas seulement les contenus destinés à produire ce résultat, qui contribuent à faire éclater les sociétés : « On a désormais la preuve, ajoutent nos stratèges, que les changements technologiques et économiques sont des forces de fragmentation induisant la formation de marchés libres plutôt que des forces répressives renforçant le pouvoir central. »

Il y a plus de sophismes que de mots dans cette citation. J'ai pris la liberté de traduire *pluralizing forces* par « forces de fragmentation ». Le reste de l'énoncé incite le lecteur à confondre un État-nation centralisé comme la France avec les dictatures, par définition centralisées, comme le furent l'Allemagne nazie et la Russie soviétique. Bien entendu, la conception grecque de la cité, qui repose elle-même sur l'idée que l'homme est un animal naturellement social, est évacuée ici au profit de l'idée selon laquelle une société est et doit être une collection d'individus ayant des droits protégés par un État.

En termes plus directs et plus clairs, le message de Nye et Owens est le suivant : les nouvelles techniques de communication sont un instrument puissant qui permettra de détruire tout ce qui, dans les cultures, recèle un ferment de vie communautaire authentique. Un homme qui se branche est un homme qui se déracine. Ce qui en dernière analyse ne peut que servir l'hégémonie des États-Unis.

Nuances ! La propagande californienne renfermait une part de vérité, sans quoi les gens n'auraient pas mis tant de ferveur à se rassembler sur les réseaux sociaux. D'autre part, à ce moment de l'histoire un réseau mondial de communication était sans doute nécessaire. Mais fallait-il vraiment pour cela que la plupart des nations renoncent à





leur souveraineté culturelle et donnent aux Américains l'argent qui aurait pu servir à enrichir leurs médias ?

Quand dans les années 1950 ces mêmes Américains ont voulu s'assurer que le Canada adopterait leur norme en matière de télévision, ils ont offert gratuitement, via la compagnie RCA, un studio à Montréal et à Toronto. Cette stratégie de l'achat par le don, ils l'ont appliquée avec une redoutable efficacité dans le cas d'internet, en offrant gratuitement une foule de logiciels, dont les logiciels d'exploitation. Quand leurs logiciels n'étaient pas gratuits, comme ce fut le cas pour les premiers traitements de texte, ils ont toléré et même encouragé le piratage.

Comment ne pas être généreux envers le patron quand il est si généreux envers ses employés ? Nations et populations ont été médusées par ce faux troc dont on connaissait le mécanisme depuis la télévision. Nelson Thall était en 1995 le directeur scientifique du Marshall McLuhan Center for Media Sciences. Voici ce qu'il nous a appris dans le cadre de notre recherche : par le simple fait de transmettre de l'information et d'assembler les informations les unes avec les autres, tout moyen d'expression, quel qu'il soit, crée de vastes richesses. La société la plus riche du monde, American Telephone and Telegraph, n'a qu'une seule fonction : la transmission d'informations. Le simple fait de discuter entre nous crée de la richesse. Tout enfant regardant la télévision devrait être rémunéré puisqu'il crée de la richesse pour la communauté.

À plus forte raison quand cet enfant accroît la valeur en bourse d'un site en s'y abonnant. Dans le cas d'un moteur de recherche comme Google, le faux troc est encore plus pervers. Nous sommes les auteurs et souvent les éditeurs, notre fournisseur régional de services est le distributeur, mais c'est le propriétaire du catalogue qui empoche tout.

Voilà pourquoi notre principale recommandation a été la création d'un grand portail national des connaissances qui aurait pu être doublé d'un moteur de recherche. Pour créer un tel outil, nous aurions pu rassembler les favoris de nos meilleurs chercheurs. Qui n'aimerait pas avoir accès aux favoris d'Hubert Reeves ? Je risque de sombrer dans le simplisme, dans le « il n'y a qu'à », si je continue dans cette veine. On aura compris qu'il faut recourir à tous les moyens appropriés pour limiter le pouvoir de tous ces géants, Apple, Amazon, Facebook, Google que le faux troc a créés. C'est depuis sa tribune dans Twitter





que Donald Trump donnera ses ordres au reste du monde. Obama n'en demeure pas moins l'ami des géants de la Valley. Il représente la face *soft* du Janus américain, Trump étant la face *power*. « Idolâtrie de la technologie dans un climat de torpeur psychologique », ajoutera Nelson Thall.

Nous étions mieux avisés au moment où les mêmes Américains ont tenté de nous imposer leur radio privé. Voici, racontée par Florian Sauvageau, un expert des médias, une page de notre histoire témoignant d'une identité qui n'a fait que s'éroder depuis.

L'idée d'un système public de radiodiffusion permettant aux Canadiennes et Canadiens de s'exprimer avec force dans leur propre pays remonte à 1929. Elle était contenue dans le rapport d'une Commission royale d'enquête placée sous la présidence de sir John Aird, alors président de la Banque canadienne de commerce. La Commission Aird répondait à ce qui est devenu une doléance bien connue au Canada. Préoccupée par l'expansion rapide de la radio américaine, l'invasion de nos ondes par les émissions américaines et la crainte que « le Canada ne devienne vite qu'un satellite de la radiodiffusion américaine », elle concluait qu'il fallait créer un système public de radiodiffusion. Seul un radiodiffuseur public, disait-elle, pouvait assurer qu'une quantité raisonnable d'émissions canadiennes serait mise à la disposition des auditoires canadiens. La richesse et l'expansionnisme américains lui paraissaient, comme ils paraissent aujourd'hui encore, une menace réelle à l'établissement et au maintien de la radiodiffusion canadienne. L'un des arguments de la Commission Aird est particulièrement révélateur. La Commission disait : « Nous sommes frappés par les potentialités de la radiodiffusion comme instrument d'éducation ; éducation au sens large, non pas telle qu'on l'entend dans les écoles et les collèges ; une éducation qui divertit et informe le public sur les questions d'intérêt national. »

Les conclusions du groupe Aird ont été approuvées par le gouvernement Bennett, qui a créé la Commission canadienne de radiodiffusion en 1932, puis par le gouvernement libéral de Mackenzie King, qui a mis sur pied la Société Radio-Canada en 1936, instaurant une politique de radiodiffusion qui a fait consensus pendant des décennies. Par la suite, plusieurs commissions d'enquête l'ont confirmé : la Commission Massey-Lévesque ; la Commission royale sur la radiodiffusion, présidée par Robert Fowler, en 1957 ; le Comité sur la



radiodiffusion, aussi présidé par Robert Fowler, en 1965 ; et le Comité Caplan-Sauvageau en 1986.

Parmi nos autres recommandations, il y avait, condensée dans le slogan « une heure d'écran, une heure de nature », une invitation à mettre les enfants en contact avec la nature, à la maison par les sports de plein air à l'école par une importance accrue aux sciences de l'observation, botanique, écologie, éthologie. Il y avait aussi la réhabilitation du par cœur à l'école, dans le plus beau sens du mot, afin d'équilibrer par un retour à la tradition orale une technicisation extrême de la culture, afin aussi de limiter les effets négatifs possibles d'une externalisation de la mémoire humaine vers les ordinateurs. Dans le même esprit nous proposons l'apprentissage de l'écriture manuscrite et cursive et même de la calligraphie, suivant en cela l'exemple de bien des pays asiatiques, le Japon et la Corée notamment. Taper sur un clavier est une activité mécanique dont la vitesse est le seul avantage. L'écriture manuscrite est une danse de la main, un ballet dans le cas de la calligraphie.

Rien n'indique que ces recommandations ont été retenues à l'époque. L'idolâtrie dissuade l'esprit critique. Et nous n'avions pas de preuves scientifiques à l'appui de nos convictions. Pour ce qui est du danger de la dépendance à l'endroit de l'écran, ces preuves, comme Andrée Mathieu l'a rappelé sur notre site juste avant sa mort, existent désormais. Misère d'un contexte intellectuel où il faut apprendre de la science que la nature, avec laquelle nous avons évolué, nous fait du bien : le cortex préfrontal (le centre de commandement du cerveau) se repose dans la nature, comme un muscle trop sollicité après l'effort. La science prouve que « la contemplation ponctuelle de paysages d'un caractère impressionnant [...] est favorable à la santé et à la vigueur des hommes¹ ».

Si rigoureux, si complet et si pertinent qu'il ait pu être notre rapport, il était trop analytique, il ne proposait aucune vision d'ensemble de la situation. J'ai donc éprouvé le besoin d'écrire un essai où je comblerais cette lacune tout en revenant sur les différents sujets étudiés : la connaissance immédiate, la connaissance médiata, prolongée et renforcée par les médias, la liberté réduite au choix, le principe de

1. Florence Williams, « Comment la nature nous fait du bien », *National Geographic*, janvier 2016, p. 38.



clôture appliqué à la famille, l'école, la nation, le millénarisme, le sens de la limite.

Le titre du livre en disait l'essentiel : *Après l'homme, le cyborg?* J'étais à ma connaissance le premier, dans la francophonie, à soulever la question du transhumanisme, sans employer le mot qui n'était pas d'usage courant en 1998. Au cours des années suivantes, je suis souvent revenu sur ce sujet dans notre magazine et notre encyclopédie. En 2012, bien avant la ruée universitaire, j'ai lancé le portail *Homo Vivens* bien décidé à en faire un haut lieu de la défense de l'homme vivant contre l'homme machine.

Nos grands travaux antérieurs avaient tous connu un succès presque palpable. Cette fois, aucun écho ni dans la société québécoise, ni dans la francophonie, que nous atteignions dans notre lettre, ni dans les ouvrages savants. Si, un écho majeur : un grand dossier de la revue *Argument* immédiatement après la parution du livre, lequel, soit dit en passant, fut réédité.

J'assume la responsabilité de cet échec. J'étais, sans en avoir assez conscience, dans la pensée complexe, convaincu que l'ensemble des questions étudiées forment un système qu'il faut penser comme tel. J'ai commis l'erreur de les présenter d'une façon linéaire alors qu'elles étaient des éléments en réseau de la même montée du formalisme, du même glissement vers le virtuel, vers l'abstraction. Je précise tout de suite que je considère l'image, en tant que photo ou vidéo, comme une abstraction. Elle est abstraite sous forme de copie clonable et malléable à l'infini d'une réalité unique et irréductible. L'image est une abstraction colorée, le chiffre dont elle est constituée (nous sommes dans le numérique) est une abstraction noire. Le chiffre et l'image forment dans le monde virtuel un couple équivalant à l'âme et au corps, à la forme et à la matière, dans le monde réel.

D'où un premier lien entre divers éléments du système en cause. Le principe de clôture² (ou de membrane) emprunté à la biologie nous invite à considérer des institutions comme la famille, l'école, l'église, la nation comme des organes entourés d'une membrane, laquelle sert de filtre dans les deux sens, ce qui a pour effet de protéger les individus qui les composent mais aussi de leur imposer un cadre, des contraintes. Au cours de cent dernières années, les médias ont percé

2. Wilfrid Neol Raby, « Le principe de clôture », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.





les membranes, au point de les détruire presque complètement. La chose est manifeste dans le cas de la famille, mais aussi, au Québec, dans le cas de la paroisse, de la ville, de la nation.

Voici l'individu exposé aux médias comme on est exposé aux rayons ultra-violetts. Ce qui l'incitera à assouvir sa passion du choix.

Pléthore de choix dans les médias : le nombre des stations de radio et de télévision auxquelles chacun peut avoir accès ne cesse de s'accroître; les câbles, les satellites, les lignes téléphoniques en feront entrer des milliers dans chaque maison. Quand la plupart des ordinateurs individuels seront devenus des stations émettrices, c'est à des centaines de millions de sources d'information que chacun aura accès.

S'il est vrai que les êtres humains aiment avoir l'embarras du choix, le progrès les satisfait pleinement sur ce point. Il multiplie dans tous les secteurs les occasions de faire des choix. Mais c'est dans celui des médias que le phénomène est le plus marqué, tout simplement parce que le caractère immatériel des objets offerts en rend la multiplication très facile.

Le choix est donc incontestablement une conséquence du progrès, mais on peut aussi faire l'hypothèse que le désir de choisir est l'un des moteurs du progrès, non seulement en tant que cause générale et lointaine, mais en tant que facteur déterminant les innovations jusque dans leurs formes les plus concrètes. Puisque c'est dans le domaine des médias que les choix sont les plus nombreux, on peut penser que la forme prise par le progrès dans ce cas a été fortement déterminée par le désir de choisir. Le mot désir paraît d'ailleurs bien faible quand on observe les internautes devant leur écran. De toute évidence, ils sont emportés par une passion, et cette passion est beaucoup plus celle du choix que celle de la connaissance, comme elle a pu se manifester jadis dans les premiers temps des universités, où des étudiants accrochés aux lèvres du maître en venaient, disent les historiens, à oublier de satisfaire leurs besoins naturels ! La démarche typique de l'internaute ressemble à celle du colibri, lequel passe si vite d'une fleur à l'autre qu'il semble ne pas même emporter le suc qu'il y cherchait. Chemin faisant, l'internaute enregistre un document, en inscrit un second dans ses signets ; à ce rythme, il a bientôt constitué une bibliothèque complète, mais il reporte toujours à plus tard le moment d'accorder toute son attention aux documents amassés. Pour paraphraser Pascal, c'est la chasse qui l'intéresse, non le gibier, et dans la chasse ce qui le passionne, ce n'est pas de suivre une piste mais de les essayer toutes !

C'est cette passion du choix qui expliquerait, non seulement pourquoi les médias se sont développés, mais pourquoi leur déve-





lancement a pris la forme précise que nous connaissons. Une certaine conception de la liberté triomphe ainsi au détriment d'une autre. Il est essentiel de connaître l'une et l'autre, aussi bien pour comprendre le rapport actuel de l'homme avec le monde que pour agir sur les conditions du bonheur et de l'accomplissement de soi³.

La vie quotidienne elle-même varie du tout au tout selon que l'une ou l'autre de ces conceptions domine chez un individu. Si le butinage du colibri évoque bien l'une de ces conceptions, l'autre peut être illustrée par le tournesol, lequel, tout en restant immobile, enraciné au même endroit, suit le soleil dans sa course quotidienne.

Les deux libertés correspondent à ce que, par référence à Descartes, les philosophes appelleront la liberté d'indifférence et la liberté de perfection. Descartes les présente comme suit dans sa quatrième méditation :

Car, afin que je sois libre, il n'est pas nécessaire que je sois indifférent à choisir l'un ou l'autre des deux contraires ; mais plutôt, d'autant plus que je penche vers l'un, soit que je connaisse évidemment que le bien et le vrai s'y rencontrent, soit que Dieu dispose ainsi l'intérieur de ma pensée, d'autant plus librement j'en fais choix et je l'embrasse. Et certes la grâce divine et la connaissance naturelle, bien loin de diminuer ma liberté, l'augmentent plutôt, et la fortifient. De façon que cette indifférence que je sens, lorsque je ne suis point emporté vers un côté plutôt que vers un autre par le poids d'aucune raison, est le plus bas degré de la liberté, et fait plutôt paraître un défaut dans la connaissance, qu'une perfection dans la volonté, car si je connaissais toujours clairement ce qui est vrai et ce qui est bon, je ne serais jamais en peine de délibérer quel jugement et quel choix je devrais faire ; et ainsi je serais entièrement libre, sans jamais être indifférent.

Le mot « indifférence » peut donner lieu ici à un contresens. C'est la raison qui est en cause non les humeurs. Dans le sens où Descartes emploie ce mot, on peut très bien être indifférent tout en préférant avec passion un objet ou un projet à un autre. Toujours en souvenir de Descartes, on appelle liberté de perfection celle qui est caractérisée, non par le choix aveugle, mais par une inclination fondée sur la raison ou la grâce. C'est cette liberté qui est en cause dans le mythe de la

3. Jacques Dufresne, « La passion du choix », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.





caverne. Depuis le Moyen Âge, on note dans les idées comme dans les mentalités un glissement lent, mais continu, de la liberté de perfection vers la liberté d'indifférence. Ce glissement est parallèle au passage de la connaissance immédiate à la connaissance médiata. Si nous n'étions pas contaminés par l'indifférence, nous pourrions nous rendre par nos actes à l'évidence que la planète s'évapore sous nos yeux.

La clé du livre se trouve dans ce passage progressif de la connaissance immédiate à la connaissance médiata. Les médias, le mot même nous incite à le penser, sont le prolongement de la connaissance médiata.

La connaissance immédiate c'est d'abord celle du vivant qui reconnaît un autre vivant, qu'il s'agisse d'un humain, d'un animal, d'une plante, de la biosphère, de l'univers, de Dieu, d'une œuvre d'art inspirée. La connaissance médiata c'est par exemple la loi du levier, des concepts, des mesures, des chiffres servent d'intermédiaire entre nous et cet objet. Autre exemple plus contemporain : Notre-Dame de Paris vue à travers une photo de soi prise sur le parvis ; mieux encore : une photo de maman regardant, à travers son iphone, une photo du Grand Canyon devant lequel elle se trouve. Ce passage de la connaissance immédiate à la connaissance médiata correspond parfaitement à la montée du formalisme, de l'abstraction colorée des images ou noire des chiffres.

La machine, c'est le cas par excellence de l'ordinateur, est, selon un mot de Klages, le parfait formaliste, une abstraction chosifiée, si l'on préfère. Engagé dans cette voie, l'homme ne peut créer que des machines, et il ne peut s'augmenter lui-même qu'en tant que machine. Telle est l'essence du transhumanisme.

J'aimerais être peintre pour pouvoir rendre compte adéquate-ment de cette intuition. Je montrerais *homo sapiens*, l'ancêtre du cyborg en symbiose avec la vie et la matière à travers la cueillette, la chasse, les travaux des champs, l'artisanat, appelant de ses vœux l'amour à tous ses niveaux, mais toujours incarné. Je rappellerais que même dans le mysticisme ascétique, l'âme pour s'unir à Dieu doit traverser un corps bien réel. Je rendrais aussi manifestes les malheurs, les misères et les contraintes liés à cette nature dont on est trop proche pour pouvoir la maîtriser.

Au bas du tableau, je montrerais les conséquences pour la planète d'une libération qui ressemble de plus en plus à une évaporation, au sens physique comme au sens métaphorique du mot.





©Editions Liber 2019

DE L'HUMAIN AU POSTHUMAIN

269

Puis j'irais revoir le tableau de Poussin « *Et in Arcadia ego* ». L'Arcadie est, selon René Dubos, l'un des lieux et des moments où l'être humain s'est le plus rapproché d'un rapport harmonieux avec la nature, l'autre étant l'Europe cistercienne.





©Editions Liber 2019



Le sport durable

J'ai donc perdu ma chronique dans *La Presse* à la fin de 1992. C'est une agréable habitude que d'être lu tous les samedis par un large public. Je n'étais pas prêt à y renoncer. Il nous faudrait aussi un moyen de communication pour mener à bien nos activités nourricières. Dans quelle mesure avions-nous pressenti que ce média pourrait servir le projet encyclopédique auquel nous n'avions pas renoncé ? Compte tenu des exigences de ma liberté, il ne me restait plus, si Hélène voulait bien s'engager avec moi dans cette nouvelle aventure, qu'à fonder un mensuel. C'est ainsi qu'est apparu le magazine *L'Agora* dont le premier numéro fut lancé en septembre 1993. Improvisation ? Dans une large mesure, mais il fallait faire vite pour recruter des abonnés parmi mes lecteurs d'hier, d'abord dans *Le Devoir* puis dans *La Presse* et aussi parmi les participants à nos colloques de la décennie 1980. Le magazine a été publié, parfois contre vents et marées. En 2008, il a pris la forme de la *Lettre de l'Agora* sur internet, elle-même publiée environ dix fois par année grâce à nos amis les plus proches, grâce aussi à un large éventail de fidèles ou de nouveaux bénévoles.

Nous avons par exemple publié plusieurs articles de l'anthropologue Serge Bouchard. Il était déjà connu, mais je présume que sa présence dans nos pages ne lui a pas nui dans la suite de sa carrière. À titre d'exemple, voici un texte de lui qui a retenu notre attention et celle de nos lecteurs :



Voilà l'homme. Un million d'années pour aboutir à la tondeuse ! Fallait-il l'haïr (sic) l'herbe longue, qui cachait le tigre, qui cachait le serpent ! Un million d'années pour en arriver là, tondre le gazon et aimer ça. Et c'est sous une belle pelouse encore que l'on m'enterrera. Dans le noir pour l'éternité, j'entendrai par en dessous le bruit familier de la tondeuse qui passe, reconnaissant l'hiver à son long silence et puis l'été à son joyeux piston. C'est désormais leur façon, aux morts, de compter les jours¹.

Docteur en psychologie, directeur d'un centre de réadaptation en Abitibi, Jean-Claude Beauchemin représentera les régions dans nos premiers numéros du magazine. Yves Martin nous soutiendra de ses conseils et de ses actes jusqu'à maintenant.

Au cours de ces publications, plus d'une centaine si l'on y ajoute les *Lettres*, notre fil conducteur se précisera et, toujours dans le but d'élargir le spectre de notre cohérence, nous explorerions de nouveaux domaines, en tirant d'abord profit de nos travaux antérieurs dans les *Routes du savoir* sur l'ordinateur, la musique, la nourriture, la vie, le cosmos, à quoi s'ajouteraient la complexité, le sens du lointain, le temps, la résilience, les personnes handicapées, la *philia*, les métiers, l'agriculture biologique, le sport, etc.

Sans une cohérence élargie et sans cesse renforcée, aucune action vraiment efficace n'est possible face à des défis, formant eux-mêmes un ensemble cohérent, tels que le réchauffement climatique, les diverses pollutions, l'extinction des espèces. Cela nous a toujours paru évident et explique aussi notre détermination à courir le risque de la dispersion en vue d'une culture générale plus que jamais nécessaire.

Le lien que les gens établissent déjà entre le commerce de proximité, l'agriculture biologique et le développement durable indique bien l'importance que la cohérence commence à prendre à leurs yeux. Comment expliquer qu'on ait tant tardé à faire entrer le sport dans cette logique écologique ? À ma connaissance, à en juger par nos recherches sur internet en langue française, nous avons été les premiers à le faire, en 2003.

Chacun sait comment l'asepsie a contribué au succès de la chirurgie. Un vieil orthopédiste m'a pourtant appris qu'une foule

1. Serge Bouchard, *Le moineau domestique*, Montréal, Guérin, 1991.



de ses collègues ont tardé à comprendre que, si le principe commandait le lavage des mains, il commandait aussi le lavage de la surface opératoire.

Est-ce une inconséquence semblable qui empêche les humains de faire entrer le sport dans l'ère écologique, en commençant par substituer le sport de proximité au nomadisme continental et même intercontinental de ce qu'on appelle les ligues majeures de football américain, de baseball, de hockey. L'empreinte écologique de chacun de ces déplacements est sans doute connue à un haut degré de précision, et quoi qu'il en soit, il n'est point nécessaire d'être grand clerc pour présumer à quelques points de pourcentage près qu'elle est catastrophique. Pendant que les avions remplis de joueurs et d'entraîneurs se croisent dans le ciel, les autoroutes débordent de voitures parcourant souvent plus de cent kilomètres pour assister à un match. Tout ça parce que le sport est devenu un spectacle orchestré par un complexe techno-médiatico-financier pour tenir assis une multitude d'humains qui auraient grand besoin de bouger dans leur voisinage ne serait-ce que pour perdre un peu de poids. Il faudra tôt ou tard limiter les déplacements et pour cela il faut dès maintenant faire des choix. La réduction des grandes migrations sportives s'impose de toute évidence avant celle des voyages à la mer ou à la montagne.

Voilà un domaine où un retour au passé aurait du sens et du bon sens. J'ai grandi juste avant la télévision dans un village où nous devions participer au déneigement de la patinoire pour avoir le droit d'y pratiquer notre sport préféré. La compétition entre les meilleures équipes des villages voisins nous passionnait. Nos héros, nous pouvions leur serrer la main tous les jours, c'étaient les fils du camionneur ou du boucher. (Notons au passage comment le commerce et le sport de proximité coïncidaient.) Ce que le sport perdait sur le plan de la performance technique était mille fois compensé par la vie sociale dans laquelle il s'inscrivait et qu'il enrichissait.

Le souci de la cohérence ne doit pas s'arrêter à ces aspects sociaux et écologiques. Nos athlètes n'étaient pas des hommes augmentés par l'homme, mais des naturels heureux affinés par un savoir-faire convivial à la portée de tout le monde. Voici quelques extraits de notre numéro sur le sport durable :



Le sport durable est celui que l'on pratique en symbiose avec la nature, avec mesure, dans le respect de l'ensemble de l'organisme et de chacun des organes et des muscles sollicités, avec en outre le souci de rendre toujours plus harmonieux les rapports de l'âme et du corps. Si nous appliquions les mêmes principes à nos rapports avec la nature, nous contribuerions efficacement au développement durable. [...]

Nous vivons mieux lorsque nous aurons plus de sollicitude pour la vie autour de nous et pour la polarité dont nous avons besoin pour nous unir à elle. Georges Hébert, à qui nous devons l'hébertisme, est l'un de ceux qui avaient mis leurs contemporains en garde contre une approche trop rationnelle et trop volontariste de l'éducation physique. Le docteur André Schlemmer lui a rendu cet hommage : « Il est antinaturel, ennuyeux et même fatigant de demander à un être d'accomplir un exercice qui n'a de sens qu'en soi ou qui ne correspond qu'à une conception rationnelle. L'effort qui n'est pas porté par la spontanéité expressive ou efficace n'est pas seulement lassant : il réussit mal à être éducatif, formateur et bienfaisant. Les exercices analytiques et scientifiques, qu'il s'agisse de gymnastique, d'entraînement aux sports ou de piano, sont antinaturels et, de ce fait, leur résultat est médiocre, malgré le temps et l'effort demandés. C'est là la découverte géniale de Georges Hébert et l'inspiration de toute son œuvre. »

Quand je rentre au soleil couchant d'une longue promenade avec des amis, à l'occasion de laquelle nous avons ramassé abondance de champignons et découvert une nouvelle fleur sauvage, je n'ai nullement besoin de spectateurs pour jouir de l'exercice auquel je me livre. Je le fuis plutôt, le spectateur, car je ne tiens pas à ce qu'il découvre ma taille. Le sport digne de ce nom comporte en lui-même sa récompense. C'est de toute évidence dans cet esprit qu'il faut l'introduire dans la vie des jeunes. Non seulement leur donne-t-on ainsi de saines habitudes, mais encore leur apprend-on à jouir des choses par eux-mêmes et pour elles-mêmes. Cette authenticité du plaisir que procure un exercice est l'équivalent de la pensée personnelle recherchée dans les exercices intellectuels. Authenticité et pensée personnelle se renforcent l'une l'autre. Elles sont, avec le quant-à-soi qui en découle sur le plan psychologique, et la pudeur qui en est le prolongement sur le plan spirituel, le seul rempart qui puisse protéger les jeunes contre la vie en représentation, contre cette soumission volontaire aux désirs de la foule, qui rappelle la soumission involontaire des esclaves ayant la vedette dans les cirques romains. Faut-il rappeler qu'en raison notamment de l'importance croissante des médias dans la vie des gens, l'aliénation par le spectacle, par les modes, par ce que le philosophe Heidegger appelait le « on », est un risque permanent, plus grand peut-être dans les arts que dans le sport ?





La résilience sociale

Il y a un mot nouveau, désormais utilisé dans toutes les sphères et à tous les niveaux du savoir, qui désigne un phénomène bien connu d'Hippocrate, sous le nom de « pouvoir autoguérisseur de la nature ». Je parle du mot « résilience ». L'homme des cavernes avait sans doute déjà observé le phénomène en voyant reverdir des terres brûlées. À notre époque, le terme a d'abord été utilisé par les ingénieurs pour désigner la capacité de certains métaux de recouvrer leur forme originale après un stress les ayant contractés ou dilatés, ce que l'on craint toujours pour les voies ferrées dans les périodes de canicule.

C'est René Dubos qui a attiré notre attention sur un phénomène analogue en écologie dans une conférence reproduite sur notre site sous le titre « La restauration des écosystèmes ». Il y donne l'exemple, souvent évoqué depuis, du Krakatoa.

En 1883, l'île de Krakatoa, dans la péninsule malaise, se trouva partiellement détruite en raison d'une épouvantable éruption volcanique qui élimina toutes formes de vie. Les experts estimèrent que l'explosion avait eu la violence de millions de bombes à hydrogène. La vague sismique engendrée par l'explosion atteignit 45 mètres au-dessus du niveau de la mer, détruisant les villages côtiers de Java, Sumatra et des îles voisines. Cendres et émanations gazeuses s'élevèrent à 85 kilomètres dans le ciel, empêchant le rayonnement du soleil dans un rayon au-delà de 250 kilomètres. Des quantités





ahurissantes de pierre ponce furent précipitées dans l'atmosphère, arrachant les feuilles des arbres et obstruant les ports. Une fois l'éruption terminée, ce qui demeurait de l'île était recouvert d'une épaisse couche de lave et dénué de toute vie.

Bientôt cependant, vents et courants marins amenèrent quelques animaux et végétaux, et la vie, une fois de plus, reprit possession de la lave. Déjà en 1886, 30 espèces de plantes avaient été inventoriées. En 1920, il y avait quelque 300 espèces de plantes et 600 espèces d'animaux parmi lesquels des oiseaux, des chauves-souris, des lézards, des crocodiles, des pythons et naturellement des rats. Aujourd'hui, moins d'un siècle après l'énorme éruption, l'ensemble des végétaux sur Krakatoa approche la structure de la forêt à son apogée, dans le reste de l'archipel malais¹.

On peut voir dans cette résilience, une invitation à malmener la nature. Pourquoi se soucier de la protéger puisqu'elle sait si bien renaître de ses cendres. Ce n'est évidemment pas dans ce but que René Dubos s'est intéressé au phénomène. À nos yeux, l'histoire du Krakatoa allait devenir une allégorie nous invitant à réfléchir aux moyens de soutenir la résilience dans d'autres domaines, le social par exemple.

En France, Boris Cyrulnik appliquerait le concept de résilience à la psychologie. Nous serions de ceux qui suggéreraient de l'appliquer aux sociétés. Il en résulterait une conception de l'action politique caractérisée par des interventions fines favorisant la résilience plutôt que par des programmes étatiques.

C'est dans le cadre d'un groupe de réflexion créé à Vancouver par Al Etmanski et Vickie Cammack que nous allions pouvoir peaufiner le concept de résilience sociale. Ils prirent contact avec nous en 1998. Al avait déjà rencontré Ivan Illich dans le cadre d'un colloque, ce qui créait un premier lien entre nous; de notre côté, nous connaissions, grâce à Illich encore, John McKnight, un familier d'Al et Vickie. Chef de file dans le monde de l'innovation sociale, John était l'auteur de *The Careless Society*; nous apprendrions qu'il fut à Chicago le mentor d'un certain Barack Obama.

Engagés dans le mouvement de la désinstitutionnalisation des personnes atteintes d'un handicap ou d'une maladie mentale, aux côtés du psychiatre André Blanchet, Al et Vickie prirent vite conscience de

1. René Dubos, « La restauration des écosystèmes », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.



la responsabilité qu'ils imposaient aux familles et voulurent s'assurer qu'après la mort des parents les personnes vulnérables désormais livrées à elles-mêmes trouveraient un nouveau milieu de vie. Ce qui les incita à fonder un organisme, Planned Life Advocacy Network (PLAN), regroupant des familles ayant la responsabilité d'une ou de plusieurs personnes vulnérables. Un groupe issu de la société civile assumait ainsi une responsabilité qui, ailleurs, était soit négligée, soit confiée à l'État. Cette innovation valut à Al de recevoir une haute distinction dans son champ d'action, il devint Fellow Ashoka.

Ashoka est une fondation américaine dont la mission est de repérer et soutenir, partout dans le monde, ceux qu'on pourrait appeler les bienfaiteurs des collectivités. Cela valut à Al d'être invité dans de nombreux pays en tant que consultant et conférencier. Il en résulta pour lui, au Canada même, une notoriété et une autorité qui lui permirent d'obtenir que le gouvernement fédéral crée, autre première, un programme d'épargne pour les personnes handicapées calqué sur le programme d'épargne retraite. Al et Vickie pendant ce temps menaient leurs propres projets, faisaient preuve d'une cohérence exemplaire: ils ont parcouru tout le trajet, depuis la main tendue aux personnes désirant quitter les institutions jusqu'à la prévoyance de leur avenir financier dans la société s'ils devenaient orphelins.

« Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Je ne suis devenu digne de prononcer cette phrase que lorsque j'ai fréquenté ce milieu où chaque rencontre était pour moi une occasion de nouer des liens avec des personnes vulnérables, souvent gravement handicapées, souvent aussi merveilleusement adaptées à une société qui les aurait exclues auparavant. Je pense d'abord ici à Sam Sullivan, dont nous reparlerons, et à Elisabeth, la fille cadette de Al, devenue peintre et *street poet*, en dépit, ou plutôt grâce à sa trisomie 21. Et des rencontres, dont j'ai parfois été l'animateur, il y en eut beaucoup dans les diverses régions du Canada, grâce au soutien financier de la Fondation McConnell.

Quel pouvait être mon apport à ce milieu dont j'avais tout à apprendre. Nos rencontres, nous les appelions dialogues, et ces dialogues se poursuivent, avec Al et Vickie, sur le même ton vivant et amical.

Quand on aborde la question de l'intégration des personnes handicapées à la communauté on le fait généralement en invoquant les droits de l'homme. Al et Vickie invitaient plutôt les personnes concernées à remplir leurs obligations à l'endroit de la société, à charge

pour cette société de découvrir comment cette participation peut l'enrichir. À ce propos, on nous donnait l'exemple de cet homme, vivant avec un handicap mental léger, qui humanisait l'atmosphère d'un grand hôpital en faisant, à sa manière bien personnelle, la livraison du courrier d'un étage à l'autre.

Cela supposait, de la part de la majorité des employés, la capacité de se sentir eux-mêmes plus humains au contact d'une personne retenant l'attention par sa présence autant que par son utilité. Encore faut-il que cette personne puisse se rendre utile, mais qu'en est-il de celle qui est empêchée de le faire parce qu'elle est atteinte d'un handicap si grave qu'il l'immobilise et la réduit parfois à une vie végétative. Au moment de nos dialogues, la question de l'euthanasie se posait à propos de ces grands malades, avec à l'horizon la crainte d'une épuration et d'une exclusion qui frapperait toutes les personnes handicapées les incitant parfois au suicide. Je me suis alors souvenu de cette pensée de Simone Weil : « Il y a, depuis la petite enfance jusqu'à la tombe, au fond du cœur de tout être humain, quelque chose qui, malgré toute l'expérience des crimes commis, soufferts ou observés, s'attend invinciblement à ce qu'on lui fasse du bien et non du mal. » Simone Weil ajoute : « C'est cela, avant toute chose, qui est sacré en tout être humain². » Ce quelque chose n'est-il pas touché, même quand le bien qui lui est fait se réduit à un toucher ? Reste cette question : comment une société peut-elle être enrichie par la présence en son sein d'une telle personne. Le je ne sais quoi n'est-il pas aussi le fondement de notre dignité ? Ne serons-nous pas un jour réduits à lui et pouvons-nous vivre pleinement s'il ne devient pas au fil de nos jours notre inaccessible étoile intérieure ? Ne devons-nous pas être conduits par ce à quoi nous serons un jour réduits ?

Pour les membres de notre groupe, appelé *Philia*, lesquels étaient majoritairement de l'Ouest canadien, étroitement liés à l'Ouest américain, nous représentions l'Europe, c'est-à-dire la tradition, par rapport à l'innovation, le donné par apport au construit.

Cette question fut au cœur de nos premières conversations, où l'expression *building communities* revenait constamment. Elle m'irritait.

2. Simone Weil, *Écrits de Londres et dernières lettres*, Paris, Gallimard, 1957, p. 13.

J'avais vécu enfant dans une communauté dont je gardais un souvenir ému, mais cette communauté personne ne l'avait construite, aucune ingénierie sociale n'était intervenue dans son destin, elle s'était faite d'elle-même, comme tous les systèmes vivants et elle se déferait un jour d'elle-même aussi. Dans la meilleure des hypothèses, contribuer à lui redonner une seconde vie en favorisant la résilience par des interventions subtiles, rappelant le tronc d'arbre qui, porté par les courants marins, avait permis à tel rongeur de faire souche sur une île voisine du Krakatoa.

N'en faites pas une théorie, nous aurait dit René Dubos. Je m'adressais toutefois à des personnes promptes à passer de la pensée à l'action. Ce qui m'obligea à préciser ma pensée sur ce que j'appelais déjà l'*hippocratism social*, ce que j'appellerais bientôt la résilience sociale. J'étais dans la logique des médecines douces appliquées à la société et aussi, la chose devenait de plus en plus claire à mes yeux, dans celle d'une réconciliation de l'homme avec l'ensemble de la biosphère. Jane Jacobs et Lewis Mumford allaient nous aider à nous rapprocher des autres membres du groupe *Philia*.

Pourquoi ce mot, signifiant l'amitié entre deux personnes ? Dans la Grèce antique, on l'utilisait pour désigner l'amitié liant entre eux les habitants d'une cité. C'est dans ce sens que nous l'utilisons.

La *philia*, quel que soit l'équivalent français adopté, c'est la réserve de chaleur humaine, d'affectivité, d'élan et de générosité (au-delà de la froide impartialité et de la stricte justice ou de l'équité) qui nourrit et stimule le compagnonnage humain au sein de la Cité : et cela à travers les fêtes, les plaisirs et les jeux comme à travers les épreuves. La *philia*, c'est aussi le sentiment désintéressé qui rend possible de concilier, comme le veut Aristote, la propriété privée des biens et l'usage en commun de ses fruits, conformément au proverbe — repris par l'auteur de *La Politique* à l'appui de sa thèse opposée à celle de Platon — qu'entre amis « tout est commun »³.

Comment contribuer à la résilience d'un tel écosystème ? Voici quelques pages sur la résilience sociale ayant paru pertinentes à nos amis de Vancouver. Elles ont paru en 1998 dans un numéro de notre magazine intitulé *Philia*, suite à un colloque avec eux, organisé à Way's Mills, un village faisant partie de la municipalité de Barnston Ouest.

3. Jean-Jacques Chevalier, *Histoire de la pensée politique*, t. 1, Paris, Payot, 1979.

L'hippocratismes social

Hippocrate avait compris que ce n'est pas la médecine qui guérit la nature, que c'est cette dernière qui se guérit elle-même, aidée parfois par la médecine. De même pour les communautés : elles se constituent ou se reconstituent d'elles-mêmes, aidées parfois par des intervenants dont le premier devoir est de ne pas nuire. Si bien que les quatre principes fondamentaux d'Hippocrate devraient devenir ceux de l'action sociale : premièrement, ne pas nuire ; deuxièmement, combattre le mal par son contraire ; troisièmement, mesure et modération ; quatrièmement, chaque chose en son temps

Voici quelques types d'action sociale s'inspirant des principes hippocratiques : les actions libératrices, inhibitrices, catalytiques, inspiratrices, nourricières.

Les actions libératrices

L'action que j'appelle libératrice consiste à libérer la sociabilité naturelle de l'homme, à enlever les obstacles à sa manifestation. Le souci de l'autre est en nous ; nous n'avons pas à le susciter de l'extérieur. Il convient et il suffit que nous enlevions les obstacles qui l'empêche de se manifester.

Les obstacles psychologiques Elzéard Bouffier, le héros de Giono dans le film de Frédéric Back, *L'homme qui plantait des arbres*, se méfiait des politiciens, des technocrates et des experts. Il y a une chose fondamentale dont il ne doutait pas : sa compétence et sa liberté d'être humain, qualités grâce auxquelles il a pu entreprendre son œuvre sans attendre de mandat de qui que ce soit et sans avoir besoin de prendre appui sur un expert pour faire preuve d'initiative. Ce qui ressort le plus clairement des analyses récentes des sociétés modernes, c'est que les individus se sentent frappés d'interdit dans leur attribut le plus fondamental : leur sens de l'humanité. Telle cette femme qui ne s'autorise pas à miser sur ses propres ressources pour ramener son mari à la vie et qui s'incline devant les conseils d'une psychologue qui la confirme dans son sentiment d'impuissance. Une dame écrit à une journaliste de *La Tribune* de Sherbrooke, Louise Vézina, pour lui confier ses malheurs virtuels : « Mon mari et moi vivons ensemble depuis vingt-huit ans. Voilà que mon mari a découvert internet. Il est tellement en amour avec le système qu'il a tout délaissé, y compris ses responsabilités de père de famille et de conjoint. » Réponse de madame Vézina : « Un service professionnel est sûrement recommandé pour avoir une mise au clair avec votre mari. »

Dans *Who Cares* (Westview Press), David Schwartz suggère à ce propos un type d'intervention désarmant de simplicité, qui

consiste à défaire le travail des Louise Vézina, à aider les gens à se désaliéner, à se requalifier en leur rappelant qu'ils peuvent, sans transgresser les lois éternelles, assumer eux-mêmes la plupart des pouvoirs dont ils ont l'habitude de se départir au profit des experts. Au risque, qu'il semble sous-estimer, de créer ainsi une nouvelle profession, David Schwartz emploie le mot *asker* pour désigner la personne qui prend l'initiative de téléphoner à un voisin pour lui demander de venir en aide à un handicapé, en rappelant audit voisin qu'il suffit d'être humain pour avoir la compétence requise par une telle action.

Les obstacles juridiques Ces obstacles sont souvent d'ordre juridique. Une certaine déjudiciarisation s'impose. La règle de droit et la règle sociale ne peuvent pas dominer la scène simultanément. L'omniprésence de la règle de droit dans nos sociétés a introduit subrepticement une multitude de petits obstacles aux rapports sociaux. Si un enfant inconnu de nous pleure dans la rue, nous n'irons pas le consoler de peur d'être accusé de pédophilie. De même, nous interdirons la cour de notre maison aux enfants du voisinage, de peur des accidents qui pourraient survenir et des poursuites judiciaires que ces accidents pourraient entraîner. Dans les collèges, les universités, les hôpitaux, tous les lieux publics, les rapports entre les personnes de sexe différent, surtout lorsqu'il y a différence d'âge, sont totalement perturbés par la règle de droit. Comment faire revivre des communautés dans ces conditions?

Les obstacles financiers Il y a aussi des obstacles financiers à l'expression de la sociabilité naturelle à l'homme. L'histoire du Fromentier, cette boulangerie conviviale connue de tous les Montréalais, est très intéressante à cet égard. Le fondateur a toujours accordé priorité à la mission sociale de son entreprise par rapport à la finalité habituelle qui est le profit. Pour cette raison précisément, il a eu toutes les peines du monde à obtenir les capitaux dont il avait besoin. Ces capitaux, finalement il les a obtenus de ses clients, lesquels ont financé l'agrandissement de l'entreprise en achetant à l'avance le pain qu'ils consommeraient au cours des mois à venir.

Les obstacles institutionnels Il y a enfin des obstacles institutionnels. Chaque institution a ses normes, les unes implicites, les autres explicites. On doit faire telle chose de telle manière et non de telle autre. Par exemple, une entreprise normale qui œuvre dans le domaine des cosmétiques doit avoir en principe un important budget de publicité. La fondatrice de la chaîne Body Shop, Anita Roddick, a contribué à faire revivre une communauté en allant à l'encontre de ces normes institutionnelles. La compagnie Body Shop ne fait pas de publicité ou, plus précisément, elle fait sa publicité indirectement, en prenant des décisions ayant une portée sociale ou écologique. C'est

ainsi qu'il y a une dizaine d'années, la compagnie a décidé d'installer une usine de savon dans le quartier le plus mal famé de Liverpool, un quartier où il y avait depuis longtemps 50 % de chômage et plus. Cette décision audacieuse lui a valu une couverture médiatique qui fut sans doute plus rentable, d'un strict point de vue économique, que ne l'aurait été une action publicitaire classique.

Les actions inhibitrices

Par action inhibitrice j'entends, par exemple, une action organisée visant à pénaliser financièrement les entreprises qui assument mal leurs responsabilités sociales. Il existe aux États-Unis des guides spécialisés pour les consommateurs, où les produits sont évalués en fonction de leur toxicité. Ce sont les compagnies qui sont évaluées dans d'autres guides en fonction de leur sens moral. L'un de ces guides, recommandé par l'économiste Lester Thurow, a pour titre *Rating America's Corporate Conscience*.

Que vous soyez d'abord intéressé par l'avancement des femmes, les dons de charité ou l'engagement social de la compagnie, vous vous brosez les dents avec les marques Crest ou Gleem dont le fabricant, Procter and Gamble, est premier dans toutes les catégories, devant Colgate Palmolive (Colgate, Ultra-Brite) et Unilever (Aim, Close-up, Pepsodent). Enfin, une revanche pour les gens qui n'aiment pas la publicité tapageuse, insignifiante, répétitive et impérissable! (Ces données, que nous citons ici à titre d'exemple, ont été établies il y plus de cinq ans.)

Les actions catalytiques

Elles consistent à faire des gestes infinitésimaux avec un tel sens du *kairos*, de l'occasion opportune (quatrième principe d'Hippocrate), que les gestes en question produisent des résultats considérables.

Dans *The Careless Society*, John McKnight raconte que le service d'urbanisme de Chicago dépêcha de fins observateurs dans un quartier en voie de décomposition⁴. Leur premier souci fut d'établir la liste des principales causes de l'engorgement des salles d'urgence. Ces causes, toutes de nature sociale, étaient, dans l'ordre : les accidents d'automobiles, les agressions entre personnes, les autres accidents, l'alcoolisme, les problèmes reliés à la drogue, les morsures de chiens.

Il a suffi de disséminer habilement cette information dans la population pour que les manifestations de solidarité et de coopération s'organisent d'elles-mêmes. On eut tôt fait de découvrir, par exemple, que l'attrapeur de chien ne faisant pas son travail, il y avait plus de 300 chiens abandonnés dans le quartier. Les adolescents

4. John McKnight, *The Careless Society*, New York, Basic Books, 1985, p. 80-88.

réglèrent le problème très vite et le taux de passage à l'urgence pour morsures de chiens diminua de moitié.

Les actions inspiratrices et les actions nourricières

J'appelle action inspiratrice celle qui met les gens en contact direct avec des œuvres remplies de vie et de sens. La création d'un film comme *L'homme qui plantait des arbres* est un parfait exemple d'action inspiratrice. Il n'est pas inutile de rappeler une telle évidence dans un contexte où l'on a tendance à réduire les finalités aux objectifs. Les objectifs sont à la technique ce que les finalités sont à l'art. Or l'action sociale, pour être féconde, doit être un art. Et pour être capable d'un tel art, l'âme doit pouvoir se nourrir des grands chefs-d'œuvre.

Le réel contact avec un grand chef-d'œuvre est une chose exceptionnelle. L'âme a aussi besoin d'être nourrie jour après jour, heure après heure. J'appelle action nourricière celle qui consiste à aménager le temps et l'espace de façon à ce qu'il y ait place pour ces petits miracles de la vie quotidienne sans lesquels l'existence n'est qu'une longue démission devant la vie, interrompue par les actes de volonté nécessaires à la survie. Miracles de la vie quotidienne : l'émerveillement devant tel meuble, tel objet, tel tableau, qu'un rayon de soleil éclaire d'une façon éphémère ou devant le sourire d'un handicapé psychique que vous croisez tous les jours⁵.

La résilience sociale dont nous venons de parler à propos du projet Philia et du numéro de notre magazine consacré au même sujet correspondait à une intuition encore un peu vague ; mais déjà à ce moment le concept de résilience avait essaimé dans la sphère de la culture savante. Deux ans plus tard, nous avons consacré un numéro à ce changement de perspective. Dominique Collin a d'abord dressé un tableau d'ensemble, en précisant les divers sens du mot résilience et en distinguant les trois niveaux auxquels elle peut se produire : le mécanique, le vivant, le conscient. Au fur et à mesure que l'on s'élève dans cette hiérarchie, la complexité et la diversité prennent de l'importance car elles sont les conditions qui permettent à un système de retrouver l'équilibre après un choc.

Comment atteindre l'équilibre au troisième niveau ? Dominique Collin répond à cette question dans la conclusion de son article.

5. Jacques Dufresne, « La résilience sociale », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.

Comment alors atteindre et maintenir l'équilibre ? Il se peut que l'équilibre des sociétés et des individus, comme celui du cycliste, ne puisse être pensé que dans le mouvement, dans l'élan. Ce qui imprime le mouvement dans l'ordre physique c'est le jeu de la force et de l'inertie ; dans l'ordre du vivant, c'est cette force, instinct ou motivation selon le cas, qui pousse à satisfaire les besoins. Dans l'ordre du symbolique et de l'action consciente, où se pose en sus la question du sens, c'est l'inspiration qui joue le rôle moteur.

C'est pourquoi une société ne peut être construite, transformée ou refaite que par des valeurs inspirées. On a assisté à l'Est à l'échec des tentatives de changement social sur la seule base des idéologies ; pareillement, à l'Ouest, on doit constater l'échec des expériences de changement social basées sur des interventions techniques, ponctuelles et mécaniques qui se veulent libres d'idéologies, et ne reflètent que les valeurs du marché et de l'efficience technocratique. Dans ces deux cas où l'on a tenté de changer le monde à partir d'une conception purement matérialiste, les intentions initiales généreuses ont été tournées en dérision et des gestes vides se sont substitués aux actes chargés de sens. Que l'on songe, par exemple, aux tentatives pour réduire à des actes simples et mesurables les gestes de compassion qui sont au cœur des professions d'aide aux personnes en détresse. On ne légifère pas sur la fraternité. Idéologies totalitaires ou économisme triomphant, c'est toujours Attila qui passe.

Dans le même numéro, Gilles Paquet signe un article sur la résilience de l'économie où il est question de l'*autopoïèse* :

Au niveau le plus complexe, à très long terme, entre en jeu l'auto-poïèse, c'est-à-dire la capacité d'autorenouvellement, d'autocréation et d'autoreproduction qui permet à une socioéconomie de continuellement redéfinir sa propre organisation.

Dans ce monde turbulent en évolution rapide, il ne suffit plus d'effectuer certains radoubs à l'organisation, il faut développer un régime permanent de renouvellement exigeant non plus de changer les règles du jeu, mais de changer les métarègles — les règles qui définissent comment on change les règles du jeu. La socioéconomie doit se transsubstantier continuellement pour survivre : les anciens dogmes sont constamment débronzés, les anciennes lois économiques abolies, les postulats conventionnels reconfigurés [...].

Qu'est-ce qui reste alors permanent dans ce monde en flux ? Le respect de certaines méta-valeurs, de certains points de repère, de certaines relations de base, de certains tabous. Il y a résilience parce



qu'il existe évidemment une certaine filiation avec le passé, mais il y a aussi révolution permanente. Par exemple, quand la nouvelle division cognitive du travail s'installe et transforme les mécanismes économiques de base [...], ce qui reste permanent est un certain génotype.

Dans un article intitulé « Le choix et la société civile québécoise : résilience ou implosion ? », le sociologue Gary Caldwell se penche de son côté sur la question du passage de la sociabilité obligée à la sociabilité élective.

Quand on parle de résilience sociale, c'est en général à la sociabilité traditionnelle que l'on pense. On espère voir resurgir des rapports sociaux anciens qui étaient plus chaleureux que ceux d'aujourd'hui, ou qu'on imagine tels.

Mais cette sociabilité ancienne n'était-elle pas aussi cette sociabilité obligée, dont on a été très heureux de se libérer ? Jadis, une toute petite élite seulement jouissait d'une sociabilité élective, permettant, par exemple, de choisir ses amis dans un autre pays. On peut penser que la sociabilité obligée correspondait à la mentalité du peuple, à la fois enfant et pauvre, que tout être humain aspire à la sociabilité élective et qu'il n'attend pour y accéder que la richesse et les libertés démocratiques. Dans ces conditions, à quoi bon rêver de la chaleur de la sociabilité traditionnelle ?

On a cependant bien des raisons de penser que pour une personne qui peut s'accomplir dans la sociabilité élective parce qu'elle y trouve une chaleur de qualité suprême et qu'elle peut supporter les moments de solitude, il y en a un grand nombre qui, après avoir fait l'amère expérience de l'inconstance humaine, en viennent à se résigner à la plus froide des solitudes.

On remarque une analogie entre le choix dans la vie sociale et le choix dans l'exploitation des forêts. Voici à ce propos la conclusion d'un article du biologiste David Paré sur la résilience de la forêt boréale :

Un modèle proposé récemment par un groupe de chercheurs québécois [...] pourrait permettre, par l'utilisation de la coupe à blanc et de la coupe partielle, de conserver un paysage forestier similaire au paysage naturel en forêt boréale tout en maintenant la récolte de fibres. Une plus grande hétérogénéité dans les interventions en forêt semble aussi garante d'un rapprochement avec les processus naturels. Par exemple, une variation dans l'intensité de la récolte,





la superficie des coupes et dans le degré de perturbation du sol. Il y a tout lieu de croire qu'en s'inspirant de la nature, on donnera à la forêt boréale les meilleures chances de conservation des attributs connus et de ceux qui ne le sont pas.

Il est important que le public prenne part à ce débat. Un aménagement forestier qui s'inspire de la nature n'est pas rigide et laisse beaucoup de latitude. On peut favoriser à un endroit la conservation, à l'autre maximiser la production de fibres, ou encore maximiser la production d'originaux. Une vision fort répandue veut que la nature sans aménagement nous donne le maximum de tout ce qu'elle procure à l'homme. Il faut se défaire de ce mythe. On peut aménager la forêt pour une fonction particulière et lorsqu'on veut tirer profit de plusieurs ressources on doit souvent faire des compromis. Les choix à faire sont des choix de société et non des choix déterminés par la science. La recherche et l'étude du fonctionnement des écosystèmes nous fournissent les balises afin de connaître les limites à ne pas franchir pour assurer un aménagement durable.

De la résilience de la forêt à celle des maisons, la distance semble grande. L'est-elle vraiment? Dans un article intitulé « Tenir maison ou le mythe de Sisyphe », Hélène Laberge fait la part des choses entre les vaincus : mon désordre c'est moi! et les maréchaux de l'ordre. Cet article prend la forme d'une lettre à un adolescent qui reviendra bientôt même s'il a laissé des traces un peu trop visibles de son premier passage.

Signe de vie. Le mot est dit. Il ne faut pas que la résilience domestique s'opère aux dépens de la vie. On peut tuer la vie par excès d'ordre et de propreté. Car les manifestations vitales ne se font jamais selon un ordre logique et définitif. Dans un jardin, certes, il faut tailler les arbres fruitiers échevelés, contenir les buissons de fleurs; mais à trop vouloir les contraindre, on leur enlève leur générosité naturelle. Il existe, hélas! des plates-bandes qui ressemblent à des papiers quadrillés.

Dans une maison il faut, jour après jour, pratiquer le respect des choses, comme le jardinier pratique le respect des fleurs et des arbres. Il faut savoir empêcher le déferlement des feuilles mais aussi favoriser la beauté de la floraison. On tient alors la maison comme un être vivant. Non au fouillis, oui à l'aimable présence rythmée des choses usuelles. Et la maison, en retour, répond à nos soins attentifs: elle nous tient, nous soutient, nous ensoleille aux jours de pluie et de brume, nous réjouit aux jours lumineux.



En quittant la plume, j'irai redonner à ta chambre son allure vivante; le lit sera refait, les rideaux retomberont en plis gracieux, et pour qu'en la retrouvant tu te retrouves un peu, je laisserai livres et revues sur la table de nuit; et sur la commode t'attendront en rang d'oignons tes chaussettes redevenues blanches. Résilience: la chambre aura recouvré son identité propre, et la maîtresse de maison aura, sans dommage, subi le choc de ton adolescence.

Ayant grandi heureux dans le monde de la coopération, je devais conserver un préjugé favorable à ce type d'organisation combinant les meilleurs aspects du capitalisme et du socialisme. Ce sera le sujet de notre colloque *Philia* en 2003 et d'un numéro de notre magazine intitulé *L'État, le marché et la philia*. Ces initiatives couronnaient les cinq années du dialogue *Philia* mené en partenariat avec nos amis de Colombie britannique.

Le mot *philia* prenait ainsi un sens voisin de société civile et de troisième secteur, ou mieux encore d'espace de convivialité. Au départ, cette observation: coïncée entre les avancées du marché d'un côté, de l'autre le développement de l'État et de ses services professionnels, la *philia*, la zone de la coopération spontanée et gratuite se réduit comme peau de chagrin.

Al et Vickie avaient réussi à élargir cette zone en présentant les personnes handicapées non pas d'abord comme des titulaires de droits, mais comme des citoyens ayant des obligations à remplir, il s'en est ensuivi un élargissement de ce modèle à l'ensemble de la société. Ce que Al Etmanski dit ici de l'équation handicap égale d'abord besoin de services plutôt qu'appartenance pleine et entière s'applique à tous les citoyens.

Quand nous voyons une personne handicapée, nous ne nous arrêtons qu'aux services dont elle aurait besoin — à nos yeux, elle est une personne nécessitant une aide extérieure, une personne incapable de s'aider par elle-même, une personne impuissante. La majeure partie des gens, y compris malheureusement plusieurs personnes handicapées elles-mêmes et leurs familles, ne peuvent imaginer un handicap sans les programmes et les services associés. Remettre cette équivalence en question semble un défi au bon sens. Et pourtant, il faut le faire.

À PLAN, nous croyons que ce rapport tenu pour définitif entre handicaps et services a enfermé la vie d'un trop grand nombre de



personnes handicapées dans un cercle de conventions qui l'a limitée ou détruite. Et il a privé le reste de nos communautés des dons précieux que ces personnes ont à offrir.

Nous avons découvert que la remise en question de cette vision conventionnelle et le rejet du lien apparemment intouchable entre handicaps et services ont mené à de nouvelles perceptions et de nouvelles expériences. Nous avons appris à éviter la fameuse question : « De quel service ou de quel programme cette personne a-t-elle besoin ? » pour nous demander plutôt : « Qu'est-ce qu'une vie agréable ? » La réponse à cette question nous éloigne du service social traditionnel et des services de réhabilitation et nous entraîne dans une discussion à propos du sens et de la finalité de la vie. Cinq éléments reviennent constamment comme critères de satisfaction : avoir des relations amicales et attentionnées, vivre chez soi, apporter sa contribution à la communauté, prendre ses propres décisions et avoir une sécurité financière de base. Des critères qui sont ceux de la plupart d'entre nous.

L'élargissement de cette philosophie à l'ensemble de société va de soi, comme le montre ce bilan de PLAN :

Après quinze ans d'expérience à PLAN, il est possible de commencer à tirer des conclusions à propos de la *philia*.

- L'isolement est le pire des handicaps.
- C'est essentiellement à l'intérieur de relations d'amitié que les humains contribuent au bien commun. Sans ce sentiment d'appartenance, il n'y a pas de contribution possible.
- Il y a deux sortes de contributions : les contributions par l'être et les contributions par l'action. Si des obstacles nous empêchent de contribuer ou si nos contributions ne sont pas requises, notre vie n'a aucun sens.
- C'est par nos contributions que nous sommes reconnus et acceptés comme citoyens à part entière.
- Le vrai défi des personnes handicapées n'est pas de rechercher et d'obtenir des services, c'est celui de la quête du sens et du sentiment d'appartenance. Les services ont comme fonction d'aider à relever ces défis, non pas de s'y substituer.
- Le fait de réduire ou de briser l'isolement des personnes handicapées bénéficie à l'individu, mais également et de façon tout aussi importante, accroît la cohésion sociale et est porteur de sens pour tous les gens concernés⁶.

6. Al Etmanski, « Amour des proches et sens communautaire », *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.





Pierrette Laperle, poétesse, a participé à notre colloque. Voici le témoignage qu'elle nous a laissé. Elle y décrit le handicap dont elle est atteinte.

N'être que sa différence ou naître de sa différence? On ne choisit pas l'une des deux voies de façon consciente. Ce n'est que plus tard dans la vie que ce choix fait, qui n'en est pas un, s'impose à notre connaissance. Quant au premier choix, qui n'en est toujours pas un, on le subit comme on subit sa vie.

Peut-on (re)naître de ses manques, des mailles échappées dans le tricot de son existence? Peut-on faire en sorte que cette disharmonie devienne un atout, que le chaos se transmute en harmonie même dysharmonique comme cette musique de Murray Schaffer composée de bruits urbains grinçants et pourtant quand même belle à entendre.

Cette débandade de mes cellules motrices, cette communication bousillée qui n'arrive plus à faire fonctionner ma main gauche et de façon chaotique la droite, la main qui prend, saisit, qui, tous les jours, exécute les commandes nécessaires de façon automatique. Quelle petite merveille, une main! Quoi de plus banal que de se boutonner, se gratter en arrière de l'oreille, ouvrir une porte, le pot de café, de confitures...

En présence de mes incapacités, je n'ai pas eu le choix d'être créatrice, je dus parer à, inventer. Comme si mes insuffisances avaient fait en sorte que je puise dans un bassin de potentialités qui m'étaient inconnues. J'ai dû inventer ma vie. La créer.

Ne connaissant pas le concept de la résilience à ce moment-là, je suis à même aujourd'hui de constater que mon parcours de vie a été semé de tuteurs de développement, selon Boris Cyrulnik: des hommes, des femmes, des amoureux, des rencontres, des livres, des expériences m'ont formée, m'ont permis d'accéder à ce que je devais être...

Sam Sullivan, tétraplégique, qui sera maire de Vancouver de 2005 à 2008, fut l'un des membres fondateurs du groupe Philia. Sa résilience illustre bien la philosophie évoquée précédemment. À la suite d'un accident de ski, il est resté plusieurs années dans un état dépressif, il observait le monde en spectateur passif et amer depuis l'institution qui l'hébergeait. Persuadé qu'il ne pourrait survivre que grâce aux médicaments dont les effets secondaires l'accablaient, il a eu la tentation du suicide. Il a préféré suivre un élan vital ranimé par les mots d'amour d'une jeune nièce.





Quand nous avons fait sa connaissance, il était la première personne gravement handicapée qui entraît dans notre vie... et bientôt dans notre maison, où il a séjourné à plusieurs reprises, plus d'une semaine, en une occasion, en compagnie de son amie Lynn et de ses trois enfants.

J'ai été son aide infirmier pendant ce séjour. L'exemple de courage souriant qu'il m'a donné heure après heure m'a fait comprendre à jamais comment de tels êtres peuvent enrichir leurs proches et l'ensemble de leur communauté. Pour passer seul de son lit à son fauteuil roulant, il mettait plus d'une heure glissant d'un appui à l'autre millimètre par millimètre. Nous avons conclu ce pacte : au cas où il resterait coincé entre le lit et le fauteuil, il ferait appel à moi en élevant la voix. Ce n'est arrivé qu'une fois, une fois qui a suffi à me faire voir que la vie quotidienne d'un tétraplégique est un sport extrême. Après quelques jours en compagnie de Sam, le fait qu'il vive en permanence dans un fauteuil roulant, qu'il ne dispose pleinement que d'une main et d'un bras, toutes ces choses douloureusement concrètes passaient au second plan, pour céder la place à une présence d'autant plus marquante qu'elle était plus improbable, sans porter les signes rigides d'une volonté de fer. C'est dans cet abandon qu'il a appris le français sous nos pommiers, lu Sénèque, approfondi Illich, qu'il admirait déjà, sans renoncer à escalader nos collines dans son bolide. Les Sam de ce monde portent la politesse à un degré surnaturel tant ils ont l'art de faire graviter leur être autour de leur regard attentif plutôt que de leur handicap. Ce que Gustave Thibon a bien vu : « Une âme saine dans un corps sain. Cela est beau, mais encore borné et commun. Ce qu'il y a dans l'homme de plus vaste, de plus ouvert, de plus héroïque, de plus subtil, de plus délicatement noble et vibrant, c'est une âme saine dans un corps malade. Une âme qui résiste à la contagion de la détresse vitale et dont la santé, sans cesse conquise à la pointe de l'épée, est le fruit tendre et saignant d'une victoire⁷. »

Au moment où nous avons connu Sam, nous correspondions avec un autre tétraplégique lecteur de Sénèque, Laurent Grenier, plus gravement atteint que Sam après un mauvais plongeon qui fractura sa cinquième vertèbre. Il avait dix-sept ans.

7. Gustave Thibon cité dans Gérard Ribes, « De la souffrance à la résilience », dans Philippe Pitaud (dir.), *Gérontologie : aux portes de la souffrance*, Toulouse, Érès, 2018.



Dans son autobiographie, Laurent, poète et penseur, nous fait suivre tout le parcours des réactions psychologiques devant cette fracture de la vie : depuis les illusions tenaces, les dénégations (« fort comme je l'étais, il est impossible que je ne puisse pas recouvrer ma forme antérieure »), jusqu'au désespoir lorsque, petit à petit, au fil des traitements de physiothérapie et d'ergothérapie, il réalise que les progrès qu'il fait sont quasi imperceptibles et s'étalent sur de nombreux mois. Le désir de mourir l'habite, l'avenir pour lui est muré. « J'ai regardé devant moi et je n'ai rien vu : qu'un futur sans avenir, une répétition sans fin de mon sombre présent. » Sans doute se serait-il suicidé si sa famille et très particulièrement sa mère ne l'avait pas entouré de cette sollicitude intelligente qui est le signe du véritable amour. En lui redonnant le goût de la bonne nourriture, entre autres, elle le rattachera à la vie. « De toute la force de son amour maternel, ma mère me retirait des profondeurs du désespoir au moyen d'un hameçon bien appâté : les plaisirs du goût. » Souffrant de façon aiguë de troubles de la vessie, il pourrait prendre des calmants. Il les refuse : « J'avais le choix entre endurer ma douleur et la traiter avec des narcotiques qui me transformeraient en zombie. Les remèdes à ma souffrance étaient des poisons pour mon cerveau. J'ai renoncé à ce type de mort. Mon corps était déjà suffisamment mort. »

Limité dans ses déplacements, Laurent a trouvé sa mobilité sur internet. À 61 ans, il anime un site d'information sur les sujets les plus variés.

Sa vie comme celle de Sam Sullivan et de Pierrette Laperle donne à penser que chez certains êtres l'identité est si forte qu'elle transforme les obstacles en tremplins dans l'accomplissement d'un destin. Si l'humanité se privait de pareils exemples, elle s'appauvrirait dangereusement. Les exemples de vie digne hors des conditions normales donnent des ailes à notre liberté. Ils nous aident à croire non seulement que nous pourrions tout perdre sans rien perdre, mais encore en gagnant dans l'essentiel.

Ce que PLAN a créé peut être assimilé à une coopérative de parents et de proches de personnes handicapées. D'où un lien tout naturel entre PLAN et la Van City Credit Union, l'équivalent en Colombie britannique de nos caisses Desjardins, d'où aussi la participation de nombreux représentants du secteur de la coopération à notre colloque d'Orford en 2003 et à notre magazine.



Notre projet encyclopédique traversait alors un moment bien difficile. Faut-il s'en étonner, c'est d'une coopérative, la Coopérative fédérée du Québec, que nous sont venus les premiers signes d'amitié et de solidarité, par l'intermédiaire du directeur général d'alors, l'agronome Claude Lafleur. Cela nous a permis de survivre honorablement.

Pour moi personnellement, ce fut l'occasion de participer en tant que conférencier à un colloque mondial sur la coopération. Grâce à des honoraires généreux, j'ai pu mener une recherche approfondie sur les origines du mouvement coopératif en Europe et, par la suite, au Québec. Cette étude m'a permis de découvrir les vraies dimensions d'Alphonse Desjardins de même que le rôle clé des églises chrétiennes aux origines du mouvement.

De tout cela, je tire une conviction débouchant sur un lien prometteur entre deux encycliques séparées par plus d'un siècle : *Rerum Novarum*, en 1891, et *Laudato Si*, en 2015. La première a jeté les bases d'une solidarité qui a contribué à l'essor du mouvement coopératif ; dans la seconde, les humains sont invités à limiter les pressions exercées sur la planète à ce qui est compatible avec la résilience de cette dernière.





L'Encyclopédie de l'Agora

L'accueil que reçut l'*Encyclopédie de l'Agora*, à partir de 1998, dans l'ensemble du monde francophone, avait de quoi nous donner le vertige. « L'*Encyclopédie de l'Agora* est une idée formidable et très mobilisatrice qui peut être appelée à s'imposer dans la francophonie », notait *Le Devoir*; « la première encyclopédie du futur », estimait le *Quotidien jurassien*; « un modèle », selon le philosophe Michel Serres. Dans la revue *Combats*, André Baril écrivait, en s'inspirant d'un entretien que nous avons eu: « C'est la puissance abusive de nos analyses et l'insuffisance de nos synthèses qui est, sur le plan intellectuel, la cause de cette démesure avilissante dans nos rapports avec le monde et avec nous-mêmes. D'où le fait que l'*Encyclopédie de l'Agora* repose sur une recherche d'unité entre les diverses disciplines. J'ai grandi à l'époque où l'on devait se révolter contre des systèmes trop structurés. Mais ce n'est pas le danger qui menace actuellement la pensée. Le danger qui la menace, c'est l'incohérence totale, c'est l'extrême variété des opinions¹. »

Une cathédrale de campagne, pour reprendre une métaphore proposée par Daniel Laguitton, une œuvre étagée à partir d'une base bien circonscrite, peut-elle survivre avec des moyens pauvres, à côté d'une entreprise comme Wikipedia, étalée sur toute la surface du globe et disposant de moyens puissants? Oui, si quelques-uns le veulent et un

1. *Combats*, vol. 9, n^{os} 3 et 4, automne-hiver 2006-2007.





jour viendra, plus tôt qu'on ne croit, où l'on réclamera de telles œuvres tout simplement parce que les faits doivent être respectés certes, c'est le point alpha de la connaissance, mais aussi orientés par des valeurs. Même si elle n'est pas à l'abri de manipulations insidieuses par les puissants de ce globe, on peut dire que Wikipedia vise à respecter les faits et qu'à ce titre, dans une Amérique qui les méprise, elle mérite l'éloge qu'en a fait récemment la revue *Atlantic*. À la place de valeurs fondées sur une tradition établie verticalement et mise à jour par le dialogue, elle s'appuie toutefois horizontalement sur le consensus, sur la *wisdom of the crowd*, ce que *Atlantic* met aussi en relief. Cette « sagesse des foules » comporte des dangers plus graves à nos yeux que ceux qui sont liés à l'autorité d'une élite intellectuelle.

J'ai déjà évoqué l'importance qu'a eue pour moi *Aristote contemplant le buste d'Homère* de Rembrandt. J'y voyais, j'y vois toujours l'image parfaite de la tradition, de l'humanité qu'elle suppose et des obligations qu'elle crée.

Aristote appelle la lumière de son regard tourné à la fois vers le buste d'Homère et vers l'infini. Sa main droite, une main anguleuse et décharnée de vieillard, est posée sur la tête du poète aveugle. Une lumière tout intérieure émane du buste d'Homère et, conduite par la main et le bras d'Aristote, elle enveloppe ce dernier d'un manteau d'or. Tel est en effet le génie de Rembrandt : transformer la lumière en or.

Cette lumière devenue or est aussi celle du soleil couchant. Avec Homère, le soleil se levait sur la Grèce, il se couche avec Aristote, le dernier témoin de la gloire d'Athènes, l'auteur de la synthèse ultime et, par là, le précepteur de la postérité occidentale².

Le peintre évoque ici le début et la fin d'une civilisation. Certains sont d'avis que sa seconde fin approche. Ne faut-il pas préparer la deuxième Renaissance ?

Les origines de l'univers demeurent un mystère. Par une dérision comprise des seuls experts, le vingtième siècle de toutes les bombes a appelé Big Bang le commencement probable. Métaphore pour métaphore, à celle de l'explosion nous préférons, comme bien des civilisations anciennes, celle de l'éclosion. À laquelle nous associons la conception artistique de la création.

2. Jacques Dufresne, *La démocratie athénienne, miroir de la nôtre*, Ayer's Cliff, L'Agora, 1992, p. 16.





Sur la page couverture d'un numéro (octobre 1995) de notre magazine, intitulé *Vision du monde*, nous avons reproduit une fleur de tournesol accompagnée de ce commentaire. « Nous tourner vers le soleil invisible comme le tournesol se tourne vers le soleil visible. Croître en bénéficiant de l'équivalent spirituel de la photosynthèse, voilà notre vision du monde. » Un quart de siècle plus tard, la place qu'occupe le soleil physique au cœur des espoirs mais aussi des craintes de l'humanité ajoute de la pertinence à notre orientation, pertinence qui devient nécessité compte tenu de l'énergie spirituelle dont nous aurons besoin afin d'éviter que les craintes eu égard au soleil visible ne s'avèrent plus fondées que les espoirs.

« Tandis que le dictionnaire se propose simplement de renseigner, une encyclopédie est une œuvre constructive, qui a pour but de résumer en un livre la culture d'une époque; livre, par conséquent, partial, je veux dire impliquant des jugements » (René Daumal). Notre première revue s'intitulait *Critère*. Nous l'avons fondée à un moment où l'esprit critique triomphait partout autour de nous, au point de persuader les gens que les critères sont tous mensongers et que par conséquent les jugements de valeur sont sans fondement. Depuis nous avons toujours suivi le principe selon lequel, dans le domaine des valeurs, l'objectivité c'est la subjectivité des meilleurs sans exclure que, dans certains cas, certains domaines, le jugement de la foule puisse être le plus sage.

Sans doute faut-il s'efforcer de tirer le meilleur parti de chacune des deux voies, mais compte tenu que le « chacun sa vérité » est devenu le dogme central, que la cote d'écoute a plus que jamais la cote et que le nombre des biens proposés ne cesse de croître, nous estimons que notre vocation est plus que jamais d'aller vers des maîtres et vers des compagnons ayant choisi pour leur propre compte la même orientation. On ne nous fera jamais dire que la musique d'Elvis Presley est de même niveau que celle de Jean-Sébastien Bach, ce qui n'exclut pas la plus vive admiration pour le blues authentique, comme pour tout ce qui vient vraiment du peuple plutôt que de lui être imposé par de puissants moyens techniques et financiers.

Tout au long du présent livre nous aurons fait la généalogie de nos critères. Il nous reste à souligner avec insistance certaines découvertes, que nous avons faites chemin faisant. Il existe des auteurs oubliés entre les deux grands pôles d'attraction que sont désormais les best-sellers





du trimestre courant et les lointains classiques. Le même problème se pose dans tous les domaines. Il y a aussi le cas des passages de premier ordre que l'on trouve chez des auteurs, tel André Suarès, dont l'ensemble de l'œuvre ne mériterait peut-être pas un tel éloge. Dans *Le voyage du condottiere*, par exemple, nous avons trouvé une page sur le violon si belle et si juste que nous l'avons placée au centre de notre dossier sur cet instrument. Pour des raisons analogues, nous avons accordé une grande attention au facteur Chouinard, personnage d'un récit de l'écrivain québécois Louis Fréchette dans *Originaux et détraqués*. Chouinard, un illettré, portait les lettres de main à main entre Québec et Gaspé transformant son long trajet en sentier de la convivialité. Nous avons vu là une illustration du courrier lent et incarné propre à nous faire découvrir le prix à payer pour cette vitesse du courrier électronique à laquelle personne ne voudrait renoncer.

Bien qu'appartenant à la classe des pauvres diables, Chouinard n'était pas précisément un mendiant, car il ne mendiait pas.

Il se contentait d'accepter l'hospitalité qu'on lui offrait sur la route.

Et comme il passa toute sa vie à faire la navette entre Québec et Gaspé, et que cette hospitalité ne lui faisait jamais défaut, il n'eut jamais besoin d'autre domicile.

Quant au reste, ses goûts n'étaient rien moins que luxueux, et, son ambition se bornant à peu de chose, il se tirait parfaitement d'affaires, et ne manquait jamais de rien.

Était-il suivi par un bon ange chargé de glisser chaque jour dans sa poche les cinq sous du Juif-Errant?

Voici la *cohérence* sur laquelle, depuis le début de notre aventure encyclopédique, notre ami Dominique Collin nous propose de garder le cap :

Celle qui importe est la cohérence imparfaite qui irradie du cœur vers le ventre et vers la tête, qui les équilibre et les réconcilie dans un esprit ouvert et soucieux de l'autre, et qui se réalise de proche en proche au fur et à mesure que les événements font apparaître les contradictions. Elle est de grâce plus que de volonté. Elle est reconnaissable à son humilité. On tend vers elle, comme on se dirige par les étoiles, sachant que l'on ne sait pas tout et qu'en somme, on n'est somme maître que d'une petite partie de ce qu'on est. Cette cohérence reste toujours à faire, à compléter.





Les cohérences dont il faut se méfier sont celles qui se donnent pour achevées et fixes : la cohérence issue des appétits et de l'intérêt qui monte toujours avec le même élan du bas vers le haut ; la cohérence froide et aveugle des idées en systèmes clos qui descendent de la tête, emportant tout sur leur passage ; la cohérence monomaniaque des passions dévorantes ou dérégulée ; et le tsunami des cohérences, celle où les trois précédentes s'allient contre le monde et contre la vie sous forme d'idéologies fermées et retranchées. On les reconnaît à leur étroitesse, à la peur qui les anime, à leur manque de générosité, à leur prétention d'avoir tout compris et tout maîtrisé.

Notre devise est « Vers le réel par le virtuel ». À titre d'exemple : le bon dossier sur les oiseaux n'est pas, à nos yeux, celui qui tient les internautes en cage en leur donnant l'illusion que le spectacle numérique est préférable à la vie, mais celui qui les incite à quitter l'écran pour la nature.

Nous sommes invités par là à cultiver la pensée complexe, seule capable de comprendre les systèmes dynamiques qui nous entourent et de rétablir ainsi les bases d'une vision harmonieuse du monde. Par harmonie, nous entendons la sensibilité et la mesure permettant d'aimer la terre et d'agir sur elle sans en compromettre l'avenir. La même mesure, la même sensibilité caractériseront notre vision de l'homme, notre appartenance à l'humanité.

Dans la mesure où nous souhaitons un monde durable nous espérons voir s'épanouir, à côté de la science conquérante, la *science réparatrice*. L'encyclopédie moderne typique, calquée sur celle de Diderot, est progressiste, traversée par la conviction que l'homme peut transformer à sa guise cette nature dont il est, selon les mots de Descartes, « maître et possesseur ». On y enseigne que l'avancement des sciences et des techniques entraînera le progrès général des civilisations réalisant ainsi le vieux rêve de l'humanité : le paradis sur terre.

Si l'*Encyclopédie de l'Agora* demeure progressiste, c'est dans un nouveau sens du mot progrès, fondé sur la science réparatrice et sur le principe de précaution.

C'est un dialogue ininterrompu entre les générations qui a assuré la conservation et le lent progrès du savoir empirique. Dialogue des artisans entre eux, dialogue des artisans avec leurs clients. Tous les paysans des sociétés traditionnelles auront eu leur petit mot à dire sur la façon de fabriquer le fer à cheval le mieux adapté à leur sol et à leurs bêtes. En devenant abstraite, méthodique, au début de l'ère moderne, la science a





progressé plus rapidement, mais au prix d'une division des tâches entre les détenteurs du savoir, peu nombreux, et la multitude des exécutants. Pendant que les premiers poursuivaient le dialogue entre eux, les seconds, qu'on appela prolétaires, étaient occupés jusqu'à l'épuisement par des tâches qui ne laissaient aucune place à la participation au savoir.

Telle fut la science conquérante qui fit la révolution industrielle. Si elle n'a eu besoin que d'exécutants, elle a cependant créé des problèmes dont la solution exigera des partenaires. Il est des situations, les catastrophes naturelles par exemple, où le salut de tous exige la participation de chacun. La conjoncture planétaire actuelle, caractérisée par des atteintes à l'environnement aggravées par les contraintes de la mondialisation, ressemble à ces situations extrêmes. La nécessité et l'utilité de la participation de chacun au salut de tous y sont manifestes. Dans ces conditions, rien ne devrait empêcher la science de susciter une adhésion générale et enthousiaste, du moins si elle demeure intimement unie à la conscience qu'imposent les circonstances.

Autre aspect de la question. La science conquérante a construit ses applications sur la base de raisonnements linéaires qui lui promettaient des résultats tangibles sans lui permettre de prendre la mesure de leurs conséquences négatives. Nous en savions assez pour transformer le monde, mais pas assez pour évaluer les risques de le détruire en le transformant ainsi. À la différence de la science conquérante, la science réparatrice s'oblige à saisir le réel dans toute sa complexité. Et au lieu de le transformer en le mutilant, elle s'efforce de l'imiter, c'est le biomimétisme, et s'emploie à en favoriser la résilience de même qu'à acquérir le sens de la limite à son contact.

Il y a beaucoup de sites de grande qualité sur internet. Nous devons attirer l'attention de nos lecteurs sur eux, éviter de doubler ce qui existe déjà et viser plutôt la *complémentarité*. Telle est notre pertinence. Prenons l'exemple des dossiers géographiques, sur les pays, les régions, les municipalités. D'autres sites en présentent déjà les attraits touristiques, les statistiques, etc. Mais au Québec, par exemple, la presse locale, qui contrôle une bonne partie des sites géographiques, ne fait guère de place à l'histoire et à la culture en générale. D'où le fait, par exemple, que, par souci de complémentarité, notre dossier sur la ville de Québec, contienne, bien visibles, les témoignages de Charles Dickens et de Stefan Zweig, qui l'ont visitée.



Complémentarité signifie aussi que nous prenons la liberté d'ouvrir un dossier sur un sujet même si nous n'y déposons qu'un document, par exemple un témoignage de Ernst Jünger sur Heidegger, dans le dossier du même nom, une page d'André Suarès dans le dossier *Violon*, un passage sur l'économie d'extraction de René Dubos dans le dossier *Mine*. Sur chacun de ces sujets, on peut trouver plusieurs sites complets sur internet. Nous sommes probablement les seuls à attirer l'attention du lecteur sur des textes aussi intéressants. Et nous faisons par là d'une pierre deux coups. À ceux qui font une recherche sur Heidegger, le violon ou les mines nous donnons l'occasion de découvrir des auteurs qui méritent d'échapper à l'oubli, ce qui s'inscrit en outre dans notre obligation de jugement.

Nous avons adopté un certain nombre de règles :

1) Sans hiérarchie, point de convictions, sans convictions, point d'esprit critique devant l'oppression et point d'engagement durable pour lutter contre elle. Le devoir de cohérence... et de jugement est d'autant plus impérieux que le savoir est plus éclaté. Une cohérence robuste suppose toutefois une confrontation énergique et ne doit pas être construite sur le refus de la critique. Le dialogue est nécessaire, un dialogue constructif dont les protagonistes se souviendront du mot de Platon : « Il ne faut pas faire l'un trop vite. »

2) Élaguer, élaguer encore pour transmettre l'essentiel. D'une génération à l'autre nous devons transmettre l'essentiel, ce qui a valeur de survie, selon les mots de Konrad Lorenz. Comment le faire alors que s'accroissent sans limites, aussi bien le nombre d'auteurs que le nombre de médias mis à leur disposition, alors qu'il faut puiser dans toutes les cultures, alors que le souci de se dire soi-même dans son inachèvement est plus apprécié que le souci de dire l'achèvement en s'effaçant devant les maîtres ? Comment le faire ? En aiguisant son jugement et en bravant l'esprit du temps qui en discrédite l'exercice.

3) À chaque époque et à chaque culture sa juste place. La conception de l'univers la plus adéquate est celle qui intègre toutes les conceptions dans un ensemble dont la clé de voûte est transcendante. Et non pas celle qui ne s'intéresse aux conceptions du passé et des autres cultures que pour y trouver des préfigurations des connaissances actuelles.

4) À chaque point de vue et à chaque regard sa juste importance. Pour ce qui est de l'eau, par exemple, chacun sait l'importance du



regard du chimiste et du biologiste, mais qui, le connaissant, voudrait se priver du regard du poète? « Considérez une plante, admirez un grand arbre, et voyez en esprit que ce n'est qu'un fleuve dressé qui s'épanche dans l'air du ciel. L'eau s'avance par l'arbre à la rencontre de la lumière. L'eau se construit de quelques sels de la terre une forme amoureuse du jour. Elle tend et étend vers l'univers des bras fluides et puissants aux mains légères³. »

La synthèse des divers regards dans une même vision peut être assimilée à la transdisciplinarité telle que le Centre international de recherches et d'études transdisciplinaires la définit : « La transdisciplinarité concerne, comme le préfixe "trans" l'indique, ce qui est à la fois entre les disciplines, à travers les différentes disciplines et au-delà de toute discipline. Sa finalité est la compréhension du monde présent, dont un des impératifs est l'unité de la connaissance⁴. »

Notre encyclopédie est une agora où la conversation a porté principalement sur les rapports entre la vie et la raison. À quoi reconnaît-on l'équilibre entre les deux, dans les divers domaines où ils sont en relation : paysage naturel, paysage intérieur, paysage social? Sans qu'il y ait eu de notre part ni concertation ni engagement explicite dans une approche systémique, nous avons, au fil des ans, rendu manifeste la correspondance entre les trois paysages, rappelé qu'ils sont interdépendants, liés entre eux comme des vases communicants.

Par exemple, entre le sol brutalisé par une certaine agriculture industrielle, le psychisme individuel colonisé par les experts et soumis au conditionnement et une société civile réduite à une peau de chagrin parce que coincée entre un marché tentaculaire et un État interventionniste, l'analogie est frappante. Ce qui veut dire qu'advenant un déséquilibre qui défavorise la vie dans le paysage naturel, comme c'est le cas aujourd'hui, on ne saurait remédier à un tel mal sans lutter contre le même déséquilibre dans les deux autres paysages. Quel que soit le paysage auquel on s'intéresse d'abord, la prise en compte des deux autres s'impose. Sans quoi des solutions exclusivement techniques se

3. Paul Valéry, « Louanges de l'eau », dans *Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 205.

4. Basarab Nicolescu, *La transdisciplinarité*, Monaco, Rocher, 1996.





révéleront à la longue inefficaces. L'écologie, la psychologie, la politique forment un continuum.

Convaincus que la vie est de nos jours menacée dans les trois paysages, convaincus aussi qu'elle ne peut naître que de la vie, et non d'une raison qui prétendrait pouvoir la ressusciter directement, nous privilégions deux modes d'action subtils applicables au continuum : l'hippocratisme et le soutien à la résilience.

Dans l'Agora on ne saurait éviter les questions liées à la transition, laquelle est en cours dans les trois paysages, d'où les zones et les périodes de turbulence qui se multiplient. Notre recherche de l'équilibre et de l'unité en haute altitude devrait contribuer à créer un climat permettant d'entrer dans les mêlées sans cesser d'être au-dessus. Dans les sujets traités, nous oscillerons, comme nous l'avons toujours fait, entre les grandes questions et les questions vives. Exemple : tantôt une réflexion sur l'art en tant que lieu de recherche de l'équilibre entre la raison et la vie, tantôt une critique des œuvres déséquilibrées d'un certain art contemporain.

Au fil du temps, l'*Encyclopédie de l'Agora* s'est enrichie d'une série d'encyclopédies spécialisées. La première a pris la forme d'un site bilingue sur l'appartenance ; j'en ai assuré la réalisation dans l'esprit du projet Philia dont il fut la conclusion poétique. Dans ce site bilingue, mis en page par Bernard Lebleu, nous nous proposons, au moyen d'images et de courts textes de mettre le lecteur en contact avec des sources d'inspiration susceptibles de renforcer ou de susciter son appartenance. Cette opération était à nos yeux analogue à la greffe. Nous l'appelions l'art de la greffe.

La multitude des petits vaisseaux reliant le foie à l'ensemble du corps illustre bien l'appartenance d'une personne à l'organisme social ; cette appartenance est faite elle aussi d'une multitude de petits liens : à des personnes, des lieux, des souvenirs, des symboles. C'est la rupture un à un de ces liens qui produit l'isolement. Plus la rupture est avancée, plus le remède à ce mal, la greffe de la personne tout entière à un milieu vivant, est difficile à appliquer. D'où la tentation de préférer à la greffe authentique, longue et parfois douloureuse, une opération purement technique imitant l'ajout de prothèses mécaniques, chimiques ou électroniques à l'organisme. En anglais, on appelle cet ajout *enhancement*, mot que l'on applique aussi bien au pénis qu'aux biceps et au cerveau.





La greffe est un art, non une technique, même si comme tous les arts elle enferme une dimension technique. On est proche ici de l'hippocratisme social dont j'ai parlé précédemment à propos du dialogue Philia.

Bernard Lebleu a su dessiner le cadre et trouver les images appropriées aux textes que je lui présentais, textes qui, d'autre part, furent si bien traduits en anglais par Dominique Collin et Avril Orlof qu'il m'arrive aujourd'hui de préférer leur version à l'original. Voici un texte dans chacune des catégories retenues :

Métaphores : raison instrumentale

Silène, qui a donné son nom à une fleur de nos champs, était le compagnon et le précepteur de Dionysos. Un jour où, selon son habitude, il avait abusé du bon vin, il s'égara dans les jardins de Midas, roi de Phrygie. Midas le découvrit et l'amena à son château où il le traita avec tous les égards dus à un ami. Dionysos en fut si reconnaissant à Midas qu'il lui promit de satisfaire son plus cher désir. Malheur de choisir ! Midas lui demanda de faire en sorte que tout ce qu'il toucherait devienne de l'or. Ce qui lui fut accordé. Tout ce qu'il touchait devenait or en effet, y compris sa nourriture et sa fille bien aimée. Tant et si bien qu'il supplia Dionysos de le libérer de son don. Plein de compassion pour lui, le dieu le pria d'aller se plonger dans un fleuve du voisinage pour se purifier. Ce fleuve s'appelait Pactole. Il est depuis ce jour rempli de paillettes d'or. [...]

Nous transformons tout ce que nous touchons en instrument pour gagner de l'argent et devenir maîtres du monde. Les philosophes ont donné le nom de raison instrumentale à cette façon de voir et de penser. Elle est le premier obstacle dont il faut triompher pour accéder à l'appartenance. Elle nous éloigne des réalités dont elle nous rend maîtres. Elle nous insensibilise.

Éléments : terre

La terre aussi unit ou divise, elle favorise l'égalité ou l'inégalité selon la façon dont on la partage. La façon dont on la traite a aussi son importance. Selon que l'on respecte l'humus, sa partie vivante ou qu'on le considère seulement comme un support, la nourriture pour les plantes provenant de la pétrochimie, on oriente la vie économique et sociale d'une région dans des directions différentes.

Temps : kairos

Il y a des moments dans notre vie où nous sommes bien disposés à entendre la vérité qui nous délivrera, le mot d'amour qui nous





désarmera. Le kairós est le don grâce auquel nous savons saisir cette occasion opportune chez autrui. Un instant plus tôt ou plus tard, la parole bienfaisante serait blessante. Les anciens Grecs attachaient une telle importance à ce don qu'ils en ont fait une divinité; ils représentaient sous la forme d'un jeune homme chauve mais ayant une épaisse touffe de cheveux sur le devant de la tête... pour qu'on puisse la saisir au passage.

Lieux: la maison (par Eric Volant)

La maison est pour l'être humain son tout premier univers, son cosmos. Sauf exception, la vie commence bien, car « elle commence enfermée, protégée, toute tiède dans le giron de la maison » [Bachelard]. Avant d'être jeté dans le monde, le nouveau-né est déposé dans un berceau, enveloppé de chaleur. Il n'est donc pas étonnant que toujours, en nos rêveries, la maison nous apparaît comme un grand berceau où notre être se sent envahi par le bien-être. Être c'est être bien. [...]

Il existe en nous, au-delà de la bâtisse réelle, et au-delà des faits du passé vrai de notre enfance, une « crypte » cachée, « une coquille initiale », un « placard profond ». Au plus profond de nous-mêmes vit une maison imaginaire, un espace d'intimité et de réconfort, de lumière et de chaleur. Grâce à elle, nous avons la conscience d'être abrité contre le froid et le chaud, contre la tempête et la pluie, contre la nuit et les forces obscures.

Valeurs: inclusion et respect des différences

Plus la personne que nous accueillons est fragilisée par ce qui la distingue des gens normaux, plus elle risque de se sentir rejetée à cause de sa pauvreté, de la couleur de sa peau ou d'un handicap, plus elle a besoin de notre sollicitude. Notre respect de l'autre doit être à la hauteur de sa fragilité.

Gestes: don

Au sens le plus courant du mot don, il faut en ajouter un second qui découle de l'importance qu'a pris le choix dans nos vies. On ne choisit pas d'avoir un enfant touché par une déficience, comme on ne choisit pas les fruits qu'apportent les saisons. Influencé par l'esprit de notre temps, qui nous fait désirer une maîtrise toujours plus grande de la nature, nous considérons l'inchoisi comme un dû mal acquitté, alors que nous pourrions l'accueillir comme un don.

La deuxième encyclopédie spécialisée, *l'Encyclopédie sur la mort*, a été dirigée par Eric Volant. En 2006 paraissait chez Liber un livre





grand dans les deux sens du terme : *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*. Éblouissement et tristesse. Tristesse à la pensée qu'un tel livre, l'œuvre d'une vie, n'allait être vendu qu'à quelques centaines d'exemplaires, avant d'entrer dans cette maison de transition vers l'oubli appelée archives.

Nous avons mis au point une méthode de traitement encyclopédique des livres. Elle consistait à repérer dans de bons livres des passages ayant un sens en eux-mêmes et à insérer ensuite ces passages dans les dossiers appropriés, avec dans chaque cas, un lien renvoyant à une page où l'ensemble du livre est présenté. Littré avait procédé ainsi en se limitant à des citations plus courtes. Cela nous semblait et nous semble toujours être un excellent moyen de faire la promotion de livres trop souvent ignorés même du public spécialisé auquel ils sont souvent destinés.

Le livre d'Eric Volant se prêtait particulièrement bien à cette méthode. Combiné avec les autres travaux de l'auteur, il constituait une base de données si riche que le modèle de l'encyclopédie spécialisée s'est vite imposé à nos yeux comme à ceux du premier intéressé. C'est ainsi qu'est née l'*Encyclopédie sur la mort*, laquelle, dès le début aura des milliers de lecteur par mois.

Nous résolvions ainsi un autre problème, celui de l'anonymat de nos dossiers, seuls les articles associés à ces dossiers étant signés. L'encyclopédie spécialisée devenant une encyclopédie personnelle, cette nouvelle formule nous sembla prometteuse. D'autant plus qu'au même moment nous avons lancé l'*Alter dictionnaire médico-pharmaceutique*. L'auteur de ce dictionnaire, le docteur Pierre Biron, se présente ainsi : « Professeur et chercheur en pharmacologie fondamentale et clinique à la faculté de médecine de l'université de Montréal durant trois décennies et depuis la retraite, observateur indépendant de la médicalisation et la médication de la société, de l'influence nocive des industries de la santé sur le savoir médical, les pratiques de prescription et les politiques du médicament. »

Ce site est inclassable. C'est un dictionnaire, certes, et plutôt deux fois qu'une, un dictionnaire anglais-français et un dictionnaire médico-pharmaceutique, mais c'est aussi un complément critique au vade mecum médical et un manuel d'initiation à la méthodologie en pharmacovigilance et pharmacologie clinique.

On peut en outre le lire selon son humeur comme une collection de morceaux choisis relevant du journalisme d'enquête ou comme une



initiation à l'éthique en recherche médicale. Si Pierre Biron met tant d'insistance à dire son parti pris en faveur du public, c'est davantage pour dénoncer ceux de ses collègues qui manquent de transparence que pour s'excuser à l'avance d'un manque de rigueur. De la rigueur, il en a en surabondance. Chacun de ses sursauts d'indignation s'appuie sur des références solides.

Pour ma part, j'y vois d'abord un exemple si original, si bien fondé, si courageux, de la médecine comme science qu'il me rappelle les travaux de pionniers comme Semmelweis et Cochrane. On associe spontanément la médecine comme science aux découvertes faites en laboratoire, comme celle de l'insuline et des antibiotiques. Ce qui aide à comprendre pourquoi les chercheurs de loin les plus connus en médecine sont ceux dont le nom est associé à l'un ou l'autre de ces grands médicaments : Banting pour l'insuline, Fleming pour les antibiotiques.

Plus d'une fois par année, le docteur Biron met à jour l'alter dictionnaire lui-même et les huit annexes : méthodologie, virologie, surmédicalisation, stalinisation, psychotropes, dysfonctionnements et conflits d'intérêts, autorisations et usages inappropriés, pharmacologie sociale de A à Z.

Un autre site non conformiste est celui du dictionnaire critique du cinéma anglo-saxon de Jean-Philippe Costes. Comptant cinquante-cinq articles sur autant de cinéastes américains, articles qui, en raison de la place qu'y occupent les grandes questions spirituelles et du style vivant de l'auteur, me rappellent *Les vies* de Plutarque.

Qui est Jean-Philippe Costes, l'auteur, pourquoi s'est-il associé au portail *Homo Vivens*, dans quel esprit ? Ancien élève d'hypokhagne, titulaire d'une maîtrise en droit public, d'un DEA et d'un doctorat en science politique obtenus à l'université Paris II Panthéon-Assas, Jean-Philippe Costes a, parallèlement à ses travaux universitaires, collaboré aux revues cinématographiques *Hors Champ* (Canada), *Versus* et *Positif*.

Comment a-t-il été amené à collaborer avec l'Encyclopédie en ligne de l'Agora ? Réponse de Jean-Philippe Costes à cette question : « Là encore, ce que j'appellerai commodément le Destin a joué un rôle déterminant. J'ai ainsi constaté, au hasard d'une recherche sur internet, qu'un universitaire Québécois citait dans son *Encyclopédie sur la mort* plusieurs passages d'une étude que j'avais publiée dans la



revue canadienne *Hors Champ*. Cet homme, Eric Volant, officiait en collaboration avec l'*Encyclopédie* en ligne de l'Agora. Je l'ai contacté. Il a manifesté beaucoup de sympathie pour moi et beaucoup d'intérêt pour mes travaux. J'ai donc décidé de rejoindre son collectif éditorial.»

En 2015, aux éditions Liber, Jean-Philippe Costes publie *Les subversifs hollywoodiens. L'esprit critique du cinéma grand public*. Ce livre est le portique de son dictionnaire. « À partir de 1945, l'Amérique tente de diffuser sa culture et son mode de vie à l'ensemble de la planète. Elle utilise à cette fin une arme de persuasion massive : Hollywood. Religion, famille, libéralisme, ordre, volontarisme, réussite individuelle, les grands studios reçoivent ainsi pour mission de glorifier les valeurs les plus chères aux États-Unis. Columbia, Paramount, Universal et autres *Major* parviennent-elles pour autant à museler les cinéastes contestataires ? Non, bien au contraire... » Cet incroyable paradoxe est au cœur des *Subversifs hollywoodiens*. Jean-Philippe Costes décrypte les œuvres de ces metteurs en scène qui ont refusé l'esprit de système et qui, avec autant de subtilité que d'opiniâtreté, ont osé s'en prendre aux piliers de leur propre civilisation.

Une recherche dans l'*Encyclopédie de l'Agora* selon le nom de nos partenaires de la première heure, Bernard Lebleu, Stéphane Stapinsky, Andrée Mathieu et Marc Chevrier, permet de découvrir l'œuvre personnelle qu'ils ont greffée sur l'ensemble. Cette œuvre pourrait faire l'objet d'un nouveau livre. En cours de route, nous avons eu l'intention de mieux identifier leur contribution en lui donnant une forme apparentée à celle des encyclopédies spécialisées. Des raisons pratiques nous ont empêché de le faire. Partie remise...

Nous avons besoin d'un infographe raffiné doublé d'un programmeur habile. Bernard Lebleu, un artiste dont nous admirions les talents de peintre — l'un de ses tableaux de jeunesse est toujours bien en vue dans notre salon — revenait d'une longue musardise dans les musées et les villes d'art d'Italie et pouvait difficilement envisager de gagner sa vie avec son art. En devenant notre graphiste et notre infographe, il restait dans le domaine de l'esthétique, et, de la maîtrise des logiciels de mise en page à celle des bases de données, il n'aurait qu'un saut à faire, petit pour lui, car l'ayant déjà vu à l'œuvre dans les premières éditions des livres électroniques, nous ne doutions pas de ses dons d'acrobate dans ce domaine. Pari un peu téméraire, mais





qui sera gagné. Dès que ses tâches d'infographe et de programmeur lui en laissèrent le loisir, il participa avec le même allant à la recherche et à la rédaction.

Parmi nos premiers succès sur les moteurs de recherche, il y eut les dossiers de Bernard sur les grands peintres, italiens d'abord. Il a tiré de nombreux extraits des *Vies* de Vasari, livre qu'il avait lui-même traduit en français. Il signa un article substantiel sur l'éducation et le sport à travers les âges en Occident, dont les dernières pages sont consacrées à l'anglais Thomas Arnold et à celui qu'on pourrait appeler son disciple français, Pierre de Coubertin. Sa conclusion :

La conception de la doctrine et des institutions olympiques demeure sans doute le plus grand accomplissement de Coubertin. Se méfiant des États tout-puissants, il confie aux cités la responsabilité de ces grandes fêtes solennelles du sport où l'on célèbre «une religion, un culte, un essor passionnel susceptible d'aller du jeu à l'héroïsme». Car la caractéristique essentielle de l'olympisme moderne est d'être une religion. «En ciselant son corps par l'exercice comme le fait un sculpteur d'une statue, l'athlète moderne exalte sa patrie, sa race, son drapeau.» Au culte de Zeus, il substitue celui de l'internationalisme et de la démocratie, termes au seuil desquels s'arrête désormais l'histoire. Religion nouvelle qui unit, selon l'historien Guglielmo Ferrero, le sens esthétique des Grecs, la pudeur laissée en héritage par le christianisme, l'esprit pratique et actif de l'époque moderne. Il faut voir, avec Jacques Ulmann dans la *religio athletæ* olympique la «transposition moderne et laïcisée de la vieille conception platonicienne qui faisait de l'homme jouant l'émule des Dieux⁵.

Je lui avais donné une mission impossible : soutenir l'attention du lecteur sans la retenir, sans la capter conformément à notre devise *Vers le réel par le virtuel*. Bernard a particulièrement bien relevé ce défi dans le cas de notre anthologie de la poésie et dans le cas du plus poétique de nos sites.

Après des études en histoire et philosophie des sciences à McGill, par la suite en études anciennes et en histoire à l'université de Montréal, Stéphane Stapinsky avait fondé *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle* avec Benoit Lacroix. Il s'est joint à nous en

5. Bernard Lebleu, *L'autonomie par le sport*, *Encyclopédie de l'Agora*, en ligne.



tant que chercheur et auteur rémunéré de 2000 à 2007. Mobilisé par la suite par des devoirs familiaux, il nous rejoindra en 2013 comme collaborateur contractuel à la *Lettre de l'Agora* publiée sur internet par une OBNL, la Société des amis de l'*Encyclopédie de l'Agora*, grâce aux dons de ses lecteurs.

Il atteint un sommet quand ses dons d'historien s'allient à sa rigueur scientifique. C'est le cas notamment dans son « Histoire de la tutelle et de la curatelle » depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours. Pour nous rappeler que rien ne change au fond de l'être quand tout semble bouger en surface, il y cite cette anecdote sur Sophocle racontée par Cicéron :

« Sophocle a écrit ses tragédies jusque dans l'extrême vieillesse ; et comme il paraissait, à cause de ce travail, négliger ses affaires familiales, il fut attaqué en justice par ses enfants pour que les juges l'écartent du patrimoine familial en le reconnaissant comme fou ; c'est ainsi que chez nous on interdit aux pères qui gèrent mal leurs affaires de disposer de leurs biens. À ce qu'on rapporte, le vieux Sophocle a raconté devant les juges la pièce qu'il avait avec lui et qu'il venait d'écrire, *Œdipe à Colone*, puis il leur a demandé si elle leur semblait l'œuvre d'un fou : les juges l'ont libéré, sitôt sa lecture terminée. »

C'est avec aisance que, dans notre numéro sur *Le sport durable*, Stéphane traça un parallèle entre l'évolution du sport et celle des métaphores scientifiques du corps.

Le sportif amateur s'imposant une discipline personnelle dans la solitude et triomphant lors de grandes compétitions internationales n'est plus qu'un souvenir d'un âge révolu. Le « travailleur athlétique » d'aujourd'hui, pour espérer remporter les plus hauts honneurs, doit en effet avoir le soutien d'une véritable PME médico-scientifique-technique.

Ce « recours massif à la science et à la technique, continue l'auteur, qui s'impose en raison de la nécessité absolue de la performance exige néanmoins quelque éclaircissement quant à ses fondements ». Après avoir suivi la métaphore de la machine depuis Aristote jusqu'aux Lumières, et avant le déploiement actuel de l'appareil technique, Stéphane fait un arrêt au dix-neuvième siècle.



Le dix-huitième siècle était aussi celui de l'invention de la machine à vapeur (Denis Papin, 1690; James Watt, 1763). Cette invention a une importance qui va bien au-delà de l'histoire de la technologie, car elle deviendra bientôt la nouvelle métaphore permettant d'expliquer le fonctionnement du corps humain. En effet, pour Jacques Gleyze, « les travaux de Watt, concernant les machines à vapeur, sont décisifs pour formaliser une première rationalisation énergétique des corps inertes ».

Mais, ce sont Laplace et Lavoisier qui, à la fin du dix-huitième siècle, au travers de la notion de calorique, notion bien proche du premier principe de la thermodynamique, permettront la naissance d'une nouvelle pensée sur le corps. Celui-ci va devenir, à l'instar du monde industriel naissant, avant tout un système énergétique fondé sur les rapports combustible, carbone, oxygène. Autrement dit, le charbon brûle tout autant dans les hauts-fourneaux industriels que dans le ventre des machines à vapeur et l'intérieur opaque des corps humains.

Ancienne enseignante de physique, passionnée par toutes les sciences comme Arthur Koestler, Andrée Mathieu nous a aidés à faire la transition de Newton à Poincaré, de la pensée linéaire à la pensée complexe.

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi il a été tellement plus facile aux politiciens de s'entendre sur la protection de la couche d'ozone que sur la lutte contre les changements climatiques? Les scientifiques savent comment l'atome de chlore dans le CFC s'y prend pour détruire la molécule d'ozone, il est donc facile d'établir une relation de cause à effet. Par contre, le climat est un système truffé de rétroactions et tellement complexe qu'il est impossible d'en connaître tous les paramètres à un moment donné. Or, si, dans un système linéaire, les mêmes causes produisent les mêmes effets et les causes voisines produisent des effets voisins (proportionnalité), il n'en est pas ainsi dans une dynamique non linéaire. [...]

Les systèmes complexes sont le siège de toutes sortes de phénomènes, dont les processus d'amplification, qui les déstabilisent et les font soudainement basculer dans un nouvel état. Le problème avec les processus amplificateurs, c'est qu'en général ils démarrent lentement et se développent pendant un certain temps « sous le radar », c'est-à-dire sans attirer l'attention. Mais comme ils s'auto-alimentent, ils sont déjà en pleine accélération lorsqu'on remarque leur présence. Ils peuvent alors précipiter le système au-delà d'un





point de bascule, dans un nouveau régime, un nouveau « bassin d'attraction », pour utiliser le jargon de la théorie de la complexité.

Fascinés par le prestige de la science, dont ils ne connaissent que la dimension linéaire, les leaders politiques exigent d'elle des prédictions sûres pour prendre des décisions. Ainsi la vraie science, celle qui reconnaît ses limites, qui a retenu la leçon de modestie de Poincaré, devient son propre ennemi. Elle détourne de ses résultats des ignorants qui attendent d'elle des remèdes comme ceux qui furent appliqués à la couche d'ozone. Ces leaders n'auraient donc pas, même en régime démocratique, la légitimité requise, pour oser prendre des décisions politiques au meilleur sens du terme ?

Grâce aux membres influents de son vaste réseau, Andrée a pu, un exemple parmi beaucoup d'autres, rencontrer Janine Benyus, cette biologiste américaine qui fut une pionnière de la *biomimicry*. J'entends encore Andrée nous faisant part de ce qu'elle avait appris d'elle et nous proposant un dossier sur le sujet, le premier sans doute dans le monde francophone. Par quoi traduirions-nous *biomimicry* en français ? Nous nous sommes vite mis d'accord sur biomimétisme. Quelqu'un d'autre a-t-il eu la même idée que nous au même moment ? Qu'importe, le mot biomimétisme s'est imposé. Ce sera le titre du livre, paru en 2015, qui leur valut à elle et à la coautrice, Moana Lebel, le prix Hubert Reeves de la vulgarisation scientifique. Le lancement eut lieu dans les locaux du zoo de Granby, institution avec laquelle Andrée poursuivait des recherches.

Voici maintenant l'extrait d'un article de Marc Chevrier qui illustre bien sa contribution à l'œuvre commune.

Dans une note écrite en marge de son essai *L'ancien régime et la Révolution*, Tocqueville, qui avait aussi parcouru le Bas-Canada lors de son voyage de 1831, tenta d'expliquer l'infortune de la Nouvelle-France, vite dépassée par les colonies britanniques, plus prospères et plus peuplées. C'est la faiblesse même de la société civile en Nouvelle-France, soumise à un gouvernement monarchique centralisateur, qui freina son essor. Il n'y avait en Nouvelle-France, au contraire de l'ancienne, ni aristocratie féodale, ni autorité ecclésiastique, ni pouvoir judiciaire assez forts et assez anciens qui puissent tenir tête au gouvernement colonial. « Rien n'y empêchait le pouvoir central, écrit l'auteur, de s'y abandonner à tous ses penchants naturels et d'y façonner toutes



les lois suivant l'esprit qui l'animait lui-même. Au Canada, donc, pas l'ombre d'institutions municipales ou provinciales, aucune force collective autorisée, aucune initiative individuelle permise.» Tocqueville vit à l'œuvre en Nouvelle-France une « administration se mêlant encore de bien plus de choses que la métropole », « employant toutes sortes de petits procédés artificiels et de petites tyrannies réglementaires pour accroître la population ». Le comble de cette tyrannie pour Tocqueville s'illustrait par le fait que, sous Louis XIV, tous les édits du roi pour la province sont contresignés par Colbert. Le Canada du régime français offrait l'image fidèle du gouvernement centralisateur que les Français imposeraient en Algérie en 1830. « Des deux côtés, on se trouve en présence de cette administration presque aussi nombreuse que la population, prépondérante, agissante, réglementante, contraignante, voulant prévoir tout, se chargeant de tout, toujours plus au courant des intérêts de l'administré qu'il ne l'est lui-même, sans cesse active et stérile. »

Depuis plus de cinq ans, Pierre-Jean Dessertine, professeur de philosophie à Aix-en-Provence publie régulièrement des articles sur notre site⁶. Si ces articles ne sont pas rassemblés dans une encyclopédie spécialisée, ils forment néanmoins un ensemble aussi pertinent que cohérent. Au cœur de sa pensée, une critique de l'économie marchande elle-même fondée sur un humanisme faisant une large place à cette nature humaine, avec laquelle il faut se réconcilier si l'on espère assurer la survie de la nature extérieure.

Dans l'espoir de pouvoir offrir aux immigrants un lieu où ils pourraient découvrir notre perception des valeurs et de l'histoire de leur nouveau pays, nous avons jeté les bases d'une autre encyclopédie spécialisée intitulée le *Citoyen québécois*. Elle attend d'être développée.

Conscients que notre vision du monde ne correspond pas à celle d'une proportion croissante de nos concitoyens, nous avons créé un site de débat *L'hypothèse Dieu*, avec deux amis, Jocelyn Giroux et Yves St-Arnaud dont la vision du monde est radicalement différente de la nôtre sans être totalement et à jamais incompatible avec elle.

Pendant un autre court moment d'euphorie, il nous a semblé que le développement de l'Encyclopédie prendrait aussi la forme de

6. Il est entre autres l'auteur de *Pourquoi l'homme épuise-t-il sa planète?*. Il anime le site de philosophie « Anti-somnambulique ».



nouveaux sites à la fois spécialisés et personnels, ou d'îlots, comme l'îlot Vachon et l'îlot Valcke. Craignant que l'*Encyclopédie de l'Agora* ne soit pas le portail idéal pour ces nouveaux sites, et souhaitant, pour assurer la cohérence de l'ensemble, préciser du même coup notre orientation, nous avons créé le portail *Homo Vivens* (par opposition à homme machine) et une encyclopédie spécialisée du même nom.

Le portail *Homo Vivens* a, en quelque sorte, fédéré les différents ouvrages qui avaient été conçus en collaboration avec l'*Encyclopédie de l'Agora*. Ce regroupement s'est effectué autour d'un thème essentiel : l'Homme vivant opposé à l'Homme mécanisé que décrit Chaplin dans *Les temps modernes*. En d'autres termes, nous souscrivons tous à l'idée selon laquelle l'être humain ne saurait être réifié, c'est-à-dire utilisé comme un moyen et non une fin en soi, réduit à l'état de machine au service d'intérêts purement mercantiles. Le projet d'*Homo Vivens* est tout entier dans ce mot d'ordre aux accents utopiques : remettre l'Homme au centre du système en offrant à chacun l'accès à la connaissance et à l'esprit critique — accès sans lequel la dignité est un concept vide de sens.

Au début de notre aventure, parce que nous étions des pionniers, nous avons bénéficié du soutien des moteurs de recherche. Nos dossiers étant fréquemment au sommet de la liste des résultats, la fréquentation de nos sites doublait chaque année. Bonheur éphémère. Il nous fallait un autre moyen pour assurer la croissance de la fréquentation. Ce moyen ce serait, à la suggestion d'Ariane Collin, la *Lettre de l'Agora*, laquelle serait aussi le prolongement de notre magazine sur papier. Ariane se chargea elle-même de programmer le premier logiciel nécessaire. C'est aussi par le biais de cette lettre et de ses nombreux collaborateurs bénévoles que nous pouvons enrichir nos sites et recueillir les dons nécessaires à leur entretien.

À Ariane, nous devons aussi le sentier des fleurs sauvages. Les sentiers, analogues à nos routes du savoir, sont, comme les îlots, des lieux d'unité, dans un ensemble qui demeurerait trop fragmenté en dépit de nos efforts pour en assurer la cohérence.

Dans ce projet ébauché autour de notre table, il s'agissait de découvrir les fleurs sauvages de notre voisinage et de consacrer à chacune un dossier dont l'originalité consisterait à associer des poèmes, des tableaux et des pièces musicales aux données déjà connues. Ariane était la personne idéale pour mener à bien ce projet, auquel il allait





de soi que nous participions, Hélène et moi et des amis de passage. Notre dossier *Violette* est particulièrement intéressant. On y trouve un poème de Goethe, *das Veilchen*, mis en musique par Mozart et interprété par Elisabeth Schwarzkopf.

Le monotrope uniflore est une plante sans chlorophylle, elle vit en symbiose avec des champignons habitant ses racines. Elle tire le sucre dont elle a besoin des conifères dans l'ombre desquels elle se retire, formant souvent des petits groupes rappelant des nonnes en prière. C'est cette image qu'Ariane retrouva dans un poème de Mary Higgison, *Ghost Flowers*, nom anglais du monotrope. Qui aurait l'idée d'introduire le mot monotrope dans un poème? Pour trouver des poèmes sur une fleur, il faut souvent connaître son nom dans une autre langue. C'est le cas ici :

Ghost-Flowers

In shining groups, each stem a pearly ray
Weird flecks of light within the shadowed wood,
They dwell aloof, a spotless sisterhood.
No Angelus, except the wild bird's lay,
Awakes these forest nuns; yet night and day,
Their heads are bent, as if in prayerful mood.
A touch will mar their snow, and tempests rude
Defile; but in the mist fresh blossoms stray
From spirit-gardens, just beyond our ken.
Each year we seek their virgin haunts, to look
Upon new loveliness, and watch again
Their shy devotions near the singing brook;
Then, mingling in the dizzy stir of men,
Forget the vows made in that clustered nook.

Monotropes (traduction d'Ariane Collin)

En cercle lumineux, chaque tige un rayon nacré,
Étranges particules scintillantes dans l'ombre du bois,
Elles vivent retirées en parfaites sœurs.
Nul angelus que le lais de l'oiseau
Pour éveiller ces nonnes de la forêt; et pourtant jour et nuit
Leur front reste courbé comme pour une prière.
Un seul toucher trouble leur neige, l'orage la souillera.
Et pourtant dans la brume, de tendres corolles s'égarer
Hors des jardins spectraux, au seuil de notre monde.





Chaque année nous cherchons le virginal repère
Pour les voir, adorables, et contempler encore
Leurs dévotions timides près du ruisseau qui chante.
Et puis nous retournons dans le siècle étourdi
En oubliant les vœux prononcés parmi elles.



Conclusion

Je suis né dans le pays de Marie de l'Incarnation et je mourrai noyé dans cette vague de l'histoire, la « Singularité », où, selon les transhumanistes, l'intelligence artificielle dépassera l'intelligence incarnée. Pendant ce temps, le Québec aura vécu une transition accélérée vers la postmodernité. Nous aurons devancé nos modèles californiens sur bien des plans et nous nous flatterons même de nous rapprocher de la Silicon Valley dans le domaine du numérique. Combien de peuples auront, au cours de l'histoire, subi et voulu un si grand nombre de mutations en si peu de temps ?

De ce télescope des mentalités, on devrait pouvoir tirer des leçons d'intérêt général. Au terme de ce livre, où j'ai témoigné d'un souci de l'universel indissociable à mes yeux d'une appartenance au particulier, je me limiterai à la question de l'exception culturelle : de l'avenir des cultures et des peuples dans le contexte des masses mondialisées. En quoi l'expérience des Québécois, peu nombreux, voisins immédiats de l'Amérique anglo-saxonne et donc surexposés à son influence, pourrait-elle servir d'exemple à ceux qui, ailleurs dans le monde, entendent résister à la mondialisation individualiste orchestrée par les États-Unis ?

Je renvoie le lecteur à la distinction de Daniel Boorstin entre « masse » et « peuple » et au diagnostic qui s'y rattache : dépérissement des corps intermédiaires, familles, paroisses, religions, nations, laissant les individus sans défense face au marché, mais heureux, semble-t-il,

de substituer les pressions du village global à celles du village local. Le soutien de l'État et de ses lois leur permettra-t-il d'assurer l'épanouissement de leur culture, de leur langue en particulier ?

Au Canada français, après la révolte infructueuse des patriotes, à partir de 1840, la stratégie des Anglais consista à confiner les francophones sur les rives du Saint-Laurent. Les Cantons-de-l'Est, dont les terres avaient d'abord été réservées aux immigrants anglais et aux loyalistes, ont été l'objet d'une reconquête, paroisse par paroisse, terre par terre, par des francophones venus de la Beauce notamment. Toute l'Espagne se dresse avec fierté quand on y prononce le mot *reconquista*. Les exploits du Cid étaient célébrés jusque dans nos écoles de campagne. Notre *reconquista*, qui devait s'étendre aux autres régions périphériques du pays, mériterait d'être célébrée avec une plus grande fierté parce qu'elle a été encore plus pacifique que notre révolution de 1960.

Hauts faits d'un peuple et non de son élite, diront certains de nos historiens ; on leur reprochera un attachement à l'agriculture qui aurait retardé la nécessaire industrialisation. Mais que serait le Québec sans les territoires reconquis ? Ce qu'il faut retenir c'est que nos soldats armés de fourches ont semé des mots français en même temps que du blé et cela dans des zones frontalières où la technologie américaine, déjà, tel un cheval de Troie culturel, imposait la langue de l'avenir. Comment ont-ils pu relever le défi de conserver leur langue en plus de tous ceux que la plus dure nécessité leur imposait. C'était la fleur dans le potager du pauvre.

La religion catholique y fut pour quelque chose. Faut-il s'étonner, parmi les curés des terres reconquises, plusieurs auraient mérité au moins un strapontin à l'Académie française, dont celui de Weedon, Étienne Blanchard (1853-1952). Ce puriste, qui allait un jour tenir la chronique de la langue française dans *La Tribune* de Sherbrooke et ensuite *La Presse* de Montréal, détestait d'autant plus les emprunts à l'anglais qu'ils étaient souvent associés à des machines trop polluantes à ses yeux. En persuadant ses lecteurs de ne pas employer le mot venu du Sud, espérait-il, écologiste avant l'heure, interdire la chose ? « Le train bondé de voyageurs et chargé de marchandises crache l'anglicisme en même temps que sa noire fumée puante de charbon¹. »

1. « L'anglicisme dans les chemins de fer », dans *En garde ! Termes anglais et anglicismes*, Montréal, Imprimerie Bilodeau, 1912, en ligne.

Que crachent donc les Facebook, Youtube, Apple et Wall Mart? Nous reviendrons à cette fumée. Entre-temps, notons le témoignage de Stefan Zweig, qui, en 1911, s'est arrêté à Québec au terme d'un long voyage en Amérique du Nord :

D'un seul coup, on oublie qu'on est en Amérique. Les gens ici ne sont pas en proie à la même précipitation agaçante, ils sont polis et comme ravis lorsqu'un étranger leur adresse la parole en français. Pour la première fois depuis des semaines, j'ai de nouveau entendu ici de vrais rires, francs et naturels ; pour la première fois j'ai ressenti à nouveau dans les ruelles étroites quelque chose qui s'apparentait au bien-être. [...] six millions d'Allemands, si ce n'est plus, ont été aspirés par l'Amérique et n'ont laissé pratiquement aucune trace ; il n'est pas une seule ville, une seule province où ils aient su sauver leur langue. Et là, ces quelques milliers de Français, sans renfort venu de leur pays d'origine, sans le soutien de quiconque, ont préservé leur idiome et leurs coutumes.

Voilà bien un des plus curieux tours de force de cette race prétendument si décadente, exemple presque unique dans l'Histoire moderne. [...] Une promenade à travers la ville livre quelques explications. De droite et de gauche, on rencontre des religieuses et des prêtres. [...] Si le protestantisme allemand se fondit rapidement dans l'Église libre américaine et si la plupart des pasteurs très vite abandonnèrent dans leurs prêches l'allemand au profit de l'anglais, les prêtres, eux, ont dans leurs écoles donné aux enfants une éducation française et catholique. *Omnia instaurare in Christo*, telle est la devise des journaux français ici (ils ont d'ailleurs gardé également leur particularité nationale, alors que la presse allemande singe avec le plus grand empressement les méthodes des reporters américains). L'intransigeance du catholicisme mais aussi le nombre élevé d'enfants chez les Français du Canada — phénomène bien connu et sans cesse cité en exemple en France, sans pour autant être imité — ont édifié dans ce pays un rempart qui est un véritable monument à la gloire d'une énergie nationale comme il n'en existe de nos jours aucun autre².

Qui remplacera les curés Blanchard dans le Québec californien? Ces journalistes qui « adressent des problématiques » ou qui ont un « gun su la tempe », qui les dénoncera? Cette question en soulève une

2. Stefan Zweig, cité dans Luc Bureau, *Mots d'ailleurs, le Québec sous la plume d'écrivains étrangers*, Montréal, Boréal, 2004, p. 19-22.



deuxième de portée universelle. Un autre grand linguiste québécois, Jean Marcel, est mort récemment en Thaïlande. S'il admettait que le français, comme toute langue, puisse varier selon les lieux, les époques et les milieux sociaux, il rejetait avec véhémence l'idée qu'au Québec on parle une autre langue, ce franglais appelée *joual*.

Les langues à ses yeux sont des pyramides. Il préférait les plus élevées, qui sont aussi celles dont la base est la plus large : de Saint-Henri à Dakar dans le cas du français, le sommet étant occupé par Pascal et Fénelon. Nous sommes, nous les Québécois, semblait-il penser, des enfants du grand siècle, ce siècle de Richelieu et de Louis XIV qui a porté la langue française à son sommet, ce dont témoignera Jean Marcel à plusieurs reprises et notamment dans *Fractions 7*, l'un de ses derniers livres :

La stabilisation du système de la langue, dans sa syntaxe, son lexique et sa morphologie, après Malherbe, a permis au français de capter à l'infini les nuances du moindre mouvement de l'âme humaine — ouvrant ainsi l'ère de la psychologie occidentale. On peut même affirmer que ce fut là l'aventure capitale du Grand Siècle, de la tragédie à l'aphorisme, de la comédie à la poésie libertine. Il faut dire que tout était en place pour l'émergence du phénomène depuis la fin de la Renaissance par l'exploration de la mythologie grecque.

Jean Marcel avait aussi consacré un livre à l'un des meilleurs écrivains du Québec, Jacques Ferron. René Dubos m'a un jour demandé si le Québec survivrait à la disparition du cours classique, lequel proposait à l'élite québécoise un idéal semblable à celui qui avait inspiré Jean Marcel. Sur le coup, je n'ai pas su quoi lui répondre. La démocratisation de l'éducation n'allait-elle pas élargir la base du *bon parler français* et créer ainsi un nouveau terroir fécond pour la langue française en Amérique du Nord? Mais encore faudrait-il que l'idéal d'un nouveau classicisme subsiste. Si j'en juge par le style de Dany Laferrière, de Carl Bergeron, d'Hélène Dorion, de Pauline Michel, de Mario Pelletier, cet idéal est toujours bien vivant. Il correspond à ce que Jacques Ferron, un agnostique, appelait le *ciel français*.

J'ai toujours vécu en milieu populaire. À mon opinion, et c'est un point qui ne manque pas d'intérêt, nous avons usé du français durant une couple de siècles comme d'une langue sans bibliothèque,



comme les Togolais parlent l'éwé, mais cette particularité ne nous empêchait pas de savoir qu'au-delà de ce que nous savions du français il y avait un ciel français, et nous étions tournés vers ce ciel avec une ferveur toute religieuse. Nos orateurs politiques et sacrés se sont mépris sur leur succès : on venait à eux, non pour leurs idées, mais pour leur langue. Henri Bourassa, par exemple, avait une syntaxe remarquable et quand après avoir construit sa phrase il la terminait sur un point final qui ne pouvait avoir d'autre place dans le monde que celle qu'il occupait, c'était l'architecte de cet édifice sonore parfait qui transportait ses auditeurs. La littérature la plus intéressante, ici, est encore la littérature orale³.

Ce ciel français a-t-il été sacrifié au pragmatisme de la société de consommation ? C'est là une autre façon de poser la question du lien entre la langue, le sacré et le religieux. Quand on voit comment les Égyptiens ont attribué l'invention de l'écriture au dieu Theuth, comment Dante et Luther ont refondé la langue italienne et la langue allemande, on en vient à penser que la meilleure façon de parler à un être humain c'est de s'adresser au Dieu qui l'habite.

Ce Dieu meurt-il avec les religions qui l'ont porté ? Par leur coupure aussi subite que radicale d'avec la religion qui les a faits, les Québécois n'auraient-ils pas perdu, à leur insu, une estime d'eux-mêmes qui serait bien nécessaire aujourd'hui à l'épanouissement de leur langue. N'auraient-ils pas été dupes du troc consistant à sacrifier la tradition à la modernité, à la vitesse du progrès technique ? Je suis de ceux qui, à l'instar de Jean-Paul Desbiens, Fernand Dumont, Hélène Pelletier-Baillargeon, Jacques Ferron, Pierre Vadeboncoeur, Denise Bombardier, appellent de leurs vœux une synthèse des deux Québec, une synthèse où la tradition rejaillirait autour de son noyau essentiel, l'incarnation, et où la modernité reviendrait à la même incarnation, par ses voies propres, seule façon pour notre société d'échapper à ce glissement du vivant vers le mécanique contre lequel j'ai plaidé tout au long de ma vie et de ce livre.

Pour les chrétiens, l'Incarnation, c'est d'abord le Verbe fait chair : *Verbum caro factum est*. Le rayonnement de l'esprit à travers la matière existe toutefois sous d'autres formes pouvant avoir un sens pour tout

3. Jacques Ferron, entretien avec Jean Marcel, dans Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Leméac, 1970, p. 25.



être humain : l'union intime de l'âme et du corps ; l'union de l'inspiration et de la matière dans le grand art ; l'union d'une intuition et d'un objet pour former un symbole, une métaphore, un mythe ; la symbiose avec la vie dans la nature ; l'introduction du ferment de l'amour dans la famille et dans la société en général ; le passage de l'idée au concret dans l'accomplissement d'une mission. L'univers lui-même peut être considéré comme l'union d'un principe divin et de la matière.



Remerciements

Depuis le lancement de la revue *Critère*, nous avons eu des centaines, sinon des milliers de collaborateurs représentant aussi bien le monde que le Québec et le Canada. Nous avons partagé le pain avec plusieurs d'entre eux et c'est à l'occasion de ces repas et des promenades qui suivaient, dans le cadre d'un séjour de quelques jours à la ferme, que nous nous sommes instruits les uns les autres. Je les remercie tous, mais on me permettra de saluer ici quelques compagnons de route qui ont aussi contribué à nos activités et à nos publications. Une recherche à leur nom sur le site de l'Agora permet de découvrir l'œuvre personnelle qu'ils ont greffée sur l'ensemble.

Andrée Mathieu, hélas décédée le 30 avril 2018, est venue vers nous en 1993 après avoir participé à un colloque dont j'étais le conférencier principal. Nous étions sur le point de lancer le magazine *L'Agora*. Elle a donc été la première à se joindre à l'équipe du magazine. Elle nous apportait à la fois la science et la réflexion sur la science. Elle était alors secrétaire du ministre de la Justice, Gilles Rémillard, après avoir été rédactrice au bureau du premier ministre Robert Bourassa. Tout au long de la décennie précédente, elle avait suivi nos activités sur la place publique. Elle s'était même inscrite à l'un de nos colloques où Fritjof Capra était conférencier (elle sera par la suite une participante assidue aux colloques de Capra aux États-Unis). Mon livre sur le droit, *Le procès du droit*, de même que mes contributions à la réforme du code civil avaient retenu son attention. Tant et si bien qu'elle a été séduite



par la liberté dont notre petite organisation faisait preuve, en marge des grandes entreprises privées aussi bien que des grandes institutions publiques : nous étions le lieu où elle pourrait déployer ses ailes.

C'est Andrée qui nous a présenté le politologue Marc Chevrier, qui allait devenir notre premier et principal collaborateur dans les sciences humaines. Juriste formé à l'université de Montréal et à celle de Cambridge, docteur en science politique de l'Institut d'études politiques de Paris, il a signé dans *L'Agora* des dizaines d'articles sur les sujets et les tons les plus divers, toujours avec des idées originales ou des faits nouveaux.

À son tour, Marc Chevrier nous présentera l'historien Stéphane Stapinsky, qui sera l'un des principaux artisans de notre encyclopédie, au même titre que Bernard Lebleu, qui fut à la fois notre premier infographe et notre historien de l'art.

Parmi les bénévoles qui ont le plus efficacement contribué à lancer notre magazine et par-là même notre projet encyclopédique, il y eut Gary Caldwell, sociologue québécois d'origine ontarienne. Quand il s'est joint à nous dans les premiers numéros du magazine, il était déjà une autorité dans des questions comme la société civile, la culture publique commune, le pouvoir local et régional.

Prêtre catholique, auteur d'une excellente thèse de doctorat sur Gustave Thibon, qu'il avait entendu en conférence au Québec et qu'il avait ensuite revu en France, Benoît Lemaire, décédé en 2014, est venu vers nous au cours de la décennie soixante-dix. Il avait appris que nous avions vécu en France dans le milieu de Thibon. Il allait un jour devenir un ami de Gary Caldwell, lequel était aussi attaché à son anglicanisme que Benoît l'était à son catholicisme. Tempérament fidèle, Benoît restait en effet attaché à l'ensemble de la doctrine catholique. Il veilla sur l'immense bibliothèque catholique du Québec pendant toute sa vie.

A-t-on idée de la documentation chrétienne que les nombreuses bibliothèques, dirigées par des prêtres, des religieux et des religieuses, avaient pu rassembler en trois siècles? A-t-on idée surtout de la façon dont tout cela a été bradé tout au long de notre révolution tranquille, laquelle, vue sous cet angle, fut l'équivalent de la révolution culturelle chinoise qui survenait au même moment. Benoît brava seul cette débandade. Dès qu'il entendait dire qu'un ancien couvent ou collège devenu école publique ou privée se débarrassait de ses vieux livres, il





faisait le nécessaire pour se porter acquéreur de ce trésor, où que ce soit au Québec. Il accumulait ce butin de notre culture dans une vaste maison de campagne qu'il avait fait construire près de Drummondville où il enseignait la philosophie. Nous avons été témoins, Hélène et moi, du classement ingénieux de ces livres témoignant de la magnifique mémoire de Benoît. Il suffisait de lui indiquer le sujet des dossiers sur lesquels nous travaillions ; il mettait rapidement la main sur les livres qui en rendaient le mieux compte. Notre propre bibliothèque doit beaucoup à celle de Benoît !

À chacune de ses visites estivales, Jocelyn Giroux nous inondait de photocopies d'articles scientifiques sur les sujets les plus divers, non parce qu'il négligeait les arts et les lettres, mais parce qu'il voulait nous aider à combler sur ce plan des lacunes importantes à ses yeux ! Jocelyn a en commun avec plusieurs de nos amis, non seulement d'être musicien, mais aussi d'être l'un de ces hommes de la « nouvelle Renaissance », à qui rien de ce qui est humain ne doit rester étranger. Sa bibliothèque, la plus riche que j'aie consultée au Québec, après le temple de Benoît, témoigne de la vie intellectuelle d'un homme dont on croirait qu'il n'avait qu'une chose à faire dans la vie, chercher, lire, converser avec ses amis et écrire à sa guise quand viendrait le moment de la retraite. Avocat criminaliste et criminologue, Jocelyn a gagné durement ses loisirs de renaissant dans le cadre de l'Aide juridique. Il m'a généreusement donné un droit de réplique dans *L'hypothèse Dieu*, un livre qu'il a cosigné avec Yves St-Arnaud.

Docteur en psychologie, Dominique Collin était à l'emploi du ministère des Affaires indiennes à Ottawa lorsque, en 1997, il s'est présenté à mon bureau avec son fils Hadrien et par la suite avec sa fille Ariane, un trio qui deviendra de chers amis. Dominique jouera un rôle clé dans le projet *Philia*, en raison de sa connaissance des trois cultures propres au Canada et de son parfait bilinguisme. Lors du colloque de 2003, il assura seul ce que nous avons appelé le « bilinguisme dynamique » : il résumait dans les deux sens les propos des conférenciers, lesquels gagnaient souvent en clarté. J'ai eu à donner quelques conférences à Vancouver et à Toronto. Sans son aide, aurais-je pu y dire ce que je pensais ? Il semble que les autochtones du Canada aient apprécié ses qualités car, bien que retraité, il orchestre avec eux grâce au soutien du gouvernement fédéral de grands projets de développement domiciliaire.





Nous connaissons Sylvie Escande depuis 1975, lorsqu'elle a quitté sa ville natale, Brive-la-Gaillarde, et s'est établie au Québec, puis au Sud des États-Unis, il y a plus de vingt ans, d'abord à la Nouvelle-Orléans, puis à Los Angeles, où elle enseigne le français dans un collège sélect. Nous sommes restés en rapport étroit avec elle, bénéficiant de ses commentaires, ayant surtout eu le bonheur de publier à plusieurs reprises des textes qui, sous l'apparente légèreté de l'humour, nous révèlent des traits culturels si particuliers des États du Sud.

Wilfrid Raby est sans doute le plus savant de tous nos collaborateurs. Quand une amie très proche, qui souhaite rester dans l'ombre de ce livre, nous le présenta, Wilfrid était dans la jeune vingtaine, mais détenait déjà un doctorat en biologie, doctorat qui sera bientôt suivi d'un doctorat en médecine, prélude à sa vocation de psychiatre. Entre deux prouesses universitaires, ce garçon qui avait parcouru les sentiers amérindiens de son Abitibi natale, traversera l'Europe à pied pendant plusieurs mois et finira par s'arrêter longtemps en Crète dans un village haut perché propice à la contemplation de la Méditerranée. Chercheur indépendant aux États-Unis, il est aujourd'hui rattaché au Albert Einstein College of Medicine and Columbia University.

Jean-Philippe Trottier, dont on peut apprécier la culture et la maîtrise de la langue tous les midis à Radio Ville-Marie, a participé régulièrement à nos travaux pendant plusieurs mois.

Yan Barcelo, docteur en philosophie, journaliste spécialisé en sciences économiques, est aussi musicien et compositeur. Il a lui aussi participé à nos travaux pendant plusieurs mois et nous a envoyés plusieurs articles.

Gilles Paquet, maintenant décédé, économiste de l'université d'Ottawa, spécialiste de la « gouvernance », a contribué à plusieurs reprises à nos travaux depuis l'époque de *Critère* jusqu'au magazine *L'Agora*. Il les a également fait connaître par ses entrevues avec moi à Radio-Canada.

Nicole Morgan, qui enseigne la philosophie au Collège militaire royal de Kingston, a eu à Dijon la même directrice de thèse que moi, M^{me} Jeanne Parain-Vial. Elle a participé à nos travaux depuis la fondation de notre magazine et plus intensément que jamais au cours des dernières années. Nous l'avons eue à notre table à plusieurs reprises. C'est dans ce contexte que nous avons découvert qu'elle pouvait osciller entre le style le plus léger, le plus alerte et le plus savoureux



pour révéler des coins de sa vie, et le style le plus universitaire pour défendre des idées, gravitant autour du rapport au monde par les sens et les symboles plutôt que par la seule abstraction, par la qualité plutôt que par la quantité, idées chères à un homme qui fut son voisin : Gaston Bachelard.

Nous connaissons Philippe de Saint-Robert depuis plus de quarante ans. Déjà proche du général de Gaulle en 1967, année du « Vive le Québec libre ! », il a été l'un des meilleurs amis que le Québec ait eus en France depuis ce temps. Journaliste, d'abord à *Combat*, journal fondé par Albert Camus, puis au *Monde*, où il commenta longuement le référendum de 1980, romancier, essayiste, membre de la Fondation Charles-de-Gaulle, il est depuis 1991 le président-fondateur de l'Association pour la sauvegarde et l'expansion de la langue française (ASSELAF) qui a participé à la création de *Droit de comprendre*.

Nous avons connu Daniel Cérézuelle au cours de la décennie 1980 lors d'une rencontre internationale organisée par Ivan Illich, à Penn State University. Il était déjà bien connu aux États-Unis en tant que disciple et interprète de Jacques Ellul, auteur du *Système technicien*, un classique de la philosophie de la technique. À ce titre, Jacques Ellul devait occuper une place importante dans notre encyclopédie. À la fin de la décennie 1990, Daniel a participé à l'un de nos séminaires dans le cadre de notre recherche sur les inforoutes. Nous lui devons notamment un article remarquable sur l'incarnation.

Il y avait à North Hatley un restaurant, celui de dame Jacqueline qui fut pendant vingt ans un haut lieu de la gastronomie québécoise. Elle en avait adapté les meilleures recettes, dont un pain qui, selon nos palais, n'a jamais été égalé. Parmi les habitués du restaurant, il y eut une Française chaleureuse et élégante avec laquelle dame Jacqueline noua un lien d'amitié. Elle s'appelait Anne Vignal. Les premiers temps, Jacqueline crut qu'elle était secrétaire dans une quelconque entreprise française de Québec. Elle était en réalité la femme de Renaud Vignal, le consul de France à Québec. Jacqueline nous présenta le couple, que nous reverrions souvent par la suite, et notamment en 1985 à l'occasion d'un colloque que nous avons organisé pour célébrer le centième anniversaire de la mort de Victor Hugo. À ce colloque, le conférencier principal était notre ami Gustave Thibon, l'homme dont la rumeur disait en France qu'il était celui qui, avec l'historien Alain Decaux, connaissait par cœur le plus grand nombre de vers de



Victor Hugo. Pour la clôture de ce colloque, le consulat de France organisa une réception chez dame Jacqueline.

Dans les années soixante-dix, nous avons fait la connaissance de deux jeunes couples, Jean-Claude et Bénédicte Mallet, Thierry et Hélène Gontier, avec lesquels de solides liens se sont maintenus depuis. Jean-Claude et Thierry avaient à deux ans d'intervalle fait leur service militaire en tant qu'attachés culturels à Montréal. Nous leur avons ouvert notre maison, ils nous recevront souvent par la suite à Paris et feront partie des amis de l'Agora.

Énarque qui occupa très tôt des fonctions importantes dans l'État français, Jean-Claude sera l'un des conférenciers invités à notre colloque « Le droit en question » en 1990. Appartenant à une famille proche du général de Gaulle, il nous a aidés à comprendre la France qui n'avait pas accepté la défaite et a lui-même suscité notre admiration en tant qu'ami de Jean Vanier et membre du conseil d'administration de l'Arche de Compiègne.

Quant à Thierry et Hélène, nous leur devons outre de mémorables dégustations de vins, des rencontres avec plusieurs philosophes et écrivains, dont Bruno Pinchard, un fin connaisseur de Dante et de Marie de l'Incarnation. Agrégé et docteur en philosophie, Thierry consacra sa thèse de doctorat à la question de l'homme et de l'animal, suite, nous a-t-il confié, à des conversations que nous avons eues en marge de notre colloque sur le même thème. Nous lui devons l'un des articles de notre encyclopédie qui a suscité le plus d'intérêt.

Il est hélas impossible, au cœur d'une aventure qui a été l'occasion de tant de rencontres, de témoigner notre reconnaissance à tous ceux qui ont exercé une influence heureuse sur notre vie et sur le cours de nos travaux. Je pense à Denis Bédard, un confrère de collègue, Louise Vandelac, Paul-André Turcotte, Anne Hoffner, Gilbert Boulay, Cajetan Laroche, Maurice Lagueux, Fernand Gauthier, Léo Paré, Mario Pelletier, Pauline Michel, Yves Allaire, Thomas de Koninck, Paule Romeyer-Dherbey. D'autres furent des compagnons de la première heure à la revue *Critère*, revenus vers nous au moment du magazine, Jean Proulx, Yves Mongeau, Richard Dubé, Christian Roy, par exemple ; certains furent des associés, Alain Chanlat et Omar Aktouf, notamment, professeurs aux HEC, avec qui nous avons rédigé un cahier spécial sur les métiers ; d'autres encore furent membres de notre équipe, je pense à Josette Lanteigne,



Claude Gagnon, Jean-Luc Guoin, sans oublier les nouveaux membres, en particulier Georges-Rémy Fortin et Robert Mailhot.

Merci aux milliers de personnes que nous avons croisées, entendues ou lues dans le cadre de nos publications, de nos recherches, de nos séminaires, de nos colloques. Je pense en particulier à deux femmes qui ont rendu possibles nos grands colloques sur les thérapies alternatives au cours de la décennie 1980, Patricia Girard, maintenant décédée, présidente de l'Ordre des physiothérapeutes, Jeannine Pelland, présidente de l'Ordre des infirmières. Au président de la Chambre des notaires, Jean Lambert, nous devons d'avoir pu organiser le colloque « Le droit en question ». Claude Lafleur, alors directeur général de la Coopérative fédérée, nous a aidés dans la difficile période de transition en 2005. Tout récemment, Michel Lamontagne, avocat fiscaliste, nous a aidés à organiser les rencontres du samedi de l'Agora dans l'Auberge de jeunesse qu'il a créée à Magog. Martin Cloutier, directeur de la Corporation de développement communautaire des Appalaches, a rendu possible notre colloque « Ville intelligente/Ville organique » en 2018.

Je m'en voudrais d'oublier nos nombreux donateurs qui, depuis 2012, nous ont permis de survivre et de progresser. Je remercie enfin les membres actuels et anciens du conseil d'administration de la Société des amis de l'*Encyclopédie de l'Agora*: Bernard Lebleu, président actuel, René Bouchard, Marc Chevrier, Ariane Collin, Dominique Collin, Lise Dolbec, Chantal Doré, Jocelyn Giroux, Youri Pinard, Alexandre Poulin. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude.

Combien avons-nous eu de visiteurs sur nos sites? Nous estimons, sans méthode parfaitement rigoureuse, le nombre de téléchargements à environ deux cents millions en vingt ans. Plusieurs visiteurs sont passés à la vitesse des électrons, certains, dont dix mille, à chacune de nos Lettres, nous ont été fidèles. Quel rayonnement ont-ils assuré à nos idées? Nous ne le saurons jamais, et c'est bien ainsi. Qu'ils sachent au moins qu'ils nous ont aidés à persévérer et, pour nous, cela a un grand prix.



©Editions Liber 2019



Index

- Acton (Lord), 171
 Alain, 51, 66
 Allaire, Jean, 202, 203
 Allendy, René, 137
 Andreas-Salomé, Lou, 51, 52
 Arago, François, 255, 256
 Arbour, Claude, 210, 213
 Arendt, Hannah, 61
 Ariès, Philippe, 123, 124, 125, 126,
 127, 128, 172, 242
 Aristote, 27, 56, 82, 91, 99, 103, 109,
 116, 143, 185, 227, 253, 279, 294
 Armelagos, J., 167
 Arnold, Thomas, 307
 Arteau McNeil, Raphaël, 223
 Asselin, Danielle, 214
 Aubry, Jean-Marie, 73
 Audubon, Jean-Jacques, 118
 Avery, Oswald, 103
- Bach, Jean-Sébastien, 66, 200, 295
 Bachelard, Gaston, 226, 303, 325
 Back, Frédéric, 210, 212, 280
 Baechler, Jean, 189
 Banting, Frederick, 305
 Barcelo, Yan, 324
 Baril, André, 293
 Baudelaire, Charles, 11
- Beauchemin, Jean-Claude, 272
 Beauchemin, Yves, 25
 Bédard, Denis, 326
 Béland, Claude, 202
 Bellow, Saul, 223
 Bentham, Jeremy, 209
 Benyus, Janine, 310
 Berger, Gaston, 89, 90
 Bergeron, Carl, 318
 Bernanos, Georges, 61, 245
 Bertrand, Louis, 128
 Bibeau, Gilles, 163
 Biron, Pierre, 304, 305
 Blanchard, Gilles, 316, 317
 Blanchet, André, 276
 Bloom, Allan, 220, 222, 223, 224,
 225, 226
 Boisvert, Marcel, 240, 247
 Bombardier, Denise, 319
 Bookchin, Murray, 128
 Boole, George, 253, 255, 256
 Boorman, John, 241, 242
 Boorstin, Daniel, 39, 259, 315
 Borduas, Paul-Émile, 144, 145
 Borremans, Valentine, 99
 Botticelli, 135
 Bouchard, René, 327
 Bouchard, Serge, 271, 272

- Boulay, Gilbert, 326
 Bourassa, Henri, 319
 Bourassa, Robert, 77, 321
 Bourque, Pierre, 215, 216
 Brunshvicg, Léon, 156, 157
 Bruyère, André, 119
- Caldwell, Gary, 285, 322
 Cammack, Vickie, 276
 Camus, Albert, 68
 Capra, Fritjof, 321
 Carson, Rachel, 107
 Carus, 54
 Castro, Fidel, 31
 Catherine de Sienne, 65
 Cayley, David, 96
 Cérézuelle, Daniel, 325
 César, Jules, 188
 Chamfort, Sébastien-Roch Nicolas
 de, 41
 Chanlat, Alain, 326
 Chaplin, Charlie, 193, 312
 Charbonneau, Bernard, 48
 Chauvin, Françoise, 49, 50
 Chauvin, Irène, 49
 Chauvin, Paul, 49
 Chesterton, G. K., 136
 Chevrier, Marc, 306, 310, 322, 327
 Christ, 62, 64, 65, 68
 Claudel, Paul, 51, 148
 Cloutier, Martin, 327
 Cochrane, Archibald Leman, 101,
 102, 110, 111, 112, 115, 124
 Collin, Ariane, 312, 313, 327
 Collin, Dominique, 283, 296, 302,
 323, 327
 Comenius, 52
 Corin, Ellen, 163
 Cornillot, Pierre, 232, 235, 236
 Costes, Jean-Philippe, 305
 Cousins, Norman, 137
 Crémasie, Octave, 200
 Cyrulnik, Boris, 289
- Damasio, Antonio, 116
- Dansereau, Pierre, 107
 Dante, 45, 224, 319, 326
 Darwin, Charles, 59, 61, 117, 118
 Daumal, René, 295
 Davy, Marie-Madeleine, 247
 Debord, Guy, 39
 Decaux, Alain, 325
 De Coubertin, Pierre, 307
 De Cues, Nicolas, 52
 De Koninck, Thomas, 59, 326
 Delsol, Chantal, 61
 Delsol, Michel, 58, 59, 61
 Delsol, Nicole, 58
 Desbiens, Jean-Paul, 75, 76, 77, 78,
 319
 Descartes, René, 160, 209, 224, 253,
 267, 297
 Desjardins, Alphonse, 292
 Desmarais, Paul, 77
 Desrosiers, Yvon, 27
 Diderot, Denis, 297
 Dolbec, Lise, 327
 Doré, Chantal, 327
 Dorvil, Henri, 166
 Dubé, Richard, 326
 Dubois, Marius, 134
 Dubos, René, 100, 101, 102, 103, 104,
 105, 106, 107, 108, 109, 110,
 115, 116, 120, 136, 137, 164, 318
 Duchenne, Guillaume-Benjamin,
 104
 Duden, Barbara, 99
 Dumont, Fernand, 163, 164, 170,
 171, 172
 Dumont, Jean, 146
 Dumont, Mario, 202
 Duplessis, Maurice, 145
- Edison, Thomas, 123
 Ellenberger, Henri, 83, 102
 Ellul, Jacques, 34, 325
 Epstein, Seymour, 116
 Ernst, Marx, 145
 Escande, Jean-Paul, 102, 104, 106,
 108, 120, 164

- Escande, Sylvie, 324
 Esteva, Gustavo, 182
 Etmanski, Al, 276, 287, 288
- Ferron, Jacques, 318, 319
 Finkielkraut, Alain, 68, 221
 Fitzgerald, Guy, 213, 214, 215
 Fleming, Alexander, 102, 104, 105, 106
 Florey, Howard, 105
 Fortin, Georges Rémy, 327
 Fournier, Norbert, 26
 Fowler, Robert, 263
 Fréchette, Louis, 296
 Freud, Sigmund, 27, 42, 51, 56
 Freund, Julien, 181
 Fukuyama, Francis, 56
- Gagnon, Alain, 202
 Gagnon, Claude, 327
 Garcia Lorca, Federico, 45
 Gaulle, Charles de, 325, 326
 Gauthier, Fernand, 326
 Gauvreau, Pierre, 145
 Gervaise, Claude, 95
 Giono, Jean, 280
 Giotto, 66
 Girard, Patricia, 327
 Giroux, Jocelyn, 311, 323, 327
 Goethe, J. W. von, 28, 51, 52, 54, 313
 Goldenberg, Emmanuel, 240
 Gontier, Hélène, 326
 Gontier, Thierry, 326
 Goodwin, Brian, 60
 Gouin, Jean-Luc, 327
 Gracques, 188
 Grand'Maison, Jacques, 178
 Grant, George, 79
 Grassé, Pierre-Paul, 59, 60
 Grégoire, Marie, 202
 Grenier, Laurent, 290
 Grou, Benoît, 239
 Guénon, René, 152, 158
 Guèvremont, Germaine, 242
- Hegel, G. W. S., 57
 Heidegger, Martin, 27, 53, 54, 82, 274, 299
 Henri IV, 127
 Herbart, Johann Friedrich, 42
 Herzlich, Claudine, 232, 233
 Hésiode, 184
 Higgison, Mary, 313
 Hippocrate, 109
 Hoffner, Anne, 326
 Homère, 45, 143, 227, 294
 Hugo, Victor, 40, 41, 45, 70, 136, 143, 144, 157, 325, 326
 Humboldt, Alexander von, 118
 Husserl, Edmund, 54
 Hutchins, Robert, 223
 Huxley, Aldous, 61, 173
 Hygée, 103
- Illich, Ivan, 34, 95, 96, 97, 99, 100, 110, 125, 164, 178, 276, 325
- Jaccard, Roland, 166
 Jackson, Michael, 225
 Jacobs, Jane, 197
 Jacqueline (dame), 325, 326
 Jaspers, Karl, 27, 53, 54
 Jean de la Croix, 43, 45
 Joseph, Earl, 123, 124, 128
 Jouanny, Jacques, 237
 Jouvenel, Bertrand de, 88
 Jung, Carl, 83
 Jünger, Ernst, 299
- Kahneman, Daniel, 116
 Keynes, John Maynard, 91
 Klages, Ludwig, 41, 42, 48, 54, 152, 156, 159, 160, 268
 Koestler, Arthur, 309
 Kolboom, Ingo, 199
 Kundera, Milan, 209
- Laberge, Hélène, 9, 14, 26, 37, 50, 70, 75, 122, 170, 214, 252, 271, 286, 313, 323

- Laberge, Jacques, 210, 211, 212, 213, 239, 240
 Labrie, Fernand, 140, 141, 142
 Lacombe, Pierre, 211
 Lacroix, Benoit, 307
 Laferrière, Dany, 318
 Lafleur, Claude, 292, 327
 La Fontaine, Jean de, 209
 Lafortest, Guy, 202
 Lagueux, Maurice, 326
 Laguitton, Daniel, 15, 293
 Lalonde, Michel, 202
 Lambert, Jean, 327
 Lambert-Lagacé, Louise, 231
 Lamontagne, Maurice, 93
 Lamontagne, Michel, 327
 Lamy, Joane, 145
 Landry, Bernard, 26, 203
 Lanteigne, Josette, 326
 Laperle, Pierrette, 289, 291
 Laplace, Pierre-Simon de, 309
 Laporte, Pierre, 77
 La Rochefoucauld, 41
 Lasch, Christopher, 47, 61
 Latulippe, Hugo, 212
 Lavigne, Jacques, 28
 Lavoisier, Antoine, 309
 Lebleu, Bernard, 301, 322, 327
 Leibniz, G. W., 54, 152, 160, 252, 253, 256
 Lemaire, Benoît, 322
 Lemoyne, Serge, 146
 Lénine, Vladimir Ilitch, 194
 Leopold, Aldo, 107
 Lévesque, René, 79, 92, 93, 134, 151
 Levin, Lowell S., 232
 Lévi-Strauss, Claude, 167, 168
 Lincoln, Abraham, 178
 Linné, Carl von, 118
 Littré, Émile, 159, 253, 304
 Lorenz, Konrad, 154, 299
 Louis XIV, 200, 311, 318
 Lovelock, James, 59
 Lussier, Doris, 240
 Machiavel, Nicolas, 224
 Mackenzie King, William Lyon, 263
 Mailhot, Robert, 327
 Mallet, Bénédicte, 326
 Mallet, Jean-Claude, 326
 Marc Aurèle, 13, 43
 Marcel, Gabriel, 27, 33, 34, 35, 36, 38, 40, 45, 54, 55, 56, 122
 Marcel, Jean, 318, 319
 Marcuse, Herbert, 74
 Marie de l'Incarnation, 315, 326
 Marie-Victorin, 216
 Martin, Yves, 81, 151, 164, 272
 Marx, Karl, 170
 Marx Brothers, 138
 Masson, Claude, 139
 Mathieu, Andrée, 40, 112, 264, 306, 321
 Mauriac, François, 107, 121
 McDonough, John, 79
 McKnight, John, 276, 282
 McLuhan, Marshall, 152, 259
 Mendelsohn, Robert S., 233
 Menninger, Karl, 83
 Mirabeau, 136
 Moeller, Charles, 61
 Mongeau, Yves, 326
 Monod, Jacques, 53
 Montaigne, Michel de, 152, 209, 224
 Moore, Gordon E., 124
 Morgan, Nicole, 324
 Morin, Edgar, 48, 50
 Morissette, Claire, 97
 Mulrone, Brian, 197
 Mumford, Lewis, 107, 116, 117, 118, 279
 Newton, Isaac, 309
 Nicolet, Roger, 202
 Nietzsche, Friedrich, 28, 40, 41, 42, 45, 51, 52, 54, 56, 136, 210, 226
 Novalis, 45, 84, 85
 N'Tsukw, 183
 Nye, Joseph S., 260

- Obama, Barack, 276
 Oersted, Christian, 254, 256
 Orlof, Avril, 302
 Ortega y Gasset, José, 28, 47
 Owens, William A., 260
- Panacée, 103
 Papin, Denis, 309
 Paquet, Gilles, 284, 324
 Parain-Vial, Jeanne, 54
 Paré, David, 285
 Paré, Léo, 326
 Parizeau, Jacques, 197
 Pascal, Blaise, 41
 Pasteur, Louis, 102
 Pedinielli, Jean-Louis, 168
 Péguy, Charles, 21, 22, 61
 Pelland, Jeannine, 327
 Périclès, 194
 Perret, Yves, 253
 Pinard, Youri, 327
 Pinchard, Bruno, 326
 Platon, 43, 46, 55, 56, 57, 62, 64, 65,
 68, 83, 99, 171, 173, 184, 186,
 225, 251, 279, 299
 Plutarque, 193
 Poincaré, Henri, 309
 Popper, Karl, 60
 Postman, Neil, 39
 Poulin, Alexandre, 327
 Poussin, Nicolas, 269
 Presley, Elvis, 295
 Prométhée, 92
 Proulx, Jacques, 202
 Proulx, Jean, 326
 Proust, Marcel, 148
 Pythagore, 54, 55, 154
- Raby, Wilfrid Neol, 265, 324
 Rafla, Mounir, 151
 Rahbi, Pierre, 48
 Reboul, Olivier, 87
 Reeves, Hubert, 262
 Reinaud, Catherine, 50
 Reinaud, Guy, 50
- Rembrandt, 143, 144, 146, 294
 Rémillard, Gil, 178
 Rigaldies, Francis, 88
 Rilke, Rainer Maria, 28, 51, 54
 Rivarol, 45
 Robert, Jean, 99
 Robichaud, Émile, 220
 Rochon, Jean, 102, 112
 Roddick, Anita, 281
 Romeyer-Dherbey, Gilbert, 55, 82
 Romeyer-Dherbey, Paule, 55, 326
 Rostand, Jean, 59
 Rousseau, Jean-Jacques, 189, 224
 Rousseau, Marcel, 25
 Roy, Christian, 326
 Roy, Michel, 133
 Rückert, Friedrich, 200
 Russell, Bertrand, 89, 90
- Sacket, David, 112
 Saganash, Roméo, 202
 Saint-Évremont, 121
 Saint-Onge, Jean-Pierre, 187
 Saint-Robert, Philippe, 325
 Sarrazin, Michel, 216
 Sauerbruch, Ferdinand, 85
 Sauvageau, Florian, 263, 264
 Sauvy, Alfred, 97
 Schaffer, Murray, 289
 Scheler, Max, 27, 42, 54
 Schmidt-Mackey, Ilonka, 51
 Schumann, Robert, 200
 Schwartz, David, 280
 Schwarzkopf, Elisabeth, 313
 Schweitzer, Albert, 88
 Seguin, Fernand, 102, 112, 113
 Semmelweis, Ignace Philippe, 305
 Sénèque, 290
 Shannon, Claude, 255
 Sifneos, Peter, 168
 Silverman, Robert, 97
 Simard, Benjamin, 173
 Simard, Jean, 141
 Singer, Peter, 209, 212
 Skinner, B. F., 28

- Snow, C. P., 73
 Socrate, 99
 Solon, 184, 190, 191, 192, 193, 194,
 196
 Sophocle, 308
 Spinoza, Baruch, 155
 Staline, Joseph, 194
 Stapinsky, Stéphane, 306, 307, 308,
 322
 St-Arnaud, Yves, 311, 323
 Steiner, George, 53
 Sterbak, Jana, 146
 Strauss, Leo, 223
 Suarès, André, 296
 Sullivan, Sam, 277, 289, 291
- Taylor, Charles, 202
 Tellier, Juliette, 24
 Thall, Nelson, 262, 263
 Thérèse d'Avila, 65
 Thibon, Gustave, 35, 36, 37, 38, 39,
 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48,
 49, 54, 55, 56, 62, 70, 125, 242,
 322, 325
 Thiessen G. J., 86
 Thomas, Keith, 209
 Thomas d'Aquin, 27
 Thoreau, Henry David, 107
 Thunberg, Greta, 86
 Thurow, Lester, 282
 Tocqueville, Alexis de, 61, 310, 311
 Tournier, Gilbert, 89
 Tremblay, Jacques, 77
 Tremblay, Michel, 200
 Trémolières, Jean, 95, 102
 Trottier, Jean-Philippe, 324
 Trudeau, Pierre, 197
 Trump, Donald, 263
 Turcotte, Paul-André, 326
- Turing, Alan, 256
 Turp, Daniel, 202
- Ulysse, 193
 Unamuno, Miguel de, 28
- Vachon, Lucien, 312
 Vachon, Robert, 183
 Vadeboncoeur, Pierre, 319
 Valcke, Louis, 312
 Valéry, Paul, 300
 Van der Weyden, Roger, 135
 Varela, Francisco, 116
 Vasari, Giorgio, 307
 Vermeer, Johannes, 51, 144, 148
 Vigneault, Gilles, 95
 Vigny, Alfred de, 196
 Villeneuve, Claude, 240
 Villey, Michel, 179, 180
 Volant, Eric, 303, 304, 306
 Von Neumann, John, 45
- Ward, Barbara, 106
 Watt, James, 309
 Weil, Simone, 15, 41, 54, 55, 61, 63,
 64, 66, 67, 68, 69, 70, 95, 124,
 125, 143, 184, 186, 189, 222, 278
 Weinmann, Heinz, 92, 201
 Weizenbaum, Joseph, 256
 White, Gilbert, 118
 Williams, Florence, 264
 Winock, Michel, 124, 125
 Wunenburger, Jean-Jacques, 179,
 220, 226, 230, 237
- Yourcenar, Marguerite, 191, 209
- Zuse, Konrad, 255



Table des matières

Préface	7
Avant-propos	13
Première partie <i>Les années d'apprentissage</i>	
1. <i>Du village local au village global</i>	19
2. <i>Maîtres européens</i>	33
Deuxième partie <i>Les débats de notre temps</i>	
3. <i>Les cégeps et la troisième culture</i>	73
4. <i>Une revue de qualité</i>	81
5. <i>L'efficience en médecine</i>	95
6. <i>Vivre en ville</i>	115
7. <i>Sociabilité contre privacy</i>	123
Troisième partie <i>Questions intemporelles</i>	
8. <i>Des arts, de l'humour et du journalisme</i>	133
9. <i>Le règne de la quantité</i>	151
10. <i>Les cultures et la médecine</i>	163
11. <i>Le droit, les droits et la justice</i>	177
12. <i>La démocratie</i>	187
13. <i>Le Québec, de Crémazie à François Legault</i>	197
Quatrième partie <i>L'organique et le mécanique</i>	
14. <i>L'homme et l'animal</i>	209
15. <i>Éducation : croître ou performer?</i>	219
16. <i>Les médecines alternatives</i>	229
17. <i>Mourir avec dignité</i>	239
Cinquième partie <i>Penser à l'ère électronique</i>	
18. <i>L'ordinateur, cet inconnu</i>	251
19. <i>De l'humain au posthumain</i>	259
20. <i>Le sport durable</i>	271
21. <i>La résilience sociale</i>	275
22. <i>L'Encyclopédie de l'Agora</i>	293
Conclusion	315
Remerciements	321
Index	329



©Editions Liber 2019

Éditions Liber
2318, rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8
Téléphone: 514 522-3227; Télécopie: 514 522-2007
site: www.editionsliber.com; courriel: info@editionsliber.com

Achévé d'imprimer en octobre 2019,
sur les presses de l'imprimerie Gauvin
Gatineau, Québec